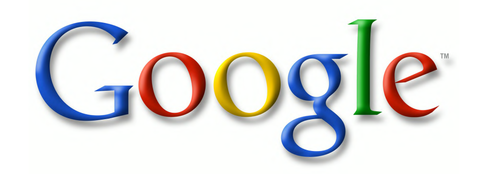







VOYAGE

A BUÉNOS-AYRES,

ET

A PORTO-ALÈGRE,

PAR

LA BANDA-ORIENTAL, LES MISSIONS D'URUGUAY
ET LA PROVINCE DE RIO GRANDE-DO-SUL.

(DE 1830 A 1834.)

Suivi

DE CONSIDÉRATIONS

Sur l'état du Commerce Français à l'extérieur, et principalement
au Brésil et au Rio-de-la-Plata

Dédié au Commerce du Havre.

Par Arsène Isabelle.

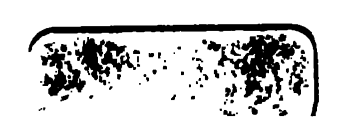
1835.



Havre. — Chez J. MORLENT, Libraire-Éditeur.

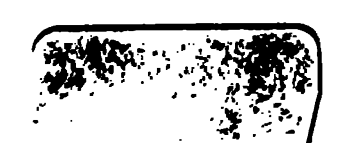












Tous les exemplaires non revêtus de la signature de l'Auteur, seront saisis.

« Quiconque a beaucoup vu
« Peut avoir beaucoup retenu. »
La Fontaine.

« Curiosity is a permanent and certain
« Characteristic of a vigerous intellect. »
Johnson.

VOYAGE

A BUÉNOS-AYRES

ET

A PORTO-ALÈGRE,

PAR

LA BANDA-ORIENTAL, LES MISSIONS D'URUGUAY ET LA PROVINCE DE RIO-GRANDE-DO-SUL.

(DE 1830 A 1834.)

Suivi de

CONSIDÉRATIONS

Sur l'état du Commerce Français à l'extérieur, et principalement au Brésil et au Rio-de-la-Plata.

Dédié au Commerce du Havre.

PAR ARSÈNE ISABELLE.



HAVRE.

IMPRIMERIE DE J. MORLENT, PLACE DE LA COMÉDIE.

1835.

A Messieurs

LES NÉGOCIANS

COMPOSANT LE COMMERCE DU HAVRE.

Comme une manifestation ostensible, et non équivoque, des vœux de l'auteur pour leur prospérité, à laquelle sont intimement liées celle du Havre, de notre industrie et de nos manufactures.

Leur très-humble et très-obéissant Serviteur,

Arsène Isabelle.

Ces lectures ne pouvaient manquer de faire naître en moi le désir de voyager : notez en outre que je suis curieux à l'excès !....

Je faisais ces aveux naïfs à l'un de nos savans les plus spirituels qui a fait une étude approfondie de la phrœnologie et de la physiognomonie, ces sciences si célèbres des Gall, des Lavater et des Porta. — Il me répondit en souriant : « Je n'avais pas besoin de cette confidence pour connaître vos penchans et la prédominance de votre esprit ; lors-même que vous voudriez dissimuler, vous avez trois *bosses* au front qui vous trahiraient. » — Je partis, bien involontairement d'un éclat de rire; mais le savant phrœnologiste, sans se déconcerter, reprit avec plus de sérieux. — « Ce n'est point une plaisanterie! Vous avez, d'abord, la bosse de la mémoire des faits, de la curiosité et de l'aptitude à vous instruire; puis celles de la mémoire des lieux, de l'amour des voyages et du changement. Ce sont des proéminences qui indiquent, à ne pas s'y méprendre, le siége et la prédominance des différentes facultés et aptitudes de votre esprit. J'ajouterai qu'elles vous tyranisent, qu'elles exercent une influence irrésistible sur votre volonté et qu'il était écrit

là, dans les replis de votre cerveau, et non dans le Ciel, que vous voyageriez. » — Vous croyez donc au système du docteur Gall?.... — Certes j'y crois ! et comment n'y croirais-je pas ? puisque les aveux que vous venez de me faire viennent confirmer l'opinion que je m'étais formée de vous ?... Allez, vous êtes une colonne vivante ajoutée au monument de la gloire de Gall[1] ! »

Donc je suis né curieux et cette curiosité m'a porté à voyager. Comme on paraissait me faire un crime de cette *prédominance* de mon esprit, je voulus en avoir la conscience nette; je me mis à rechercher quelle avait été l'opinion des philosophes et des moralistes sur ce point : j'avoue que je fus peu flatté de cette pensée de Pascal : « *La curiosité n'est que vanité*. Le plus souvent on ne veut savoir que pour en parler. » — C'est je crois une sentence qui manque de justesse, une définition trop absolue; elle est en désaccord avec la raison et la tendance de l'esprit humain; et, d'ailleurs, ne doit-on pas distinguer les penchans qui viennent de la nature, de ceux qui viennent de l'opinion ?

[1] Voyez la note A.

Pascal, ou a feint de l'ignorer, ce qui serait une perfidie, ou ne le savait pas, ce qui serait pardonnable. Rousseau vint rétablir le calme dans mon âme, en donnant un but plus noble à la passion qui me dominait; au livre III d'Émile je trouvai ce baume consolateur :

« Il est une ardeur de savoir qui n'est fondée que sur le désir d'être estimé savant; mais il en est une autre *qui naît d'une curiosité naturelle* pour tout ce qui peut l'intéresser de près ou de loin. Le désir inné du bien-être, l'impossibilité de contenter pleinement ce désir, lui font rechercher sans cesse de nouveaux moyens d'y contribuer. Tel est le premier principe de la *curiosité;* principe naturel au cœur humain, mais dont le développement ne se fait qu'en proportion de nos passions et de nos lumières. »

Le philosophe de Genève a peut-être inspiré son digne ami Bernardin-de-Saint-Pierre, lorsque celui-ci a dit dans ses Dialogues philosophiques :

« La vérité, qui agrandit et fortifie l'âme, excite en nous cette *curiosité naturelle* qui nous porte à tout connaître, à tout entreprendre et

à tout oser ; elle est un besoin pour le cœur humain. »

Mais certes il ne doit pas avoir exercé d'influence sur l'esprit du docteur Johnson, excellent moraliste ; or, voici ce qu'on lit dans *Rambler* :

« Curiosity is one of the permanent and certain
« characteristics of a vigorous intellect. Every
« advance into knowledge opens new prospects
« and produces new incitments to further pro-
« gress. »

» La curiosité est un des signes certains et permanens d'une vigoureuse intelligence. Chaque pas que l'on fait dans les connaissances ouvre de nouvelles vues et produit de nouveaux encouragemens à de plus grands progrès. »

Very well! m'écriai-je, ceci soulage diablement ma conscience ! Voilà des autorités assez respectables pour moi et irrécusables pour d'autres ; cela me suffit. Allons il faut voyager, voir par moi-même, voir beaucoup ;

Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.

Si ma curiosité ne se satisfait pas, mon âme, du moins, se fortifiera par l'adversité.

Convaincu de plus en plus de l'utilité des voyages, persuadé avec J.-J. Rousseau et avec M. le comte de Laborde qu'ils sont un très-puissant moyen de perfectionner notre éducation, de développer notre intelligence, je me suis dit, comme Usbeck des *Lettres Persanes* : « Nous sommes nés dans un pays florissant, mais nous n'avons pas cru que ses bornes fussent celles de nos connaissances et que la lumière orientale dût seule nous éclairer. »

Je choisis alors pour satisfaire mon ardente curiosité, l'ancienne vice-royauté de Buénos-Ayres, d'où se sont formées, depuis l'émancipation, la confédération du Rio-de-la-Plata, qui compte plus de républiques que la vice-royauté ne comptait de provinces; la Banda-Oriental ou république de l'Uruguay, appelée aussi Cis-Platina par les Brésiliens, qui en avaient fait une province de leur empire; la république de Bolivia, formée des provinces du Haut-Pérou, et enfin le Paraguay, formant un état tout particulier, soumis au pouvoir dictatorial d'un chef bizarre.

Le lustre que jetaient au loin les armes triomphantes de ces intrépides républicains pendant les guerres de leur indépendance, et surtout la sagesse tant prônée de leurs législateurs, joints au désir que j'avais de tirer parti de quelques faibles connaissances en histoire naturelle, me faisaient souhaiter de connaître ces vastes contrées, déjà parcourues, il est vrai, mais à des époques reculées. Il s'agissait d'explorer les 743,000 milles carrés de superficie compris entre les Andes du Chili, Bolivia, le grand pays du Chaco, le Paraguay, le Brésil et l'Océan-Atlantique, jusqu'au détroit de Magellan.

Quand je me disposai à partir, vers la fin de 1829, le gouvernement de Buénos-Ayres venait de faire la paix avec celui du Brésil. Les armées victorieuses de la république argentine étaient rentrées dans leur patrie, et les différens corps distribués dans les provinces respectives. On espérait que, libres d'ennemis à l'extérieur, tous ces peuples allaient enfin travailler activement et d'un commun accord à leur constitution politique, jusqu'alors éludée par différens motifs. Une nouvelle révolution avait éclaté, il est vrai, à Buénos-Ayres même, à la fin de 1828; mais le chef militaire qui l'avait di-

rigée ayant été vaincu par les milices de la campagne, tout paraissait devoir rentrer dans l'ordre. Je fis mes préparatifs sans aucune crainte.

Mon itinéraire était tracé ainsi : je devais d'abord débarquer à Buénos-Ayres, puis me rendre de suite, par terre, à Mendoza, au pied de la Cordillera des Andes, où j'avais un ami dévoué [1]. Mon intention étant de visiter toutes les provinces du Rio-de-la Plata, je voulais commencer par le versant oriental des Andes, qui comprend celles de Mendoza ou de Cuyo, de San-Juan, la Rioja, Salta, Jujui et Catamarca; m'arrêter au Tucuman [2], lequel mérite un examen plus long, par la variété de ses productions naturelles, puis, redescendre par Santiago-del-Estero, Cordova et Santa-Fé; de là remonter le majestueux Parana, principal affluent de la Plata, jusqu'aux frontières du dictarorat du Paraguay, en visitant l'Entre-Rios et Corrientes; traverser cette dernière province, ainsi que les anciennes Missions

[1] Anatole de Ch.....y, jeune homme dont la bravoure héroïque et son enthousiasme pour la *bonne cause*, (devenus trop célèbres dans ces provinces), excitèrent l'animosité du féroce et farouche Quiroga. C'est un terrible exemple pour les étrangers qui seraient tentés de l'imiter dans un pays qui n'est pas le leur.

[2] Prononcez Toucoumann.

pour me rendre à la Banda Oriental, que je devais parcourir jusqu'à Montévideo. De cette capitale je pensais me rendre par mer à la côte de Patagonie, et, de ce point intéressant, revenir à Buénos-Ayres par l'intérieur de sa province.

Cet itinéraire formait, comme on le voit, un plan d'exploration assez vaste, hérissé de plus d'une difficulté, sans compter les dangers, les privations, les fatigues extrêmes qui, suivant les romantiques, font tout le charme d'un voyage; je croyais avoir tout calculé, tout prévu (j'étais à l'âge où l'on ne doute de rien), et puis j'espérais décider mon brave ami de Ch.....y à m'accompagner.

Voulant faire une collection complète des productions naturelles de toutes les contrées que je parcourrais, je m'étais pourvu d'armes excellentes, de munitions, d'instrumens nécessaires, tant à la chasse qu'à la préparation des animaux, de drogues pour leur conservation, d'étoupe pour les bourrer, de papier et d'une *coquette* [1] pour sécher les plantes, etc., etc.; jusqu'à des yeux d'émail, afin de reproduire avec plus d'exactitude

[1] Presse à herbier, inventée par M. Coquet.

la couleur des yeux des animaux. J'avais, pour m'aider, emmené à mes frais un jeune *préparateur* assez habile [1], qui s'était engagé par contrat à m'accompagner partout, moyennant un double de mes collections. Devant aussi faire des observations météorologiques et déterminer la hauteur de quelques points importans sous le double rapport géographique et géologique, j'emportais un baromètre, un thermomètre, un hygromètre, une boussole à méridien et une montre à secondes. J'étais aussi pourvu des meilleurs ouvrages d'histoire naturelle et d'autres livres non moins utiles à consulter.

Jusque-là tout était pour le mieux; je pouvais me bercer de l'espoir assez flatteur d'enrichir le domaine des sciences naturelles, sinon d'observations bien importantes (à cause de mes trop faibles connaissances), du moins de collections préparées et conservées avec un soin tout particulier.

Ce voyage aventureux se faisant à mes frais, je dus emporter les fonds dont je supposais avoir besoin pendant une absence de quatre à cinq ans;

1 Eugène Gamblin, dit *Samson*, fils d'un préparateur bien connu au Havre.

mais au lieu de convertir ces fonds en *onces d'or,* (quadruples, doublons), ou en *piastres* (gourdes, dollars), je commis la faute grave de faire une *pacotille* de marchandises, assez convenables à la vérité, pour l'intérieur des Provinces-Unies, mais détestables pour Buénos-Ayres.

Or, il arriva que, quand je débarquai à Buénos-Ayres, en mars 1830, la guerre civile venait d'éclater de nouveau, et l'anarchie la plus complète étant sur le point de régner dans les provinces-Unies, toute communication devenait impossible.

Force me fut de chercher à vendre cette malheureuse pacotille qui ne convenait nullement à Buénos-Ayres. Il n'y avait rien à gagner à attendre, me disait-on. — J'eus la bonhommie de le croire. — Je vendis. Quand je vins à compter avec *mon hôte*, après avoir payé fret, droits de douane, commissions, magasinage, etc., etc., je me trouvai avoir un déficit de cinquante pour cent! — Que faire? impossibilité absolue de rejoindre mon ami, quoiqu'il me pressât de prendre la poste; impossibilité de parcourir même la seule province de Buénos-Ayres, tant la campagne était insurgée..... Devais-je revenir en France sans connaître même la ville où

raisons et qu'elle eût été appuyée par l'un des citoyens les plus considérables. Il est vrai que ma demande était en opposition avec les principes du gouvernement républicain ; mais les principes ne peuvent-ils pas être modifiés quand il s'agit d'un intérêt général, d'une innovation utile au pays?......

Sans attendre cette réponse, nous nous occupâmes de chercher un local. (Première faute.) Le hasard fit qu'un fabricant français, voulant s'en aller, offrit de nous vendre le sien, placé au centre de la ville : bien que fort peu convenable pour une grande usine, la position du local prévalut à nos yeux ; nous traitâmes de la fabrique de mon compatriote dans l'état où elle se trouvait, c'est-à-dire en très-mauvais état. (Deuxième faute.)

Ces détails paraîtront au moins inutiles au plus grand nombre de mes lecteurs, je le conçois assez; cependant je dois les donner, ils ont *leur portée*. Du reste, qu'on se rassure, je n'entrerai pas dans le détail minutieux des difficultés sans nombre que j'eus à vaincre en exerçant une industrie toute nouvelle pour moi, dans un pays dont j'ignorais encore et l'idiome et les habitudes. Qu'il suffise de savoir que je travaillais autant que les

nègres que j'employais, que je m'imposai de dures privations, et tout cela pour ne pas réussir. Bien des causes y contribuèrent sans doute, et l'énumération de ces causes dont l'état déplorable de Buénos-Ayres à l'époque où j'y étais (indépendamment de mon inexpérience), est une des plus puissantes, suffirait pour former un volume qui ne serait peut-être pas sans intérêt, du moins pour les personnes qui voudraient tenter de semblables, ou tout autre entreprise dans les anciennes colonies espagnoles.

Bref, je conservai pendant trois ans mon établissement, que je montai sur un trop grand pied (troisième et plus grande faute, commune aux étrangers nouvellement débarqués); il ne cessa pas de marcher avec activité. Je fabriquais à la fois, en grande quantité [1], du savon, de la chandelle moulée, de la chandelle plongée, dite *vela del pays*, et je fondais du suif pour l'exportation. Je changeai deux fois d'associés durant le cours de cette période industrielle; ce furent hélas! et bien involontairement, autant de compagnons d'infortune. Enfin, comme la lampe qui manque d'huile s'éteint nécessairement, de même ma fa-

[1] Pendant l'hiver de 1832 je fabriquais et vendais journellement douze quintaux de chandelle.

brique cessa de marcher quand les capitaux et les suifs manquèrent. Nous liquidâmes et je songeai à retourner dans ma patrie où il s'était opéré, en quatre ans, autant de révolutions dans ma famille que dans le gouvernement.

Il m'en coûtait beaucoup d'abandonner mes projets de voyage, mais il devenait désormais impossible d'y donner suite : mes moyens pécuniaires ne me le permettaient plus; mon brave ami de Ch..... y avait été victime des guerres civiles de l'intérieur ; tout s'y opposait. Pourtant je pouvais tirer quelqu'avantage de ma fâcheuse position puisque je m'étais trouvé en rapport, en contact direct avec toutes les classes de la société ; principalement avec ce qu'on appelle la *basse classe*, qui est la plus nombreuse partout, celle qui fournit au caractère national les nuances les plus tranchantes. J'avais aussi appris la belle langue castillane ; je m'étais familiarisé avec le caractère rusé, ombrageux et défiant de l'habitant ; le *préparateur* amené à mes frais se trouvait encore là, et mon goût pour l'histoire naturelle, étude si douce, qui console si bien des peines du cœur et de l'âme, n'avait fait qu'augmenter à la vue d'une foule d'objets nouveaux et d'organisations bizarres : il me vint l'idée d'em-

ployer mes faibles ressources à parcourir un point de ces contrées beaucoup plus resserré que le premier, mais non moins intéressant puisqu'il m'a fourni l'occasion d'établir une sorte de parallèle entre le caractère brésilien, celui des Orientalistes[1] et des Argentins, en même temps qu'il m'a mis à même de faire mieux connaître quelques-unes des productions naturelles de ces parages.

Occupé depuis mon retour à mettre en ordre mes nombreuses notes, j'ai toujours eu en vue d'en faire profiter mes compatriotes et principalement le Commerce du Havre, qui par son heureuse position et son extension, paraît avoir un intérêt plus direct à bien connaître des lieux destinés peut-être à augmenter beaucoup sa prospérité. Les préjugés que bien des personnes conservent encore à l'égard des livres qui s'impriment *en province*, l'espèce de dédain avec lequel on les regarde, m'ont fait hésiter quelque temps pour la publication du mien; mais des considérations d'un ordre plus élevé ont prévalu à mes yeux; mon intérêt privé a cédé au désir d'encourager une presse qui fait honneur au Havre.

[1] On sait déjà que ce nom est appliqué aux habitans de la Banda-Oriental, ou république de l'Uruguay.

Ce petit ouvrage, on le reconnaîtra tout de suite, n'est point une œuvre littéraire digne de fixer l'attention des savans, ni même des amateurs *du merveilleux ;* c'est un exposé simple et naïf, de ce qu'un simple voyageur a vu et observé avec toute la simplicité qui le caractérise. Ce qu'il a vu lui a suggéré quelques réflexions philosophiques, sentimentales, politiques et morales, qui naissent naturellement de l'état de choses observé : ce sont ces observations et ces réflexions, que j'offre aujourd'hui à l'indulgence et non à la critique de mes concitoyens.

Le désappointement, les pertes énormes éprouvées par beaucoup d'étrangers, de français particulièrement, qui s'étaient ou auxquels on avait exagéré l'importance de ces pays m'ont frappé vivement; trompé moi même à cet égard aussi *balourdement* que d'autres, j'ai résolu de faire un sacrifice d'amour-propre en publiant les renseignemens que j'avais acquis à *mis costillas.*

Cinq années passées dans les anciennes colonies espagnoles et portugaises m'ont suffisamment mis à même de juger de l'infériorité du commerce français, comparativement à celui des autres nations maritimes : c'est là qu'il

faut se dépouiller malgré soi de toute vanité, de toute prévention nationale, de tout préjugé vulgaire et convenir de ce qui est *palpable*.

Affecté désagréablement par ce qui m'a frappé dans le cours de mon voyage, je dis franchement ce que j'en pense au risque de blesser un peu la susceptibilité nationale ; mais, fort de ma conscience et du désir d'être utile, si je suis blâmé, si je suis critiqué avec trop d'amertume, il me restera la douce consolation de pouvoir dire avec Voltaire : « Mon amour pour ma patrie ne m'a jamais fermé les yeux sur le mérite des étrangers, au contraire, plus je suis bon citoyen plus je cherche à enrichir mon pays des trésors qui ne sont pas nés dans son sein. » Ou bien encore avec l'inflexible Raynal : « Puisse ma main se dessécher, s'il arrivait que, par une prédilection qui n'est que trop commune je m'en imposasse à moi-même et aux autres, sur les fautes de ma nation. »

Il faut convenir d'une triste vérité ; c'est que le *génie du commerce* est un de ces trésors, dont parle Voltaire, qui n'est pas encore naturalisé chez nous et, certes, on ne doit s'en prendre qu'aux fautes auxquelles Raynal fait allusion.

Je me suis attaché à faire connaître l'état actuel des lieux que j'ai visités. J'ai dû cependant jeter un coup-d'œil rapide sur leur origine, sur l'état de leur prospérité à l'époque de la domination espagnole et portugaise ; mais, les détails des vicissitudes, des guerres de la conquête, de l'établissement des premières colonies se trouvant développés longuement dans les nombreux ouvrages publiés sur le Brésil et le Paraguay, notamment dans *Charlevoix*, *Southey*, *Felix de Azara*, *Funes*, *Raynal*, *Mawe*, *Andrews*, *Head*, etc. je me suis contenté d'emprunter à ces auteurs quelques dates, quelques détails historiques indispensables, et le bel ouvrage de M. Alcide d'Orbigny m'a fourni les noms scientifiques de quelques productions naturelles.

Dans tout ce qu'on a publié sur le Brésil, je n'ai rien vu qui fût susceptible d'attirer l'attention des Européens, et surtout des Français, sur l'importance de la province de Rio-Grande-do-Sul, ou de Sao-Petro. M. Auguste Saint-Hilaire, savant et très-judicieux voyageur, en a donné une esquisse, mais il ne s'est pas assez étendu et ne pouvait guère s'étendre sur l'intérêt commercial qu'offrent de nouvelles villes, de nouveaux ports, qui, fondés depuis peu d'années, ont déjà pris et

prennent journellement un accroissement rapide; conséquence toute naturelle de l'affluence des étrangers, des Brésiliens même des autres provinces de l'empire, qui viennent en foule participer aux douceurs d'un climat salubre et tempéré, joints aux charmes et à l'aisance de la vie agricole.

Ainsi, cette grande province, colonisée la dernière, méprisée en quelque sorte par les Portugais, avides d'or et de pierreries, souvent disputée par les Espagnols du Paraguay, qui la connaissaient mieux; ravagée tour-à-tour, et même à la fois, par les armées portugaises et patriotes, les hordes sauvages des Charruas et des Bougres, cette belle et riche province, dis-je, marche enfin, malgré tant d'entraves, vers un état de prospérité bien supérieur à celui des autres provinces du Brésil, état qui ne doit éprouver de rivalité que dans la Banda-Oriental, sa voisine.

Si un savant naturaliste prussien, moins heureux que les La Condamine, les Humboldt, les d'Orbigny; si le docteur Frédéric Sillow n'était pas mort récemment, comme Mungo-Park, La Peyrouse et tant d'autres célèbres, mais infortunés explorateurs, victime de son ardent amour pour les sciences naturelles, je n'aurais pas eu à m'oc-

cuper de la description que je donne de la partie la plus australe du Brésil, car je sais positivement que ce savant profond s'occupait d'un ouvrage très étendu sur ces contrées. Il en avait dressé une carte géographique et topographique, dont on m'a montré une copie, laquelle eût été d'autant plus utile qu'il n'en existe pas une seule véritablement exacte. Felix de Azara même, l'un des voyageurs méritant le plus de confiance par un grand talent d'observation et son exactitude scupuleuse dans la description de ce qu'il a pu observer, s'en est trop rapporté, pour la partie de cette frontière Espagnole, aux travaux des ingénieurs sous ses ordres.

J'indiquerai les erreurs que tous les géographes ont reproduites d'après une première carte mal dressée. J'observe néanmoins que, n'étant ni ingénieur, ni géographe, je n'ai pu signaler que les fautes sautant aux yeux de tout voyageur de bon sens qui veut se donner la peine d'analyser ce qu'il voit. J'étais muni d'une boussole dont j'avais fait déterminer la déclinaison à Buénos-Ayres, et ensuite à Porto-Alègre[1];

[1] Déclin : à Buénos-Ayres, 12° 30' N.-E. — A Porto-Alègre, 8° N.-E. — A l'embouchure de Rio-Grande, 8° 30' N.-E. — A Montévideo, 11° 40 N.-E.

les latitudes et longitudes des lieux principaux, indiquées dans le texte de mon voyage ainsi que sur la carte, dressée d'après les notes de mon journal, ont été relevées au bureau topogaphique de Buénos-Ayres, pour tous les points de l'intérieur; car pour ceux des côtes de l'Océan et de la Plata, j'ai adopté de préférence celles que les officiers de la gabare l'*Emulation*, ont déterminées lors de leur intéressante exploration en 1831. Voilà tout ce que je peux dire en ma faveur. Je sens très-bien que cette candeur n'augmentera pas la confiance qu'on pourrait avoir en mes rectifications, aussi je me hâte de former le voeu sincère que les gouvernemens brésilien et oriental daignent charger un ingénieur habile de la mission intéressante de donner aux nations éclairées une carte exacte, bien détaillée de leurs territoires limitrophes. J'aurai toujours gagné quelque chose si j'ai pu attirer leur attention sur ce point.

Quoique dans un cadre étroit, je tâche de donner la description physique et politique des lieux visités par moi.

Je fais ressortir, autant que mes trop faibles lumières me le permettent, les avantages que

notre industrie manufacturière pourrait retirer d'un système commercial bien entendu, convenablement approprié aux goûts et aux besoins de ces peuples pasteurs, agriculteurs, artisans et *fainéans*.

Je ne me suis pas beaucoup étendu sur l'histoire de ces contrées parce qu'il est facile, et d'ailleurs intéressant de consulter les auteurs déjà cités [1].

J'ai voulu conserver la forme d'un journal à la partie de mon voyage qui comprend l'exploration de l'Uruguay et de l'intérieur de la province de Rio-Grande ; en voici la raison : je visitais un pays presque désert, où les moyens de transport et d'existence sont conséquemment fort difficiles, où des inconvéniens sans nombre se présentent à chaque pas; j'ai cru devoir les décrire, non pour le plaisir de parler de moi, mais parce que, suivant M. de Humboldt, « il est des détails de la vie commune qu'il peut être utile de consigner

1 On doit encore consulter, pour le Rio de la Plata, les *Esquisses historiques et statistiques de Buénos-Ayres*, publiées par M. Varaigne en 1826. — Pour le Brésil, les *Mémoires* de Duguay-Trouin, le *Voyage* de La Condamine, ceux de MM. Auguste Saint-Hilaire, Martius et Spix et du prince de Neuwied.

dans un itinéraire ; ils servent à régler la conduite de ceux qui parcourent les mêmes contrées après nous. »

« Un voyageur, a dit M. de Châteaubriand, est une espèce d'historien : son devoir est de raconter fidèlement ce qu'il a vu ou ce qu'il a entendu dire ; il ne doit rien inventer, mais aussi il ne doit rien omettre[1]. Et quand au vieux proverbe : « *A beau mentir qui vient de loin,* » devenu ridicule à force de vétusté, M. Alcide d'Orbigny, en fait justice par cette réflexion très-sensée :

« Les voyageurs se trompent toujours, sans doute, ou peuvent toujours se tromper, car ils sont hommes...., mais les voyageurs ne *mentent* plus.... Et comment oseraient-ils mentir, en présence d'un public en général aussi défiant qu'éclairé, d'une critique toujours éveillée, d'une presse toujours prête à révéler leurs impostures[2] ? »

Je ne pourrai guère compléter les descriptions physiques sans employer quelques mots *techniques ;* ne vous effrayez pas trop, je n'en emploierai pas plus que je n'en sais. Songez que nous

[1] *Itinéraire de Paris à Jérusalem.*
[2] Alc. d'Orb. *Voyage dans l'Amérique Méridionale.*

serons dans un laboratoire de la nature ! que là tout est *nature*, rien que nature... Les hommes même sont naturels. La civilisation est pour eux un travestissement dont ils font parade, mais dont ils se dépouillent volontiers en *famille*. Tout sera neuf autour de nous : point de monumens antiques à exhumer du sol ; point de souvenirs glorieux attachés à cette terre presque vierge.... que dis-je ! ne pouvons nous pas exhumer un *fossile?* alors ! que de méditations ! que de poésie ! demandez plutôt à M. de Balzac, qui fait un si bel éloge de l'immortel Cuvier, tout en l'appelant le *poète par excellence* de notre époque.

Mais pourquoi appréhenderait-on les mots scientifiques ; ne peut-on pas les rendre intelligibles ? ne sont ils pas une langue universelle ? les sciences naturelles ont fait tant de progrès en Europe et surtout en France, où elles sont devenues si générales, si populaires, qu'on doit lire avec plus d'intérêt les récits qui tendent à éclaircir des points obscurs, des mystères qui ont émerveillé trop long-temps le commun des hommes. Et puis l'étude de la nature est une étude si douce, qui nous conduit si facilement de la vue de ses ouvrages au sentiment de la Divinité ! Grâces soient rendues à Aristote, à Pline, à Buffon, à Cuvier !

Placés comme des flambeaux allumés sur la route qu'ont suivies les sciences naturelles, pour en montrer les progrès, ces grands naturalistes ont ouvert une nouvelle ère à la philosophie en forçant les peuples à interroger les faits classés par eux.

Grâces soient aussi rendues à Bernardin-de-St-Pierre, le charmant auteur des Études de la Nature, le peintre habile de ses sublimes harmonies! En dépouillant la science de ses aspérités, il sait nous montrer la nature telle qu'elle semble avoir été faite pour le bonheur du genre humain; il est, lui, le vrai poète de la nature.

Assez heureux pour posséder quelques connaissances générales en histoire naturelle, on a vu que j'avais résolu d'en tirer parti dans le voyage que j'entreprenais. Aidé ensuite des conseils et des lumières de plusieurs savans, j'ai pu donner une idée des productions naturelles de ces pays. Mais à mes yeux, le principal avantage des faibles connaissances qui m'ont autorisé à prendre, pendant mon voyage, le titre (sans doute usurpé) de *naturaliste*, a été de me mettre en relation avec des personnes instruites, des autorités même qui ont pu me fournir des renseignemens exacts.

Je divise ce voyage en trois parties. La première traite du Rio de la Plata, de Montévideo et de Buénos-Ayres ; la seconde partie contient l'exploration de l'Uruguay et de l'intérieur de la province de Rio-Grande jusqu'à Porto-Alègre ; la troisième partie traite de Porto-Alègre, de ses environs et de la province en général, et finalement, donne une idée aussi exacte que possible de l'état du commerce français tant au Brésil qu'au Rio de la Plata.

Mes observations peuvent être considérées comme une sorte d'appendice à celles de MM. Auguste Saint-Hilaire, dans l'intérieur du Brésil, et Alcide d'Orbigny dans l'*Entre-Rios* et *Corrientes*, provinces enclavées par le Parana et l'Uruguay.

La gratitude dont je suis animé envers les personnes qui ont bien voulu m'être utiles dans le cours de mon voyage, m'impose la loi bien douce de leur donner, à mon retour dans mes foyers, un témoignage public de ma profonde reconnaissance : j'ose donc citer, au risque de blesser leur modestie et d'encourir leur blâme, les noms de ces hommes estimables qui resteront gravés dans ma mémoire.

M. Aimé Bonpland, le botaniste justement célèbre, le collaborateur de M. de Humboldt. Il a bien voulu m'accorder l'hospitalité, avec cette bonté toute paternelle qui le caractérise, au milieu des déserts où son amour pour les sciences naturelles le tenait encore exilé du monde savant.

M. Faustino Lezica, négociant de Buénos-Ayres, citoyen des plus distingués par son mérite, ses connaissances, sa modération, et l'amabilité de ses manières toutes françaises.

M. Fabricio Mossotti, astronome et professeur de Physique expérimentale à Buénos-Ayres, savant trop modeste et désintéressé.

M. José Arenales, lieutenant-colonel d'artillerie, ingénieur, chargé du bureau topographique à Buénos-Ayres, auteur de plusieurs ouvrages.

M. Cadmio Ferraris, chargé de la conservation du Muséum d'histoire naturelle de Buénos-Ayres; c'est un de ces vrais philantropes qui ne perdent jamais l'occasion d'être utiles à l'humanité.

M. Casimir Cauchard, négociant français à

Buénos-Ayres, ancien élève de l'Ecole Polytechnique.

M. Antoine Thedy, négociant au Salto de l'Uruguay. Quoique Suisse de nation, il accueille indistinctement tous les Français malheureux que leur triste sort amène dans ces lieux reculés. Le plus bel et plus juste éloge que je puisse faire de M. Thedy, est de dire qu'il a acquis au Salto, par son humanité, le titre bien honorable de *Père des Français*.

M. Joseph Ingrès, frère du célèbre peintre de ce nom, négociant français à San-Borja, aux Missions; c'est un de ces Français comme il en existe trop peu en Amérique. Si tous ceux qui se destinent à commercer dans les pays étrangers avaient sa rectitude, ses connaissances et son infatigable activité, nos manufactures en sentiraient bientôt l'heureuse influence.

Le colonel José da Sylva, commandant militaire de la frontière des Missions d'Uruguay; Brésilien excessivement bon et humain, accueillant de la meilleure grâce du monde tous les étrangers, mais particulièrement les Français.

M. le docteur Jean-Daniel Hillebrand, médecin allemand à la colonie de São-Léopoldo, près Porto-Alègre ; homme aimable et obligeant, réunissant des connaissances variées et un goût presque passionné pour l'histoire naturelle.

M. Modesto Franco, négociant brésilien à Porto-Alègre, patriote distingué, à même, par sa fortune, de faire beaucoup de bien aux malheureux.

Enfin mon honorable ami le comte de Zambeccary, philantrope bolonais, défenseur en tous lieux de la cause commune, mais infortuné comme la cause elle-même [1].

Havre, le 1er Juillet 1835.

[1] Ce jeune homme, plein de connaissances vraiment utiles, est le fils du célèbre aéronaute de ce nom, sénateur bolonais, contemporain des Pilatre du Rosier, des Mongolfier, des Broschi, et mort, comme les premiers, victime de son amour pour la belle science des aérostats.

Première Partie.

CHAPITRE Ier.

Départ du Havre. — Traversée. — Arrivée au Rio de la Plata.

Tout le monde, en France, ne partage pas l'opinion de Montesquieu, de Rousseau et du comte de Laborde sur l'utilité des voyages ; je me rappelle qu'au moment où je fis mes visites

pour prendre congé, un principal de collége, homme docte et très-*prépondérant*, me demanda d'un air... qui laissait percer tout le sentiment de sa supériorité « si les limites de la France étaient trop étroites pour un voyageur!!! » Je ne sais pas trop ce que je balbutiai dans le moment, car on me déconcerte facilement, surtout avec de semblables questions; mais il me parut à la réflexion, que la sollicitude toute apostolique dont paraissait animé le cher principal, lui faisait craindre pour moi la contagion des principes américains. Cependant ces principes, cette cause américaine ne sont que le résultat des idées élaborées en Europe; ce sont nos théories mises en pratique; on ne peut donc que gagner à examiner de près ces gouvernemens modèles; car s'ils sont bons, pourquoi ne pas les imiter?... s'ils sont mauvais, évitons les fautes dans lesquelles leurs législateurs sont tombés. Il me semble que là où le droit naturel, le droit public et le droit des gens sont le plus respectés, ce doit être le meilleur gouvernement. On nous a long-temps vanté celui de l'Angleterre; on croyait les Anglais *libres* parcequ'ils ne se plaignaient pas aussi hautement que nous, ils sont pourtant loin de jouir de la somme de liberté dont nous jouissons dès-à-présent en France! La belle pensée de l'im-

mortel *Canning*. « Liberté *civile et religieuse* des deux mondes » n'est pas réalisée [1].

Le 31 décembre 1829, à deux heures après-midi, le brick français l'*Herminie*, capitaine Soret, ayant 12 hommes d'équipage et 24 passagers, mit à la voile du Havre-de-Grâce pour Buénos-Ayres, par une fort belle brise de vent de N. N. E. Le temps ne laissait rien à désirer, et le thermomètre de Réaumur marquait 10 degrés au-dessous de zéro. J'étais du nombre des passagers.

Nous fîmes d'abord route au nord-ouest, le navire gouvernant bien, et tout le monde en bonne santé.

C'est une chose vraiment fort étrange que les sensations d'un individu qui se hasarde à franchir, pour la première fois, la vaste étendue des mers : que de réflexions à faire sur un avenir devenu si incertain par la mobilité d'un élément indomptable, instrument passif des vents capricieux!... Combien de regrets naissent, assiégent et oppressent le cœur au moment du départ pour un voyage si lointain, si périlleux! Un beau pays abandonné, des parens des amis qu'il faut se ré-

[1] Voyez la note B.

soudre à quitter peut-être pour toujours... De douces habitudes, de plus douces liaisons qu'il faut perdre! et puis cette vie, si calme jusqu'alors, qui s'écoulait sans perplexités, sans fatigues, va devenir désormais une vie aventureuse, pleine d'incidents imprévus qui la rendront souvent pénible et quelquefois très-orageuse! Adieu donc, belle patrie! cités florissantes, cantons fertiles, peuples laborieux! Adieu antique Neustrie, province favorisée de la nature et des arts, sol privilégié! Toi qui as fourni jadis des rois à l'Angleterre, toi qui fais naître tant de souvenirs héroïques et touchans, patrie des Corneille, des Fontenelle, des Duquesne, des Bernardin-de-Saint-Pierre, des Boïeldieu, des Delavigne et de tant d'autres célébrités!

Adieu chaste *Seine*! fille de Bacchus, nymphe de Cérès. Toi dont les flots d'émeraude se plaisent à baigner les lieux que j'affectionnais, comme toi, avant ta métamorphose.

Et vous, tendre Héva, compagne fidèle et trop infortunée de la nymphe de Céres, adieu! Salut au tombeau que les sensibles Néréides vous élevèrent en récompense de votre dévouement! continuez, mânes d'Héva, continuez à guider les

marins jusqu'à leur entrée dans ce *Havre* aimé d'Amphitrite, tandis que moi, chétif mortel, après avoir erré sur la terre comme un météore igné j'irai peut être m'abîmer dans quelque coin du monde.

. . . .

C'est ainsi que, les regards attachés sur la terre natale, disparaissant sous le voile vaporeux de l'horizon, je me livrais mentalement à des regrets intempestifs. Dans un momeut de profonde mélancolie j'avais été accablé du poids de mes réflexions : fatale curiosité ! me disais-je, pourquoi me forces-tu à m'éloigner du sol de la patrie, à rompre les liens qui m'y attachent ? Hélas! mes pressentimens n'étaient que trop réels.... après une absence de cinq ans je n'ai retrouvé que des tombeaux là où les illusions du jeune âge avaient fasciné mes yeux et rempli mon cœur de joies pures et innocentes!!

Cependant, retrempant mon courage abattu dans l'espoir d'un meilleur avenir, animé surtout par l'espérance de trouver dans l'étude de la nature de douces distractions, je fis un effort sur moi-même et me hâtai d'éloigner des appréhensions qui ne pouvaient que me rendre mal-

heureux. La sérénité de l'atmosphère, la tranquillité de la mer et l'apparence d'une navigation heureuse achevèrent de rendre le calme à mon ame.

Je fus assez favorisé pour être peu incommodé du *mal-de-mer*, dès le lendemain j'étais emmariné. Il n'en a pas été de même de tous mes compagnons de voyage : plusieurs payèrent long-temps un tribut *onéreux* aux habitans de l'onde.

Je ne sais pas si les médecins ont bien défini la cause du mal de mer. Ce mal, peu dangereux d'ailleurs, anéantit totalement les facultés physiques et morales, et cela se concevrait assez si le raisonnement du vulgaire n'était pas faux; car, si le cœur était la partie affectée, ses fonctions devraient se faire avec moins de vigueur, de là résulteraient cet abattement, cet affaissement, ce dégoût qu'on éprouve. Ne pourrait-on pas penser que le balancement imprimé au navire par le roulis ou le tangage en produit un semblable sur les intestins et par suite aux poumons, lequel dérangeant momentanément le système circulatoire, produirait les vomissemens ? ce qui m'autorise à le penser c'est qu'il arrive presque toujours que le mal

cesse complétement dès qu'on a mis le pied à terre.

Quoiqu'il en soit des causes du mal de mer, les effets en sont certainement redoutables, et ce qui est le plus fâcheux, c'est que les capitaines sont ordinairenent très peu en mesure d'apporter du soulagement aux malades. Appellerais-je un soulagement le mauvais thé fait à la hâte, sucré avec de la cassonnade et distribué par les *mousses* dans des vases encore mouillés de l'eau salée dans laquelle ils ont été rincés? une telle boisson n'est guère faite pour soulager le coeur, aussi je me gardai bien d'en faire usage, malgré tout le besoin que j'avais de prendre quelque cordial.

Précisément parceque les médecins ne se sont pas occupés du mal de mer, on ne connaît pas de remède capable d'y apporter un prompt soulagement : les acides, les fruits, juteux et les astringens sont ce qu'il y a de meilleur à employer jusqu'à présent, mais tous les estomacs ne les supportent pas, et puis, je le répète, quand on est assiégé par le mal on se trouve dans un état d'anéantissement tel, qu'on n'a plus d'idées, on ne pense pas à ce qui pourrait soulager, on ne demande rien. Les officiers du navire qui sa-

vent par expérience dans quel état se trouve le malade, état qui ne présente souvent pas d'inquiétude, les officiers, dis-je, qui ont peu l'habitude du monde et de ces petites prévenances, de ces petits soins, de ces petites attentions qui en rendent le commerce si agréable, s'inquiètent peu du pauvre malade. Cependant si ce malade est un passager de *considération*, c'est-à-dire qui ait bon nombre de colis dans la calle, pour l'acquit de sa conscience le capitaine lui demandera l'état de sa santé et lui enverra une tasse du fameux thé en question. Je parle ici généralement, car il est beaucoup d'exceptions; le traitement des passagers s'est bien amélioré depuis que les capitaines ne se considèrent plus comme *maîtres après Dieu* à bord de leur navire, et je me hâte de dire que je n'ai eu qu'à me louer, ainsi que mes compagnons de voyage, des officiers de l'*Herminie*.

J'ai dit que nous étions vingt-quatre passagers; dans ce nombre il y avait des femmes et des enfans, ce qui (soit dit sans blesser personne), n'est pas le plus agréable dans un pareil voyage; enfin il faut vouloir ce qu'on ne peut empêcher, dit le proverbe, et c'est surtout à la mer qu'on a occasion d'apprécier la valeur de ce vieil adage. Ce nombre de passagers se divisait en deux classes

deux Hambourgeois, un Prussien et deux Français, sans compter le capitaine et son second. A la vérité ces Messieurs ayant voyagé beaucoup, connaissaient assez le monde pour en avoir une juste appréciation ; ils savaient aussi par expérience, que le bon ordre est nécessaire à bord d'un bâtiment.

La vie d'un passager est bien monotone, il faut en convenir, surtout pour celui qui, insensible au spectacle imposant que lui offre la nature, toujours prodigue en tableaux merveilleux, n'a l'esprit préoccupé que de ses projets ultérieurs. Il n'a plus qu'une idée fixe, celle d'arriver promptement à sa destination ; aussi l'ennui, ce ver rongeur, produit de l'oisiveté, s'attaquant sans relâche à cet être désœuvré, il devient bientôt à charge à lui-même et aux autres passagers. Nous n'eûmes pas heureusement ce désagrément à supporter, au contraire, le voyage fut une vraie partie de plaisir. Chaque soir nous nous réunissions à quatre pour faire un *whist* ; nous n'y avons pas manqué, je crois six fois. Souvent avant de commencer la partie, et principalement lorsque l'obscurité était grande, nous prenions plaisir à admirer le bel effet de lumière de cette innombrable quantité d'animalcules phosphores-

ceus qui pullulent à la surface de la mer et que le sillage du navire faisait étinceler de mille manières autour de nous.

C'est entre les tropiques que nous avons joui du plus beau spectacle de ce genre; aux îles du Cap-Verd l'Océan paraissait en feu. Les vagues légères, soulevées par une brise du vent alizé s'entrechoquaient et faisaient naître subitement un faisceau de gerbes lumineuses qui, se répandant aussitôt sur la masse mobile et noirâtre, formaient comme une nappe blanche émaillée de rubis et de diamans étincelans. Les voiles en étaient éclairées. Je ne me lassais pas d'admirer, tant la mobilité de l'élément liquide produisait d'effets surprenans. L'horizon semblait une ville immense dans une illumination complète : on eût dit que les divinités des eaux, habitant cette cité merveilleuse, se plaisaient à célébrer notre passage, en nous donnant un spectacle inconnu aux habitans des continens. Je fus tenté de croire, du moins, que ces divinités urbaines nous étaient favorables, puisque notre navigation a constamment été heureuse.

D'autres fois nous nous livrions à des exercices gymnastiques, à des tours d'adresse que le second

capitaine se plaisait à nous montrer et à varier pour nous faire passer le temps avec moins d'ennui. Mais bientôt notre attention se trouvait détournée par un beau coucher de soleil, par une disposition de nuages, qui offrent une si grande carrière à l'imagination que, quelquefois, par une illusion d'optique des plus extraordinaires nous nous figurions être en vue de terre, voir des habitations, des montagnes, des vallées, des forêts, des troupeaux sur la pente des collines et des habitans dont les formes gigantesques nous rabaissaient jusqu'à la dimension des *lilliputiens.*

Quel spectacle digne des profondes méditations du poète et du philosophe, que la vue de ces vapeurs condensées, soulevées mystérieusement, transportées par magie au centre des continens pour alimenter les sources des fleuves et des rivières, qui après avoir arrosé, embelli et fécondé les contrées où ils coulent, retournent lentement au grand réservoir, pour être vaporisés de nouveau! N'est-ce pas là le vrai phénix, qui renaît continuellement? Quel mécanisme ingénieux! des vapeurs s'élèvent, le soleil luit, et le monde est vivifié! l'aridité reparaît et la terre pullule d'habitans, de myriades d'êtres, qui ne se comprennent pas!! Grand Dieu! je m'humilie, je

attention, il est inutile de dire que si la vigie signalait un navire ou la *terre*, la sensation n'en était que plus vive; notre attention, concentrée alors dans le tuyau d'une longue-vue, était captivée au point de nous tenir plusieurs heures en observation. On eût cru, en vérité, que, devenus habitans de l'Océan, nous avions perdu le souvenir des autres hommes, tant notre curiosité se montrait excitée à la vue d'un navire faisant voile vers nous. Pour moi, dans mon enthousiasme, dans mon admiration passive des œuvres du créateur, oubliant l'injustice, l'égoïsme, l'ambition de ces mêmes hommes, je ne pensai plus qu'à la perfection de cette *image* de la Divinité, possédant en même temps que les vices, des *vertus* qui font sa *noblesse*, du courage qui fait sa force, un esprit sublime qui commande le respect!... et je m'inclinai involontairement, moins pour rendre hommage à la créature, que pour témoigner mon admiration et ma profonde soumission au souverain auteur de tant d'attributs qui nous élèvent au-dessus de la brute. . . . .

Puis mon front se rembrunissait en se courbant; je restais rêveur. . . . c'est que j'entrais mentalement en fureur contre moi-même, con-

tre l'espèce tout entière! — Mais n'est-ce pas beaucoup d'orgueil d'oser nous dire *l'image* de la Divinité ! ! ! La Divinité a-t-elle une forme que la faiblesse de notre imagination puisse comprendre ? . . . . Si une poignée d'humains de la race *blanche* ou *caucasique* est assez audacieuse pour se croire dotée si favorablement ; à l'image de qui auront été créées les races africaines, mongoliques, hyperboréennes, américaines et autres ; à qui ressembleront les nègres de Guinée, le Hottentot et le Cafre de l'Afrique Australe, le Samoyède et le Kamtschadale de la Sibérie ; l'Esquimau, le Lapon des régions boréales, le Caraïbe de l'Orénoque, le Botocudo du Brésil, le Patagon des terres Magellaniques, et cette foule d'autres nations *encore existantes*, aussi différentes par leurs physionomies que par leurs mœurs et leur langage ?... Vous les récusez donc pour le partage commun ? Vous ne les regardez pas comme vos frères ?.... Pourtant ils n'ont *qu'un même père ; c'est le même Dieu qui les a créés* ; le nierez-vous ? N'était-ce pas assez de l'*aristocratie de la peau* ajoutée à tant d'aristocraties, sans y joindre encore celle du crâne[1] ?....

[1] Des crânes très-comprimés, à mâchoires saillantes, ont été trouvés récemment dans les tombeaux du Haut-Pérou. Ce sont, on le pense, les restes de peuples antérieurs à la civilisation des Incas et auxquels on attribue ces monumens gigantesques, qui ont tant de rapports avec ceux de la Vieille-Egypte et de l'Asie centrale.

Mais cette belle tête, cette délicatesse de traits, cette blancheur de peau, ce tact si exquis, cette haute intelligence qui semble vous rapprocher de celle des *sphères*, tout cela est l'ouvrage de *l'éducation*, de la *civilisation*; de cette éducation qui commence au sortir du sein de votre mère et finit au tombeau; c'est l'éducation de toute la vie, d'une longue suite de siècles qui vous a faits ce que vous êtes, et, si vous en doutez, tentez-en l'expérience, mais préparez-vous à rougir du résultat :

Enlevez un enfant qui vient de naître, confiez-le au sauvage le plus dégradé dans l'échelle des races humaines; laissez-le subir les impressions du climat, du sol, de la nourriture, de tout ce qui l'entoure; puis interrogez-le, quand vous croirez que sa raison a pu se développer...... Il n'aura nulle idée de cette divinité [1] dont vous vous croyez l'image; il n'enviera aucune des jouissances dont vous êtes si avides; il ne comprendra pas vos besoins. Si vous le transplantez dans vos cités populeuses, le bruit l'étourdira ; vous l'entendrez soupirer après la terre

[1] Je n'ignore pas que plus tard, vivant en société, il sentira la nécessité d'adorer un *être suprême*, mais cet être sera en rapport avec le développement de sa raison.

sauvage qui l'aura nourri, après la compagne de son enfance et de ses jeux, il mourra d'ennui au milieu de vos fêtes somptueuses.

Prolongez l'expérience : si la constitution de votre Européen devenu sauvage, a permis à ses *facultés physiques* de se développer sous l'influence des *facultés morales*, sa physionomie changera bientôt, ses traits perdront de leur délicatesse, sa peau s'épaissira, ses cheveux deviendront rudes, son tact s'émoussera, son crâne se modifiera, et après deux ou trois générations, vous chercherez vainement des traces de l'homme civilisé, possédant une ame faite à l'image de Dieu. . . .
. . . .

Miracle, miracle ! — Je fus brusquement distrait de mes réflexions philosophiques, par les exclamations de l'équipage et des passagers. On venait de prendre un *requin*, et, à la grande surprise des spectateurs, on avait trouvé un *livre imprimé* dans ses intestins ! comment ne pas croire après cela que *Jonas* passa trois jours et trois nuits dans le ventre d'une baleine ?.... Mais ce qui vint augmenter beaucoup l'étonnement des passagers, c'est qu'après avoir fendu le corps de ce requin depuis la tête jusqu'à la queue ;

après lui avoir enlevé les intestins, ne lui avoir laissé absolument que la chair et les os, et l'avoir jeté ainsi mutilé à la mer, il se remit à nager avec autant de force et de calme que si on ne lui eût fait qu'une petite égratignure! Quant au livre trouvé dans son ventre, on sut bientôt que le *second* l'avait laissé tomber quelques heures auparavant. Avouez cependant, qu'il y avait lieu à faire un bel et bon miracle! Un peu d'astuce de la part du second, beaucoup de crédulité et surtout de *foi* de notre part, un peu de complaisance de la part des savans, le miracle pouvait être constaté vrai. — Vingt-quatre passagers, douze hommes d'équipage, eussent été les témoins oculaires; et, au besoin, moi, écorcheur d'oiseaux, j'eusse été le *naturaliste*, le *physicien* qui eût attesté, constaté la possibilité du fait.

Voici une distraction d'un autre genre : le *baptême de la Ligne*! Chrétien ou non, il faut que vous vous soumettiez de bonne grâce au joug imposant du *Père la Ligne*, empereur des deux zônes torrides, et payer gaîment le tribut qu'il lui plaît d'imposer depuis que Vasco de Gama et Christophe Colomb se sont avisés de passer par ses états aquatiques.

C'était le 30 janvier; quelques passagers de l'entre-pont avaient entendu dire aux matelots que nous étions à la Ligne; leur curiosité, étonnamment irritée par cette nouvelle, les tenait dans une grande agitation; pour les calmer on jugea prudent de faire apporter le télescope et de leur montrer la *Ligne*. Ce jour-là même, au moment où le soleil disparaissait de notre horizon nautique, le tonnerre et les éclairs, représentés par un pistolet d'arçon, accompagnés d'une grêle de pois qui tomba sur le gaillard d'arrière, annoncèrent aux profanes, saisis de crainte et d'épouvante, l'arrivée d'un messager du souverain dominateur des mers tièdes. En effet, nous ne tardâmes pas à voir arriver, monté sur un mammifère quadrupède, qui n'a pas encore trouvé place dans la classification zoologique de Cuvier, un ange, sous les traits d'un postillon; il remit à notre capitaine (qui le prit au sérieux) le message suivant :

Zônes-Torrides. — Grande Ligne.
Le 30 Minaoné.
1830 Mailleches.

« Moi, grand empereur de tous les royaumes
« des deux Zônes Torrides, vous fais savoir que
« votre navire, n'ayant pas encore passé dans mes

« états, ainsi que plusieurs de vos passagers, je
« vous somme de vous disposer à la cérémonie du
« saint-baptême, qui aura lieu demain.

« Je vous fais savoir en outre, que si quel-
« ques-uns de vos passagers se refusaient de pa-
« raître à mon ordre, devant ma toute-puissance,
« ils subiraient la peine due à ceux qui se révol-
« tent contre moi. »

« Je vous salue, ainsi que vos officiers, passa-
« gers et passagères. »

Chevalier de l'Etalingure,

Père LA LIGNE.

Après avoir lu, à haute et intelligible voix, cet ordre émané de la toute-puissance des régions aqueuses, le capitaine assura le messager de sa soumission entière, et, après avoir sondé les dispositions des profanes, il dit que tous attendraient dans le plus grand recueillement l'instant où il plairait au grand monarque de se manifester à leurs yeux. L'ambassadeur remonta sur son coursier et disparut soudain.

Le lendemain, dès l'aurore, ce fut un mouvement général à bord, les ablutions, les purifications mirent les adeptes en état de recevoir la cour aquatique; vers 10 heures elle arriva. Nous étions par 0. 31 de latitude sud et je ne sais plus combien de longitude occidentale; la mer était calme, le temps couvert et brumeux; le cortége s'avança de l'avant sur l'arrière, par le côté de tribord, dans l'ordre suivant : d'abord un gendarme (c'est indispensable pour le bon ordre; c'est de tous les temps et de tous les lieux); ensuite Neptune, armé de son trident, puis le sacerdoce, et enfin le Père la Ligne et son épouse, qui étaient fort simplement vêtus et avaient ma foi l'air de braves gens pour un roi et une reine aussi puissans. Le *pontife* avair l'air plus fier qu'eux et pourtant le *Père la Ligne* pouvait anéantir le *pontife* d'une chiquenaude!

Neptune prit le timon et gouverna le bâtiment pendant la cérémonie; le Père la Ligne avait sans doute trouvé cela prudent.

Après avoir donné sa bénédiction à tout ce qui se trouvait sur son passage, le *pontife* s'avança vers un autel dressé sur le gaillard d'avant. Une *piscine*, d'une grandeur extraordinaire était

placée tout auprès ; une patène de bois était entre les mains du pontife et un adepte tenait le plat destiné à recevoir les offrandes. Le Père la Ligne et son épouse étaient assis près de l'autel.

Un gendarme amena les Néophytes un à un dans le sanctuaire mystérieux : On les fit asseoir au-dessus de la *piscine*, et avant de leur faire baiser la *patène*, on leur fit prononcer ce serment :

« Je jure de ne jamais attenter à la vie ni à l'honneur d'un marin, de ne jamais convoiter sa femme ni son bien. »

Puis on fit lever le bras au néophyte, on lui versa un peu d'eau dans la manche, il baisa la patène, il fit son offrande, et *il fut initié !*

Mais si le pontife n'a pas été satisfait de l'offrande ? un signal suffit pour plonger le nouveau converti dans la piscine, où il se débat à son aise, tandis que les honnêtes gendarmes lui versent des seaux d'eau sur la tête. Et quand un néophyte moins fervent ou plus récalcitrant refuse sa petite offrande, il faut qu'il s'attende à passer par de rudes épreuves ! Je vous assure que celles qu'on faisait subir en Égypte aux initiations

d'Isis et d'Osiris n'étaient rien en comparaison; le seul moyen d'adoucir la rigueur et l'inflexibilité des prêtres du tropique, c'est de payer de bonne grâce et de leur faire encore la révérence bien humble.

Lorsque tout le monde fut initié, qu'il n'y eut plus de profanes, chacun ôta son masque : ce fut alors une confusion, un vacarme, une bacchanale épouvantables; chacun s'empara d'un seau, d'une jatte, d'un pot, de ce qui tomba sous la main et, puisant à même les cuves, remplies d'eau à dessein, on s'aspergea jusqu'à épuisement d'eau et de forces. Il n'y avait plus d'autorité à bord, le capitaine était aspergé par le *mousse*, le père la Ligne par les gendarmes, Neptune par le pontife, enfin c'était un vrai chaos!... Cette mauvaise charge digne de l'ère de scepticisme qui nous régit me coûta *vingt mille sangsues* qui moururent des suites de l'aspersion.

Depuis ce carnaval torridien, jusqu'aux approches de terre, il ne se passa rien de remarquable. On prit plusieurs requins; je m'amusai à disséquer la tête et la colonne vertébrale d'un assez grand; je disséquai aussi des poissons volans

qui tombèrent à bord; mais, chose surprenante, nous ne vîmes pas un seul *damier*, oiseau palmipède du genre *petrel*, qui est ordinairement très-commun au-delà du tropique du Capricorne.

Enfin, le 27 février, à huit heures du soir, nous trouvant par 34° 51' sud, on s'aperçut que la mer, devenue houleuse, était *changée*. On sonda, et l'on trouva 50 brasses, fond de sable noir; nous étions à environ 40 lieues de terre.

A une heure de nuit on sonda de nouveau, et l'on trouva 25 brasses, fond de roche; nous étions dans les eaux de la Plata!



CHAPITRE II.

Le Rio de la Plata.

Combien d'individus de toutes nations se sont laissé prendre à ce nom pompeux de *Rivière d'argent!* combien, alléchés par lui, se sont figuré sottement qu'il ne s'agissait que de se baisser pour y ramasser l'argent tout monnayé! On raconte

plaisamment, à ce propos, qu'un étranger au moment de débarquer sur ces rives, ayant, par hasard, aperçu à ses pieds une *once d'or* (quadruple), il la repoussa du pied avec humeur en disant qu'il aurait du temps de reste pour en ramasser. Le pauvre diable a sué sang et eau depuis pour en gagner la valeur.

Ce nom mensonger de *la Plata* fut donné au fleuve que nous visitons par suite d'une méprise, car on n'a jamais trouvé une parcelle d'argent ou d'or dans cette rivière ni ses affluens, et, l'on dirait que les premiers conquérans, pour se consoler de leur désappointement, ont voulu tromper, à leur tour, les aventuriers qui marcheraient sur leurs traces.

Géographie. — La *Serra dos vertentes* qui forme, sous divers noms locaux, la chaîne occidentale du système brésilien, d'une part, les *Sierras de Cochabamba et de Santa-Cruz*, qui sont un prolongement de la cordilière orientale du système péruvien, d'autre part, forment le véritable *divortia aquarum* de l'Amérique du sud, en séparant l'immense bassin du *Maranhon* ou Amazone, de celui de *la Plata*, les deux plus grands fleuves connus.

Ainsi la Plata n'a d'autre rivale sur le globe que l'Amazone qui la surpasse, quant à la masse des eaux et à la longueur du cours, mais non en largeur. Ces deux fleuves ont le même berceau; tous deux sont les dignes fils des gigantesques Cordiliéres des Andes et des hautes montagnes du Brésil; tous deux sont le réceptacle de ces innombrables riviéres coulant en divers sens, entre le Pérou, Bolivia et le Brésil.[1]

La rivière *Parana,* qui, à 27° de latitude, s'enrichit des eaux du *Paraguay* et reçoit une infinité de rivières et de ruisseaux, pendant sa longue course, et l'*Uruguay*, qui dans une même latitude descend de l'orient, en augmentant de même la masse de ses eaux, forment une merveilleuse ramification de canaux navigables, se réunissant en un seul tronc sous le nom de *Rio de la Plata*. Dès que cette grande masse d'eau s'est réunie, elle s'étend majestueusement jusqu'à la mer, et elle a plutôt l'apparence d'un golfe profond que d'un fleuve, puisque, entre les caps Santa-Maria et San-Antonio, sa

[1] Je fais abstraction des grandes rivières qui descendent au Nord du Bas-Pérou, de la Colombie et des Guyanes, comme appartenant à d'autres systèmes de montagnes qui n'ont rien de commun avec la *Plata*.

largeur est de quarante lieues marines, tandis que son point le plus étroit, à soixante-dix lieues de l'embouchure, presque en face de Buénos-Ayres, est encore de dix lieues! Ces caps de Santa-Maria et de Saint-Antonio sont les bornes nord et sud que les géographes donnent au Rio de la Plata, parce que jusque-là on ne sent point l'influence de la marée et qu'on ne remarque aucun des autres caractères qui appartiennent à la mer; mais les pilotes-pratiques donnent pour limites au fleuve les pointes de Santa-Lucia et de las Piedras, un peu en avant de Montévideo, parcequ'après ces deux points les eaux cessent d'être potables et que c'est aussi là que commencent les dangers.

Hydrographie. — L'étendue qui donne au Rio de la Plata une si grande magnificence est contrebalancé par son peu de profondeur, ce qui cause de fréquens embarras aux bâtimens qui tentent de le remonter sans pilotes. Il n'y a que deux canaux susceptibles de recevoir les navires tirant plus de huit pieds d'eau, l'un qui suit la côte du nord, l'autre celle du sud. Outre que le gouvernement de Buénos-Ayres a fait rédiger un itinéraire qui est distribué aux capitaines, il s'est formé dans ces dernières années une société de pilotes lamaneurs à Buénos-Ayres

et à Montévidéo, dans le but de suffire à tous les besoins depuis les caps Santa-Maria et San-Antonio jusqu'en rade de Buénos-Ayres, y compris les points intermédiaires.

Quant aux précautions à prendre pour les abords de la Plata et même pour la navigation tout entière du fleuve, on doit beaucoup de remercîmens aux officiers de la gabare l'*Émulation*, qui ont exploré ces côtes avec un soin tout particulier pendant les années 1831 et 1832 et en ont dressé d'excellentes cartes. [1]

Histoire.— Christophe-Colomb, génie obscur, plus avancé que son siècle dans la connaissance de l'astronomie et de la navigation, avait découvert le nouveau monde [2] ; Fernand-Cortez avait conquis le Mexique ; Pizarro n'avait pas encore rendu le nom espagnol odieux et exécrable aux Américains, par les cruautés inouïes exercées par lui, au nom de l'Évangile, pendant la conquête du Pérou; Alvarez Cabral, capitaine portugais, favorisé par un heureux hasard, avait découvert [3]

1 Voyez, pour les observations nautiques, la note C, à la fin de ce volume.

2 En abordant, pendant la nuit du 11 octobre 1492, à l'une des îles Lucayes, nommée par lui *San-Salvador*.

3 L'an 1500. Il se rendait aux Indes Orientales, par le cap de Bonne-Espérance. La tempête et les courans le portèrent sur la côte du Brésil.

le Brésil, la plus belle contrée d'Amérique; lorsque Jean-Diaz de Solis, pilote Castillan, découvrit l'an 1515, un fleuve immense, nommé *Paranaguazu* [1] par les Aborigènes. Après s'être assuré que ce n'était pas un golfe, il changea ce nom *guarany* en y substituant le sien, et l'appela *Rio de Solis*. [2]

Ce malheureux navigateur étant descendu à terre, près de l'endroit où fut fondé Maldonado, sur la rive gauche du fleuve, les indomptables *Charruas*, peuples chasseurs et jaloux de leur indépendance, l'attirèrent le plus qu'ils purent dans l'intérieur et le massacrèrent, lui et ses gens, d'une manière horrible.

Le frère de Solis, resté à bord du bâtiment avec le reste de l'équipage, fut tellement effrayé et découragé qu'il s'en retourna en Espagne sans vouloir pénétrer plus avant. Il se passa onze années avant que l'on osât tenter de nouvelles découvertes sur ce point de l'Amérique. Le hasard y ramena encore les Espagnols en 1526.

1 Voyez la note D, pour l'étymologie de ce nom.

2 Il y était déjà venu en 1508, mais il n'était pas sûr que ce fût un fleuve.

Le vénitien Sébastien Cabot[1], qui, en 1496, avait fait la découverte de Terre-Neuve pour l'Angleterre, la voyant trop occupée de ses affaires domestiques pour songer à former des établissemens dans le Nouveau-Monde, porta ses talens en Castille, où sa réputation le fit choisir pour une expédition brillante. La *Victoire*, ce vaisseau fameux pour avoir fait, le premier, le tour du monde, et le seul de l'escadre de *Magellan* qui fût revenu en Europe, avait rapporté des Indes-Orientales beaucoup d'épiceries. L'avantage qu'on retira de leur vente, fit décider un nouvel armement, qui fut confié aux soins de Cabot. En suivant la route qui avait été tenue dans le premier voyage, ce navigateur arriva à l'île Sainte-Catherine, d'où il se rendit au petit port des *Patos*, sur la côte du Brésil, par les 27° de latitude australe. Là il fut joint par Diégo Garcia, lequel était sorti de la Corogne, expédié aussi par la cour d'Espagne pour faire des découvertes. Il y trouva deux autres espagnols déserteurs de la petite armée qu'avait commandée Solis. Dans les environs il y avait encore quinze autres

1 Les Espagnols en ont fait *Caboto* et Gaboto. Ce n'est pas le seul exemple de l'altération des noms de navigateurs ou d'explorateurs. Cristophe Colomb est appelé par les Espagnols *Cristoval Colon*. Je crois néanmoins que pour ce dernier, c'est nous qui l'avons altéré.

espagnols déserteurs de l'armée du capitaine don Rodrigue d'Acuna, destinée pour les Indes Orientales. Tous ces déserteurs informèrent Cabot qu'il y avait de grandes richesses d'or et d'argent dans le *Rio de Solis*, c'est pour cela qu'il se détermina à s'y introduire; mais il éprouva tant de résistance de la part de ses compagnons, qu'il fut obligé d'abandonner dans l'île Sainte-Catherine les principaux opposans. Il partit enfin, après avoir fait construire une galiote; il entra dans la Plata et vint jeter l'ancre vis-à-vis de l'endroit où fut, depuis, fondé Buénos-Ayres; c'était à l'embouchure d'un ruisseau qu'il appela *San-Lazaro* et qui porte aujourd'hui le nom de *San-Juan*. Il fut bien surpris de trouver dans cet endroit l'un des compagnons de Solis, le seul qui eût échappé au massacre.

Cabot laissa dans ce petit port les deux plus gros navires, avec trente hommes et douze soldats pour défendre les effets qu'il déposa dans une barque entourée de palissades. Quant à lui, il partit avec la galiote et une caravelle, dans le but de continuer son exploration, en donnant ordre à ceux qui restaient, de chercher un meilleur port dans les environs.

Cabot à rebrousser chemin. Il rencontra bientôt Diégo Garcia, le même qu'il avait laissé au port des *Patos*, qui, remontant le Parana, prétendait avoir les mêmes droits à la conquête. Ils eurent quelques altercations ensemble, mais enfin ils convinrent de redescendre au fort *del Espiritu-Santo*, bâti par Cabot, d'y construire quelques bâtimens légers, et de continuer la découverte.

Mais la résistance qu'opposaient les naturels du pays (ils avaient massacré la plupart des Espagnols laissés à la rivière de *San-Lazaro*), fit juger à Cabot que pour s'établir solidement, il fallait d'autres moyens que ceux dont il pouvait disposer. Aussi, en 1530, il prit la route de l'Espagne pour les aller solliciter, ayant grand soin de se munir des petites lames d'or et d'argent qu'on avait échangées avec les Guaranis, afin d'*en faire hommage* à *Sa Majesté*.

Voilà le motif pour lequel on donna alors à ce pays là le nom pompeux de *Rio de la Plata*. [1]

C'est ainsi qu'on a ravi à l'infortuné Solis jusqu'à la gloire de la découverte, en substituant à

[1] Voyez Reynal et d'Azara.

blonneux, dépouillés d'arbres et de verdure, n'offrant qu'un horison immense, sans accidens de terrain pour reposer les regards fatigués de n'apercevoir que des sables et une herbe aride, brûlée du soleil pendant quatre mois !

Une impression de tristesse s'empara de moi lorsque je vins à découvrir ces campagnes si tristes, que je m'étais complaisamment figuré être embellies par tous les charmes d'une nature riante et fertile ! J'aurais voulu rétrograder aussitôt, tant j'étais cruellement désabusé.

Il est peu d'étrangers, de Français, d'Italiens surtout, qui, venant pour la première fois à Buenos-Ayres, sans renseignemens certains sur le pays, n'aient déploré la sotte fantaisie qui leur avait fait choisir une contrée si sauvage, préférablement à d'autres où la nature étale un luxe merveilleux. Ce n'est que peu à peu, et lorsqu'on a pénétré dans l'intérieur, qu'on se familiarise avec ces champs incultes et ces déserts sans fin, appelés *Pampas*.

distinguait que son fanal, dont le feu nous guida mieux que celui du *Cerro*.

J'étais impatient de voir poindre le jour afin d'analyser ce sol américain, de respirer l'air pur d'un ciel azuré, de sentir les émanations électriques de cette terre indépendante, de voir enfin se lever le soleil de la liberté sur ces rives hospitalières !

Chose étonnante ! le lendemain je n'étais plus si empressé ; mon enthousiasme avait singulièrement *molli*..... n'étais-je pas Français ? Il paraît du reste, que la végétation vigoureuse et abondante des zônes *chaleureuses* rend Morphée très-prodigue de pavots, du moins il semblait vouloir me combler de faveurs ce jour-là, en les répandant avec profusion autour moi. Je ne lui en sus pas mauvais gré du tout, lorsque, montant sur le pont pour secouer mes pavots, je me vis entouré de mauves, de goëlands, de bec-en-ciseaux, d'hirondelles-de-mer et autres palmipèdes criards, réunis autour du navire en telle abondance qu'ils m'assourdissaient par leurs cris rauques. Ce ne fut qu'après avoir tiré une douzaine de coups de fusil et abattu quelques mouettes, autour desquelles s'amassèrent les autres, que je pus

lieues dans les terres et au fond de laquelle se voient au-dessus de plusieurs îlots, des dunes de sable et quelques habitations éparses.

Rien n'indiquait que nous fussions dans un fleuve, bien qu'à trente lieues de son embouchure ; la rade entièrement ouverte n'offrait que l'image de la mer, souvent très-agitée en cet endroit.

Suivant la saison dans laquelle on arrive, l'aspect de Montévideo est gai ou triste : malheureusement j'arrivai sur la fin de l'été, lorsque le soleil, après avoir été presque perpendiculaire à cette zône, avait brûlé la végétation et laissé un caractère sévère et agreste à ces lieux privés d'arbres et d'ombrage. Le *Cerro*, couvert d'un gramen épais avait pris une teinte grisâtre qui attristait la ville; les plaines unies qu'il domine étaient desséchées; elles n'offraient aux troupeaux amaigris, qu'on voyait épars ça et là, qu'une pâture sans substance. Les jardins seuls, ornés d'une végétation étrangère, laissaient voir une nature moins fanée, des teintes moins sombres; quelques pêchers, quelques peupliers associés à l'*ombu* indigène[1] reposaient seuls ma vue déjà fatiguée,

[1] Espèce de *Ficus* qui caractérise ces plaines. (*D'Orb.*).

Il ne faut donc pas se presser de porter un jugement défavorable sur ce pays, lors même que tout paraît brûlé du soleil : deux mois suffiront pour opérer devant vous un changement à vue. Mais même au plus fort des chaleurs, si vous pénétrez de quelques lieues dans l'intérieur, vous êtes agréablement surpris, et peu-à-peu vous vous enchantez en retrouvant des sites qui vous arrachent un soupir, une larme d'attendrissement, un frisson de plaisir....... C'est que l'illusion est complète, vous avez retrouvé un site de la terre natale !

Comme vous le voyez, cette terre est digne de la liberté : ce n'est point une terre de déception qui vous étale d'abord tous ses charmes, toute sa parure, pour ne vous laisser voir ensuite que nudité, qu'aridité désespérante pour le cultivateur intelligent ; loin de là, semblable à ces sentiers semés d'aspérités dont parle l'Écriture, elle vous fait passer par des déserts sauvages pour arriver à l'*Eden* que vous avez rêvé.

Dans l'après-midi, je descendis à terre avec le capitaine ; à mesure que j'approchais et que je distinguais mieux la forme amphithéâtrale de la ville, celle des maisons et des édifices, en même

plus en plus par le sable et la vase qu'y déposent les courans. Outre cela, il est exposé aux mauvais vents, qui, non-seulement rendent la mer grosse, mais encore font chasser les bâtimens sur leurs ancres, entravent leurs câbles, les font tomber les uns sur les autres, et quelquefois même les jettent à la côte, comme il est arrivé à plusieurs époques et notamment le 28 septembre 1826, où plus de cent navires éprouvèrent de fortes avaries, tandis que plusieurs se perdirent dans le port même. Le fond étant de vase molle les ancres tiennent peu, et les câbles ne tardent pas à se pourrir. Il faut de bonnes chaînes en fer et des navires doublés en cuivre pour séjourner avec sécurité dans la rade et le port de Montévidéo; mais même avec ces précautions, il faut une grande vigilance, car lorsque le *pampero* (vent d'ouest et de sud-ouest) vient à souffler, il n'y a aucun abri contre lui, et l'on ne peut même pas sortir aussi vîte qu'on le voudrait. Il est à regretter qu'on n'ait pas formé un port au confluent de la rivière de *Santa-Lucia*, qui se trouve un peu à l'ouest du *Cerro;* les bâtimens d'un tonnage ordinaire y eussent trouvé un abri sûr contre tous les vents.

Ainsi, Montévidéo est dans une petite pénin-

toujours en terrasse, parce que cette forme donne beaucoup de fraicheur aux maisons ; elle offre encore l'avantage de laisser respirer un air plus pur après une journée caniculaire, en permettant à toute la famille de se tenir au-dessus des exhalaisons tièdes du sol échauffé ; et de plus c'est une forteresse où le patriotisme et le courage des femmes ont aidé souvent les citoyens à se délivrer d'un joug étranger ou de l'invasion des barbares. Les Anglais doivent se rappeler encore ce que vaut une *azotea* pour la défense du foyer domestique...

En somme, la ville de Montévidéo n'est pas désagréable, quant à son aspect physique ; et si l'on fait entrer en considération, comme on le doit certainement, l'air d'aisance et les manières tout aimables des habitans, doués, comme les Argentins de beaucoup d'esprit et d'un extérieur très-avantageux, on se convaincra facilement que son séjour peut offrir des charmes réels. C'est plus qu'il n'en faut, à mon avis, pour inviter les négocians à se fixer sur un point qui, aux avantages signalés, joint encore ceux d'une position des plus favorables au commerce; un climat des plus salubres et un gouverneur éclairé, ami des étrangers, proteceur du commerce et de

Le gouverneur porte le titre de *Président*.

Il y a une chambre de sénateurs et une autre de députés ou *représentans*.

J'ai dit que Montévidéo rappelait une ville de Syrie ou de Palestine; il ne serait pas impossible que l'illusion fût poussée, dans quelques siècles, jusqu'à faire croire à la transmigration de Tyr ou de Sidon dans ces lieux, où le *commerce* doit avoir un autel, et un culte aussi fervent que celui de la liberté.



CHAPITRE IV.

La Banda-Oriental, ou République de l'Uruguay.

Favorisée par la nature, comme si elle l'eût choisie pour s'y montrer dans toute sa fertilité, la Banda-Oriental n'est pas moins importante par sa situation géographique, à l'embouchure de la rivière de la Plata.



Sa position astronomique est entre les 55ᵉ et 61ᵉ degrés de longitude occidentale du méridien de Paris, et les 30ᵉ et 35ᵉ degrés de latitude australe. Ses confins sont, au *nord*, la province de Rio-Grande-do-Sul ou de Sao Pedro, dépendant de l'empire du Brésil. A l'*est*, encore la province de Rio Grande et le territoire neutre, espace de terrein compris entre la lagune ou le lac *Mérim* et l'Océan-Atlantique, ensuite cet Océan. Au *sud*, l'Océan - Atlantique et le Rio de la Plata. A l'*ouest*, l'Uruguay, qui sépare cet état des provinces d'Entre-Rios et de Corrientes, comprises dans la confédération du Rio de la Plata.

Ses limites ont varié souvent et ont été le sujet de longs démêlés entre les Espagnols et les Portugais; elles sont, quant à présent, fixées au rio *Cuarey*, l'un des affluens de l'Uruguay, du côté du nord, et au rio *Yaguaron*, qui se jette dans la laguna Mérim, du côté de l'est. Renfermée dans ces limites qui rendent le territoire de cette république à-peu-près carré, sa superficie peut être évaluée à 12,000 lieues (de 20 au degré). Sa population absolue, qu'on ne connaît pas exactement, a été évaluée en 1826 à 70,000 habitans, et l'on ne peut guère la porter plus haut que ce nombre, même à présent; car s'il est de fait qu'elle

A ces grandes rivières se joignent plus de deux cents ruisseaux, dont plusieurs sont navigables pour des bateaux plats ou des pirogues. Il y a bien quelques entraves à la navigation des grandes rivières, mais avec un peu d'industrie on les surmonterait facilement. Par exemple, l'Uruguay, si connu par la masse de ses eaux, ne peut être remonté que jusqu'à 60 lieues de son embouchure, à cause d'une petite cataracte ou d'un rescif à fleur d'eau, appelé *el Salto*; eh bien, il ne s'agirait que de creuser un petit canal par un des côtés, ouvrage qui serait de la plus facile exécution pour le rendre navigable, jusqu'à trois cents lieues, pour des bateaux à vapeur d'une force ordinaire et même pour des bateaux à voile de 50 tonneaux. Mais avec un bateau à vapeur, remorqueur, on conduirait des *chalans* de deux cents tonneaux et plus jusqu'aux Missions, à vingt lieues du Paraguay et à proximité des *Yerbales!* (lieu où se récolte le *maté*). Un peuple industrieux aurait déjà surmonté ces légères difficultés; mais dès à présent le commerce peut être très-actif sur le Rio Negro, le Santa Lucia, le Cébollati; cette dernière rivière, qui prend sa source dans les mornes de la *Barriga Negra*, (district de *Concepcion-de-Minas*) après avoir traversé, dans la direction de l'ouest à l'est, la partie sud-est de cet

état va se rendre dans la laguna Mérim, d'où l'on peut facilement communiquer avec la grande laguna ou lac *dos Patos* par le rio *Sao-Gonzalvo*, qui passe devant la nouvelle ville brésilienne de Sao Francisco de Paola.

*

Le sol de la Banda-Oriental est entrecoupé de nombreuses collines et de montagnes ou mornes qui n'ont pas une grande élévation. La *Serra do-Mar* (formant la *chaîne orientale* du système brésilien), qui commence au 16ᵉ degré de latitude australe, se termine, après avoir traversé la province de Rio Grande-do-Sul d'*est à ouest*, dans dans le *rincon de la Cruz*, vers le confluent de l'*Ybicuy*, et ne traverse pas la Banda-Oriental dans toute sa longueur, comme l'indiquent les cartes géographiques, copiées toutes les unes sur les autres. Elle envoie seulement dans la Banda-Oriental, ainsi que dans les hautes missions, quelques chaînons qui se ramifient en s'abaissant de plus en plus. Il y a bien dans l'est et le sud-est, vers la frontière du Brésil, une chaîne continue, mais ce n'est qu'une colline élevée appelée *Cuchilla Grande* qui ne me paraît pas dépendre de la Serra do-Mar. Je suis porté à croire qu'il en est de même des collines du sud-ouest appelées *Asperezas de Mahame*.

Je n'ai pas assez voyagé dans l'intérieur de la Banda-Oriental pour me prononcer d'une manière certaine; aussi, craignant d'augmenter les erreurs déja trop grandes, je me suis abstenu de faire représenter les chaînes de montagnes sur ma carte. Cependant si je puis en juger d'après ce que j'ai observé dans l'intérieur de la province de Rio Grande, je puis raisonnablement penser qu'il n'y a aucun rapport entre le chaînon de la *Barriga-Negra* et de *Cuchilla-Grande* avec la Serra-do-Mar. Ce qui me confirme dans mon opinion (ou mon erreur, si l'on veut), c'est la composition géologique des mornes et des collines du sud et de l'est de la Banda-Oriental, entièrement différente de la partie de la *Serra* que j'ai traversée. Au lieu de grès de toute espèce que j'y ai trouvés, même sur les points les plus élevés, on est surpris de rencontrer ici, au niveau de la mer, des roches granitiques, purement cristalines, ayant souffert un morcellement plus ou moins violent, une décomposition plus ou moins grande. Ces décompositions ont produit par voie de sédiment et par agglomération, des roches d'une autre nature, mais appartenant toujours au sol primordial qui paraît faire la base des terrains de nouvelle formation. J'ai retrouvé, comme on le verra par la suite, les mêmes roches avec les mêmes caractères de mor-

cèlement, de décomposition et d'agrégation aux environs de Porto-Alégre dont le sol présente une analogie frappante avec celui de Montévidéo.

Indépendamment des chaînes de collines dont je viens de parler, il y a encore beaucoup de mornes isolés qui contribuent à rendre plus pittoresque le tableau qu'offre l'alternative continuelle des monticules, des prés, des ruisseaux et des rivières boisées.

Le climat est très-tempéré sur toute la surface du territoire de la république; l'humidité, que doivent produire les nombreuses rivières qui la sillonnent, ainsi que les vents de nord et de nord-est, passant sur des contrées marécageuses et chaudes, est modérée par les vents de terre sud-ouest, toujours secs, appelés communément *Pamperos*, parce qu'ils traversent les *Pampas*) [1], et par le voisinage de l'Océan. Sa température est l'une des meilleures que l'on connaisse. Le peu de progrès que la population a faits dans le nouvel état ne doit donc pas être attribué à l'insalubrité de l'air, aux maladies particulières au pays; mais

1. On appelle ainsi les vastes plaines basses et unies qui sont au Sud et à l'Ouest de Buénos-Ayres. — On trouvera plus loin l'étymologie de ce mot.

bien à des causes purement politiques. Il provient de la guerre avec l'Espagne, qui fut plus cruelle sur ce territoire que sur aucun autre point des provinces unies, de la guerre civile et de l'anarchie que les voisins étrangers ont pris soin d'attiser durant la révolution contre l'Espagne, et de la domination portugaise ou brésilienne, généralement détestée par les habitans, et qui a causé leur émigration dans les autres provinces.

Montévidéo fut peuplé, il y a un peu plus d'un siècle, par une colonie envoyée de Buénos-Ayres. Le territoire environnant était occupé par une multitude d'Indiens barbares, connus sous le nom de *Charruas*. Il fallut long-temps leur disputer le terrein, mais enfin on parvint à les repousser vers le nord, avec les *Minuanes* et les *Guaranis* proprement dits, et les derniers restes de ces tribus barbares ont été récemment détruits; de manière que le territoire se trouve à présent libre et à l'abri de toute invasion d'Indiens.

Les nouveaux colons trouvèrent les campagnes couvertes de troupeaux de boeufs et de chevaux, qui s'étaient multipliés prodigieusement depuis l'arrivée des premiers conquérans. Dès-lors, comme les terreins furent reconnus fertiles par-

Banda-Oriental. Après avoir été régie pendant neuf ans par le féroce et cruel *Artigas*, qui attaqua Buénos-Ayres, envahit l'Entre-Rios, souleva Santa-Fé, arma les Indiens du Grand-Chaco et désola les missions de l'Uruguay par des actes inouïs de barbarie, cette contrée, autrefois si florissante, fut envahie par les Portugais et réunie au Brésil, sous le titre de *Provincia Cisplatina*. Séparée de cet empire par un article du traité de paix, conclu en 1828, entre Buénos-Ayres et le Brésil, elle fut déclarée indépendante et prit le titre de *Republica Oriental del Uruguay*. D'après la nouvelle organisation qu'elle vient de se donner, tout le territoire de la république est partagé en neufs départemens, qui prennent le nom de leurs chefs-lieux respectifs; ces départemens sont : *Montévidéo*, qui donne cinq députés à la chambre des représentans; *Canelones*, qui en donne quatre; *San José*, trois; *Colonia*, trois; *Soriano*, trois; *Paysandù*, trois; *Cerro-Largo*, deux; *Maldonado*, quatre; *Entre-Rios*[1], *Yi* et *Negro*, deux : plus un sénateur chacun.

L'état possède trois villes : Montévidéo, la Colonia et Maldonado; quinze *villas* ou bourgades, dont voici les noms :

1 Qu'il ne faut pas confondre avec la province de ce nom.

Guadalupe, San Juan-Bautista, San-José, La Florida, El Rosario, San-Salvador, Santo-Domingo-Soriano, Mercedes, Paysandù, Belen (détruit), Melo, Rocha, San-Carlo, Minas, et San-Pèdro.

Plus les huit villages ou hameaux suivans :

Piedras, Pando, Porongos, Real de San-Carlos, Vivoras, El Carmelo, El Salto et Santa-Teresa.

En tout vingt-six populations, indépendamment des *estancias* ou grandes fermes du pays, disséminées à de grandes distances les unes des autres, et autour desquelles sont toujours groupés quelques *ranches* ou huttes de terre couvertes en jonc pour loger les familles employées à l'exploitation.

Le gouvernement entretient dans chacune des vingt-six populations ci-dessus une école primaire-élémentaire, par la méthode de l'enseignement mutuel, et en outre, il y en a bien un pareil nombre soutenues par des établissemens publics ou particuliers.

Des courriers réguliers partent de la capitale

pour les divers points de l'intérieur les 9, 16, 23 et 30 de chaque mois.

L'état social étant le même dans la république de l'Uruguay que dans celle du rio de la Plata, je renvoie mes lecteurs aux descriptions que j'en ferai à Buénos-Ayres où les mœurs, les coutumes et le caractère des différens habitans composant la masse hétérogène de la population seront passés en revue. Le vide que j'aurai laissé sera rempli dans l'exploration de l'Uruguay.

« Parler de l'industrie, des arts et du commerce des nouveaux habitans de l'Amérique, dit le savant M. Balbi, c'est parler de l'industrie, des arts et du commerce de l'Europe et de ses habitans, qui depuis trois siècles se sont établis d'un bout à l'autre du Nouveau-Monde. » [1] Les Espagnols, les Portugais, les Anglais, les Français, les Italiens et les Allemands y ont importé leur industrie, qu'ils ont modifiée ensuite avec plus ou moins d'avantages pour eux, suivant le caractère de la nation qui dominait et la protection que son gouvernement leur accordait. Malheureusement

[1] M. Balbi a observé ailleurs, avec raison, que cette épithète de *Nouveau-Monde* serait mieux appliquée à l'*Océanie* ou *Australasie*, la cinquième partie du monde.

prohibent l'échange avec les étrangers?... Ils adoptèrent l'industrie la plus commode pour eux, et ils firent bien. Ce genre d'industrie était de nature à faire germer en eux des idées d'indépendance ; elles germèrent effectivement, elles grandirent, et l'Espagne fut punie par où elle avait péché.

Le système de Galvez qui, en 1778, proclama sucessivement la liberté du commerce entre les treize principaux ports de l'Espagne et l'Amérique ci-devant espagnole, [1] donna beaucoup d'activité au commerce de la Plata; mais ce fut après 1810, lorsque les ports s'ouvrirent à toutes les nations, lorsque les individus de toutes croyances purent se présenter pour exercer librement leur industrie, que ce pays prospéra véritablement. Sans les troubles civils et cette guerre désastreuse avec le Brésil, la *Banda-Oriental* eût pu s'appeler à juste titre la Phénicie du Nouveau-Monde, de même que Buénos-Ayres en eût été la Carthage.

La constitution définitive de la nouvelle répu-

[1] Jusque-là il n'y avait que les places de Séville et de Cadix qui pussent expédier un nombre très limité de bâtimens d'un faible tonnage pour les colonies. Le commerce de la Plata était dans la dépendance de celui des spéculateurs privilégiés du Pérou.

blique, l'amour de l'ordre et le besoin de tranquillité qui se fait remarquer parmi la classe éclairée, la cessation des troubles civils, la position isolée, tout-à-fait *neutre* de ce petit état, sont autant de garanties morales pour les capitalistes, les commerçans et les industriels qui songeraient à augmenter leur fortune ou leur bien-être au profit d'un pays qui ne paraît pas avoir adopté pour devise l'*ingratitude*.

1515.—Seconde découverte par le même. Cette fois, mieux informé, il substitue son propre nom à celui de *Parana-Guazu*, donné à ce grand fleuve par les Indiens Guaranis. Solis est assassiné par les Charruas.

1526.— Sébastien Cabot ou *Gaboto* pénètre, après Solis, dans le fleuve nouvellement découvert. Il fonde le premier établissement espagnol au confluent du ruisseau de *San Juan*, près l'embouchure de l'Uruguay. Quatre ans après, les Indiens Charruas détruisent le fort qu'il avait construit, chassent les Espagnols et restent maîtres de leur pays.

1530.—Cabot retourne en Espagne avec quelques lames d'or et d'argent achetées aux Guaranis, pour en faire hommage à son souverain, auquel il propose de substituer, au nom trop modeste de Rio de Solis, celui plus pompeux de *Rio de la Plata*.

1566.—Les Espagnols jettent les fondemens du premier village dans le pays habité par les intrépides *Charruas*, sur les bords de l'Uruguay, au confluent du rio Negro, et le nomment *Santo-Domingo-Soriano*.

1679. — Les Portugais, regardant le fleuve de la Plata comme leur limite naturelle au sud, et d'ailleurs très-envieux des découvertes des Espagnols, fondent la ville de la *Colonia del Sacramento,* en face de Buénos-Ayres, d'après les ordres du gouverneur portugais de Rio-Janeiro.

1726. — Fondation de Montévidéo. La nécessité de repousser les Charruas qui occupaient tout le vaste territoire compris entre l'Uruguay, le rio Negro, les montagnes de San-Ignacio, l'Océan et la Plata, aussi bien que le besoin d'arrêter la contrebande par laquelle les étrangers ruinaient le commerce de Buénos-Ayres, engagèrent les Espagnols à y faire passer, en 1724, quelques troupes qui eurent à lutter alternativement avec les Portugais, les Charruas et même les Français qui venaient clandestinement faire provision de cuirs. Deux ans après, *Bruno de Zabala,* gouverneur de Buénos-Ayres, fit passer dans la Banda Oriental vingt familles de Canariens qui permirent de fonder la nouvelle ville de *San Felipe* ou Montévidéo.

1731. — Bataille livrée par les Charruas et les Minuanes aux troupes de Buénos-Ayres et de Montévidéo sous le commandement de Zabala;

celui-ci est vaincu et forcé de demander l'intervention du provincial du Paraguay, lequel, par un message de paix, parvient à calmer la fureur des Indiens, et ménage entre eux et les Espagnols un traité définitif en 1732.

1757. — Le cabinet espagnol élève Montévidéo au rang de chef-lieu de province ou de gouvernement.

Cette même année, les Minuanes, tribu qui occupait l'espace compris entre le rio Negro et les Missions, reprennent les armes et attaquent les établissemens espagnols. C'est dans cette guerre que le gouverneur de Buénos-Ayres, *Andonaegui*, donna l'ordre cruel, trop suivi et trop bien imité dans les guerres modernes, d'égorger tous les Indiens au-dessus de douze ans, parce que, disait-il, *le véritable baptême de ces sauvages est le baptême de sang!*

1762. — Fondation du village de *San-Carlos*, près Maldonado.

1786. — Fondation de la ville de Maldonado.

1804. — Fondation de l'édifice appelé *Cabildo* (municipalité), à Montévidéo.

1810 (25 mai). — Le premier cri de liberté est jeté par une poignée d'hommes généreux, dans la ville de Buénos-Ayres, et bientôt il est répété par tout le continent américain.

1811 (28 février) — Les patriotes orientalistes s'emparent du bourg de Mercedem où se répéta le premier cri de liberté!

— (26 avril.) — Action gagnée par les patriotes sur les royalistes au village de *San-José*.

— (18 mai.) — Les patriotes, commandés par l'intrépide *Artigas*, déroutent les royalistes dans le village de *Las Piedras*.

1812 (20 janvier.) — Le territoire de Montévidéo est envahi par une armée portugaise, de 4,000 hommes, sous le commandement du général don Carlos Federico Lecor, envoyée comme auxiliaire des Espagnols; mais en vertu d'un armistice, elles évacuèrent le pays au mois de mai suivant.

— (31 octobre.) — Victoire du *Cerrito*, remportée sur les royalistes par le général patriote Rondeau. Montévidéo, pris d'assaut, se réunit à la république des Provinces-Unies du Rio de la Plata, comme chef-lieu de la province de la *Banda-Oriental*.

trop célèbre par ses cruautés, est battu par son lieutenant Ramirez, et forcé de se réfugier au Paraguay, où il est retenu prisonnier par le dictateur Francia.[1]

1821. — Le général portugais fait approvisionner Montévidéo et déclare la Banda-Oriental réunie au Brésil sous le nom de *Provincia-Cisplatina*.[2]

1825 (19 avril.) — Don Juan Antonio Lavalleja, et avec lui trente-deux Orientalistes partent de Buénos-Ayres et débarquent sur les plages de la Banda-Oriental pour délivrer leur sol natal de la domination étrangère; à leur premier cri le patriotisme national s'enflamme et l'entreprise est couronnée de succès.

— (14 juin.) — Un gouvernement provisoire de la Banda-Oriental s'établit dans la *villa* de la Florida. Et le 20 août suivant, s'installa la pre-

[1] Voyez la note E, concernant Artigas.

[2] Voyez, pour plus de détails sur cette occupation injuste et la guerre désastreuse qui s'en est suivie entre la république Argentine et le Brésil, les intéressantes *Esquisses historiques et statistiques sur Buénos-Ayres*, traduites et augmentées par M. Varaigne.

mière législature ou chambre des représentans, qui déclara nuls à jamais et d'aucune valeur tous les actes de reconnaissance, d'incorporation, etc. au Portugal et au Brésil; se déclarant en outre, elle-même, libre et indépendante de fait et de droit, avec un ample pouvoir d'adopter les formes qui lui paraîtraient convenables.

— (7 septembre.)— La même chambre des représentans sanctionne avec force et valeur de loi (dans la villa de la Florida) que le trafic d'esclaves demeure aboli et que tous ceux qui naîtront dans la Banda-Oriental, seront libres, *sans exception d'origine*.

— (24 septembre.)— Victoire du *Rincon de las Gallinas*, remportée par le général patriote Fructuoso Rivera, sur les forces brésiliennes.

— (12 octobre.)— Victoire *del Sarandi*, remportée par les Orientalistes, sous les ordres du général Lavalleja, sur les troupes brésiliennes.

— (Décembre.)— L'empereur du Brésil, don Pedro Ier, déclare la guerre à la République Argentine.

—(31 décembre.)—Le colonel patriote Olivera attaque les troupes brésiliennes concentrées dans le village de *Santa-Teresa* et remporte un avantage.

1826. (5 février.)— L'amiral *Brown* attaque la *Colonia del Sacramento*, occupée par les Brésiliens.

— (9 fév.) — Le colonel don Manuel Oribe attaque le *Cerro*[1], occupé aussi par les forces brésiliennes.

— (11 avril.)—Combat de l'amiral Brown avec la frégate impériale *Niteroy*, en vue du port de Montévidéo.

1827 (9 février.)— Victoire navale remportée à l'île du *Joncal* (à l'embouchure de l'Uruguay) par l'amiral Brown.

— (20 fév.) — Victoire décisive remportée par le général don Carlos Alvear, commandant l'ar-

1 Ce qu'il y a de remarquable dans ces attaques, c'est l'audace et le courage des patriotes, qui n'hésitèrent pas à présenter le combat à des forces dix fois plus considérables *numériquement parlant*.

mée nationale de la République argentine, sur les forces concentrées des Brésiliens à *Ituzaingo*.

1828 (1er janvier.)—Le phare de l'île de Flores est allumé.[1]

—(21 avril.)—Prise des Missions de l'Uruguay sur les Brésiliens, par le général Fructuoso Rivera.

— (27 août.)—On signe à Rio Janeiro les préliminaires de paix entre la république Argentine et l'empire du Brésil.

—(4 octobre.)—On ratifie et on échange à Montévidéo les traités préliminaires de paix entre la République et l'Empire, d'où il résulte que la Banda-Oriental formera un état séparé sous le nom de *République de l'Uruguay*.

—(24 novembre.)—L'assemblée constituante du nouvel état se réunit dans la bourgade de *San-José*.

[1] La tour fut commencée en 1819, et les travaux ayant cessé furent repris en 1826.

Le môle en bois du port de Montévidéo fut commencé en 1824, par ordre du tribunal du consulat.

— (1er décembre.) — Le général D. José Rondeau est nommé gouverneur et capitaine-général provisoire de l'état Oriental, et pour son substitut on désigne D. Joaquim Suarez.

1828 (22 décembre.) — Le général D. José Rondeau prend possession du gouvernement de l'état Oriental.

1829 (23 avril.) — Les forces impériales évacuent la place de Montévidéo.

— (1er mai.) — Le gouvernement de la république entre solennellement dans la capitale.

— (10 septembre.) — La constitution de la république de l'Uruguay est sanctionnée par l'assemblée constituante.

1830 (17 avril.) — Le général D. José Rondeau, ayant donné sa démission, on nomme gouverneur et capitaine-général, par intérim, don Juan Antonio Lavalleja.

— (26 mai.) — La constitution de l'état Oriental de l'Uruguay est approuvée à la Cour du Brésil par les plénipotentiaires de cette puissance et de la république Argentine.

— (18 juillet.) La constitution est solennellement jurée.

1830 (22 octobre.)—Les chambres des sénateurs et des représentans de l'état sont installées.

— (24 octobre.) — Le brigadier général don Fructuoso Rivera est nommé président de la république et l'état Oriental est définitivement constitué.

1832 et 1833. — L'ambition démesurée du général don Juan Antonio Lavalleja, flattée et excitée par quelques Brésiliens de la province de Rio Grande, fait craindre un moment de voir se renouveler les horreurs de la guerre civile, mais l'influence du président Fructuoso Rivera sur les habitans de la campagne, ainsi que les sages mesures du chef de police à Montévidéo, déjouent de toutes parts les tentatives de Lavalleja qui, dépouillé de ses biens et chassé de la République s'est vu forcé d'abandonner ses projets ambitieux et de vivre exilé du sol à l'indépendance duquel il a si puissamment contribué. Avec plus de prudence et moins d'ambition, le général Lavalleja se serait vu, à son tonr, le chef suprême de l'état et ses concitoyens l'auraient vénéré comme il méritait de l'être.

CHAPITRE VI.

Départ de Montévidéo. — Un Pampero. — Arrivée en rade de Buénos-Ayres. — Aspect extérieur de cette ville.

La plupart de mes compagnons de voyage, empressés de se rendre à Buénos-Ayres, abandonnèrent l'*Herminie* qui devait séjourner quelques jours à Montévidéo, et profitèrent du départ d'un des *paquetes* (paquebots) faisant la navigation régulière entre cette ville et Buénos-Ayres,

pour se rendre plus promptement à leur destination. Je ne voulus pas abandonner le bon capitaine Soret qui nous avait si bien traités pendant notre heureuse traversée ; j'étais d'ailleurs bien aise de voir avec plus d'attention les scènes étranges qui s'offraient à mes regards, et de prendre à loisir des renseignemens sur le pays ; mais au moment où j'entrais dans une *fonda* (hôtel) Pour m'assurer d'un logement, on vint me dire que nous partions le soir même.

Le messager officieux qui s'était chargé de m'avertir de la résolution subite du capitaine, s'empressa de lier conversation avec moi, de s'informer de mes projets, du but de mon voyage, de l'espèce de marchandises que j'apportais ; questions flanquées de bien d'autres auxquelles je répondais avec le plus de réserve qu'il m'était possible, sans cependant manquer à la politesse. Il s'écria : Ah ! Monsieur, que je vous plains d'être venu dans un pareil pays ! On assassine tous les jours les étrangers ; ils sont volés, assaillis jusque chez eux ; nos consuls ne sont plus respectés ; ils ne peuvent rien ; plus de sécurité pour nous..... Si cela doit durer encore longtems, tout commerce deviendra impossible dans ces contrées. Monsieur, si j'ai un conseil d'ami

à vous donner, n'allez pas plus avant, restez à Montévidéo; ici, du moins vous avez une porte pour échapper : il y vient souvent des navires de guerre, et, en cas d'émeute, comme cela arrive à chaque instant, vous pouvez vous y réfugier; mais à Buénos-Ayres! où l'on ne peut plus rester dehors après le soleil couché! Vous courez les plus grands risques.

— Je vais à Mendoza, lui dis-je, et conséquemment il faut de toute nécessité que je me rende à Buénos-Ayres. — Vous allez à Mendoza, Monsieur! Mais vous m'effrayez..... à Mendoza! Et qui donc connaissez-vous à Mendoza? — Je nommai mon ami Anatole de Ch......y — Hélas! Monsieur, je suis bien fâché de vous affliger; mais votre ami de Ch......y vient d'être *fusillé* par le farouche Quiroga, qui commande en despote dans les provinces de Cuyo, et je puis vous affirmer qu'il est disposé à en faire autant à tous les Français de l'intérieur. En achevant ces derniers mots, l'officieux nouvelliste pirouetta, prit le bras d'un Orientaliste, et me laissa livré à mes réflexions lesquelles, on doit bien le penser, n'étaient pas gaies! Qu'allais-je devenir dans un pays semblable, où la vie d'un homme n'était pas plus considérée que celle d'une mouche! Certaine-

ment ce monsieur, ce compatriote, me disais-je à moi-même, ne peut avoir aucun intérêt à m'effrayer, à m'en imposer, et le conseil qu'il vient de me donner ne prend sa source que dans un sentiment d'humanité. Mais quelle affreuse nouvelle! mon malheureux ami victime de l'atroce politique d'un chef barbare!! Qu'aura-t-il fait pour mériter un sort pareil! Il n'est pas croyable que l'on fusille un homme par plaisir? ces peuples seraient pires que des Vandales, que des Tartares; ce serait criant, ils s'attireraient la haine des nations… … Que faire? et de qui prendre conseil?

En cet instant une douzaine de Français entrèrent dans la *fonda;* un colonel allemand, qui les accompagnait, me rassura un peu en m'annonçant positivement que mon ami Anatole était parvenu à s'évader du cachot où il était en effet retenu pour être fusillé, et que sans doute il devait être à Santiago du Chili, à l'abri de toute atteinte de Quiroga[1]. Quant au danger que

[1] Cet infortuné jeune homme avait donné une somme de 4,000 piastres fortes pour obtenir son évasion! — Il retomba plus tard entre les mains (je pourrais dire entre les griffes) de son implacable ennemi.

semblaient courir les étrangers à Buénos-Ayres et dans l'intérieur, il me rassura complètement, en le traitant de chimérique, et me faisant cette observation très-sage *que celui qui ne s'occupe que de ses propres affaires est rarement inquiété en quelque pays que ce soit*. Le vieux colonel avait de l'expérience, il servait la *patrie* depuis bien des années, et il avait été témoin de l'imprudence des étrangers, des Français particulièrement, qui ont souvent la manie de vouloir diriger les autres et de donner des conseils plutôt propres à attiser le feu de la discorde qu'à calmer l'effervescence des passions politiques.

Je n'hésitai plus, je me rendis au môle, où je trouvai mon *préparateur*, qui avait fait une libation à Bacchus, sans doute pour conserver quelque dieu tutélaire dans ce pays de *sauvages*, comme il l'appelait. Nous regagnâmes tous l'*Herminie*; on leva l'ancre, et *el pratico* (le pilote) se chargea de nous conduire à bon port.

Le vent nous fut favorable pendant une grande partie de la nuit; il avait soufflé du nord-est avec force, et nous nous attendions à arriver en rade de Buénos-Ayres de bonne heure le lendemain; mais vers le matin le pilote fit serrer toutes les

voiles, disposer les câbles, et tenir les ancres prêtes à jeter. A peine ces dispositions étaient-elles prises, que le *Pampero* (vent de sud-ouest) souffla tout-à-coup si violemment que le *Practico* en fut déconcerté ; le navire craquait horriblement, nous dérivions grand train ; le gouvernail n'obéissait plus, ou plutôt la force de l'ouragan empêchait le navire d'obéir au gouvernail ; il n'y avait pas de tems à perdre ; une ancre fut jetée, elle ne tint pas ; une seconde, avec la grosse chaîne, obtint un meilleur résultat : le navire resta fixe, le nez ou la *guibre* au vent, qui soufflait *à écorner les bœufs*.

On ne se figure pas avec quelle furie, quelle impétuosité subite, apparaît, souffle, tourbillonne et se déchaîne le *Pampero* : Auster et Zéphire combinant leurs efforts dans l'antique empire d'Eole, toutes les outres déchirées du souverain de Lépari laissant échapper à-la-fois les trente-deux aires de vent, sont à peine capables de donner une idée du *Pampero* : c'est à-la-fois l'ouragan des Antilles et les tourbillons du grand désert de Sahara. Heureusement le *Pampero* ne se fait pas toujours sentir dans toute sa violence, semblable au Vésuve il laisse le tems aux habitans des bords de la Plata de réparer les

dégâts qu'il leur a causés ; mais quand leur sécurité, de même que celle des habitans de la campagne de Naples, semble ne plus redouter, ou du moins oublier le fléau dévastateur, c'est alors qu'il apparait plus furieux que jamais : les habitans de Buénos-Ayres et de Montévidéo conservent le souvenir d'ouragans terribles. Je n'ai pas été témoin d'un *Pampero-ouragan*, quoique le vent de sud-ouest ait soufflé souvent pendant mon séjour à Buénos-Ayres ; mais ce que j'ai observé suffit pour me faire apprécier ses effets dévastateurs. J'ai vu souvent s'élever en plein midi un nuage opaque, semblable à un immense rideau qui, après avoir donné une couleur livide au soleil, grandissait, s'élargissait subitement sur l'horizon, obscurcissait tellement l'atmosphère qu'il devenait impossible de distinguer les objets les plus voisins ; c'était le signal de la tourmente : chacun s'empressait de rentrer chez soi, de fermer hermétiquement les ouvertures de la maison, d'allumer de la chandelle, et l'on attendait patiemment les effets du *Pampero*. Alors le nuage crevait, et se résolvait bientôt en tourbillons qui ne laissaient, au lieu de pluie, qu'une poussière blanchâtre semblable aux cendres d'un volcan. Les terrasses, les murailles, les rues en étaient couvertes de plusieurs pouces d'épaisseur.

Pour ceux qui ont pu s'enfermer, il ne résulte du *Pampero* que le désagrément de faire laver tout le linge de la maison, car cette poussière trouve moyen de s'introduire malgré toutes les précoutions, mais malheur aux personnes restées dans la campagne, près d'une rivière ou d'une lagune, il arrive presque toujours qu'en voulant regagner leur demeure, les infortunés se précipitent dans l'eau. J'en ai vu beaucoup d'exemples à Buénos-Ayres même, sur la plage où toutes les lavandières se rendent pour laver le linge. Et si le *Pampero* devient ouragan, les navires de la rade, chassant bientôt sur leurs ancres, se précipitent les uns sur les autres et l'obscurité empêchant de reconnaître les manœuvres, il devient impossible d'échapper au naufrage. Ce n'est là qu'une faible esquisse du Pampero - ouragan.

Celui dont nous fûmes assaillis n'avait pas ce caractère, mais il ne laissa pas que de causer de l'inquiétude, parce que nous nous trouvions dans le canal que laissent entre eux les bancs *Ortiz* et *Indio*, et si nous avions chassé sur nos ancres, nous eussions été portés sur le banc *Chico*. Heureusement elles tinrent bon et le Pampero put souffler à son aise pendant trois jours.

Nous étions précisément en face de la *Ensenada de Barragan*. Ce lieu est un port ou plutôt une baie profonde, comme le nom l'indique, à dix lieues à l'est de Buénos-Ayres, sur la rive droite de la Plata; c'est là que se tenaient les bâtimens et les frégates du roi d'Espagne, avant que Montévidéo et Maldonado ne fussent peuplés. Ce port est sûr, l'ancrage y est bon. Il est formé par le ruisseau de Santiago qui vient de l'intérieur des terres, et le traverse; mais l'entrée en est étroite et les frégates armées en guerre ne peuvent mouiller qu'aux environs du canal. Les navires qui ont quelques réparations majeures à faire ou un chargement de mulets à prendre, se rendent à la *Ensenada*. On y trouve un village formé de quelques cabanes ou *ranchos*, accompagnés de trois ou quatre maisons en *azotea;* il y a peu de secours ou d'assistance manuelle à espérer des homme indolens qui l'habitent, mais on peut être sûr d'y rencontrer l'hospitalité la plus cordiale de la part des femmes.

Le Pampero ayant enfin cessé, nous nous remîmes en route. Le 5 mars nous arrivâmes en grande rade de Buénos-Ayres.

Dès qu'on annonça les clochers de Buénos-

Ayres, je m'élançai sur le pont; mais j'en fus pour ma dépense de regards et mes efforts de rétine; mes nerfs optiques se fatiguèrent en vain à découvrir la métropole de la république Argentine, je ne vis que brouillard à l'horizon. Patience! nous la verrons bientôt; c'est que, voyez-vous, les marins ont une vue de lynx, qui semble deviner la terre, et ils se trompent rarement. Mais d'abord, vous, lecteur, avez-vous entendu parler de Buénos-Ayres, de sa gloire, qui a rempli le monde moderne? Savez-vous qu'il existe un point sur la terre appelé Buénos-Ayres? Il est probable que oui, je n'en doute même pas; quoiqu'il n'y aurait pas plus de honte à vous d'ignorer l'existence de Buénos-Ayres, qu'il n'y en a pour beaucoup de *Porteños* [1] à croire que toute la France est contenue dans *Paris*, ou l'Angleterre dans *Londres;* mais en supposant que vous ne le sachiez pas (ce dont je vous prie de ne pas rougir) je vais vous dire ce que c'est que Buénos-Ayres et toute sa gloire.

Buénos-Ayres est quelque chose relativement à l'Amérique du Sud, peu de chose relativement

[1] C'est le nom donné aux habitans de la ville de Buénos-Ayres, qui a été long-temps le seul *port* des provinces de la Plata.

sur le bord de la côte; elle attend l'étranger qui la fait vivre pour l'insulter ou le flatter, suivant sa passion du moment.....

Halte là ! nous sommes à quatre lieues de Buénos-Ayres, en dehors de la grande rade; nous ne pouvons passer outre sans la permission du *Cassique*. Vous croyez peut-être qu'il s'agit du chef des Indiens Pampas ? Point du tout. Le *Cassique* fut d'abord un navire marchand que les Brésiliens armèrent en guerre lors des derniers démêlés avec la République; celle-ci, ou plutôt (honneur à qui il appartient) l'amiral-Brown s'en empara, et on l'a placé là pour servir de *ponton*, de *presidio*; et un peu aussi pour narguer les Brésiliens, qui n'ont pas l'air d'y faire attention, mais qui n'en pensent pas moins. Or, le Cassique est chargé de la police du port, mais il ne faudrait pas courroucer le Cassique! car alors il serait réduit à montrer toute son impuissance.... Le pauvre Cassique n'en peut mais. Il a tout au plus assez de force pour retenir les prisonniers d'état qui y sont envoyés de tems à autre pour être rongés par la vermine, léguée à la marine de la *Patrie* par la marine impériale.

Deux officiers étrangers, au service de la Ré-

publique, vinrent à bord de l'*Herminie* pour visiter les papiers et reconnaître notre état sanitaire. N'ayant, dieu merci, rien à nous reprocher, il nous fut donné *licencia* de passer en petite rade.

Je me réjouissais beaucoup de la vue extérieure de Buénos-Ayres ; je m'applaudissais de ma résolution ; c'est qu'effectivement, après avoir touché à Montévideo, on doit être agréablement surpris de l'aspect de Buénos-Ayres. Tout annonce ici une ville commerçante, une métropole digne d'un meilleur sort. La position un peu élevée de cette ville américaine, située en plaine, sur le bord de la côte formant *falaise ;* tous ses édifices publics se trouvant répartis sur une même ligne dans toute l'étendue de la ville, qui a au moins trois quarts de lieue de long ; le fort, placé au milieu, et non loin de lui un édifice de construction mauresque, qui contraste singulièrement avec les nombreux dômes des églises et des couvens ; les charrettes sans nombre stationnées au bas de la falaise ; la multitude de lavandières couvrant la plage, chamarrant de blanc la pelouse verte qui s'étend au loin vers le nord, et paraît se terminer par un groupe d'arbres ; la forêt de mâts de mille

petites embarcations entassées dans la rivière de *la Boca*, vers le sud, enfin toutes les maisons riveraines, disséminées sur la pente et au pied même de la côte, tout cet ensemble, animé encore par le mouvement de la petite rade, est bien susceptible de faire naître l'idée d'une place importante, d'une grande ville.

Néanmoins, une chose me déplut beaucoup, ce fut la nécessité de descendre à terre dans une charrette. Il est bien honteux pour Buénos-Ayres, pour une place aussi importante, pour le seul port de la République Argentine où les étrangers puissent commercer avec sécurité, tant qu'à présent, il est bien honteux, dis-je, que ces mêmes étrangers soient mis, en arrivant, en contact direct avec ce qu'il y a de plus grossier, de plus audacieusement impertinent parmi le peuple de Buénos-Ayres. Il est vraiment dur d'être exposé aux injures, aux épithètes avilissantes de *gringo*, de *carcaman*, de *godo*, ou de *sarrazeno*, que les *carretilleros* (charretiers) accompagnent de mille obscénités, en les prodiguant à l'étranger qui, ne sachant pas leur idiôme, fait quelques difficultés avant de se soumettre à leurs exigeantes prétentions. Quoi de plus ridicule, de plus désagréable, de plus barbare que

cette manière d'arriver dans une charrette montée sur deux énormes roues, de la dimension de celles de nos moulins à eau, qui vous cahote horriblement pendant que le *carretillero* vous écorche les oreilles par ses chants ou ses vocifération?.. Un môle ou une jetée obvieraient à ce désagrément que tous les étrangers sentent vivement.

Il y en avait un autrefois; mais une crue extraordinaire du fleuve et la force des courans, augmentée par un vent violent, l'ont détruit complètement, et au lieu de le reconstruire, chacun est venu en emporter les pierres!...

Il fallut bien me soumettre à parcourir un demi-quart de lieue de plage dans l'ignoble *carretilla;* je débarquai à l'endroit qu'on appelle encore *el Muelle*, quoiqu'il n'y en ait plus de vestiges. Ce même endroit où l'on débarque porte aussi le nom la *Alameda*[1], bien improprement puisqu'on n'y voyait alors que l'*Ombù* indigène. Nous reviendrons à cette *Alameda* pour y voir le beau monde s'y rendant chaque jour dans les soirées d'été.

[1] Alameda signifie en castellano un lieu planté de *álamos* ou peupliers — allée de peupliers.

CHAPITRE VII.

BUÉNOS-AYRES.

Description de la ville. — Ses édifices publics et particuliers. — Sa population.

Si vous voulez vous former une idée exacte du plan de Buénos-Ayres, prenez plusieurs damiers, réunissez-les, et figurez-vous que la ligne séparant chacune des cases est une rue; vous aurez

ainsi un certain nombre de rues, toutes égales en longueur et en largeur, laissant entr'elles un carré de maisons ou une place publique : ce sera Buénos-Ayres.

La forme de la ville est un carré, long de trois quarts de lieue et large d'une demi-lieue, divisé en trois cent soixante *cuadras* ou carrés de maisons, laissant entr'eux soixante - une *calles* [1] ou rues toutes coupées à angles droits. La Cuadra présente sur chaque face une longueur de quatre cents pieds (cent-cinquante vares) ; seize cuadras forment un *cuartel* ou quartier ; il y a en tout vingt-neuf quartiers, lesquels composeront, avec le tems, quatre cent soixante - quatre cuadras. Toutes les rues correspondent aux quatre points cardinaux et sont bordées de trottoirs, garantis par des bornes en bois, placées de distance en distance.

Comme on le voit, le compas et l'équerre ont présidé à la répartition des proportions toutes

[1] Dans tous les mots espagnols et portugais l'*u* se prononce *ou*. Deux ll réunies n'expriment en espagnol qu'un seul son et se prononcent toujours comme l mouillé.—A l'époque de la réédification de Buénos-Ayres, par D. Juan Garey, le 11 juin 1580, le terrein, divisé entre les habitans, ne contenait que cent quarante-quatre *cuadras* qui formaient dix-huit *calles*.

mathématiques de Buénos-Ayres. Il y a dix places publiques, dont la principale se nomme *Plaza de la Victoria*. Ses édifices principaux sont : *el Fuerte el Cabildo*; quatorze églises, deux hôpitaux ; l'Université, la Salle des Représentans, le Tribunal de Commerce, *el Coliseo ;* la *Recoba*, le Théâtre provisoire, le Vauxhall, *el Parque*, le *Cuartel del Retiro* (caserne).

Nous allons passer en revue tous ces édifices, et, chemin faisant, nous visiterons les établissemens publics ou particuliers.

La première place qu'on rencontre en se dirigeant de l'*Alameda* vers le centre de la ville, est la place *del 25 de Mayo* (du 25 de Mai), ainsi nommée parce que c'est là que se réunirent les citoyens, qui, dans ce jour à jamais célèbre de l'année 1810, osèrent proférer le cri sacré de liberté, en présence des emblêmes du despotisme. D'un côté se trouve la forteresse et de l'autre la *Recoba*, qui la sépare de la place de la Victoria.

La forteresse ou *el Fuerte* est un assemblage de plusieurs grands bâtimens entourés d'une épaisse muraille, dominée par un rempart garni de canons, et protégée par un fossé qu'on traverse

sur un pont-levis. Toutes les administrations relevant du pouvoir exécutif s'y trouvent réunies; mais le gouverneur n'y réside pas. Cette forteresse, assez respectable, domine la petite rade et le centre de la ville.

La *Recoba* est un édifice de construction mauresque, formant un arc-de-triomphe en face du fort, et déployant de chaque côté une galerie ouverte en arcades, surmontée d'une terrasse, entourée d'une balustrade et ornée de vases vernissés d'une assez grande dimension ; les galeries pavées en marbre dans leur milieu, sont occupées par des marchands d'étoffes et d'habillemens à l'usage des gens de la campagne, ce qui produit un effet assez bizarre. A droite de la Récoba et à l'angle de la calle de la Paz, on remarque le *Colyseo* ou théâtre qui n'a pas été achevé, et dont une partie se trouve occupée par un cafetier français. Nous entrons sur la place de la Victoria : salut au *Piramen* ! C'est une espèce d'obélisque ou de pyramide quadrangulaire, d'une trentaine de pieds d'élévation, posée au centre de la place et entourée d'une grille de fer entre-coupée de douze pilastres surmontés d'une boule, où chaque année les jeunes garçons viennent, le jour anniversaire de l'indépendance, chanter en chœur l'hymne pa-

triotique [1]. Hymne sublime! que l'on a comparé avec raison à notre ***Marseillaise***. Le 25 mai et le 9 juillet, cette pyramide et la place tout entière sont décorées d'inscriptions, de symboles, de trophées, de guirlandes, de drapeaux, en mémoire des heureux événemens qui ont rendu l'indépendance à l'Amérique. Les édifices publics et les maisons particulières sont illuminés avec des fanaux; des jeux animés, des courses de chevaux, imitant les anciens tournois des Sarrasins, des feux d'artifice, des revues, des évolutions de troupe de ligne et de milices à pied et à cheval, des fanfares, des symphonies exécutées par les musiques des différens régimens, concourrent pendant trois jours à augmenter l'ivresse générale et à piquer la curiosité des nombreux étrangers qui affluent sur cette place de la *Victoria* autant pour jouir du coup-d'œil de la fête, que pour admirer les gracieuses *portenas* placées en amphithéatre devant le Cabildo. La place de la Victoria n'est pas seulement destinée à la célébration des fêtes civiques, elle est parfois le théâtre, le *forum*, où l'ambition de quelques tribuns donne au peuple assemblé le spectacle

1 Composé par don Vincente Lopez, l'un des membres les plus dis-distingués du pouvoir judiciaire.

d'un drame effrayant, que des acteurs frénétiques ne rendent qu'avec trop de vérité. Au moindre signal d'émeute, on voit se rassembler sous le portique du cabildo la tourbe déguenillée des *carrétilleros*, des *carnicéros* (bouchers), des *aguatéros* (porteurs d'eau) et des *compadritos*, qui, ne demandant que plaie et bosse, arrivent là en foule pour attiser le feu. Si l'émeute prend un caractère d'insurrection, si la révolution se déclare, cette foule audacieuse grossit de plus en plus jusqu'à ce que la police (si elle n'est pas complice) ou le gouvernement fasse avancer la troupe de ligne ou un régiment de nègres; alors on voit tous les séditieux en *chiripa* (les sans-culottes de la république argentine) se débander en tous sens, courir précipitamment au dehors de la ville, gagner la campagne, où, volant tous les chevaux qu'ils rencontrent, ils vont se réunir aux *Gauchos* qui s'organisent immédiatement en *montonera* (sorte de guérillas du pays [1]), jusqu'à ce qu'un chef de parti assez influent les réunisse en assez grand nombre pour mettre la ville en état de siège. C'est alors que Buénos-Ayres est réellement dans une critique position; car ses

[1] Qui consiste à harceler continuellement l'ennemi, sans jamais lui livrer bataille rangée. — On appelle ce genre de combat *guerra de recurso*.

habitans se nourrissent principalement de viande, le pain n'est rien pour eux, et d'ailleurs il est beaucoup plus cher que la viande; or, la campagne étant en insurrection, plus de vivres pour la ville, plus de denrées pour le commerce; il faut céder *por fuerza*. Les *Gauchos* [1] ou habitans de la campagne, sont, à l'égard de Buénos-Ayres, ce que sont les Tartares à l'égard de la Chine, les Bedouins à l'égard d'Alger. C'est un chef de Gauchos qui a triomphé du parti de *Lavallé* et ce sont les Gauchos qui domineront toujours la ville, en s'opposant à toute innovation utile au pays, jusqu'à ce qu'on suive régulièrement le plan de Rivadavia, lequel consistait à favoriser assez les étrangers pour les engager à former des colonies dans la campagne. L'exemple de leur industrie, de leur moralité, les liens de famille qui se seraient formés, la modification de quelques habitudes encore sauvages, eussent fondu peu-à-peu les moeurs âpres des Gauchos; ils auraient compris la civilisation européenne; leur caractère chevaleresque, insubordonné, eût cédé à l'attrait d'un bien-être qu'ils n'ont pas encore goûté; leur éducation politique, développant des idées d'un ordre plus élevé, eût fait

1 Prononcez *gaou-tchos*.

naître en eux un amour de la patrie moins ardent, moins dévorant, mais mieux entendu, plus constant, plus noble; ils eussent compris que la *patrie*, c'est la nation tout entière, et non pas seulement le champ où ils sont nés; que la *liberté* ne consiste pas à repousser toute espèce de frein que les législateurs prétendent mettre à leurs passions déréglées...... Mais je m'aperçois que je suis plus près des *Pampas* que de la place de la *Victoria*.

La campagne ayant triomphé du parti de la ville, celle-ci est inondée en un instant de Gauchos, d'Indiens et de miliciens des faubourgs, qui la parcourent en tout sens, la lance, la carabine, ou le sabre au poing en poussant des hurlemens de sauvages glaçant d'effroi l'étranger nouvellement débarqué. Le plus grand nombre se rend sur la place de la Victoria, en face du Cabildo, de même que sur celle du 25 de mai, en face du fort; c'est le moment du dénouement; le drame prend alros un caractère tragique ou burlesque, suivant que les passions des acteurs ont été dirigées. Il n'est pas en vérité de spectacle plus étrange que celui-là : d'un côté, vous voyez le corps des *carniceros* ou *abastécadores* (bouchers), la garde d'honneur du tribun vain-

queur, avec leurs jaquettes écarlates, leurs pantalons blancs, leurs chapeaux ronds ornés de la cocarde bleu-ciel, leurs lances et leurs petits drapeaux noir et rouge, offrant aux regards l'image hideuse d'une tête de mort, avec cette inscription *Federacion o muerte!* d'un autre côté, les hordes indisciplinées d'indiens *Pampas*, à demi-nus, aux cheveux épars, au teint cuivré, montant à poil des chevaux fatigués de leur course rapide. A côté, la troupe tumultueuse de Gauchos, se plaisant à faire sonner les *cascabeles* (grelots) dont la tête et le cou de leurs chevaux sont ornés, et à brandiller leurs longues lances portant un petit drapeau, ou des rubans bleus et rouges, emblême de la Fédération, qu'ils attachent à leur bonnet, à leur chapeau pointu, à leurs bras, aux oreilles, et jusqu'à la queue de leur cheval! Par ici, ce sont les milices en jaquette bleue, en pantalon blanc et les pieds nus, portant gauchement leur fusil en mauvais état. Et au milieu de toute cette bigarrure de costumes, où les couleurs rouge, bleue et verte dominent surtout, s'aperçoit le régiment des *Defensores*, composé de nègres, les seuls qui soient uniformément vêtus et disciplinés, et dont la figure vient constraster avec celle de tant de races dont on a peine à saisir les traits primitifs. Voilà le

coup-d'œil qu'offre la place de la Victoria dans un jour de révolution, et souvent même dans un jour de fête; mais en ce cas, il y a moins de confusion; quelques troupes réglées, en uniforme, de vieux vétérans, débris de l'armée nationale, sont là pour rassurer l'étranger.

Le *Cabildo* prête face à la Recoba; il occupe le côté ouest de la place. C'est encore un édifice de construction mauresque, mais plus simple, s'étendant sur une longueur de deux cent cinquante pieds environ. Il présente deux rangées d'arcades, l'une au-dessus de l'autre; celle du rez-de-chaussée forme un portique où l'on se réunit pour causer d'affaires; celle du premier étage est une galerie par laquelle on communique dans plusieurs salles assez vastes; un balcon en fer orne la devanture, et une tour carrée, surmontée d'un petit clocher, occupe le milieu de l'édifice, couvert en tuiles rondes.

Le Cabildo, qui, sous l'administration espagnole, servait de municipalité, a joué un grand rôle dans les premiers temps de l'indépendance de Buénos-Ayres; les citoyens notables ou les plus influens s'y assemblaient souvent pour délibérer. La cloche de la tour donnait le signal, le peuple ac-



courait en foule sur la place de la Victoria et, du balcon dont je viens de parler, les orateurs le haranguaient, soit pour l'exciter au tumulte, soit pour calmer son effervescence. C'est dans ce même édifice que, le 19 mai 1810, l'assemblée générale des citoyens de la ville fut convoquée sous le nom de *Cabildo abierto* (en permanence) et que le dernier des vice-rois, *don Baltazar Hidalgo de Cisneros y La-Torre*, fut déposé le 25 du même mois et remplacé par une junte de neuf personnes, toutes créoles. Alors commencèrent les guerres de l'indépendance et la lutte intérieure, lutte d'ambition qui dure encore, et retarde la constitution du pays. On nomma des chefs du gouvernement; ils eurent le titre de directeurs, de présidens, de gouverneurs, mais ils ne restèrent pas long-tems en fonctions; on en nomma jusqu'à trois dans un jour! et le *Cabildo* dut intervenir souvent et s'emparer de l'autorité pour étouffer les querelles des ambitieux.

A présent le Cabildo a changé de destination; il est le siége du pouvoir judiciaire. Cela ne veut pas dire que la justice y règne!... Tous les tribunaux, la cour suprême *(la Camara de Justicia)* s'y trouvent réunis. Au rez-de-chaussée sont les notaires, les huissiers, les écrivains publics et la

prison principale (la *Carcel*). Les jours d'audience, la galerie, le balcon, le portique sont continuellement encombrés de gens du bas peuple, de la campagne et de l'intérieur, attirés par la curiosité.

Pendant la semaine sainte on expose sous le portique du Cabildo un *Christ* dans la position d'un quadrupède, surchargé d'une immense croix, avec un cordon au cou que les dévotes viennent baiser en déposant, bien entendu, leur *méritoire* offrande. Près de là est une chaire où un laïque prêche la Passion à sa manière, et puis au coin d'une des rues adjacentes, la populace brûle un énorme *Judas* de la manière la plus indécente, en criant *viva la Fédéracion !*

C'est encore sous ce même portique du Cabildo que j'ai vu, en 1832, exécuter une sentence des plus ridicules et des plus extraordinaires chez un peuple qui fait parade de sentimens républicains. Il est vrai de dire que la coterie jésuitique, dominant alors dans le gouvernement, est seule responsable devant le monde éclairé du sacrilége commis en cette circonstance. Ce fut à l'occasion d'un nouvel ouvrage dont je ne me rappelle plus le titre, un ouvrage de principes, dans le système républicain, qu'un négo-

ciant français venait d'introduire avec d'autres ouvrages de nos meilleurs philosophes, tels que Voltaire, Diderot, Volney, Dupuis, Raynal, Courrier, etc. Chose incroyable! on saisit tous les livres, on emprisonna les introducteurs et l'on fit rendre une sentence, digne de l'inquisition, par laquelle on condamnait tous les ouvrages saisis à être brûlés sur la place publique, en face du Cabildo, tandis que le bourreau (*el verdugo*) lirait la sentence à haute et intelligible voix!!...

La sentence fut exécutée en présence de ce qu'il y avait de plus éclairé à Buénos-Ayres, et l'on resta muet, stupéfait, sans oser à peine se regarder, car on se croyait sous le couteau de la *Sainte-Inquisition*.... N'était-ce pas, en effet, un *Auto-da-fé*? Que fallait-il de plus? brûler les auteurs! Mais condamner les œuvres d'un homme, opprimer sa pensée, violenter sa conscience, brûler ses écrits, n'est-ce pas lui interdire la liberté de penser? n'est-ce pas le réduire à la condition de la brute? Et dès-lors que lui importe l'existence purement animale que vous lui imposez..

O tourbe de tyrans civils et sacrés, comme dirait l'éloquent Volney, oppresseurs de cons-

ciences! quand cesserez-vous vos turpitudes? ne savez-vous pas qu'un torrent ne devient impétueux que par les obstacles qui s'opposent à sa marche rapide ?.. et ne le retrouvez-vous pas, ce même torrent, calme et majestueux quand les obstacles ont cessé ?.... Je ne conseillerais pas à M. de La Mennais d'aller visiter le Cabildo.

A gauche de cet édifice, au nord de la place et à l'angle d'une rue, est la cathédrale, monument qui serait remarquable s'il était achevé; mais depuis le commencement de la guerre du Brésil les travaux de la façade ont été interrompus. Le péristyle à colonnes formant cette façade, a été construit sous la direction d'un architecte français, appelé par M. Rivadavia, pour diriger les travaux qu'il avait projetés. Un dôme assez vaste surmonte le monument. L'intérieur en est simple, mais l'autel principal est remarquable par la hardiesse de sa construction et la légèreté de ses ornemens. Il est isolé au milieu de la nef et il a au-dessus de lui la coupole du dôme. L'office divin est célébré en musique, avec orchestre, en présence de l'évêque et du sénat ecclésiastique.

[1] Le nom de sénat du clergé a remplacé l'ancien nom de *chapitre*

Tant que le gouvernement de Buénos-Ayres fut uni à celui du Paraguay, il n'y eut qu'un seul évêché, [1] dont le siège était à l'Assomption; mais lorsque la population augmenta, on sentit la nécessité d'en établir deux, alors le roi d'Espagne, Philippe III sollicita du pape Paul V la bulle de fondation de cet évêché, concédée en 1620. L'érection se vérifia le 12 de Mai 1622. Depuis cette époque jusqu'en 1810, il y a eu dix-huit évêques. Après la mort du dernier, l'église fut gouvernée par le sénat ecclésiastique, jusqu'en 1831, qu'un nouvel évêque fut nommé. C'est une justice à rendre au clergé américain de dire qu'il a marché de front avec l'indépendance politique et que c'est ainsi que le sénat du clergé de Buénos-Ayres, après s'être élevé pas ses lumières et la pureté de sa morale, s'est acquis une haute réputation, qu'il paraît décidé à soutenir en cherchant à se soustraire à l'influence de la cour de Rome. [2]

Au côté sud de la place on a commencé une galerie en arcades, sur le modèle de la Re-

1 Autorisé par le Pape Paul III, en 1579.

2 Le Pape actuel ne manqua pas de mettre à profit l'occasion que lui offrait l'administration peu éclairée du général *Rosas* de ressaisir

coba ; elle doit être continuée, ce qui donnera une assez belle apparence à la place de la Victoria. Enfin près du Cabildo est l'administration centrale de la police devant laquelle on voit toujours bon nombre de *céladores*, gendarmes du pays, bien éloignés d'avoir la moralité des nôtres. (Justice à qui elle appartient !)

Maintenant nous allons prendre notre course par la *calle de la Reconquista*, ainsi appelée parce que c'est dans cette rue que les Anglais furent faits prisonniers, lors de leur dernière tentative. Elle commence à la Recoba et se prolonge au sud, jusqu'au bord de la côte qui domine sur

la puissance spirituelle, qui avait échappé à la cour de Rome dès les premiers temps de la révolution : il nomma l'évêque proposé par le gouvernement de Buénos-Ayres, et bientôt on parla d'un second évêque qui devait servir de *suppléant* au premier. Le sénat ecclésiastique s'alarma de la nomination de ces créatures dévouées à la cour de Rome ; il fit une représentation au pouvoir législatif, de laquelle il ressortait que les anciennes colonies espagnoles ayant secoué le joug de leur métropole et juré solennellement de n'appartenir à aucun pouvoir européen, elles devenaient parjures à leur serment en consentant à se placer sous l'influence directe de la cour de Rome. On prit cette protestation du clergé en considération ; une commission composée des citoyens les plus éclairés parmi les députés, le clergé, les avocats et les hommes de lettres, fut nommée pour résoudre cette question. Au moment de mon départ on imprimait le *dictamen* de la commission, qu'on m'assura être favorable à la cause américaine.

les plaines de la *Boca*, de *Barracas*, de *Quilmes*, du *Paso* et *de Burgos*; nous y arriverons bientôt.

Après avoir passé la première cuadra, nous trouvons l'église et le couvent de *San-Francisco*; l'église est remarquable par la richesse de ses ornemens, deux tours en faïence peinte et vernissée, ainsi qu'un dôme nouvellement restauré. Le couvent est remarquable aussi, en ce qu'il est le seul couvent d'hommes qui ait survécu aux réformes du vertueux Rivadavia, dont le zèle pour l'amélioration des mœurs et les progrès de la civilisation n'a été récompensé que par l'*ostracisme* indéfini dont il a été frappé.

Derrière le couvent, dans la rue de la *Biblioteca*, toujours sur le bord de la côte, nous trouvons l'Université, *la Universidad!* Le nom de Rivadavia est empreint partout; il est ineffaçable, il y brillera toujours, malgré l'obscurité dont on s'efforce de l'entourer; car c'est sous l'administration éclairée de ce sage législateur que l'instruction publique a reçu l'accroissement considérable qu'on remarque à Buénos-Ayres; c'est lorsqu'il était ministre de l'intérieur, en 1820, que l'Université fut fondée, que chaque district des campagnes a été doté d'une école

primaire; que vingt écoles pareilles furent établies dans la capitale, tandis qu'un grand nombre de particuliers furent autorisés, *invités* à ouvrir d'autres écoles pour l'instruction des jeunes gens des deux sexes; qu'un peu plus tard, l'ancien directeur de l'école de commerce à Paris fut engagé à en fonder une semblable à Buénos-Ayres; que plusieurs dames françaises furent appelées pour diriger le collége des orphelines; que des professeurs distingués furent choisis en France et en Italie; que l'enseignement de la langue française fut compris dans les études publiques; qu'on vota une somme annuelle suffisante pour l'envoi en Europe de jeunes gens destinés à se fortifier dans les études spéciales; qu'enfin un conseil de l'Université fut composé des hommes les plus éclairés et les plus libéraux, avec mission de favoriser et de surveiller les progrès de l'instruction publique!... Malheureusement tout cela n'a eu qu'un commencement d'exécution, car Rivadavia ayant été forcé de renoncer au pouvoir, les professeurs qu'il avait déplacés à grands frais, pour eux et pour l'état, se trouvant en butte aux haines du parti contraire, se virent obligés de porter ailleurs les connaissances et les lumières destinées à faire de Buénos-Ayres une nouvelle Athènes. L'Université vient

d'être organisée sur un nouveau plan, assez semblable à celui de notre ancienne Université de France.[1]

A côté de l'Université, on a placé l'Ecole normale. L'extérieur de ces édifices n'a rien de remarquable ; mais l'intérieur, convenablement distribué, peut contenir un assez grand nombre d'élèves. Chaque année, à des époques différentes, on distribue, dans la cour de l'Université, en présence du gouverneur, des ministres et des principales autorités, des prix, non-seulement aux jeunes gens, mais aussi aux jeunes personnes des écoles gratuites placées sous la protection immédiate d'une société de bienfaisance, composée des dames les plus notables de Buénos-Ayres, et que l'une d'elles préside.

Parmi les écoles particulières on doit distinguer celle de Commerce, dirigée par M. Rafael Menvielle; l'Académie commerciale, rue de *Potosi*; l'Académie Argentine, rue de *Maïpù*; l'Académie des Provinces-Unies; le Gymnase Argentin; le Lycée Argentin, et l'Ecole de

[1] Voyez la note F, relative à la nouvelle organisation de l'Université de Buénos-Ayres et aux études qu'on y fait.

jeunes personnes tenue par Madame Du-Harme et sa fille.

En face de l'Université se trouve l'Hospice des enfans trouvés, où un guichet facile à ouvrir, permet de déposer, à toute heure de jour ou de nuit, le fruit d'une faiblesse, qu'une honte déplacée ne permet pas d'avouer. Les soins que l'enfant nouveau-né reçoit dans cet hospice ne laissent aucune crainte à la mère sur son sort; aussi le crime d'infanticide est-il extrêmement rare à Buénos-Ayres. A côté est une prison, prenant le nom de l'hospice, c'est-à-dire de la *Cuna*.

En suivant de nouveau la rue de la Réconquista nous arrivons à une autre église, c'est celle de *Santo-Domingo* (St.-Dominique), très remarquable en ce qu'elle est encore criblée des balles citoyennes envoyées aux Anglais qui s'y étaient réfugiés, et qui se virent bientôt forcés de capituler.

Le 29 juin 1806, les Anglais, au nombre de dix-huit cents hommes, commandés par le général Berresford, s'emparèrent de Buénos-Ayres par surprise et s'installèrent dans le fort. On s'aperçut bientôt de leur perfidie, et le peuple s'en indigna;

mais le peuple était impuissant, tout-à-fait nul, à cette époque où l'adresse d'un chasseur abattant un oiseau, le tenait ébahi ; où l'astuce des moines, en en faisant le plus crédule des enfans, cherchait à lui persuader que les Anglais, étant hérétiques, n'étaient pas faits comme les autres hommes : *Los Ingleses tienen cola, lo mismo que un demonio!*[1] disaient les moines au peuple, et le peuple eût bien plus volontiers douté de la puissance de Dieu que de la véracité des moines... Cependant, voyez quel prestige est attaché à l'héroïsme ! un étranger, un Français, le général Liniers, au service d'Espagne, arrivé sur la plage de Buénos-Ayres avec une poignée d'Orientalistes, se met à la tête du peuple, le harangue, l'anime, et soudain, ce peuple apathique, indolent, court à la forteresse, l'assiége et lui livre assaut en un instant. Les Anglais sont faits prisonniers et envoyés dans l'intérieur, à Cordova. Ceci se passait le 12 août 1806 ; mais voilà que le 3 juillet de l'année suivante, au moment où on pensait le moins aux Anglais, ceux ci arrivent avec une force de douze mille hommes, commandés par le général Whitelock, débarquent à la *Encenada*, viennent par terre à Buénos-Ayres et se mettent en devoir

[1] Les anglais ont une queue tout comme le diable.

de traverser la ville pour se rendre à la forteresse. Les tems étaient bien changés! L'exemple du général Liniers avait électrisé ce peuple, jaloux de son indépendance; il avait formé des soldats qui, à défaut de discipline, savaient payer d'audace et de ruse; les femmes frissonnaient d'horreur et d'indignation à l'idée de se voir envahies par des hérétiques, munis d'un appendice infernal.......... Toutes les passions susceptibles de réveiller le patriotisme d'un peuple encore fanatique et superstitieux furent mises en jeu pour le pousser jusqu'à l'héroïsme. On y réussit. On tira un grand parti de la forme des maisons, toutes terminées en terrasses, ainsi que de la longueur et de la disposition parallèle des rues. Le général Liniers commandait la défense, et on ne peut nier qu'il déploya une grande habileté.

Les Anglais avaient près d'une lieue à parcourir au milieu de toutes ces forteresses, avant d'arriver à la principale. Avec plus de tact, de prévoyance, ils se fussent contentés d'assiéger la ville, d'occuper la campagne, de s'emparer de quelques édifices élevés; mais ils crurent fermement qu'ils ne s'agirait que de pousser un *hourra!* pour culbuter tous ces *va-nu-pieds;* erreur fatale!

On laissa pénétrer les Anglais ; ils s'avancèrent sur trois colonnes, jusque bien avant dans la ville ; les rues étaient silencieuses, et ils pouvaient croire que la consternation les avait précédés, ou que l'effroi accompagnait leurs *hourras !* mais voilà que tout-à-coup les maisons se couvrent d'habitans ; que la population tout entière se trouve sur la tête des Anglais : personne ne manquait à l'appel, femmes, enfans, vieillards, serviteurs, tous concouraient à l'envi à la défense du foyer domestique. Les projectiles étaient inépuisables : c'était les pierres et les briques de la maison ; l'eau des puits qu'on avait fait bouillir ; les cendres des fourneaux dont on aveuglait les Anglais, tandis qu'au carrefour voisin une troupe d'hommes à cheval, portant un canon monté sur pivot, lâchaient une décharge de mitraille sur la tête de la colonne, et disparaissaient avec la rapidité de l'éclair après avoir laissé un vide effrayant dans les rangs de l'ennemi. Des vedettes postées sur les églises, indiquaient la route que tenaient les Anglais, et tout aussitôt l'artillerie courait à leur rencontre, et les mitraillait de nouveau sans qu'ils pussent riposter. Enfin on aura une idée suffisante du désastre que causait aux Anglais ce genre de combat, quand on saura qu'en arrivant à l'église de *Santo-Domingo*, où ils s'empressè-

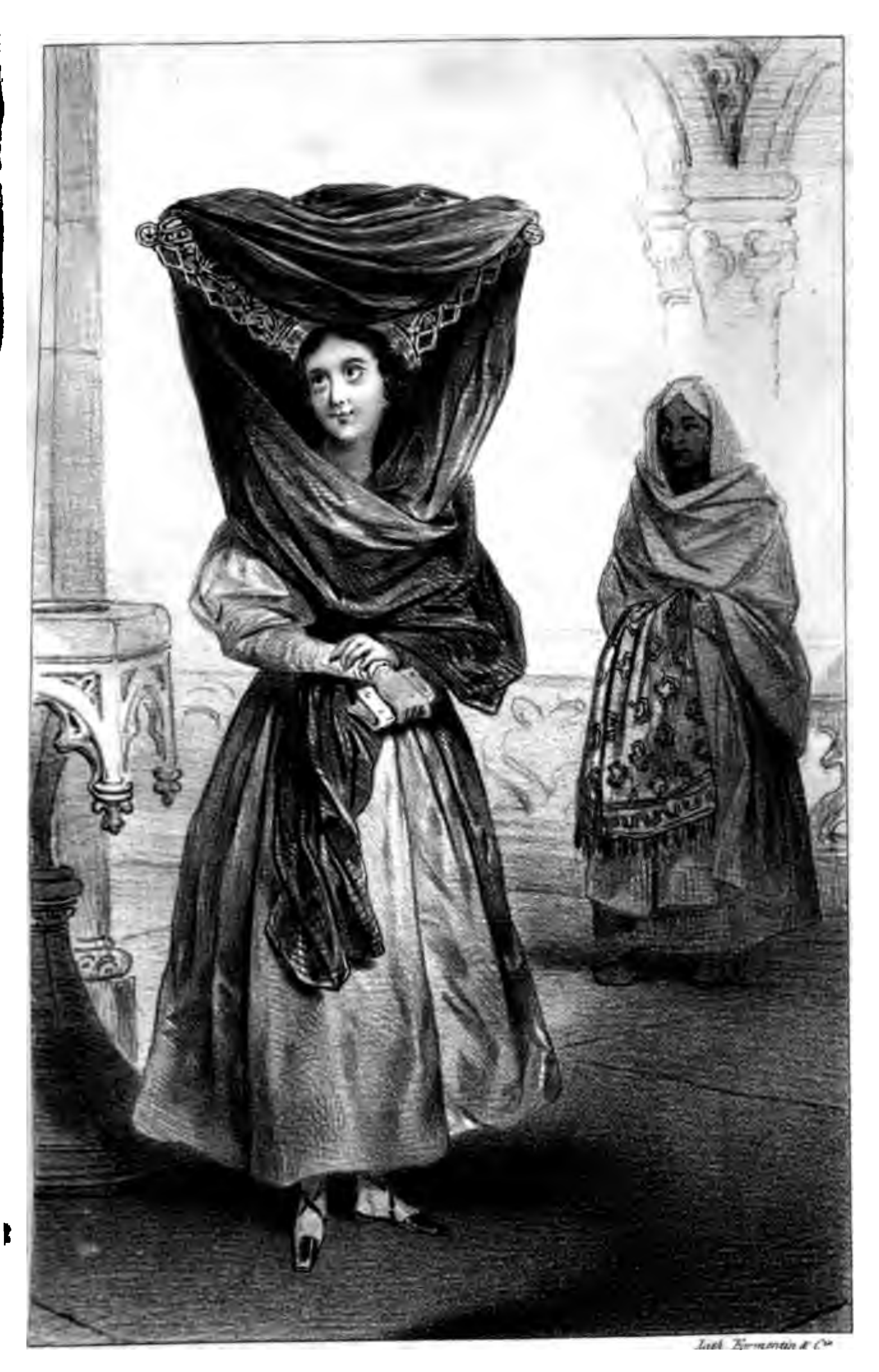
rent de se barricader, leur nombre était réduit à douze ou quinze cents hommes!

Les habitans de Buénos-Ayres rendent toute justice au courage et à la bravoure des Anglais ; ils mouraient avec un ordre, un sang-froid, une discipline admirables. Combien de fois j'ai entendu dire à des *Portenas*, avec une grâce charmante :

« *Me daba lastima de ver aquellos Ingleses, tan rubios, tan bonitos mozos, caer heridos, y gritar todavia hurra! Pero creiamos de buena fe que eran hereges y que tenian cola!!...* »

« J'étais émue de pitié à la vue de ces Anglais, si blonds, si beaux hommes, tombant blessés mortellement et criant encore *houra!* Mais vraiment nous nous imaginions de bonne foi qu'ils étaient hérétiques et qu'ils avaient une queue!!..» Et êtes-vous bien sûre du contraire? leur disais-je: « *Quien sabe!* répondaient-elles, *pero, me parece una barbaridad.* » Je n'en sais trop rien! mais pourtant ça me paraît bien absurde. »

L'église de Santo-Domingo dépendait d'un couvent de Dominicains, supprimé par Rivada-



Lith. Formentin & Cie

Porteña
Costume d'Eglise.

via. Ce législateur a tiré un meilleur parti du couvent en destinant le bas aux cours de chimie et de physique et le haut à un musée d'histoire naturelle. La fondation de cet établissement date de 1826. Le *Musée* n'est encore qu'un *cabinet* de *curiosité*; mais il ne laisse cependant pas que d'offrir quelqu'intérêt scientifique, en même tems qu'il est un ornement pour la ville. Il a été commencé avec une assez jolie collection de minéraux, de pièces d'anatomie, d'instrumens de physique et autres objets achetés en France. Depuis, il s'est augmenté, par les soins du conservateur,[1] d'un grand nombre d'animaux du pays et de différentes pièces de géologie. On pourrait faire un cours complet d'histoire naturelle avec ce qu'il y a dans le cabinet : on y compte déjà environ quinze cents échantillons appartenant à la minéralogie et à la géologie; plus de huit cents appartenant aux principales divisions du règne animal, sans comprendre un assez

1 M. Cadmis Ferraris. Il est resté chargé de ce cabinet depuis sa fondation jusqu'à présent et il a acquis de justes titres à l'estime publique par le zèle qu'il a mis à la conservation et à l'augmentation des objets tant indigènes qu'étrangers, malgré l'abandon dans lequel le gouvernement a laissé cet établissement, pendant ces dernières années. Aidé du préparateur que j'avais amené, M. Ferraris a pu renouveler beaucoup d'animaux, mal montés d'abord, et donner un autre aspect à ce petit Muséum, dont on pourrait tirer meilleur parti.

grand nombre d'insectes. Parmi les objets de curiosité on remarque une cotte-de-mailles et un énorme sabre, pris dernièrement à un cassique indien; objets qui avaient appartenu à un des chefs espagnols de la conquête. M. Alcide d'Orbigny a aussi enrichi le Musée de plusieurs objets fort intéressans, lors de son passage à Buénos-Ayres. Enfin, outre les instrumens de physique expérimentale qui sont très-beaux et dont on se servait pendant les cours qui avaient lieu deux fois la semaine, on remarque encore une collection de médailles antiques et modernes dont on avait d'abord doté la bibliothèque, comme elle devait l'être, mais qu'on a cru prudent de confier depuis à la garde du conservateur *étranger* du Muséum. Le public est admis les mardis, jeudis et jours de fête de onze heures à deux. L'escalier par lequel on arrive aux galeries est noté au nombre des *merveilles* de la cité argentine.

Précisément en face de l'église de Santo-Domingo, toujours dans la rue de la Réconquista, on voit une maison de modeste apparence, avec quelques petites cages suspendues à un balcon, supportant une demi-douzaine de pots à fleur. Eh bien! que vous importe cette chétive demeure? Ne vous pressez pas de rire de ma

simplicité, découvrez-vous, c'est le toit d'un illustre proscrit!... Ce sont les pénates de Rivadavia! C'est de ce seuil, à demi-pourri, qu'on a vu, l'année dernière, un vieillard vénérable, brûlant encore d'un ardent amour pour sa patrie, qui ne le comprend pas, sortir lentement, s'acheminer piteusement vers la plage pour gagner la rade, où un navire étranger, l'*Herminie*, cette même *Herminie* qui m'avait amené, allait lui accorder l'hospitalité que son ingrate patrie lui refusait!!!. . . . .
. . . .

Après sa démission volontaire, en juillet 1827, M. Rivadavia crut prudent de s'éloigner de Buénos-Ayres, afin que sa présence ne fût point un obstacle à la constitution du pays. Personne ne le contraignit à partir. Il se réfugia en France, où il a vécu modestement, en philosophe, comme firent jadis Anacharsis en Grèce, Solon, Pythagore et Platon en Egypte ou à la cour de *Crésus;* tandis que des passions tumultueuses, semblables à des orages, exerçaient leurs ravages et altéraient les charmes de cette *patrie*, qui le méconnaissait et dont il restait l'amant dévoué, malgré ses torts et son orgueil. Lorsqu'enfin le calme succéda à l'orage, lorsque les citoyens paraissaient frater-

niser sincèrement, M. Rivadavia songea à rejoindre sa Pénélope qui, semblable à l'épouse d'Ulysse, soupirait en désespérant de le revoir. Il arriva au commencement de l'année dernière, incognito, à l'improviste, et alla se placer à son bureau, dans son cabinet, sans que personne s'en doutât. Jugez de la joie de Mme Rivadavia! de celle de ses amis!.. Hélas! ce ne fut qu'un éclair de bonheur: le chef de police se présenta poliment, de la part du gouvernement, et invita M. Rivadavia à se rembarquer sur-le-champ. On eut assez de courtoisie pour ne pas l'escorter jusqu'au rivage. [1]

Si vous prenez la peine de descendre d'une cuadre et demie vers le fleuve, nous verrons la douane, dont les murailles sont baignées par l'eau quand la marée est haute. Ce n'est pas pour voir l'édifice que nous prendrons cette peine, car rien n'est plus laid; mais c'est pour saluer ce bon M. *Lavallé*, le collecteur-général, l'ami de tous les négocians étrangers et nationaux [2]. L'intégrité de cet administrateur, son patriotisme

[1] M. Rivadavia a dû se retirer avec sa famille au *Rincon-de-las-Gallinas*, sur les bords de l'Uruguay.

[2] Don M. J. de Lavallé, collecteur-général, est le père du *colonel Lavallé*, qui a acquis une si triste célébrité à l'occasion de la révolution du 1er décembre 1828. — (Prononcez Lavallié.)

éclairé, tout-à-fait désintéressé, lui ont acquis l'estime de tous les partis qui ont eu alternativement le dessus pendant les troubles qui ont ébranlé la fortune et le crédit de l'état. Les droits de douane composant la plus grand partie des revenus de la république, le gouvernement est bien intéressé à ce qu'ils soient perçus sans fraude et à ce qu'ils produisent le plus possible; malgré cela M. Lavallé s'est toujours opposé courageusement à toute mesure vexatoire et à toute taxe onéreuse aux négocians. C'est ainsi qu'il a su constamment concilier les exigences du fisc avec la protection que réclament le commerce et l'industrie. Je me fais un plaisir de rendre cette justice aux employés de la douane de Buénos-Ayres, qu'ils se prêtent de tout leur pouvoir à obliger les négocians, et que les vérifications, les visites, s'opèrent, les droits se perçoivent sans qu'on ait à se plaindre de la moindre vexation. Ici point de ces mesures immorales, scandaleuses, adoptées et suivies avec tant de rigueur dans nos états civilisés d'Europe; je veux parler de ces honteux attouchemens qui se pratiquent sur les hommes, les femmes, les jeunes personnes, sans distinction, dans les petits bureaux de visite, et qui alarment avec tant de raison la pudeur, que beaucoup de femmes aiment mieux ne pas voya-

ger que souffrir une telle profanation. On a imprimé dernièrement un tarif de la douane, avec l'énumération et l'explication des formalités à remplir; on y trouve des modèles de toutes les déclarations à faire; enfin c'est un guide, comme pouvaient le désirer les négocians nouvellement établis. [1]

Reprenons notre promenade: si vous êtes fatigués, nous nous assiérons bientôt sur la côte où se termine la rue. Il faut encore nous arrêter au *cuartel de los Negros* (caserne des nègres) réunis en un corps de milices, sous le nom de *batallon de Defensores de Buénos-Ayres*. Après les débris de l'armée nationale, réunis en trois corps sous le nom de Chasseurs du Rio de la Plata, de Garde Argentine et de Patriciens de cavalerie, formant la troupe de ligne, le corps des Défenseurs de Buénos-Ayres, composé de nègres et de mulâtres, est, sans contredit, celui de milices le mieux organisé, le plus discipliné, le plus nécessaire à la sûreté de la ville. Il est composé de douze cents hommes, presque tous libres; la plupart des officiers sont pris dans son sein, et la libéralité du colonel Don Félix Alzaga vient de le doter

[1] Voyez la note G relative aux droits de Douane et à quelques mesures adoptées.

d'une excellente musique, organisée sous la direction d'un professeur allemand.

La *Patrie* doit beaucoup aux nègres; ils ont plus contribué, peut-être, à donner l'indépendance au pays, que les créoles eux-mêmes, surtout les créoles de Buénos-Ayres, qui sont plus *pintores*[1] que braves, au dire même de leurs compatriotes de l'intérieur. Les nègres ont versé leur sang à grand flots, avec enthousiasme, pour la cause de la liberté; témoin l'action du *désaguadero*, dans le Haut-Pérou; et l'affranchissement qu'on leur a accordé sur le territoire de la République dès les premiers tems de l'indépendance, n'était que l'acquittement d'une dette sacrée. Les corps composés de nègres ou de mulâtres ont toujours fourni la meilleure infanterie de la République Argentine; car autant les hommes de la campagne, appelés *Gauchos*, sont audacieux, intrépides, infatigables à cheval, autant ils sont vils soldats quand ils sont forcés de combattre à pied. Ce que j'affirme ici positivement paraîtra surprenant aux personnes qui n'ont vu que les nègres avilis sous le fouet des Portugais ou de nos planteurs des Antilles; mais il faut que

[1] Fanfarons. Cette épithète que les *Arribénos* (ceux de l'intérieur ou du haut pays) donnent aux *Porténos* n'est pas trop mal appliquée.

l'on sache, pour la honte de nos colons., que dans cette partie des anciennes possessions espagnoles, la plupart des esclaves y sont morts sans avoir reçu *un seul coup de fouet ;* qu'on les a toujours traités avec bonté, qu'on ne les tourmentait jamais au travail; qu'on ne leur imposait point de tâche au-dessus de leurs forces, et qu'enfin on ne les abandonnait point dans leur veillesse. Les femmes de leurs maîtres les soignaient dans leurs maladies; personne ne les empêchait de se marier, même avec des Indiennes ou des femmes libres, pour procurer cet avantage à leurs enfans; on les habillait aussi bien ou même mieux que les blancs pauvres, et on leur fournissait une bonne nourriture.[1] Aussi les Espagnols, blancs ou métis, n'ont-ils jamais eu à se plaindre de leurs esclaves, et il est arrivé souvent que ceux-ci refusaient la liberté qu'on leur offrait, pour ne l'accepter qu'à la mort de leurs maîtres.... Comment des esclaves traités avec tant d'humanité n'auraient-ils pas fait cause commune avec leurs maîtres, quand est venu le moment de secouer le joug oppresseur de la métropole ? Ils ont couru aux armes avec générosité, sans y être contraints par la violence, et ils regardent la cause améri-

[1] Voyez Charlevoix et Félix de Azara.

caine comme la leur propre. J'ai été témoin de leur enthousiasme, de la joie bruyante qu'ils font éclater au mot de *Patria*; c'est qu'en effet la patrie n'a pas été ingrate envers eux; l'unique différence qu'il y ait maintenant entre les nègres et les créoles-espagnols, la seule qu'un préjugé trop enraciné établisse encore, mais qui disparaîtra comme tant d'autres, c'est qu'ils ne peuvent occuper d'emplois publics. Nous reviendrons sur ce sujet; passons outre et hâtons-nous d'arriver à la *Résidencia*, dernier édifice que nous ayons à voir dans la rue de la Reconquista.

La Résidence était encore un couvent; on l'a converti en un hôpital pour les hommes. Pendant la guerre du Brésil il a aussi servi de fonderie de canons et de boulets; à présent, au lieu des forges de Vulcain retentissant des cris de guerre, on n'y voit plus que des salles d'infirmerie dont le faible écho répète des cris de douleur et d'agonie. L'église, surmontée d'un dôme, et les bâtimens dont elle est entourée, dominent toute la ville, ce point étant le plus élevé de la côte. L'hôpital de la *Résidencia*, de même que celui des Femmes, situé au centre de la ville, rue de la *Esmeralda*, ne correspondent pas aux autres institutions qui ont fait classer Buénos-Ayres

CHAPITRE VIII.

BUÉNOS-AYRES.

La Boca.—Barracas. — Les Pampas.

Suite de la description de la Ville.

Nous sommes à l'extrémité sud de la ville, à l'endroit où le plateau sur lequel elle est assise présente le plus d'élévation au-dessus du fleuve et des plaines basses qui se déroulent au pied,

sans apparence de fin. La côte ou petite falaise qui sert de talus au plateau et à la ville, se recourbe ici pour se prolonger dans l'Ouest. Les contours et la pente en sont occupés par des maisons de plaisance appelées *quintas*, dont les jardins sont ornés d'une végétation européenne : on y reconnaît avec plaisir les arbres fruitiers de nos vergers, les légumes de nos potagers, ombragés dans quelques endroits par de très-beaux oliviers, ainsi que par l'oranger dont les pommes d'or se distinguent de loin au milieu des fleurs purpurines du grenadier ou des fruits violets du figuier. Et comme pour augmenter les contrastes, une végétation tout équatoriale entoure la plupart de ces vastes jardins aussi bien que les plus petites propriétés; ce sont des agaves-pita et des cactus. Le cierge du Pérou, à hautes tiges anguleuses et à fleurs jaunes et roses, sert de haie à la plupart des jardins et des cours de la ville, tandis que dans la campagne les quintas et les petites fermes appelées *chacras* [1] sont closes par de larges fossés plantés d'agaves aux feuilles longues, charnues et piquantes. Tous

[1] Une propriété dont les terres sont en partie destinées au labour, en partie au pâturage, est appelée *chacra*; celle qui est exclusivement consacrée à l'éducation des troupeaux, sans cultures de terres, est appelée *estancia*.

ces entourages valent infiniment mieux que des murailles dans un pays exposé au pillage des Indiens ou des Gauchos.

A notre gauche, on voit une jolie maison appelée le *Château* par les Français de Buénos-Ayres; elle était occupée par notre ex-consul, M. Mandeville, de déplorable mémoire. On y voyait flotter, à plus de cent pieds d'élévation au-dessus de la rade, notre pavillon national, dont les couleurs prestigieuses étaient encore assez respectées pour tenir lieu de la protection que M. Mandeville était incapable d'accorder à six mille Français dont il était haï cordialement, et, à juste titre, puisque ses tergiversations et ses commérages avaient compromis leur fortune et leur vie..... On a objecté, pour la défense du consul, que si la France avait eu, comme l'Angleterre, un traité de commerce et de navigation, la conduite de son agent eût été plus franche et son intervention plus efficace dans les troubles civils; cette observation est judicieuse à beaucoup d'égards, mais elle retombe encore à la charge de M. Mandeville, car avec plus d'habileté, moins d'esprit d'intrigue, et surtout plus de désintéressement, il eût fait sentir de longue main au gouvernement français, la nécessité, l'urgence

d'un traité de commerce avec Buénos-Ayres. Je reviendrai en tems opportun sur ce sujet.

Voyez-vous à l'extrémité de ces savanes, de ces prairies entourées de saules, de ces terreins marécageux que les eaux de la Plata inondent et rendent impraticables dans ses débordemens, cette quantité de mâts pavoisés de pavillons nationaux et étrangers, c'est le petit port appelé la *Boca del riachuelo* [1], ou simplement la Boca, où se rendent presque toutes les embarcations faisant la navigation du Parana et de l'Uruguay. il s'y fait un grand mouvement de marchandises, et pourtant il n'y a pas d'endroit plus incommode et d'un accès plus difficile. Un Français, M. Duportail, y a fait construire la seule maison en briques qu'on y remarque, et s'est chargé, avec l'autorisation du gouvernement, de faire à ses frais une chaussée qui, s'il réussit, facilitera beaucoup les transports et les communications avec la ville.

Sur la droite, toujours au sud, on voit le joli village de *Barracas* ainsi nommé d'un grand nom-

1 *Riachuelo* est un nom générique diminutif qu'on applique, en espagnol, à tous les bras étroits de rivière. Le vrai nom de celle-ci, est riachuelo de la Matanza, à cause d'un grand combat livré aux Indiens, sur ses bords, lequel fut une véritable boucherie.

bre d'entrepôts ou magasins publics et particuliers qu'on y a construits, près de la rivière de la Boca et le long de la belle route qui le traverse. Il est situé dans une plaine parfaitement unie, sablonneuse, à l'abri des inondations, et il est le rendez-vous du beau monde les jours de fête, où les dames viennent s'y promener en calèche ou même à pied, tandis que de nombreux cavaliers font briller leur talent *équestre*. On y fait de fréquentes courses de chevaux, dans lesquelles on parie souvent très-gros jeu. Il y a de jolis pavillons (quintas) où les familles riches passent une partie de l'été, et où l'on est sûr d'être toujours bien accueilli, quand une fois on a eu l'entrée de la maison, ce qui n'est pas difficile pour peu qu'on ait des manières agréables, et qu'on sache l'espagnol.

Au-delà, on aperçoit, à distance de trois lieues, les chacras et les monticules du village de *Quilmés*; l'intervalle est assez agréablement rempli par des plantations de saules, de pêchers sauvages (*duraznales*), et des habitations champêtres; mais si vous voulez pénétrer au-delà, je vous accorde un rayon d'une dizaine de lieues au sud et à l'ouest, pour voir encore des figures humaines, des traces de civilisation et des arbres

qui vous prêtent leur ombrage ; après celà, attendez-vous à ne voir que des plaines désertes jusqu'au pied des Andes, si vous allez au Chili, ou jusqu'au Rio-Colorado, si l'envie vous prend d'aller toiser les Patagons. De loin en loin vous n'apercevrez que de misérables cabanes vous apparaissant comme des balises au milieu d'une mer semée d'écueils, et il y aura tant de silence autour de ces chétives habitations, que vous resterez étonné d'en voir sortir des visages d'homme. Vous ne remarquerez aucune trace de culture, aucun arbre, aucun buisson ; mais seulement des horisons immenses, mornes et tristes, animés par hasard ça et là par le passage d'une autruche, le galop d'un *gaucho*, rassemblant ses troupeaux dispersés par la sécheresse ou l'irruption des Indiens; vous serez dans les *Pampas*[1] .... et je vous garantis que vous presserez les flancs de votre coursier pour en sortir le plus vîte possible.

[1] Le mot *Pampas*, venu du *quichua* (langue des Incas), signifie proprement *place, terrein plane, grande plaine; savane*, etc. (*llanura o llanos* des espagnols). On pourra s'étonner de retrouver ce mot appliqué dans un pays si éloigné de sa source ; mais on remarquera que beaucoup de quichuas habitent Santiago del Estero, assez près des Pampas, où ils ont encore conservé un jargon mélangé de quichua et d'espagnol. (Al. D'Orb. *Voyage dans l'Amérique mér*.

M. Th. Pavie a donné une description très-exacte des *Pampas* et des Indiens qui l'habitent, dans la 2e liv. du tome 1er de la *Revue des deux Mondes*.

Puisque nos affaires ne nous forcent pas d'y aller manger du *charque*, rapprochons-nous du centre de nos observations.

Voici la Chambre des représentans! Nous sommes au carrefour des rues del Perù et de la Biblioteca, à trois cuadres de la place de la Victoria. Nous avons devant nous le plus bel édifice de Buénos-Ayres; il occupe près d'une cuadre, et faisait partie du collége des jésuites qui l'ont bâti eux-mêmes, avec l'église y attenant, dont l'entrée est à l'angle diamétralement opposé à celui où nous sommes. L'architecture en est assez simple, mais il a cela de remarquable qu'il est bâti à l'européenne, dans le style moderne, avec un toit incliné; la façade est, je crois, toute en pierres de taille, et les fenêtres sont munies de balcons comme, du reste, toutes les maisons espagnoles. On a réuni dans ce vaste corps de bâtiment, à un seul étage au-dessus du rez-de-chaussée, la salle des représentans, la bibliothèque publique, le tribunal de commerce, le département topographique, le timbre, la vaccine, et à côté, sur le même plan que l'église *del Colegio*, le *cuartel de los civicos*, c'est-à-dire la caserne des patriciens d'infanterie, composant un régiment de milice active, et de la milice passive d'in-

fanterie formant un autre régiment. Ces troupes, espèces de gardes nationales, sont fort mal disciplinées, sans uniforme, sans tenue; l'obligation rigoureuse de venir faire un exercice dont l'utilité n'est pas démontrée, tend à faire des paresseux, en privant les établissemens industriels des bras dont ils ont le plus grand besoin. On a très bien démontré au contraire, dans un petit ouvrage que je pense traduire, les inconvéniens de cette organisation qui ne tend à rien moins qu'à mettre la fortune dans les mains des étrangers et à dégrader de plus en plus les nationaux par les vices inhérens à la profession de soldat, surtout de soldat insubordonné.......

La salle des représentans est très-petite, mais convenablement disposée. Les séances sont publiques; ses députés parlent assis, quoiqu'il y ait une tribune. La ville fournit quinze députés, et la campagne, divisée en treize sections, en fournit vingt-trois, en tout trente-huit représentans, pour une population de cent quatre-vingt mille ames, y compris les étrangers. J'évalue la population de Buénos-Ayres à quatre-vingt-dix mille ames, dont trente mille étrangers répartis ainsi: Anglais, huit mille; Français, cinq mille; Italiens, six mille; Allemands, trois mille; Espagnols

et Portugais d'Europe, quatre mille; le reste composé de Nord-Américains, de Brésiliens, d'Orientalistes, etc. J'estime qu'il y a quinze mille étrangers répartis dans la campagne ou la province. Ainsi, d'après mon calcul, il resterait pour la ville soixante mille habitans indigènes, et pour la campagne soixante-quinze mille; or, il reste évident qu'il y a disproportion dans le nombre des députés élus par l'une et l'autre. Les gauchos étant doublement représentés, on ne sera plus étonné de voir ce pays rétrograder dans la voie de la civilisation. . . . .

. . . . . .

La bibliothèque est encore une de ces mille institutions dues aux lumières de Rivadavia; elle a primitivement été léguée à la ville par un moine; mais alors elle ne renfermait que quelques milliers de bouquins in-folio, avec un assez grand nombre de manuscrits en latin et en espagnol, traitant de points obscurs de théologie, de médecine, de controverse et de graves futilités. Depuis 1820 jusqu'en 1828, elle s'est enrichie successivement de livres d'histoire, de jurisprudence, de morale, de sciences exactes et naturelles, de littérature proprement dite et d'une grande quantité d'albums de voyages, de gravures en tout genre, etc.; elle occupe à présent cinq salles, et

le nombre de volumes monte à vingt mille. Les livres français y entrent pour plus de moitié. Elle est ouverte au public tous les jours non fériés; la facilité d'y lire les journaux de Buénos-Ayres en a fait un cabinet de lecture [1].

La littérature est fort négligée à Buénos-Ayres, depuis qu'un gouvernement de coterie jésuitique a succédé à celui trop éclairé de Rivadavia; ce n'est cependant pas faute de moyens de s'instruire, car, outre la bibliothèque publique, il existe encore six librairies et un cabinet de lecture dirigé par MM. Duportail. De plus, il y a deux cercles du commerce, la salle Argentine et la salle Anglaise, où l'on peut lire tous les principaux journaux européens et américains; mais les restrictions mises à la liberté de la presse par les gouverneurs *con faculdades extraordinarias* (ce qui équivaut à une dictature), ont éloigné du pays tous les hommes dont le génie indépendant ne pouvait se plier à la servitude de l'*inquisition* de conscience, imposée par les Anchorena,

[1] Depuis Rivadavia cet établissement avait été livré à l'abandon comme les autres; aussi plusieurs manuscrits important à l'histoire de ce pays ont-ils été soustraits!... J'ai remarqué avec plaisir, à mon retour du Brésil, qu'il y avait plus d'ordre et de surveillance de la part des bibliothécaires.

les Maza, les Medrano, et toute la coterie qui fit brûler naguère nos philosophes.

Il y a encore six imprimeries, mais on ne publiait plus en 1834 que cinq ou six journaux, au lieu de dix-sept qui s'imprimaient en 1826 ! Et sur ce faible nombre de six journaux, trois étaient servilement à la solde du gouvernement obscur. Outre les imprimeries ordinaires, il y a deux imprimeries lithographiques ; la principale est celle nommée *del Estado*, dirigée par MM. Bacle et compagnie. Ce bel art a fait des progrès à Buénos-Ayres, grace au zèle infatigable, à la constance admirable de M. Bacle, de Genève, ainsi qu'à la protection de plusieurs citoyens distingués, notamment du général don Thomas Guido, ministre de la guerre et des relations extérieures en 1834. Plusieurs travaux importans et fort intéressans pour le pays, ont été entrepris par M. Bacle, entr'autres une carte topographique de la province de Buénos-Ayres, sur une très-grande échelle, offrant le plan de toutes les *estancias* ; une collection complète des marques des animaux[1] ; une carte géographique

[1] Chaque propriétaire de bestiaux, appelé *estanciero*, est obligé d'avoir une marque particulière qu'il fait appliquer sur la fesse ou la cuisse de ses animaux et le type en reste à la police centrale, où l'on en tient registre.

des provinces unies, et une série de livraisons de costumes, de coutumes de Buénos-Ayres, de portraits, etc., laissant peu de chose à désirer sous le rapport de l'exactitude et de la netteté du dessin.

Avant d'examiner la population de la ville, achevons la revue rapide des établissemens et des institutions susceptibles d'offrir de l'intérêt ou de piquer la curiosité du voyageur.

J'ai dit qu'il ne restait plus à Buénos-Ayres qu'un seul couvent d'hommes, cela est vrai, mais il en reste encore trois de femmes, et, loin de songer à les supprimer pour rendre des bras à l'industrie, ou des élémens de progrès à la population, le gouvernement obscur a ordonné la construction d'un nouvel édifice, qui sera appelé, comme par le passé, *la Casa de los santos ejercicios* (Maison des saints exercices). Rien de plus touchant, de plus édifiant, de plus moral que les exercices qui se pratiquent dans cette sainte maison ! et surtout que le but de l'institution : figurez-vous, une femme a été infidèle à son mari, une jeune personne s'est écartée de la tutelle de sa mère ou de son père pour suivre son amant, ou même pour satisfaire publiquement

ses goûts dépravés, eh bien! elles vont se jeter dans les bras des religieuses de los santos ejercicios, elles pleurent, elles se repentent comme la Madelaine, elles font des *aumônes* proportionnées à la gravité du péché; puis, après quelques jours passés dans les prières, et les conseils des jeunes et vigoureux confesseurs, qui les exhortent à la continence, ces pécheresses rentrent dans le monde, chez leur mari ou leurs parens, tout aussi blanches que neige! N'est-ce pas édifiant? Il en est de même des jeunes libertins et des vieux pécheurs; seulement l'*aumône* de ceux-ci est plus forte. Il y a plus d'innocence dans la vie pleine de jubilation et de douceurs des religieuses de *San-Juan* et de *Santa-Catalina*; les unes et les autres prennent d'excellent chocolat, provenant des saisies de la police, et font des quêtes lucratives sous le patronnage des saints qu'elles envoient promener par les rues à des jours fixes.

Les lieux de divertissement public sont en petit nombre. On visiterait volontiers le Wauxhall, ou *Parque Argentino*, jardin assez bien tenu dans lequel on a construit un petit théâtre et un cirque en plein air, mais il est un peu trop éloigné du centre pour qu'on s'expose à y rester tard le soir.

cela seul mérite bien qu'on aille bailler un peu à la représentation du *Joueur*, de la *Mort de Riégo*, du *Passage du pont d'Arcole par Napoléon*, ou de l'inévitable *sainete*;[1] le tout joué pitoyablement par des acteurs espagnols. De tems à autre, il arrive par bonheur quelques chanteurs ou des danseurs, débarquant en *transit* pour le Chili ou Bolivia; ils font la grâce de donner quelques représentations à l'*heroïco pueplo* de Buénos-Ayres, et c'est autant de gagné sur les soporifiques comédies de la troupe sédentaire. La salle, qui n'est heureusement que provisoire, n'est, à vrai dire, qu'une large galerie; on ne peut rien voir de plus incommode, de plus disgracieux, de plus mal tenu. Le seul avantage qu'elle offre, commun au surplus à tous les théâtres d'Amérique, est d'avoir des stalles numérotés au parterre; ce qui fait qu'il n'y a jamais de ces mouvemens turbulens semblables aux vagues de l'Océan, qui font redouter à un étranger fashionable de prendre place au parterre de nos théâtres. Tout se passe là avec la plus grande décence; jamais le sifflet d'un maître d'équipage ou celui d'un dresseur de chiens ne viennent offenser de leur détonation aigre le tympan déli-

[1] Espèce de vaudeville sans couplet

cat des dames ; jamais de ces vociférations qui font rougir tous ceux qui ont la moindre idée de la dignité d'un public assemblé, consentant, sur la foi de l'urbanité, à mettre en commun ses sensations, ses joies, ses émotions et son hilarité. Il y a une coutume singulière au théâtre de Buénos-Ayres, choquante au premier abord, mais à laquelle on s'accoutume bientôt jusqu'au point de la trouver raisonnable. Toutes les femmes, non accompagnées de cavaliers, ou même celles qui ne veulent pas louer de loges vont se placer en amphithéâtre aux secondes galeries, où il est expressément défendu aux hommes de se présenter ; elles sont ainsi à l'abri de toute insulte ; et la variété de leurs costumes, la coquetterie de leur jeu d'éventail, produisent un coup-d'œil piquant, fort agréable à voir des stalles du parterre.

Les loges, toutes découvertes, excepté celle du gouverneur, remplissent entièrement les premières galeries. Les chaises dont elles sont pourvues, de même que les secondes galeries, sont occupées le plus souvent par de très-belles femmes ; de ces beautés sévères, parfaites, régulières, rappelant l'Andalousie, la Grèce ou l'Italie. En voyant ces magnifiques bustes vous présenter à l'analyse des épaules d'ivoire, des cheveux d'ébène, des pau-

pières garnies de longs cils, protégeant un œil langoureux, dont l'abattement semble combattre la vivacité, on pourrait redouter, au premier abord, une froideur sèchement polie; mais dès que vous parvenez, par votre amabilité, vos saillies, à leur faire abandonner le ton cérémonieux, l'air théâtral qu'elles affectent en public, vous les voyez se livrer à un abandon plein de cordialité, d'aisance et de franchise. Leur conversation s'anime, le jeu vif et gracieux de l'éventail accompagne les réticences malignes qu'elles introduisent à dessein; les propos séduisans, les reparties fines, inattendues, vous déconcertent souvent, en augmentant le triomphe qu'elles se flattent bien d'obtenir. L'expression *belles* est proprement celle qui convient aux Portenas, car elles parlent moins aux sens qu'à l'ame; leurs mouvemens sont voluptueux sans manquer de la dignité qu'elles s'efforcent de conserver, dès qu'elles s'aperçoivent qu'elles sont observées. Rien d'imposant comme l'attitude d'une Portena en public! Rien ne prête plus à cet air qui imprime d'abord le respect et subjugue ensuite malgré soi, que la manière dont elles ornent leur tête, dont elles la portent, en accompagnant chacun de ses mouvemens d'un geste de bras si moelleux, si naturel, d'un tour de main si leste, si souvent

répété, mais si imperceptible qu'on a peine à comprendre le jeu rapide de l'éventail, s'ouvrant et se refermant sans cesse! Elles ont tout un édifice de chevelure sur la tête, et il faut bien qu'il en soit ainsi pour accompagner des peignes découpés ou pleins *(peinetones)* dont la dimension est arrivée, en 1834, jusqu'à un mètre et un décimètre de largeur! *(cinco cuartas.)* Toutes n'ont pas une chevelure naturelle, comme on doit bien le penser, mais toutes, depuis la plus pauvre jusqu'à la plus opulente, ont le même art de natter, de tresser, de lisser leurs cheveux noirs, châtains, ou blonds et de les entremêler de fleurs naturelles ou fausses. De belles épaules, des lignes arrondies, des contours voluptueux, que font ressortir de jolies schalls de Lyon ou de magnifiques voiles de tulle blanc ou noir, sont enchassés dans un corsage parisien! Fénélon eût rougi de la peinture de sa Calypso en voyant une Portena, et le Tasse, usant de la magie de ses évocations, eût humilié Armide en offrant à Renaud une de ces *Hechiceras* [1].

La population de Buénos-Ayres est très-*hétérogène* : il faut, pour s'en former une idée appro-

[1] Enchanteresses; prononcez etchi-ceras.

chant de la vérité, mettre à part les étrangers de différentes nations européennes, dont la répartition du nombre, faite plus haut, n'est pas aussi arbitraire qu'on pourrait le croire. Alors il restera ce qu'on doit appeler maintenant les *indigènes*, parce que, par le fait de leur émancipation, les anciens colons de l'Espagne sont devenus *américains*. Quant aux Indiens vivant encore indépendans ou mélangés à la population des Argentins, ils doivent être, suivant moi, désignés sous le nom d'*aborigènes*. Ceci posé, pour bien s'entendre, nous diviserons les indigènes ou Argentins en deux classes, les blancs, et les hommes de couleur. Parmi ces derniers on distingue les *Nègres* de pur sang, venus d'Afrique, et alliés entr'eux dans leur nouvelle patrie; les *mulâtres* et *pardos*, provenant de l'union d'un Africain avec un blanc ou un Indien, et les *métis* provenant du mélange d'un Indien avec un blanc ou *vice-versa*. Comme l'observe Azara, ces noms de *mulâtres* et de *métis* ne font pas allusion à la couleur, comme on pourrait le croire, mais seulement à la nature des races mélangées.

Les blancs sont d'origine européenne. Tant qu'ils se sont alliés entre eux, comme les nègres, leur sang est resté *pur* et il semble même que

leur peau ait acquis plus de blancheur, plus de délicatesse; que leur teint soit plus fin qu'en Europe; mais il y a eu des alliances entre blancs et métis, entre métis et mulâtres, d'où il est résulté des variétés innombrables de teintes différentes dans la couleur, que le blanc finit toujours par dominer quand il n'y a pas de *salto-atras*, c'est-à-dire de mélange rétrograde. Il serait bien difficile de suivre dans leurs divisions les combinaisons dont chaque mulâtre ou chaque métis est le résultat. Il suffira de savoir que les uns s'améliorent par le mélange et que l'espèce européenne l'emporte à la longue sur l'américaine. Il est de fait que les métis paraissent avoir quelque supériorité sur les Espagnols d'Europe, par leur taille, l'élégance de leurs formes, et même par la blancheur de leur peau. Il en est de même des mulâtres, au premier degré, dont l'intelligence est supérieure non seulement aux nègres, mais même aux *créoles* blancs,

Les métis vivent plus particulièrement disséminés dans la campagne; ils forment en grande partie cette portion de la population appelée *gauchos;* les nègres, mulâtres et pardos, servent aussi dans la campagne de pâtres, de journaliers (peones) ou de domestiques, mais ils sont en plus

grand nombre dans la ville; à Buénos-Ayres surtout, où ils exercent la plupart des arts, des métiers, des professions pénibles, soit comme ouvriers; soit comme maîtres, et où ils sont tous enrégimentés pour la défense du pays.

D'anciens préjugés, sanctionnés par les prêtres, qui devraient au contraire s'efforcer de les détruire, font encore des blancs les *seigneurs* du pays. Les espagnols de toutes ces contrées se sont toujours crus d'une classe très-supérieure à celle des indiens, des nègres et des gens de couleur en général, quoiqu'il ait toujours régné entre ces mêmes espagnols, même avant leur émancipation, la plus parfaite égalité, sans distinction de *nobles* ni de *plébéiens*; on n'a connu parmi eux ni fiefs, ni substitutions, ni majorats; la seule distinction qui existât, purement personnelle, n'était due qu'à l'exercice des fonctions publiques au plus ou moins de fortune, ou bien à la réputation de talens ou de vertus [1]. Mais ce même principe d'égalité fit que, dans les villes, aucun blanc n'en voulut servir un autre, et que le vice-roi, lui-même, ne pouvait trouver un cocher ou un laquais espagnol, voilà pourquoi tout le

[1] Voyez Raynal, *Hist. phil.* liv. VIII; Azara, tome 2.

monde se servit de nègres, de gens de couleur ou d'Indiens et qu'à présent encore, quoique la *patrie* ait proclamé l'abolition de l'esclavage et reconnu l'égalité parfaite, devant la loi, des hommes de couleur de quelque origine qu'ils soient, on voit les maisons de blancs, riches ou pauvres, encombrées de *criados* ou domestiques, qui évitent aux femmes jusqu'à l'embarras d'élever leurs enfans! Aussi les blancs, hommes et femmes, habitués à ne rien faire et ne songeant qu'à leurs plaisirs, s'épargnent souvent jusqu'à la fatigue de la méditation! De même que leur féconde terre donne des fruits sans culture, à l'aide de la faveur du ciel, de même ces heureux habitans, semblables aux Italiens, si bien peints par Madame de Staël, se flattent de tout savoir, de tout devenir par l'imagination. Delà cette apathie qu'on remarque chez eux, cette espèce d'aversion pour toute lecture sérieuse et ces obstacles insurmontables à la constitution du pays, conséquence inévitable du peu de progrès des sciences politiques.

habitans et à la sûreté de la ville. Par exemple, vous vous figurez qu'en débarquant à l'Alameda vous pouvez aller directement chez vous, chez vos amis ou à la *fonda* et dormir sur les deux oreilles? Pas du tout! Apprenez que la liberté n'exclut pas les précautions, bonnes ou mauvaises. Il faut aller 1° à la *Comandancia de Marina* faire viser votre passeport; 2° à la *casa central de Policia*, échanger ce même passeport pour une *papeleta*; 3° chez le consul de votre nation, pour qu'il vous enregistre et vous *vende* une autre *papeleta* ou sauf-conduit; 4° chez l'*alcade* ou maire du quartier que vous aurez choisi, pour donner votre adresse ou celle de vos hôtes; 5° chez le commissaire de la section, pour le saluer uniquement. Ouf!... défaites votre habit, mettez-vous à votre aise, car vous devez être bien fatigué! En admettant que vous ayez trouvé chez eux tous ces fonctionnaires, vous aurez fait au moins deux lieues. Et si l'heure de la *siesta* vous surprend en route, *adios!* vous courez grand risque de payer, vous et votre hôte, cinquante piastres d'amende... Oui, sans le vouloir vous exposez votre hôte à aller coucher en prison s'il n'a pas cinquante piastres à fournir à la police! Voilà un des chefs-d'œuvre du gouvernement obscur.

L'administration de la police forme un département relevant du ministère de l'intérieur, mais cependant exerçant une juridiction assez indépendante. C'est un poste très-important pour le pays. Il y a un chef ou juge de police, principal, résidant à la maison centrale, située comme nous l'avons vu à côté du *Cabildo*. Sa surveillance s'étend sur les autres commissaires subalternes de la ville et de la campagne. Les vingt-neuf quartiers de la ville de Buénos-Ayres forment quatre sections, surveillées chacune, par un commissaire sédentaire; il y a en outre, cinq autres commissaires pour l'inspection des marchés, et des espèces d'appariteurs ayant pour auxiliaires des *céladores* sorte d'alguazils, de gendarmes, ou de garde-municipaux à cheval, sans uniforme et portant simplement un sabre de cavalerie. Ces *céladores* sont aussi aux ordres des juges-de-paix, des alcades *de barrio* où de quartier. Chaque soir un certain nombre de citoyens indigènes ou étrangers était forcé de faire la patrouille dans son quartier, ceux qui, comme moi n'étaient pas empressés d'aller se faire appeler *gringo* ou *carcaman*, payaient quatre piastres papier par mois à l'alcade, qui se chargeait, *bien volontiers*, de fournir le remplaçant. Notre honorable consul, M. Mandeville, n'a pas su nous

affranchir de cette imposition injuste. Depuis, l'immoralité bien avérée, des *céladores*, a fait adopter l'usage anglais des *watch-men* ou *sérénos*, hommes chargés de parcourir continuellement le quartier où ils sont apostés, munis d'une lanterne et d'une lance, en indiquant à haute voix l'heure et l'état de l'atmosphère. De plus on a organisé un nouveau corps de céladores avec un uniforme. Il est juste de dire que le gouvernement obscur n'a aucune part dans ces améliorations de police intérieure et qu'on a profité d'un *intermède* pour les adopter.

Le gouvernement de Buénos-Ayres, de même que celui de la soi-disant *Union*, est *Représentatif Républicain*. Ainsi que celui de la Banda-Oriental il est composé des trois pouvoirs combinés : le législatif, l'exécutif et le judiciaire; mais de ces trois corps, l'exécutif seul doit être considéré en ce moment comme un *pouvoir*. Il n'y a pas ici de sénateurs comme à Montévidéo; l'apparence et la forme sont plus démocratiques; mais par le fait de l'influence du parti jésuitique, auquel j'ai déjà fait allusion, ce gouvernement est réellement oligarchique avec tendance à la *Dictature*. Pour bien comprendre sa situation, il

faut reprendre d'un peu haut les événemens qui ont amené ce résultat.

On sait déjà que les provinces du Rio de la Plata relevèrent d'abord du Paraguay [1]. Dès l'année 1620 on en forma deux gouvernemens séparés, et Buénos-Ayres qui jusques là avait été gouvernée par les lieutenans des *Adelantados*, eut ses gouverneurs particuliers. En 1776 on y établit un vice-roi, en y rétablissant en même tems l'audience royale, composée d'un régent, de cinq auditeurs et de deux commissaires du gouvernement. Cette audience avait été fondée eu 1665 et supprimée en 1672. Il y avait en outre un commissaire de la *Sainte-Inquisition*. Le Haut-Pérou (à présent Bolivia) fit partie de cette vice-royauté et le Paraguay, à son tour, en dépendit directement jusqu'en 1810 que l'indépendance fut proclamée et que le Paraguay refusa d'entrer dans la ligue des provinces, pour former un état séparé. L'ancienne vice-royauté de Buénos-Ayres prit dès-lors le nom de *Provinces unies du Rio de la Plata* ou de l'*Amérique méridionale*. Des dissensions intérieures bouleversèrent souvent la nouvelle république ; dès l'origine elle fut divisée en deux partis dont l'a-

[1] Et non pas du Pérou, comme plusieurs l'ont avancé.

nimosité et l'acharnement n'ont fait que s'accroître jusqu'à présent; c'est la lutte des lumières contre l'ignorance et l'ambition démagogique des chefs de Gauchos. Les hommes qui avaient versé leur sang à grands flots pour l'indépendance du pays; ceux dont les lumières et les études spéciales avaient contribué à la première organisation politique, pensèrent, avec raison, avoir des droits au gouvernement de la *patrie* dont ils voulaient faire une grande nation. Pour y parvenir il était nécessaire de réunir toutes les provinces sous un gouvernement central appelé congrès; telle est la forme des Etats-Unis de Nord-Amérique. Les efforts du vertueux Rivadavia ont constamment tendu à ce but, qu'il a atteint un instant, mais que la guerre du Brésil est venu renverser; les partisans de ce système furent appelés *unitaires*. Ceux, au contraire, qui n'ont rien fait pour leur patrie, ceux que leur ignorance rendait incapables de comprendre les vues généreuses des hommes éclairés; ceux là restèrent sous l'influence des moines, des jésuites et de tout ce qui avait intérêt à entretenir l'anarchie. On leur fit comprendre que la *patrie* allait être asservie; que les étrangers allaient leur ravir le fruit de leurs sueurs et de leur sang; qu'enfin on voulait favoriser les émigrations

données par lui au président du sénat ecclésiastique, chargé de la mission honorable d'engager les différens peuples de l'union à se faire représenter au congrès :

« Le but que le gouvernement de Buénos-Ayres se propose d'atteindre au moyen de la mission confiée au zèle du premier dignitaire ecclésiastique, est de réunir toutes les provinces du territoire qui, avant l'émancipation, composaient la vice-royauté de Buénos-Ayres ou du Rio de la Plata, en un corps de nation administrée sous le système représentatif, par un seul gouvernement et par un même corps législatif.

« Le second objet que se propose aussi le gouvernement et qu'il considère comme le premier moyen pour atteindre le but principal, est de voir chacune des provinces entrer dans un état d'ordre et de paix, soutenu par les peuples et par ceux qui les gouvernent : par ceux-ci, en s'efforçant d'établir la sûreté publique et individuelle, et en s'appliquant à connaître exactement les ressources de leur trésor respectif, à les administrer et à les employer avec habileté; par les peuples, en s'occupant activement des travaux et des genres d'industrie les plus productifs, en augmen-

tant leurs connaissances par l'étude et les rapports sociaux, et en donnant tous leurs soins à l'éducation de leurs enfans.

« Le député pensera sans doute qu'aucun des moyens qui conduisent à cette double fin ne peut être blâmable, parce qu'il est impossible qu'il cesse d'être moral et honorable, et conséquemment permis, etc. »

La mission du docteur Zavaleta fut couronnée de succès. De son côté Rivadavia se hâta de fonder toutes les institutions qui pouvaient favoriser ses vastes projets de prospérité nationale. Il accorda une liberté sans limites à la presse :

« Les services que la publicité rend à un gouvernement, a-t-il dit lui-même, lors de l'installation de son successeur, en avril 1824, vont jusqu'à lui assurer le droit et les moyens d'obtenir de tous les employés publics le meilleur exercice de leurs fonctions, en même tems qu'ils lui assurent, de la part de ceux-ci et de tout autre citoyen, le concours nécessaire à l'autorité qui est appelée à consacrer l'indépendance d'un pays, à consolider son organisation et à le pousser en

avant dans la carrière de la prospérité et de la civilisation. »

Il chercha aussi à consacrer ce principe d'économie politique et domestique :

« *Que payer ses dettes avec exactitude, c'est acquérir de grands moyens de richesses.* »

Et, pour y parvenir, il fonda la banque *nationale*, en vertu d'une loi du congrès général, du 28 janvier 1826. Cette institution, qui devait amener les plus heureux résultats, n'a, en réalité, fait que hâter la ruine des capitalistes, et par suite, causé des maux difficiles à réparer. Le parti de l'ignorance, qui voyait d'un œil envieux les succès du système *unitaire*, sous la direction d'un chef si habile, persuada aux trop crédules habitans des provinces que l'établissement d'une banque n'avait d'autre but que de substituer du papier-monnaie à l'argent, afin de favoriser les étrangers qui allaient s'emparer ainsi de la fortune du pays. Les provinces de Mendoza, de San-Juan, d'Entre-Rios et de Montévideo, qui avaient déjà établi des caisses subalternes, s'empressèrent de retirer leurs fonds, et bientôt le papier-monnaie, qui s'échangeait au pair avec l'or et l'argent,

n'offrant plus de confiance, tomba de suite et perdit cinquante pour cent, puis cent, puis deux cent, puis quatre cent, puis sept cent pour cent! A présent une piastre forte ou un patagon, égal à une piastre papier dans l'origine, en vaut sept et demie; une once ou quadruple, égalant dix-sept piastres fortes ou de papier, en 1825, vaut en 1835, cent-vingt piastres papier[1]!

Lorsque Rivadavia vit que les basses machinations du parti *Fédéral* tendaient à déprécier la banque et à lui faire perdre le crédit que les capitalistes s'étaient empressés de lui accorder, il comprit bien qu'il lui serait désormais impossible d'organiser le pays; il donna sa démission, se retira en Europe et le parti fédéral triompha. On nomma à sa place, comme simple gouverneur de Buénos-Ayres, le général *Dorrego*, l'un des coryphées du parti fédéral. Les choses restèrent ainsi jusqu'à la paix avec le Brésil en 1828. Alors l'armée nationale, revenant dans les foyers, et avec elle les partisans les plus dévoués à la cause de l'*Union*, les chefs militaires essayèrent de

[1] Le capital primitif de la banque montait à dix millions de piastres fortes; aujourd'hui il n'est guère de plus de 5 millions. La banque a en circulation 15,283,540 piastres en billets, et 410,354 piastres cuivre, aujourd'hui monnaie courante. Le gouvernement lui doit plus de 20 millions de piastres, capital et intérêts.

chasser les fédéraux du poste qu'ils avaient usurpé. C'est ainsi que s'engagea cette lutte sanglante qui commença le 1er décembre 1828 et finit en 1832 par la dispersion et l'assassinat politique des plus vaillans officiers de l'armée. La révolution du 1er décembre se fit à Buénos-Ayres; le gouverneur Dorrego fut pris et fusillé par le colonel Lavallé, chef militaire, à la tête du mouvement insurrectionnel [1]. Les milices de la campagne aux ordres de Rosas, qui jouait le rôle de proconsul, furent battues constamment par Lavallé, de telle sorte, que les fédéraux se virent obligés de faire une convention avec celui-ci; convention très honorable pour Lavallé comme pour le parti unitaire, mais à laquelle les fédéraux ou plutôt Rosas manquèrent d'une manière scandaleuse. Lavallé, ses gens, et tout ce qu'il y avait de plus recommandable dans le parti unitaire, se trouvèrent heureux de pouvoir se sauver à la Banda-Oriental et de se soustraire à la vengeance d'une populace trop facile à exciter au crime. Le 8 décembre 1829, Rosas, général par la grâce de Dieu et des Gauchos, fut élu gouverneur et capitaine-général de la province de Buénos-Ayres.

[1] On a regardé assez généralement cet assassinat politique comme inutile ; on pouvait envoyer Dorrego en Europe ou aux Etats-Unis ave une mission diplomatique, et il se fut contenté de son sort

Tandis que ces choses se passaient à Buénos-Ayres, que le parti unitaire succombait sous les coups d'une perfide intrigue, le général Paz, aidé de tout ce qu'il y avait de plus valeureux dans les provinces, réorganisait l'armée nationale et concentrait ses forces à Cordova dans le but de venir attaquer Buénos-Ayres. Déjà le farouche Quiroga avait été battu et forcé de se réfugier auprès de Rosas; déjà dix provinces ayant fourni leur contingent, l'armée nationale brûlait du désir de marcher sur les fédéraux; mais ceux-ci prirent l'initiative. Lopez, ce *métis* qui avait fait ses premières armes contre Artigas et Ramirez, et se trouvait gouverneur de Santa-Fé, prit fait et cause pour la fédération; il décida bientôt les gouverneurs de Corrientes et d'Entre-Rios à l'imiter, de sorte que tous trois se joignirent à Rosas, qui comptait aussi dans ses files le partisan Quiroga, dont la vengeance promettait de tomber comme la foudre sur le parti qui l'avait vaincu.

Leur armée fut promptement sur pied; formée de Gauchos et d'Indiens, toujours prêts à marcher, pourvu qu'ils aient des chevaux, elle n'eut pas besoin de concentrer ses forces; à mesure que les recrues se faisaient, on les envoyait

sur Cordova. Quiroga prit les devants avec un régiment de cavalerie de ligne, resté fidèle au gouvernement de Buénos-Ayres. Arrivé sur les bords du rio *Cuarto* et du rio *Tercero*, il se joignit aux troupes de Santa-Fé, ce qui lui permit de commencer l'escarmouche.

Tandis que les forces de Buénos-Ayres avançaient au nombre de 5,000 hommes, presque tous miliciens de la ville et de la campagne, aux ordres du général don Ramôn Balcarcé, il survenait de bien étranges choses à l'armée nationale!

Par une fatalité inouïe, le chef suprême des forces unitaires, le général Paz, s'étant éloigné du quartier-général, sans autre escorte que deux officiers subalternes dans le but d'inspecter, incognito, les postes avancés, se trouva tout-à-coup en présence d'une troupe de Gauchos et d'Indiens du parti de Quiroga. Les prenant d'abord pour des miliciens de son armée, il avança rapidement vers eux; mais il en fut reconnu le premier, au moment où il était déjà fort difficile d'échapper. Le général Paz avait un excellent cheval, il tenta la seule chance qui lui restât, en le lançant *bride abattue;* nul doute qu'il n'eut pas été atteint dans sa fugue par un Gaucho, mais il y avait des

Indiens parmi ceux-ci; or, un Indien manie un cheval avec tant d'habileté qu'il paraît doubler les facultés de cet animal intelligent. Donc, un Indien se lance à la poursuite du général, armé de ses boules et de son *lazo*, et avant qu'il eût fait un quart de lieue, l'infortuné général était *boulé*[1]..

Paz s'attendait bien à être fusillé ; mais Lopez eut la générosité d'en répondre et il fut envoyé prisonnier à Santa-Fé, où il se trouve encore détenu sur parole.

Quand cette triste nouvelle arriva au quartier-général, elle jeta la consternation et l'épouvante. L'armée le sut bien vite, malgré le soin qu'on mit à le lui cacher; il en résulta une démoralisation complète. Les chefs se disputèrent entre eux le droit du commandement suprême; la subordi-

1 Outre le *lazo*, lace ou lacet, dont je donnerai la description plus loin, les Gauchos et les Indiens sont toujours armés de *bolas*. Ce sont deux ou trois boules réunies à un axe commun par autant de courroies de cuir : ils en tiennent une dans la main tandis que les autres tournent rapidement au-dessus de leur tête, en galopant, jusqu'à ce qu'ils jugent le moment propice pour atteindre l'objet qu'ils veulent bouler (*boleur*.) Ainsi lancées, les boules entortillent par leur rotation les jambes de l'homme ou de l'animal atteint et le mettent ainsi à la merci de l'ennemi. Cette arme, inventée par les Indiens, leur sert encore dans une mêlée à briser le crâne de leurs adversaires.

nation se relâcha de telle sorte que les milices découragées désertèrent, les unes rejoignant Quiroga ou Lopez, les autres retournant dans leurs foyers.

Les vieux soldats prirent le parti de suivre le colonel Lamadrid, l'un des plus anciens et des plus braves officiers de l'armée nationale. Ce nouveau chef voyant la mésintelligence régner parmi ses confrères, jugea qu'il ne pourrait résister, sans perdre beaucoup de monde, aux attaques combinées de Balcarcé, de Lopez et de Quiroga; il se reploya sur le Tucuman, à trois cents lieues au nord ouest de Buénos-Ayres. Là, rassemblant le reste de ses forces délabrées, dans un lieu fortifié naturellement et appelé pour cela *Ciudadela* (citadelle), il attendit les fédéraux. Ceux-ci n'ayant plus d'ennemis à vaincre, par le fait de la retraite des unitaires, prirent possession ou plutôt firent leur entrée triomphale dans Cordova, l'une des villes les plus anciennes et les plus importantes de ces provinces. C'est ainsi que les troupes de Buénos-Ayres ont vaincu *sans coup férir*.

Cependant Quiroga n'était pas satisfait, il voulait anéantir jusqu'au dernier des unitaires, di-

sait-il ; son parti s'étant renforcé de la défection de l'armée nationale, grossissait de plus en plus ; car tel est l'esprit du peuple dans ces contrées, (comme dans bien d'autres), qu'il s'attache au vainqueur, quel qu'il soit. Ainsi Quiroga continua sa marche sur le Tucuman en réorganisant, chemin faisant, la fédération. Il y arriva vers la fin de 1831 ; l'action s'engagea de suite.

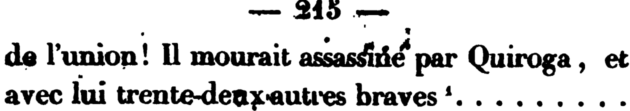
L'armée nationale, réduite à 3,000 hommes, était composée en grande partie d'infanterie de ligne, aux ordres de différens chefs ; d'un corps de cavalerie, aux ordres d'un nommé Lopez, et d'artillerie, commandée par Anatole de Ch.....y ; tous obéissant, ou paraissant obéir, au colonel Lamadrid.

Le premier choc fut terrible : l'artillerie, secondant l'infanterie, fit un ravage effrayant dans les rangs de Quiroga, qui se vit lui - même sur le point d'être atteint d'un boulet dirigé par de Ch.....y. Trois fois Quiroga s'empara des positions de l'armée unitaire et autant de fois il fut repoussé par l'artillerie pointant à merveille. Les fédéraux commençaient à se démoraliser ; c'était le moment d'employer la cavalerie de réserve et de charger des troupes lasses d'un com-

bat opiniâtre ; eh bien ! le croira-t-on ? le commandant de la cavalerie, ce Lopez, qui pouvait assurer la victoire aux unitaires, fit tourner bride et gagna le territoire de Bolivia, abandonnant à la merci d'un vainqueur irrité, farouche, implacable, la fleur des guerriers argentins !....

Les principaux chefs, voyant cette défection, dans un moment où leur salut dépendait d'une seule charge de cavalerie, ne songèrent plus qu'à assurer leur vie ; chacun prit la fuite du côté de Bolivia. Quant au chef de l'artillerie, Anatole de Ch.....y, il pointa *lui-même* jusqu'au dernier moment et quand il vit tout perdu, il fit enclouer ses pièces, et combattit encore le sabre à la main. Enfin il fallut céder au nombre ; Anatole fut pris, couvert de blessures, et avec lui un grand nombre de braves officiers, tous subalternes, car les supérieurs avaient pris la fuite !.....

Trois jours après, toute la population du Tucuman était sur pied ; les femmes pleuraient ; les hommes gardaient un morne silence en écoutant une harangue pleine de noblesse et d'énergie.... C'était l'infortuné Anatole, leur adressant ses adieux et les exhortant à rester fidèles à la cause


de l'union! Il mourait assassiné par Quiroga, et avec lui trente-deux autres braves[1]. . . . .
. . . .

On me pardonnera j'espère de m'être autant écarté du centre de mes observations, en faveur de l'épisode peu connu, même à Buénos-Ayres, qui se rattache à la dernière guerre de la Fédération contre l'Union.

Tandis que le général Balcarcé, *capataz* de Rosas marchait sur Cordova, Rosas ne perdait pas son tems à Buénos-Ayres; il faisait nommer des députés de son choix, en interdisant le vote aux unitaires qu'il expulsait. Une fois les législateurs gagnés soit par crainte, par opinion ou par intérêt privé, il se fit accorder des facultés extraordinaires pour gouverner le pays dans les cir-

[1] L'illustre famille de ce jeune homme attend encore vainement une pièce authentique de sa mort; malgré toutes mes démarches et celles de personnes influentes dans le pays, on n'a pu rien obtenir; Quiroga a tout refusé, jusqu'à des lettres écrites au moment de la mort.

Anatole de Ch....y, dont les goûts belliqueux s'étaient déclarés de bonne heure, appartenait à l'une des plus nobles familles de Normandie; il avait déjà fait ses preuves à Mendoza, lorsque Quiroga s'empara de cette ville en 1829. Fait prisonnier *sur ses pièces* de même qu'à la *ciudadela*, on a déjà vu comment il échappa. A son retour du Chili, quand la tranquillité paraissait rétablie, ses affaires l'ayant amené à San-Luis, sur la frontière de Cordova, il y fut joint par le colonel

constances difficiles où il se trouvait par les intrigues. Il obtint dès lors tout ce qu'il voulut. Il commença par défaire ce que Rivadavia avait fait; il expulsa tous ceux qui lui parurent suspects, soit étrangers, soit nationaux; il envoya dans l'intérieur ceux qu'il voulut faire fusiller; il supprima la liberté de la presse; il fit nommer l'évêque Medrano, malgré l'opposition du sénat ecclésiastique; il s'entoura de tous ceux dont les idées étaient le plus rances et le plus rétrogrades; il eut pour émissaires, pour factotums, des assassins, des hommes entachés de mille crimes [1]; tous les moyens lui parurent bons pour se procurer de l'argent destiné, non pas à faire prospérer le pays, mais à assouvir l'avarice de ses

Videla-Castillo, ex-gouverneur de Mendoza, très-lié avec Anatole dont il connaissait la générosité et la bravoure. Ce colonel fit si bien qu'il engagea de Ch....y à accepter le commandement de l'artillerie, et certes, il ne pouvait le remettre en meilleures mains; mais, hélas! le pauvre Anatole a été sacrifié, tandis que son enrôleur et tant d'autres ont eu l'art d'échapper... Le peuple du Tucuman et l'armée tout entière donnèrent des larmes à la mort d'un brave Français, dont la gaité inaltérable et l'imperturbable sang-froid, ranimèrent plus d'une fois des soldats découragés par le dénuement le plus complet et le *harcellement* d'un ennemi implacable.

[1] Tels que *Chingolito, Arbolito, Manco - Castro, Cojo - Aguilera*, tous plus ou moins criminels, et avec eux la mulâtresse *Torcibia* et la négresse *Antonia* chargées de lui faire de la popularité dans la ville.

fidèles alliés Lopez et Quiroga dont l'assistance n'avait d'autre but que d'appauvrir l'orgueilleuse Buénos-Ayres; il fallut vendre beaucoup de propriétés de l'état, jusqu'alors affermées par contrat emphytéotique; on fit plus, on vendit les canons et les mortiers de bronze dont l'arsenal était garni.... et avec tant de sages mesures, la dette de l'état s'est accrue considérablement, les capitalistes ont disparu ou ont été ruinés; enfin les rênes du gouvernement ont été tellement entortillées que personne n'ose en accepter la responsabilité; d'autant moins, que, sous prétexte d'une guerre aux Indiens Pampas, on a fait transporter dans les forteresses de la campagne, tout l'armement de la ville.

C'est ainsi que le général Rosas s'est rendu l'homme nécessaire, le seul capable de gouverner le pays puisqu'il a la force en main. Ai-je eu tort d'appeler son gouvernement *obscur ?*

Il faut convenir d'un fait, c'est que, physiquement parlant, Rosas n'a pas fait autant de mal qu'il aurait pu en faire, armé de ses terribles facultés extraordinaires; mais ce fut moins l'effet d'un bon naturel que d'une politique astucieuse. Son ambition a percé dès long-tems sous les

dehors d'un faux désintéressement. Ses fonctions ayant cessé de droit en décembre 1832, ses partisans, toujours en force dans la salle des représentans songèrent à le réélire; mais cette fois, *sans facultés extraordinaires*, puisque le motif qui les avait fait accorder en 1830 n'existait déjà plus; quelques représentans montrèrent en cette occasion plus d'énergie qu'on ne pouvait s'y attendre. Rosas déguisa mal son dépit: il se flattait que l'usage *modéré* qu'il avait fait de ses *facultés*, engagerait ses partisans à les lui conserver; mais quelques-uns de ses *Sequaces* lui tenaient rancune de son peu de libéralité envers eux; ils commencèrent à croire que la fédération n'était pas la foi de Jésus-Christ (*la fé de Cristo*), comme le parti jésuitique avait voulu le persuader au peuple et du moment que le prestige s'évanouissait, qu'on refusait de reconnaître à ce chef une mission divine, on redoutait avec raison l'abus qu'il pourrait faire de son pouvoir illimité. Rosas refusa par trois fois les nouvelles fonctions qu'on lui offrait; il alléguait pour principales raisons qu'un *pasteur* comme lui, privé des connaissances nécessaires pour bien diriger les affaires de l'état, devait retourner aux champs d'où il était sorti; que Dieu était témoin de son peu d'ambition et que d'ail-

leurs sa santé lui faisait une loi du repos qu'il avait bien acquis par les services rendus à la patrie. Il fallut bien se conformer à son *irrévocable résolution* et nommer un autre citoyen. Toutefois il proposa pour son successeur, ce général Don Ramon Balcarcé dont j'ai déjà parlé, créature qu'on lui croyait dévouée et que pour ce motif on appelait plaisamment le *capataz* [1] de Rosas. Balcarcé a trahi sa cause en se mettant à la tête du parti *schismatique* formé nouvellement entre les fédéraux eux-mêmes ; car pour les unitaires, ils attendent patiemment que les fédéraux soient aux abois pour réorganiser leur pauvre patrie.

Loin de se retirer dans ses *estancias*, à l'imitation du classique Cincinnatus, Rosas prétexta, pour garder les armes en main, une guerre contre les Indiens, laquelle n'eut d'autre résultat que de prouver à ceux-ci la faiblesse des Argentins. Il alla camper sur les bords du Rio Colorado, en Patagonie; il y passa l'hiver de 1833 à faire des proclamations à ses soldats, à guerroyer avec les Indiens qui se riaient de lui, et dès qu'il apprit

[1] *Capataz*, est un contre-maître; un maître-valet. Dans tous les établissemens de campagne et de ville, il y a des *capataces* pour diriger les ouvriers.

la trahison de Balcarcé, il s'empressa de venir le châtier, mais celui-ci avait pris la fuite avec ses complices.

On offrit de nouveau le gouvernement à Rosas et de nouveau il refusa. On lui vota dans la chambre des représentans une superbe épée d'or, enrichie de diamans, à l'occasion de ses brillans succès en Patagonie!... On fit plus, on lui offrit une île d'une étendue assez considérable vers l'embouchure du Rio Colorado, avec des habitans, des bestiaux, etc., le tout pour lui et les siens. Mais Rosas, dont la fortune est déjà immense, rejetant avec un désintéressement remarquable, des présens qu'il croyait être bien au-dessus de son mérite, demanda tout simplement à la chambre des représentans de Buénos-Ayres, pour lui et les chefs qui l'accompagnaient, un petit terrein de soixante lieues carrées, dans la partie de la province qu'il choisirait!...... Que vous semble du désintéressement? trois mille six cents lieues de superficie, au lieu d'une île dans un fleuve! Bolivar, Sucre, San-Martin ou Santa-Anna auraient eu plus de pudeur, certainement [1].

[1] Le pouvoir exécutif a proposé à la salle des représentans de voter *cinquante lieues carrées*, sur la marge Orientale du ruisseau *el Sauco Grande* : voyez la *Gazette Mercantile* du 9 août 1834.

Enfin Rosas est encore le maître du pays, et il le sera long-tems, à moins qu'il ne lui arrive ce qui ne pouvait échapper à Quiroga.

En résumé, Rivadavia, auquel on ne peut adresser d'autre reproche que celui d'avoir voulu rendre sa patrie *virile* avant l'âge de *puberté*, Rivadavia aurait fait de Buénos-Ayres une nouvelle Athènes.

Rosas, avec des mœurs austères et peu d'éducation, en eût volontiers fait une Lacédémone, mais la coterie qui l'entourait et le protége encore ne fera de Buénos-Ayres qu'une cité espagnole.

CHAPITRE X.

BUÉNOS-AYRES.

État social. — Mœurs. — Coutumes.

—

Je dirai peu de chose ici des habitans de la campagne ou *Gauchos,* qu'on peut classer à beaucoup d'égards, avec les *bédouins* d'Alger, les

sertanejos et les *mamalucos* du Brésil, ou même les *zambos* de la Colombie. La description de leurs mœurs nous conduirait trop loin en ce moment, et j'ai encore bien des observations à faire dans Buénos-Ayres avant d'entreprendre l'excursion de l'Uruguay; je renvoie donc le lecteur à la suite de mon voyage dans la Banda-Oriental et le Rio-Grande, où, en parlant des Gauchos de ces contrées, je les comparerai avec ceux de Buénos-Ayres; il y sera aussi question de la manière de vivre en campagne, de voyager par terre ou par eau, des productions de la nature et de l'art, des curiosités, etc.

On a déjà vu, au chapitre huitième, de quels élémens se compose la population de ce pays; j'ajouterai que, dans les villes, malgré l'affluence des Anglais, des Italiens, des Allemands et des Français, on y suit encore, plus ou moins, les usages espagnols, plutôt par la force de l'habitude que par sympathie. Ceux qui habitent la campagne vivent disséminés dans les pâturages ou fermes pastorales appelées *estancias*, ou dans des bourgades peu peuplées.

La propagation étonnante des chevaux et des bœufs *européens*, soit domestiques, soit devenus

sauvages dans ces immenses plaines [1] et l'usage presque exclusif de la viande pour nourriture, ont dû nécessairement exercer une influence directe et permanente sur le caractère, les habitudes et les inclinations de ces peuples, en leur imprimant un cachet d'originalité qu'ils conserveront sans doute encore long-tems, à moins qu'on ne se décide à adopter les plans de Rivadavia pour les colonisations intérieures, et les progrès de la navigation des rivières. Cette grande facilité de subsister *presque sans travail*, de se vêtir avec le *produit* de la dépouille d'un bœuf, cette vie errante et vagabonde, faisant naître en eux l'esprit d'insubordination, sont à leurs yeux autant de conditions *sine quâ non* d'indépendance.... mais d'une indépendance plutôt *sauvage* que d'une indépendance raisonnablement calculée pour arriver au bien-être que procure la civilisation....

Cette habitude de liberté physique ferait précisément, qu'aucun gouvernement monarchique ne pourrait se maintenir chez ces peuples et

1 Les chevaux se multiplièrent si rapidement dans les *Pampas* que dès l'année 1568, c'est-à-dire 33 ans après la première fondation de Buénos-Ayres, les *Araucanos* possédaient déjà plusieurs escadrons de cavalerie dans leur armée.

même qu'une organisation régulière, tardera encore à s'y établir; car l'idée d'*obéissance* chez les Gauchos tient en quelque sorte de celle du sauvage, suivant instinctivement celui d'entre sa tribu qui sait en imposer aux autres par des facultés physiques surnaturelles. C'est ainsi que les Gauchos *obéissent aveuglément* à Rosas; ou à tout autre qui, comme lui, sait manier le *lazo las bolas*, et le *cuchillo* [1] avec une dextérité comparable à celle d'un Indien *Pampa*. Toutefois, il ne faut pas que l'adresse du chef se borne là, car il ne manquerait pas de rivaux; il faut encore qu'il soit le meilleur écuyer (*ginete*); qu'il sache monter à poil nu, sans selle, sans frein, le premier cheval indompté qui lui est offert; il faut, qu'armé de ses éperons-monstres à larges et longues mollettes, et monté au-dessus d'un portail ouvert, il ait l'habileté de sauter et de se tenir sur le cheval qu'on en fait sortir au galop... Il faut qu'il ne craigne pas de descendre une côte, quelque rapide qu'elle soit, sur un cheval lancé ventre à terre; il faut..... que vous dirai-je encore? il faut mille prouesses, que Franconi lui-même ne ferait certainement pas, mais que le général Rosas sait faire! Or, un *monarque* qui

[1] Couteau-poignard.

n'aurait à leur montrer que des jongleries diplomatiques ou judiciaires, avec des parades de cour, ne pourrait prétendre à l'honneur de commander ou de gouverner de tels hommes.

Il est juste cependant de faire observer que parmi ces pâtres, ceux de la *province de Buénos-Ayres*, de la *Banda-Oriental*, d'*Entre-Rios*, de *Santa-Fé* et même de *Cordova*, vivant loin des femmes, au milieu d'immenses solitudes, sont les plus abrutis et les plus vicieux, tandis que les paisibles bergers du *Tucuman* et de tout le *haut-pays*, qui vivent réunis en petites peuplades, offraient partout, avant les guerres qui ont désolé ces vastes plaines, et offrent encore en beaucoup d'endroits, les mœurs innocentes de l'antique Arcadie. « De jeunes couples, dit un géographe célèbre, y improvisent même au son d'une guitare, des chants alternatifs dans le genre de ceux que Théocrite et Virgile ont tant embellis. » J'ai employé assez long-tems, dans l'établissement industriel que j'avais formé à Buénos-Ayres deux *peones* (journaliers) du Tucuman, qui ne chantaient jamais que de cette manière et toujours en s'accompagnant de la guitare.

M. le baron de Humboldt a observé que les

anciennes colonies espagnoles n'étaient pas dans des circonstances aussi favorables à leur émancipation que les colonies anglaises [1] ; cela est incontestable, si l'on entend parler des lois civiles et religieuses qui régissaient les unes et les autres avant leur indépendance. « Car tandis que les nations européennes s'éclairaient, s'élevaient, se fortifiaient, dit Raynal, l'Espagne les regardait d'un œil stupide et superstitieux, sans vouloir rien emprunter d'eux. Un mépris décidé pour les lumières et les mœurs de ses voisins, inspiré par les souvenirs d'anciens succès, formaient la base de son caractère et de sa législation. » Il est certain que, malgré les efforts que les créoles espagnols ont faits pour se soustraire au despotisme monacal, à celui de l'inquisition, ainsi qu'aux exigences de l'Espagne, il est toujours resté parmi le peuple certains préjugés, certaines superstitions, germes trop enracinés et trop bien cultivés par une nation fanatique, pour ne pas étouffer à leur naissance les principes civilisateurs qu'on a pris soin de semer chez les Argentins [2]. Mais, à part les lois que Rivadavia songeait sérieuse-

[1] Voyage *aux régions équinoxiales*. Int.

[2] Ceci doit s'entendre du peuple des villes ; car celui de la campagne (les *Gauchos*) n'ont d'autres préjugés que ceux qui naissent d'une vie purement animale, presque sauvage.

ment à mettre en harmonie avec la nouvelle organisation du pays, les mœurs des colons espagnols, surtout dans cette partie de l'Amérique, s'adaptent mieux aux formes républicaines que celles des colons anglais; elles ne pourraient même s'accommoder d'une autre forme de gouvernement, par les diverses raisons déduites plus haut. On trouvera bien, dans la république argentine ou dans celle de l'Uruguay, quelques chefs ambitieux qui voudront dominer sur le pays, mais on n'y remarquera pas comme aux États-Unis, cette tendance à l'aristocratie qui ramènera peut-être un jour ce gouvernement aux formes monarchiques. Je désire me tromper, mais je crois, parce que j'ai pu observer, que les États-Unis de Nord-Amérique seront plus tôt ingrats envers leur *chère déité* que les États de l'Amérique du Sud....

Examinons plus attentivement les mœurs et coutumes de Buénos-Ayres :

Quand j'arrivai dans cette ville, j'allai m'installer dans la *Fonda de Francia* (hôtel de France) où je trouvai grand nombre de compatriotes; le capitaine Soret y logea aussi. Je fus étonné de la nudité des appartemens et du peu de propreté

qui y régnait; mais ce fut bien autre chose, quand, la nuit, je me trouvai envahi, sur mon lit de sangle (*catre*), par des myriades de puces et de punaises qui me dévoraient!... A l'heure du dîner la table-d'hôte, occupée par vingt-cinq ou trente Français, fut couverte de viandes arrangées à toutes sauces; cette vue m'ôta entièrement l'appétit : d'énormes pièces de boeuf occupaient le centre de la table, tandis que les côtés étaient flanqués de cotelettes, de grillades, de hachis, puis encore des hachis, des grillades et des cotelettes... Comme je m'étonnais de cette profusion de viande (il pouvait y en avoir soixante-quinze livres sur la table!) on me dit que l'*arroba* (quart de quintal ou vingt-cinq livres) valait en ce moment *une piastre papier*, environ quinze sous! et que désormais il fallait me résigner à m'en repaître comme les autres, sous peine de pâtir, par cette raison que les légumes n'étaient pas cultivés, que le poisson ne valait rien et que le pain était fort cher; et en effet je remarquai sur la table, à côté de ces quartiers de boeuf qui me dégoûtaient, des petits pains ronds de la grosseur d'une pomme de reinette!

Comme je me plaignais du peu de propreté de cette *fonda*, tenue cependant par une fran-

çaise mariée à un espagnol, on me répondit que c'était le meilleur hôtel, après celui de *Smith*, Anglais, où l'on payait très-cher un service de luxe [1].

La première journée de mon installation fut employée à déballer mes fusils, pistolets, couteaux de chasse et munitions, et à les mettre en état de service ; ce n'était pas sans raison que je prenais ces précautions, comme on va le voir : pendant la nuit il y eut une émeute, causée par l'arrivée prochaine de *Quiroga*, lequel n'avait échappé que par miracle à la déroute qu'il venait d'essuyer dans l'intérieur. La populace, ou plutôt une poignée de gens du bas peuple, excitée, peut-être payée par les fédéraux, parcourait la ville en brisant les vitres des unitaires et proférant des cris sinistres tels que *mueran los unitarios ! mueran los Franceces !*.. Ces dernières vociférations nous intéressaient plus que tout le reste ; nous en étions redevables à M. Mandeville, dont les *tergiversations* avaient compromis tous les Français de la ville et de l'intérieur, ainsi qu'à M. le vicomte Cornette de Venancourt qui avait

1 Depuis il s'est établi d'autres *fondas*, ainsi que des restaurans, dans lesquels on est beaucoup mieux servi et à meilleur marché, conséquence naturelle et de la rivalité.

brûlé, tout récemment, pendant la nuit et *par surprise*, les seuls navires de guerre de la république... Ce fut encore une des nombreuses maladresses de notre consul de faire agir si brutalement le commandant de la station, dans un moment où les Argentins étant exaspérés, avec raison, contre nous, par notre intervention *à main armée dans leurs disputes*, il fallait au contraire user de prudence et de ménagemens afin de calmer l'affervescence populaire. Sans la sage conduite deschefs fédéraux (et je me plais à leur rendre cette justice), les Français eussent pu être égorgés chez eux, et le consul le premier [1]... A l'approche de Quiroga, notre ennemi déclaré, la populace avait redoublé d'audace et nous insultait hautement. Cependant comme on s'attendait à ces démonstrations hostiles, chacun se tenait sur le qui vive, prêt à rallier ses compatriotes les plus voisins; tous les Français logés dans la *fonda*, étaient bien armés; dès les premiers cris, ils s'étaient transportés sur la terras se, (azotea) où ils se tenaient résolument sur la défensive. Quant à moi, relégué au fond d'une seconde cour, avec mon préparateur, je n'entendis rien

[1] Le consulat était à cette époque, calle de la Florida, au centre de la ville.

de ce qui se passa dans la maison. On me dit le lendemain qu'on n'avait pas jugé nécessaire de me réveiller, les factieux s'étant bornés à crier et à briser les vitres de droite et de gauche sans toucher à la *fonda;* l'attitude guerrière de nos hôtes leur en avait imposé. Le lendemain j'allai voir le consul et lui exprimai mes craintes;— il me répondit qu'en cas d'émeute sérieuse, les Français devaient se rallier au pavillon (*in illo tempore* c'était encore le drapeau de la légitimité) ; qu'il avait des armes et qu'on se défendrait...... triste alternative !!— Il ne réfléchissait pas seulement s'il y avait possibilité de se rallier ; on eût été égorgé, assommé, avant d'avoir parcouru trois cuadres [1]. Heureusement la police prit des mesures énergiques et l'hostilité se borna à des insultes verbales. A l'entrée de Quiroga il y eut bien quelques coups de sabre de donnés à plusieurs Français, entr'autres à M. Seris, mais ces Messieurs ne devaient s'en prendre, suivant le consul, qu'à leur curiosité qui les avait portés sur le passage de la *plebe.*

L'insouciance apparente de M. Mandeville, m'avait rassuré un peu; je compris qu'on était

[1] J'ai déjà dit qu'un traité de commerce eût évité ce qui est advenu.

habitué à ces émeutes et qu'il fallait se résigner à recevoir dans la ville un coup de couteau, à être boulé ou enlacé dans la campagne, comme un bœuf, avec le même sang-froid, la même philosophie que le consul affectait... Fermement résolu à me conformer aux usages du pays, je me confiai à ma bonne étoile, et je me mis à parcourir la ville dans tous les sens.

Le spectacle qu'offre son intérieur, change trois fois par jour : autant il est animé le soir et le matin, autant il est morne et triste à l'heure de la *siesta*, c'est-à-dire depuis deux heures jusqu'à cinq, au moins pendant les chaleurs. A cette heure de repos tout est fermé, les affaires sont suspendues, les places sont désertes et l'on ne voit le long des rues que des *changadores* [1] étendus à terre le long des *veredas* [2] où ils dorment, après leur dîner, jusqu'à ce que les affaires reprennent leurs cours. En ce moment de léthargie, la ville de Buénos-Ayres n'est pas du tout attrayante. Ce qui vous aurait enchanté le soir, ce qui vous eût étonné le matin, a disparu derrière le rideau pour faire place à la monotonie, au silence de la mort. Vous ne voyez dans

[1] Journaliers ou portefaix.
[2] Trottoirs.

la poussière semblable à de la cendre, ou par des têtes de bœuf, de cheval, et même des carcasses entières de ces animaux; heureux encore si vous ne vous trouvez pas tout-à-coup arrêté par le cadavre de quelque animal en putréfaction [1]!... Des *cercos de tuna* [2], de vastes *corralones* [3] quelques maisons basses, composent des cuadres entières, à l'angle desquelles, appelé *Esquina*, on rencontre presque toujours une *pulperia*, espèce d'échoppe et de cabaret, tout à la fois, à la porte de laquelle s'aperçoivent des chevaux de Gauchos, attachés à un poteau, tandis que leurs maîtres jouent aux cartes, *a escondidas*, c'est-à-dire en cachette, pendant que les *celadores* font la *siesta;* car on a prohibé sévèrement le jeu de carte (*baraja*) appelé *monte*, pour lequel ils sont si passionnés qu'ils jouent souvent jusqu'à leur chemise; heureux quand le jeu finit sans querelle! dans ce cas, elle se vide sur la place même, avec le long couteau dont ils sont toujours armés. Profitez de l'occupation des Gauchos, pour passer inaperçu, si vous tenez à n'être

[1] Une grande preuve de la salubrité de l'air dans cette contrée c'est qu'il n'y a jamais de maladies pestilentielles; ce dont on s'étonne avec raison, à la vue de tant de matières animales en décomposition....

[2] Enclos de cactus-cierges du Pérou.

[3] Grandes cours.

muy hermoso! volveremos otro dia, si acaso...» Les commis de magasin ont affecté beaucoup de politesse, mais ils n'ont pas perdu de vue les *criadas*, car il arrive assez fréquemment, *au dire des tenderos*, que des Portenas peu scrupuleuses, profitant d'un moment où la foule encombrant une tienda les commis ne savent de quel côté tourner la tête, font passer à leurs suivantes des pièces d'étoffes riches, ou tout autre objet dont elles ont envie. — Je vous préviens que je ne prends pas sur moi la responsabilité de cette inculpation; je vous la donne comme un *on dit*, par amour pour l'exactitude dans la narration, uniquement. Du reste ce ne serait peut-être qu'un dédommagement, une faible compensation des sacrifices, du *dévouement* de ces jolies senoritas envers des ingrats.... Car il faut que vous sachiez que les *tenderos* (commis de magasin) sont *muy pillos* [1]; mais aussi, comme dit le proverbe espagnol, que les Argentins ont adopté : « *A pillo, pillo y medio!....* »

La foule des promeneurs augmente, les colonnes atmosphériques sont tenues dans une vibration continuelle, par des propos galans qui cha-

[1] Bien fripons. Ce mot s'emploie dans le sens de *roué*, *rusé*, *fin*, *adroit*, *habile à tromper*.

touillent agréablement le tympan de votre oreille; voyez ce nouveau groupe s'avançant, et au milieu cette superbe personne portant fièrement, mais avec majesté, une tête ornée de roses et d'un magnifique *peineton!* Ne dirait-on pas de Calypso au milieu de ses nymphes? Ecoutez..... c'est la belle Mariquita, surnommée la *estrella del sur!* Cette foule de jeunes gens, dont la conversation est si animée, ne la laissera pas passer sans lui adresser ses hommages. Elle est au milieu d'eux; c'est à qui s'empressera autour d'elle. Voyez avec quelle grâce charmante, avec quelle aisance elle répond à chacun d'eux en le désignant par son nom. La foule grossit, car Mariquita subjugue tous les cœurs..... Étrangers ou Portenos, tous briguent l'honneur de s'en faire remarquer. On la complimente sur la grâce qu'elle a déployée dans la dernière *tertulia* [1], en dansant divinement un *cielito* et la *montonera* [2]. A l'aide de sa mère, de ses cousines, de ses tantes et des criadas, Mariquita parvient à se dégager de la foule de ses adorateurs; la voilà qui se dirige du côté de la *Alameda*; suivons le flot qui nous emporte. Comme elle reprend sa dignité! son port de

[1] Soirée dansante.

[2] Sorte de menuet sauté, dans lequel la danseuse imite les castagnettes avec les doigts. Cette danse est tout-à-fait ravissante.

reine!... Vous la croiriez fière, inabordable, dédaigneuse; eh bien, pas du tout! c'est la meilleure personne qu'on puisse voir; elle a de la sensibilité, de l'enjouement, de la naïveté, mais elle s'aime par-dessus tout!.... Elle n'a encore donné son cœur à personne; elle ne le donnera peut-être jamais, surtout si elle épouse un étranger, (une Portena refuse rarement un étranger); mais s'il arrive qu'elle en dispose, mariée ou non, ce dont on ne peut pas répondre, heureux le mortel qu'elle aura choisi!... car plus d'un *Porteno* lui appliquera, en soupirant, ces charmans vers de Quintana :

« Feliz aquel que junto à ti suspira,
« Que el dulce nectar de tu risa bebe,
« Que a demandarte compasion se atreve
« Y blandamente palpitar te mira!!![1] »

[1] Quoi que la suavité de ces vers ne puisse être rendue par la traduction, voici comment j'ai osé les paraphraser :

Trop heureux le mortel qui près de toi soupire,
Qui, s'enivrant d'amour et de ton doux sourire,
Compassion de sa flamme ose te demander.....
Et te sent, dans ses bras, doucement palpiter!

Pour consoler le lecteur de ma mauvaise traduction je vais reproduire ce passage de l'épître de Voltaire à Mlle Gaussin. (Imitation de Sapho.)

« Heureux cent fois le mortel amoureux,
« Qui tous les jours, peut te voir et t'entendre,

Je vous vois déjà ravi à la seule vue de Mariquita, c'est une merveille, vous écriez-vous, haletant et coudoyant la foule de ses admirateurs. — Oui c'est une merveille; mais attendez que nous soyons à l'Alameda et cette merveille s'effacera entre vingt, cinquante, cent Portenas plus ravissantes les unes que les autres.... et qu'on ne me taxe pas de vouloir faire de la poésie aux dépens de la vérité! j'en appelle à tous ceux qui ont séjourné assez long-tems à Buénos-Ayres pour n'être plus sous l'influence de la *prévention* et je *les somme* d'avouer qu'ils n'ont pas vu de femmes plus séduisantes. Celles de Montévideé, seules en Amérique, peuvent leur être comparées; ensuite il faudrait aller en Andalousie, en Italie, en Grèce, en Géorgie ou en Circassie pour retrouver leur type enchanteur. Savez-vous ce qui leur manque pour subjuguer complètement jusqu'à nos volages Français? de l'instruction et quelques *vertus sociales* dont elles n'ont pu avoir l'idée sous le gouvernement qui règne et par le

« Qui voit son sort écrit dans tes beaux yeux ;
« Qui, pénétré de leurs feux qu'il adore,
« A tes genoux oubliant l'univers
« Parle d'amour, et t'en reparle encore!
« Et malheureux qui n'en parle qu'en vers! »

Cette paraphrase est belle, mais ce n'est pas Quintana.

tems qui court ; aussi ne leur en fais-je pas un crime !

L'*Alameda*, où j'ai débarqué, où tous ceux qui ont visité le pays ont débarqué comme moi, est le rendez-vous du beau monde, le soir, pendant l'été, et l'après-midi des jours de fête dans toutes les saisons. L'Alameda, proprement dite, n'est pas très-étendue ; elle n'occupait qu'une cuadre à mon arrivée ; depuis elle a été augmentée du double, mais il y a à la suite un chemin qui se prolonge très-loin, en longeant la côte peu élevée de la ville ; c'est ce qu'on appelle le *Bajo* [1]. Ce lieu est un des plus agréables à fréquenter à cause de la fraîcheur, de la pureté de l'air qu'on y respire et de la variété d'objets qui en composent la perspective ; car on est en face de la rade, toujours couverte de bâtimens pavoisés. Le lieu de débarquement est rempli de cha-

1 Prononcer *ba-hò*, avec une forte aspiration du gosier. Ce mot désigne un terrein bas. — Le *j* (appelé *Jota*), devant toutes les voyelles et le *g* devant *e* et *i*, ont un son guttural comme dans *bajo*, qu'on ne peut saisir qu'après beaucoup de tems passé dans le pays. C'est à-peu-près la seule difficulté qu'offre la belle et riche langue castillane, mais aussi c'est une difficulté insurmontable pour beaucoup de personnes et l'occasion de rire à *carcajadas* (à gorge déployée) pour les porteñas, lesquelles prennent plaisir à faire prononcer aux étrangers certains mots prêtant à l'équivoque, par l'embarras qu'ils éprouvent à prononcer la *Jota*.

loupes, de longues et légères pirogues appelées *baleinières* et des nombreuses charrettes du pays avec leurs grotesques conducteurs; l'intervalle assez large séparant le chemin des eaux du fleuve est rempli par une pelouse toujours verte; le coteau ou la petite falaise formant la côte, est occupé par des maisonnettes, des chantiers ou des jardins; le sud est fermé par un horizon lointain laissant reposer la vue sur les massifs de saules de la Boca; le nord nous montre, en face du Cuartel et des quintas du *Retiro*, les nombreuses et curieuses charrettes du Tucuman, de Salta, de Cordova et de Mendoza, toutes rangées sur une même ligne, avec leurs familles nomades groupées flegmatiquement sur le gazon en face du *costillar* ou du *matahambre* [1], rotissant au bout d'une broche piquée obliquement en terre, sur un feu en plein air. A tous ces objets, formant le fond du tableau, viennent concourir une foule de promeneurs indigènes, d'étrangers cosmopolites, en voitures élégantes, à cheval ou à pied, pour l'animer, lui rendre la vie et charmer l'observateur. Communément les promeneurs à cheval descendent par le côté du fort, et, après avoir bien caracolé, bien fait admirer leur grâce

[1] Pièces de viandes dont les Gauchos sont très-friands et dont j'aurai occasion de reparler, ainsi que des charrettes.

à cheval, la légèreté de leur course, après avoir bien *pintado*, comme disent les Espagnols, ils vont remonter la falaise au Retiro pour entendre les fanfares et la belle musique du Cuartel, ou bien ils prolongent leur course jusqu'à l'ancien couvent de la *Recoleta* (actuellement le cimetière) à une demi-lieue au nord, et ils reviennent à travers les quintas rejoindre encore la place du Retiro, puis la rue de *la Florida*, la chaussée d'Antin de Buénos-Ayres, où la vanité de l'écuyer se trouve de nouveau flattée à la vue d'une myriade d'élégantes Portenas placées tout exprès à à leurs fenêtres pour voir rentrer les promeneurs.

Bien entendu, nous n'avons pu jouir de ce panorama très-animé, en suivant Mariquita; notre attention a dû être détournée par les propos galans, les traits fins et spirituels qui circulent, entraînés dans un gaz magnétique dont nous sommes pénétrés, enivrés, ravis, sans trop chercher à nous en défendre. C'est le privilége des beaux climats, des ciels sans nuages, sans vapeurs malsaines, de disposer l'ame à envisager la la vie sous des couleurs moins sombres; ce qui a fait dire à Madame de Staël que le soleil comme la gloire, réchauffe *même* la tombe. « Dans le Midi, ajoute-t-elle, on se sert si naturellement

des expressions les plus poétiques, qu'on dirait qu'elles se puisent dans l'air et sont inspirées par le soleil.[1] ». Madame de Staël disait cela de l'Italie, mais cette pensée, pleine de justesse, trouve son application à Buénos-Ayres plus qu'ailleurs. La belle langue castillane, aussi bien que l'italienne, se prête merveilleusement à l'expression des sentimens les plus tendres, comme les plus généreux; elle fournit en même tems les propos les plus séduisans, les plus mielleux, les plus susceptibles de vibrer harmonieusement jusqu'au cœur comme les expressions les plus terribles, les plus foudroyantes. Aussi presque tous les Espagnols sont *poètes* et improvisent admirablement des vers qu'ils chantent en s'accompagnant de la guitare ou du piano. J'attribue à cette facilité d'improvisation et à ce langage poétique, commun parmi le peuple, la pauvreté de la littérature espagnole; l'imagination est tout pour eux et l'orgueil qu'ils en ressentent les empêche de se livrer aux études qui feraient certainement des Espagnols les meilleurs poètes et les meilleurs orateurs modernes. Les Lope de Vega, les Iglesias, les Iriarte, les Villegas, les Garcilaso de la Vega, les Cervantes, les Jovellanos sont à la hau-

[1] Corinne.

teur, sinon des poètes italiens, au moins des poëtes, des critiques, et des orateurs français, allemands et anglais. Or, les Argentins, en héritant du bel idiome castillan, ont été doués, en outre, d'une imagination *plus vive* et d'un esprit *plus indépendant;* on a donc droit de s'attendre à leur voir créer une littérature américaine digne de la haute opinion qu'ils ont conçue de leurs facultés intellectuelles.

L'hospitalité est une vertu généralement pratiquée chez les Argentins. Il fut un tems où l'on se disputait, à Buénos-Ayres, l'étranger nouvellement débarqué sur ces plages; il n'avait que l'embarras du choix; du moment qu'il avait élu domicile dans telle ou telle maison, il pouvait se regarder comme étant de la famille, et comme tel, agir en toute liberté. On garde à présent plus de réserve dans les démonstrations d'urbanité; on n'observe plus, à beaucoup près, le même empressement, à moins d'une bonne recommandation. Les étrangers ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes de ce changement subit; ils ont abusé, d'une manière *dégoûtante*, surtout dans ces dernières années où l'on a vu déborder à Buénos-Ayres *le trop plein de notre civilisation*, des lois sacrées de l'hospitalité. Cependant, on

peut être assuré d'être accueilli avec bienveillance et bonté dans toutes les maisons de la ville, à quelle classe que l'on appartienne; il suffit de se comporter avec décence pour être introduit partout.

Pour donner une idée de la manière dont s'exerce encore l'hospitalité à la ville et à la campagne, malgré les torts d'un très-grand nombre d'étrangers, je citerai ce qui m'arriva la première année de mon séjour à Buénos-Ayres, et l'on me pardonnera, j'espère, de parler de moi en faveur de l'importance du sujet :

Au moment où la fermentation des esprits était à son comble par la défaite du général Quiroga, je formai le projet d'aller passer trois jours au village de *Quilmes*, avec mon préparateur, dans le but d'y chasser et d'explorer la campagne. Toutes les personnes à qui j'en parlai se récrièrent sur l'imprudence que j'allais commettre; M. Faustino Lezica, lui-même, auquel j'étais recommandé, eut la bonté de me faire dire qu'il ne me conseillait pas de donner suite à mon projet. Je ne tins aucun compte de toutes ces observations, tant j'avais le désir d'aller faire ma moisson d'oiseaux. Je partis un matin, à pied, avec

Gamblin, tous deux armés jusqu'aux dents et bien résolus à nous défendre en cas d'attaque. Outre nos fusils à deux coups, nous avions chacun une paire de pistolets dans nos carnassières et des couteaux de chasse au côté; j'avais obtenu une permission de la police pour être ainsi armé.

Nous traversâmes *Barracas*, puis les *Saladeros*[1], puis nous entrâmes en chasse dans les vastes plaines marécageuses qui s'étendent sous les petites collines de Quilmes, sans être inquiétés par qui que ce soit. Après avoir chassé toute la journée, par une chaleur suffoquante, nous nous acheminâmes, vers le soir, au village, afin d'y chercher un gîte, pensant qu'il y avait au moins une auberge. Notez bien que je ne savais pas un mot d'espagnol! Gamblin seul, ayant fait la glorieuse campagne d'Espagne, en 1823, comme enfant de troupe, en avait retenu quelques locutions usuelles. — C'est égal, nous avançons bravement, l'arme à volonté, au milieu des chardons et des ranchos du village en demandant une *posada* (auberge). Il était bien facile de s'apercevoir à notre costume et à notre *baragouin* que nous étions nouvellement débarqués.

[1] Etablissemens où l'on tue les bœufs et les vaches pour en faire sécher les peaux, saler la viande et même les cuirs.

—Un brave *pulpero*[1] indigène eut pitié de notre embarras; il nous fit signe d'approcher : « Il n'y a pas de *posada* ici, dit-il, mais si vous voulez vous accommoder d'un mauvais gîte et de notre triste ordinaire, disposez de la maison; *elle est à vous* ». Cela dit, il nous offrit un *cigarrito* de papier, en signe d'amitié, et nous introduisit auprès de sa famille, dans une pièce voisine. Sa femme était basanée, mais il avait des enfans blancs et de traits réguliers; sa fille aînée, âgée de quatorze ans, était à nos yeux une beauté. Nous en fûmes accueillis avec un empressement et des soins vraiment touchans. Bref, nous restâmes trois jours et trois nuits à Quilmes, chez ce bon pulpero, sans qu'il voulût accepter, à notre départ, d'autre rétribution que celle de la valeur du pain et du vin dont nous avions fait une assez grande consommation.

Je ne dois pas omettre une circonstance qui prouve jusqu'à quel point va la patience et l'indulgence des autorités locales. Dès le soir de notre installation chez le pulpero, nous voulûmes

[1] Propriétaire d'une *pulperia*, cette échoppe-cabaret dont j'ai déjà fait mention. Dans la campagne on trouve en outre dans ces boutiques de la mercerie, de la quincaillerie et mille bagatelles à l'usage des Gauchos

aller chasser aux *vizcachas*[1], (genre de rongeurs voisin des *chinchillas*, très-abondant partout dans ces campagnes), au lieu d'aller en dehors, nous nous arrêtâmes sur la place du village, où nous vîmes des terriers. Nous tirâmes quelques coups de fusil; mais l'obscurité était si grande qu'il fallut abandonner la partie. Nous y retournâmes le lendemain de meilleure heure... quelle fut notre surprise de trouver tous les trous bouchés! je réfléchis alors sur notre imprudence et je me trouvai heureux que le juge-de-paix fût un homme pacifique. Combien de maires et de juges-de-paix dans nos villages ou nos cantons, n'auraient pas pris la chose sur ce ton!....

Le second exemple d'hospitalité sera pris en ville. J'avais pour voisins immédiats, dans la *calle de las Piedras*, où était mon établissement, une famille très-respectable qui m'avait fait l'honneur de me prendre en amitié, au point que j'étais grondé sévèrement quand huit jours se passaient sans me voir. Je tombai malade, et si sérieusement, qu'on désespéra quelque tems de me sauver; eh bien! pendant près de deux mois que je fus alité, la senora dona Ramona H.......

[1] *Callomys viscacia*, Geoff. St-Hilaire.

eut l'extrême bonté de me soigner comme son propre fils; de m'assister la nuit comme le jour; ses filles, sa soeur, venaient souvent pour me distraire, et quand je fus en convalescence, grâce à leurs soins assidus, ainsi qu'à l'habileté du docteur Nollet[1], de Nancy, je recevais à chaque instant de leur part quantité de mets, de friandises, préparés par ces dames, dans le but d'exciter mon appétit et de flatter mon goût. Je me plais à leur donner ce témoignage public de ma profonde gratitude; le seul que je sois à même d'offrir; mais je suis bien convaincu que c'est aussi le seul que dona Ramona H..... voudrait admettre et qu'elle me *gronderait encore* d'avoir mis le public dans la confidenee.

Après cet hommage, rendu aux vertus hospitalières, nous ne craindrons pas d'entrer dans la maison d'un *porteno*? Suivons encore la foule des promeneurs. — Entendez-vous la guitare raisonner aigrement par la vibration rapide de ses douze cordes de métal? Entendez-vous des ris immodérés, des chants monotones, semblables à

[1] Il y a à Buénos-Ayres soixante-trois médecins, huit chirurgiens, deux sages-femmes françaises, six dentistes, quarante-un pharmaciens, tous reçus après examen par un tribunal de médecine, lequel est aussi chargé de l'inspection des pharmacies.

des psalmodies, interrompus par d'autres chants saccadés sur une mesure très-pressée? Tout ce brouhaha, cette confusion, cette gaîté barbare viennent de la pulperie voisine où un *Compadrito* [1] raclant la guitare fait danser aux nègres ou aux métis une danse immorale appelée *média caná*, en s'interrompant souvent pour avaler une gorgée du verre de genièvre ou de tafia circulant à la ronde. S'il vous prend envie d'allumer votre cigarre dans cette pulperie, quelqu'un vous dira certainement en vous présentant le verre: « *Patron*, faites-moi *la faveur* de boire un coup, » et n'allez pas refuser! — Vous seriez regardé de travers si une fierté déplacée vous faisait hésiter d'y porter les lèvres..... Je vous ai déjà averti qu'on ne veut pas ici d'*aristocratie;* il faut fraterniser: *liberté*, *égalité*..... ou la *mort*! ici plus qu'ailleurs.

Il y a *tertulia* [2] dans cette maison basse dont les deux fenêtres grillées et fermées par des volets en dedans, ne laissent apercevoir aucune lumière; cette maison a peu d'apparence, elle est triste,

[1] *Compadrito* signifie compère, compagnon; c'est un diminutif de *compadre*. On l'applique à une classe de mauvais sujets, de paresseux que l'on peut comparer à ce que le peuple de Paris appelle des *malins*.

[2] Prononcez *tertoulia*.

et pourtant elle est commodément distribuée, richement meublée.

La plupart des maisons de la ville ont trois cours, quelquefois quatre, et de plus un jardin : la première cour porte le nom de *patio primero*, c'est la cour d'honneur, toujours bien pavée, souvent en marbre; la seconde *patio segundo*, c'est la cour des domestiques, encore pavée mais moins proprement tenue, puis la troisième est le *corral* (parc) ou se tiennent les chevaux, les volailles etc; le plus souvent, il arrive que les chevaux sont obligés de traverser la cour d'honneur pour aller au *corral* où ils sont tenus libres, en plein air, jour et nuit. Les appartemens sont ordinairement disposés en carré autour des cours, et ceux des côtés présentent souvent, de la rue, une enfilade de pièces semblable à un dortoir de couvent. La pièce principale (le salon) est spacieuse, toujours plus longue que large, très-élevée; garnie de plusieurs douzaines de chaises nord-américaines, d'un beau piano anglais, d'un tapis idem, d'un sofa en crin, de plusieurs tables de jeu et de consoles sur lesquelles sont placés de magnifiques vases de fausses fleurs, des candelabres, ou des chandeliers simples, en plaqué. Les chambres à coucher des maîtres et des maî-

tresses de la maison, lesquelles sont loin d'être ici, comme au Brésil, en Angleterre, ou en Turquie, un sanctuaire *impénétrable* et *mystérieux*, sont encombrées par un immense lit de six pieds carrés, très-élévé, orné de rideaux de soie gracieusement drapés, et ce lit est quelquefois placé, comme un catafalque au milieu de la chambre, mais le plus ordinairement sur un des côtés; par un sofa, une élégante commode, un bureau surmonté d'une petite bibliothèque, si c'est une chambre d'homme, et par des chaises américaines. — Quant aux chambres des domestiques et des enfans, elles sont très-simples : quatre murailles blanchies, un *catre* ou lit de camp, recouvert d'un cuir de boeuf, deux chaises communes, une petite table et un vase d'eau composent tout l'ameublement. — Voilà l'intérieur d'une maison opulente. — Celles des classes moyenne et pauvre ne peuvent pas avoir la même élégance: distribuées de la même façon, les murailles au lieu d'être tapissées [1] sont simplement blanchies, il y a toujours dans le salon trois, quatre, ou six douzaines de chaises et un

1 On commence à lambrisser dans les maisons modernes, à faire des armoires et des cheminées, toutes innovations dues à nos ouvriers. On profite, d'ailleurs, par toute l'Amérique, des progrès rapides de nos arts européens, une innovation utile est adoptée ici bien avant qu'elle soit popularisée chez nous.

sofa, des petites tables, des vases de fleurs et des chandeliers, mais tout cela est nécessairement plus simple, de même que le lit de parade, dans lequel on couche rarement, préférant le *catre* où l'on se jette tout habillé. — Cela donne moins de peine; il n'y a pas besoin de faire le lit. — Il faut qu'une famille soit bien pauvre pour n'avoir pas maintenant un *piano*. Les Buénos-Ayréennes et les Montevidéennes sont aussi bien organisées que les Italiennes pour la musique; mais elle ne se donnent pas la peine d'étudier de la musique écrite (généralement parlant); il leur suffit d'entendre une fois ou deux, un air, une contredanse, une ouverture même pour les répéter soit sur le piano, soit sur la guitare avec la plus grande exactitude. — Elles affectionnent particulièrement la musique italienne et française, mais un penchant irrésistible, leur fait préférer encore les *tristes* Péruviens, les *boleros* espagnols, les *ciêlitos* nationaux qui ne sont pas sans charme. Rien de séduisant comme une portena disant à une autre, en confidence, « *este triste me llevà el alma!* » — Entrons à la *Tertulia :*

Reprenez vos sens; ne vous laissez pas troubler à la vue de cet essaim de femmes séduisantes; ne leur procurez pas la jouissance qu'elles ambi-

tionnent le plus, celle de ravir un cœur *étranger*... On va vous présenter le *maté*, l'inévitable *maté*, pour augmenter votre embarras et l'hilarité de ces dames [1]. Ce n'est pas une chose facile que de prendre le maté, une première fois sans se brûler la langue ou boucher la *bombilla* par une aspiration trop forte !.... Voyez comme ces dames s'efforcent de cacher le rire qui va leur échapper sous le brillant éventail qu'elles portent à leur figure... Allons, ne rougissez pas trop. — Heureusement le bal va s'ouvrir par un *menuet* et vous rirez à votre tour. — Cette danse convient beaucoup à la noblesse et à l'élégante simplicité des Portenas. Les hommes et les femmes, exercés dès leur enfance à ce pas grave et mesuré trouvent l'occasion d'y déployer toutes les grâces naturelles dont ils sont doués ; ils faut avoir leurs formes élégantes, leurs belles proportions, leur aisance et leur fierté pour oser figurer dans un menuet ; aussi

1 Le *maté* est une boissón chaude qui, dans l'Amérique Méridionale, remplace le thé et le café d'Europe ; il se prend par infusion comme le thé. C'est la feuille pulvérisée, fermentée et préparée d'un arbre du Paraguay et des missions de l'Uruguay connue dans le commerce sous le nom d'*herbe* du Paraguay (*Yerba del Paraguay, del Brasil* ou simplement *Yerba.*) On en met une pincée, avec du sucre, dans une petite *courge* à étroite ouverture, on jette de l'eau bouillante dessus et au lieu de le verser dans des tasses, on l'aspire dans la courge même (ou tout autre vase plus riche, qui en a la forme), au moyen d'un petit

combien d'étrangers, ne doutant de rien, pas même de leur tournure, vont se faire moquer d'eux dans cette *tertulia*!..—Outre le menuet, dansé généralement, il y a encore la *montonera*, le *ciélito*, la contredanse espagnole et la contredanse française. Cette dernière se généralise dans la haute société, mais on lui préfère avec raison la *contradanza espagnola* : cette danse est charmante, les portenas en sont folles, et elles abandonneraient plutôt leur grand peineton, conspirateur audacieux, que de renoncer à la *contradanza*.—C'est que là, toutes les ressources de la coquetterie féminine peuvent se déployer sans gêne, sans scandale, sans que personne le trouve mauvais..... excepté les jaloux; mais les jaloux n'ont pas beau jeu avec les portenas! — Pour danser cette contredanse, les hommes et les femmes se mettent sur deux files, les femmes d'un côté et les hommes de l'autre, autant que le salon peut en contenir. Elle est trop compliquée pour que

tube de métal ou de jonc, de huit ou dix pouces de longueur, percé de trous à l'extrémité, comme un arrosoir, pour empêcher que les particules de la plante, n'arrivent dans la bouche. On appelle ce petit tube *bombilla*. Le maté se prend à quelque heure que ce soit, et dès qu'il arrive une visite, une petite négresse l'apporte aussitôt à sa maîtresse, qui l'offre tour-à-tour aux personnes présentes. Les habitans ne pourraient se passer de cette boisson, assez agréable, quoiqu'elle répugne au premier abord.

je la décrive, il suffit de savoir que l'on y va en avant deux, qu'on y fait et refait des tours-de-main, qu'on y chasse et déchasse, qu'on y valse et que, ce qui vaut mieux que le reste, on a le plaisir de presser alternativement dans ses bras toutes ces jolies femmes et de leur faire des déclarations sans qu'elles s'en offensent le moins du monde; seulement elles vous diront naïvement : *tiene dueno* !!!...

A l'exception du peigne, les femmes de Buénos-Ayres et de Montévideo, suivent les modes françaises; il y a un assez grand nombre de modistes, de couturières, de lingères de cette nation, et les journaux de modes de Paris circulent dans tous les boudoirs (ou ce qui tient lieu de boudoirs) des portenas; mais elles ont adopté des couleurs, des dessins particuliers qui s'harmonisent avec leurs goûts et leur caractère. — Les hommes, très-bien faits, de belles manières comme les femmes, suivent indistinctement les modes françaises et anglaises; il y a un grand nombre de tailleurs, très-habiles, de ces deux nations, des bottiers et des coiffeurs faisant d'assez bonnes affaires.

Je suis forcé de quitter mon rôle de Cicerone

ou de diable boîteux, si l'on veut, pour entamer un chapitre plus sérieux, mais non moins intéressant, celui de l'industrie, du commerce et de la navigation; on m'excusera d'enjamber pardessus quelques détails de mœurs qui pourraient piquer la curiosité des lecteurs, mais qui ne sont pas d'utilité réelle.

CHAPITRE XI.

BUÉNOS-AYRES.

Industrie. — Commerce. — Navigation.

On sait déjà à quel genre d'industrie les habitans de la campagne s'adonnent plus volontiers; l'*éducation* et la *propagation* du bétail, lesquelles exigent de leur part un travail bien peu labo-

rieux, puisque la nature et les chevaux sont les grands ressorts qui agissent le plus puissamment dans cette occupation machinale..... L'agriculture n'est en honneur que dans la *Banda-Oriental* et sur quelques points de la province de Buénos-Ayres, non loin de la capitale; encore est-il qu'elle mérite à peine ce nom, par l'imperfection des instrumens aratoires. —Figurez-vous que la charrue de Buénos-Ayres, appelée *reja*, n'est pas autre chose qu'un long pieu de bois recourbé en crochet, lequel déchire inégalement la surface du sol, grâce aux efforts de deux boeufs *mansos*, attelés à l'extrémité supérieure de la *reja!*... Faites-moi le plaisir de me dire si au tems de Janus, à l'époque de cet heureux *âge d'or* dont nous parlent les poètes, où Saturne chassé du ciel par son usurpateur de fils était réduit à enseigner l'agriculture aux peuples du Latium, dites-moi je vous prie si les instrumens étaient plus imparfaits, plus barbares?....

Il fut un tems cependant (admirez la fertilité du sol!) où malgré la culture arriérée des terres, elles produisaient non seulement assez de blé pour la consommation du pays, mais encore il s'en exportait beaucoup au Brésil, et même aux îles de France et de Bourbon. Aujourd'hui

Buénos-Ayres est tributaire du Chili et des États-Unis pour une grande partie du froment qu'elle consomme, et faute d'avoir renouvelé les semences, le peu qui se récolte encore de cette céréale a dégénéré tellement qu'on n'en obtient que du *pain bis*.. Jusqu'à la culture du maïs a été négligée!.. La Banda-Oriental fournit en partie à la consommation de Buénos-Ayres..... Oh! incurie des Argentins! Le sort de vos neveux n'est pas brillant, si vous ne vous hâtez de changer de *système*.

Comme le gouvernement *obscur* n'a pas encore réussi à expulser de la ville le grand nombre d'Européens industrieux, établis depuis longtems, il est quelques arts et quelques métiers qui prospèrent encore, en donnant un peu d'activité au commerce, tels sont : les fonderies de suif, les fabriques de savon, de chandelle, de chocolat, de vermicelle, de yerba, celles de carrosses, de récados (selles du pays), de selles étrangères, de ceinturons, de bahuts, malles etc., de peignes d'écaille et de corne; les boulangeries, la ferblanterie, la chapellerie, l'ébénisterie, l'orfèvrerie, les teintureries, la joaillerie, la matelasserie et la confiturerie, plus deux fabriques nouvelles de cuirs tannés. Tous ces arts et mé-

tiers fournissent au trésor d'assez fortes contributions de patentes et occupent un grand nombre de bras, tant étrangers que nationaux. Parmi ces insdustries il en est qui sont propres au pays, bien qu'elles soient en partie dans des mains étrangères, telles sont : la fonte des suifs, la fabrication du savon, de la *yerba*, (herbe maté); celle de bahuts, de malles, *d'arganas* [1] de matelas et de *lits de camp*.

Le savon de Buénos-Ayres est d'une espèce toute particulière; il se fabrique, ou avec du suif pur, en branche, ou avec des résidus de fonte de suif (cretons et crasses) ou avec le mélange du tout, dans des proportions arbitraires. Il est noir ou rougeâtre, suivant les proportions du suif ou des résidus. Ce qu'il y a de remarquable dans cette fabrication, c'est qu'on emploie pour le durcir la lessive de cendres à *base de potasse*. On est d'abord étonné de voir que la potasse opère ici différemment qu'en Europe, mais on cesse d'être surpris quand on sait que les cendres dont il s'agit contiennent encore un autre sel qui, se combinant avec la potasse, dur-

[1] Sortes de paniers ou de corbeilles de cuir non tanné pour mettre aux bêtes de somme; les repartidores de pain, de savon, de légumes etc., sont pourvus d'arganas.

cit le savon tout autant que la soude. Je ne crois pas qu'on ait encore reconnu la nature de cet alkali particulier. Un habile fabricant, M. Cambacérès, établi depuis long-tems à Buénos-Ayres, a fait plusieurs expériences dans le but de séparer ces deux sels, mais je n'ai pas connaissance qu'il ait obtenu un résultat satisfaisant. La cendre dont il s'agit est le produit de l'incinération de deux plantes abondantes dans les provinces de Buénos-Ayres, Santa-Fé et Entre-Rios, surtout sur les bords du Parana, et connues dans le pays sous le nom de *quionoa* et de *Yuy colorado*. Il s'en fait un commerce assez étendu à l'époque de la récolte; les points d'où on en tire le plus, sont : *San-Pedro* et *San-Nicolas* dans la province de Buénos-Ayres, et la *Bajada de Santa-Fé*.

Il y a déjà bien long-tems qu'on fabrique cette espèce de savon à Buénos-Ayres et à Santa-Fé, mais dans ces derniers tems sa fabrication a éprouvé des améliorations sensibles dues à l'intelligence d'un espagnol européen (don Domingo Rodriguez), lequel est parvenu à monter un établissement sur le pied de ceux d'Europe; depuis on a imité son exemple et cette branche d'industrie est une des plus intéressantes et des plus productives de Buénos-Ayres. Avec cette

sorte de savon, le linge se lave *à froid*, au bord de la rivière, sans qu'on ait besoin d'employer la lessive; seulement pour le linge très-fin, comme la mousseline, la gaze, la dentelle on emploie le savon blanc de Marseille et d'Espagne [1].

L'herbe maté, arrivant du Paraguay, des Missions ou du Brésil, dans des surons, a besoin d'être manipulée avant de servir aux consommateurs; elle a déjà éprouvé sur les lieux de récolte un commencement de préparation par la torréfaction, la fermentation et la pulvérisation; mais cela ne suffit pas. Elle doit encore éprouver une nouvelle pulvérisation et une fermentation plus ou moins longue, afin d'acquérir les qualités requises par les connaisseurs, surtout celle venant du Brésil, laquelle, très-inférieure sous tous rapports à celle du Paraguay, se bonifie singulièrement au moyen de la manipulation dont il s'agit.

Une autre industrie, propre au pays, mais exercée à présent par des étrangers, parce qu'elle

1 Toutes les lavandières de Buénos-Ayres sont obligées, vu le manque de fontaines dans la ville, de se rendre au bord du fleuve, pour laver le linge; la plupart sont des négresses, lesquelles partent le matin avec leur fardeau de linge sur la tête, une pipe ou un cigarre à la bouche et la petite cafetière ou bouilloire à la main pour chauffer l'eau du *mate*. C'est un coup d'œil assez riant que de voir la plage verdoyante couverte dans toute son étendue de négresses et de linge étendu.

exige de grands capitaux, est celle des *saladeros*, établissemens où l'on sale la viande et les cuirs ; c'est ce qu'on appelle au Brésil *charqueadas* : la viande salée qui en sort s'appelle en espagnol *tasajo*, et en portugais *charque*[1]; elle s'exporte au Brésil, à la Havane, aux îles du Cap-Vert, et elle est l'objet d'un commerce actif. Tous les cuirs ne se salent pas; la plus grande partie se font sécher au soleil, en les tenant étendus au moyen de nombreux piquets, à environ six pouces du sol; on appelle cela *estaquear*. La manière dont les cuirs ont été *estaqueados* en fait souvent la qualité : les goûts des commerçans étrangers diffèrent aussi à cet égard, les uns préférant les cuirs étirés en large, les autres en long. Une fois séchés, ces cuirs s'empilent dans de vastes magasins appelés *barracas*, et leur conservation exige des soins de la part de l'entrepositeur public ou particulier appelé *barraquero*; il faut les battre souvent, les marquer, les enduire d'une couche de chlorure de chaux ou d'une autre liqueur préservatrice, etc, etc. Le *barraquero* est sou-

[1] *Charque*, vient du verbe portugais *xarquear* qu'on prononce *charquear* et qui signifie faire le *tassajo*, sécher des tranches de bœuf au soleil. — Suivant M. d'Orbigny *charque* venu de la langue guichua ou des Incas, est corrompu de *charqui* signifiant viande sèche, et désignant aussi figurément une personne très-maigre.

vent un spéculateur sur place; il accapare en tems opportun les produits du pays, tels que cuirs de boeufs ou de chevaux; le crin, le suif, les cornes, la laine de mouton, les peaux de loutre et de chinchilla, etc. Sa barraque est munie d'un poids public, vérifié à certaines époques par des inspecteurs. C'est encore *une des meilleures* industries du pays. Dans ces derniers tems, on a introduit de nouvelles presses à emballer (*enfardelar*) le crin, la laine ou les peaux de mouton et autres; ce qui procure une grande réduction sur le fret par le peu de volume que forment les fardeaux sortant de ces presses. Il est bien à désirer qu'on introduise cette amélioration à Rio-Grande ainsi qu'à Porto-Alègre.

Le commerce de Buénos-Ayres et des provinces de la ci-devant *Union* a beaucoup souffert depuis la guerre du Brésil, il est même loin de présenter aujourd'hui l'état satisfaisant communiqué à nos chambres de commerce en 1825. Les principaux capitalistes, attirés dès l'année 1820 par les promesses d'un gouvernement protecteur, ont dû abandonner leurs vastes projets d'établissemens agricoles ou industriels, de navigation intérieure ou de spéculation mercantile, du moment que la fureur des partis se déchaînant de nouveau,

les passions haineuses, les intérêts privés ont fait place à l'amour de la patrie et du bien public. Les uns ont porté leurs vues civilisatrices, avec leurs capitaux, dans des contrées plus pacifiques où un gouvernement, établi sur des bases plus solides, consolidé du moins, à défaut de législation, par l'opinion d'un peuple raisonnable, industrieux, leur offrait la sécurité, la garantie morale sans lesquelles l'esprit le plus éclairé ne peut donner carrière à ses projets bienfaisans, d'autres ont été ruinés complétement, et ont entraîné dans leur débâcle une foule de malheureux artisans: d'autres enfin végètent encore avec des débris de fortune, en attendant qu'une organisation définitive leur permette d'entreprendre avec certitude de succès quelque opération profitable au pays; mais ce pays méconnaît ses intérêts en persistant à suivre un système d'isolement, paralysateur de toute industrie, de tout commerce.

Cependant, peu de contrées ont plus d'élémens de prospérité que la République Argentine réunie en *corps de nation*, outre que l'immense territoire de ses quatorze provinces[1] est égale-

[1] Celle de Jujuy vient de se séparer de la confédération.

ment propre à la culture des denrées du tropique et de celles que produisent nos départemens; que des canaux naturels, se ramifiant à l'infini, assurent des communications faciles moins coûteuses, que celles par terre, jusques vers les points les plus distans de la métropole; que la propagation facile du bétail est une source inépuisable de richesses, que ces peuples peuvent échanger contre des objets susceptibles de leur procurer des jouissances, ou des commodités inconnues encore pour le grand nombre d'entre eux, mais que les progrès de la civilisation leur feront connaître et comprendre, outre, dis-je, tant de moyens qui pourraient être mis en jeu à l'aide de l'industrie et des capitaux étrangers, Buénos-Ayres, l'orgueilleuse Buénos-Ayres, si avilie maintenant par son apathie intolérable, possède l'immense avantage de pouvoir devenir, sous un meilleur gouvernement, l'entrepôt général, non-seulement de toutes les provinces de la confédération, mais encore du Paraguay, de la Patagonie, et même de la riche et prudente Bolivia, si le projet de navigation et de colonisation sur les rivières *Bermejo* et *Pilcomayo* vient à se réaliser! Il y a là des sources inconnues, *mais réelles*, *mais fertiles de richesses*, pour tous les peuples, quand l'*obscurantisme* cessera de régner

sur les malheureux Argentins. Un ouvrage, publié à Buénos-Ayres, en 1833 [1], démontre jusqu'à l'évidence l'avantage incalculable qu'il y aurait pour les provinces de la Plata et pour la république de Bolivia à faire un traité d'alliance et de commerce, entre elles, dans le but de faciliter cette navigation intérieure, au moyen des bateaux à vapeur, ou de tous autres que les compagnies jugeraient convenables d'employer. — L'auteur de cet ouvrage, d'un haut intérêt, après être entré dans de nombreux détails géographiques et descriptifs sur le vaste pays du Chaco, sur sa population d'aborigènes, ses productions naturelles, l'histoire de sa conquête, tentée à plusieurs reprises par le Paraguay et le Pérou; avant d'entrer dans les détails du plan d'association proposé pour la colonisation, et après avoir démontré l'utilité de la navigation intérieure, s'exprime ainsi :

« Quand cela se réalisera, si en même tems,
« les obstacles et les restrictions de l'intérieur
» viennent à disparaître, tant pour le libre trafic
» de tout produit de commerce national ou
» étranger, que pour la concurrence de tous les

1 *Noticias historicas y descriptivas sobre el gran pais del chaco y rio Bermojo, con observaciones relativas a un plan de navigacion y colonisacion que se propone* : par Jose Arenales. Buénos-Ayres 1833.

» hommes utiles et industrieux, *quels qu'ils*
» *soient*, l'exportation deviendra de plus en plus
» active; la valeur des productions du pays aug-
» mentera graduellement, en même tems que
» celle des marchandises étrangères diminuera:
» ces réactions, accumulant toujours des capi-
» taux acquis (*gananciales*), créant des bran-
» ches d'industrie de toutes parts, et amenant
» des gens qui les vivifient sans cesse, éleveront
» la nation à ce dégré de prospérité si désiré par
» les peuples, fréquemment promis par les gou-
» vernemens et toujours éloigné par les désor-
» dres de ceux-ci, les passions des partis, et,
» plus que tout le reste, *par le funeste ascen-*
» *dant de ces idées stupides et extravagantes de*
» *nos anciens oppresseurs*...... Combien n'est-ce
» pas honteux d'avoir à le confesser, vingt-trois
» ans après avoir proclamé une grande révolu-
» tion avec les idées les plus justes et les plus gé-
» néreuses!!! mais ce n'est pas le cas de flatter
» la vanité nationale, en lui cachant des vérités
» qu'il lui importe beaucoup d'avoir présentes à
» la mémoire.. »

Dès à présent, la navigation [1] des grandes rivières du Parana et de l'Uraguay occupe plus de

[1] Voy. la note H, relative aux droits de navigation, au pilotage, etc.

mille embarcations; deux bateaux à vapeur suffiraient, dans l'état actuel des choses, pour changer la face des affaires, en activant les relations avec la *Banda-Oriental*, l'*Entre-Rios*, *Fanta-Fé* et *Corrientes ;* et si le docteur Francia venait à mourir, ce qui ne peut tarder, quelle révolution dans le commerce de ce pays!... Autant que l'on en peut juger par le récit des personnes qui ont pu échapper au despotisme de ce dictateur, personne, après lui n'est capable de suivre le même système de gouvernement ; il est plus croyable que le Paraguay sera aussi en proie à l'anarchie pendant quelque tems, jusqu'à ce qu'un ambitieux l'emporte sur ses rivaux ; mais dès qu'il pourra librement commercer avec l'étranger, ses habitans, reconnaissant bientôt qu'ils peuvent tirer parti de leurs richesses, inutilisées par le caprice d'un despote, s'empresseront d'accueillir ceux des étrangers qui sympathiseront le plus avec leur caractère doux, humain, hospitalier, plein de gaîté et de franchise. Il sera facile de leur persuader de cultiver ou de *laisser cultiver* leurs terres fertiles, dont les productions les plus communes et les plus abondantes sont le coton blanc, le coton *nankin*, le sucre, le riz, le manioc, les bois de construction, de charpente, de menuiserie, d'ébénisterie, d'aussi bonne qua-

lité, aussi beaux que ceux du Brésil; le *maïs* de plusieurs espèces, l'herbe *maté*, dont ses forêts, abondent et qui est recherchée avec *passion* par tous les peuples de la Plata, du Chili et du Pérou, et enfin des bestiaux qui ont dû pulluler abondamment depuis que le dictateur a défendu l'extraction des cuirs!.... Et je ne compte pas *l'indigo*, le *cacao*, la *cochenille*, la *vanille* qui peuvent être cultivés avec autant de succès qu'au Mexique... toutes ces productions valent certes bien mieux à exploiter que les mines du Brésil, du Pérou et du Mexique!

Malheureuse république Argentine!! qui pourrait marcher à l'égal de sa sœur aînée de Nord-Amérique et qui, se laissant séduire, abuser, par les sophismes d'une coterie obscure et rétrograde, donne son consentement tacite aux empiétemens du chef astucieux, dont les vues ambitieuses et étroites n'auront d'autre résultat que celui de restaurer les chaînes rompues, à l'aide de tant de sacrifices!! . . . .
. . . .
Quelle est donc la fatalité attachée à l'espèce humaine, qu'il faille que la tyrannie, semblable à l'Hydre de Lerne, se reproduise à mesure que les peuples tranchent une de ses hideuses têtes?..

Les séduisantes utopies de nos philantropes ne seraient-elles donc destinées qu'à réaliser un rêve de leur imagination?... Non! La cause des peuples doit triompher; mais les peuples sont encore trop opprimés sous le joug des préjugés; leur éducation ne fait que commencer, ils ne font qu'entrevoir une partie de la perfidie, en soulevant le coin du rideau dont on offusque leurs regards *curieux*.

CHAPITRE XII.

REVUE CHRONOLOGIQUE

des événemens survenus à Buénos-Ayres, depuis sa fondation jusqu'en 1835.

1535 (2 février.) — Première fondation de Buénos-Ayres par don Pedro de Mendoza [1].

[1] Tandis que Mendoza envahissait le territoire des Pampas et des Guaranis, Almago, parti de *Cusco* avec 570 Européens et 15,000 Péruviens, envahissait le pays de Charcas, auquel les mines du Potosi donnèrent depuis un si grand éclat, ainsi que le Chili. — Raynal, *Hist. ph. des Deux-Indes.*

1536. — L'Assomption est fondée par Juan de Ayolas, lieutenant de Mendoza, sur la rive gauche du Paraguay. Elle fut la capitale de l'empire espagnol dans ces contrées, jusqu'à ce qu'on établît, en 1620, un autre gouvernement et un autre évêché à Buénos-Ayres.

1559. — Buénos-Ayres est détruite par les Indiens Pampas ou Querandis.

1580. — Juan Garay se transporte du Paraguay à l'ancien emplacement de Buénos-Ayres et il fonde de nouveau cette ville sur les ruines même, en y établissant soixante espagnols, le jour de la Trinité. — Peu après, Garay fut tué par les Indiens Minuanes.

1618. — (8 septembre.) — La cour d'Espagne accorde aux habitans des bords de la Plata la *permission d'expédier deux navires* par an, dont chacun ne doit pas excéder le port de cent tonneaux.

1620. — On érige un gouvernement et un évêché à Buénos-Ayres, indépendans de ceux du Paraguay.

1776. — On établit à Buénos-Ayres un vice-roi

et une audience royale; composée d'un régent, de cinq auditeurs et de deux commissaires du gouvernement, plus un tribunal d'*inquisition*. Les provinces du Haut-Pérou (aujourd'hui Bolivia) et le Paraguay, font partie de la vice-royauté. Depuis 1620 jusqu'en 1776, Buénos-Ayres eut trente gouverneurs particuliers.

1806 (29 juin.) — Les Anglais, au nombre de dix-huit cents hommes, commandés par le général Berresford, s'emparent de Buénos-Ayres par surprise.

(12 août.) — Liniers, général français au service de l'Espagne, aidé de quelques volontaires orientalistes, se met à la tête du peuple de Buénos-Ayres et fait prisonnier Berresford et sa troupe.

1807 (5 juillet.) — Les Anglais, au nombre de douze mille hommes, font une nouvelle tentative sous les ordres du général Whitelock, laquelle échoue complètement. Ils sont forcés de capituler et d'évacuer le territoire de Buénos-Ayres, ainsi que celui de Montévidéo après avoir perdu leurs plus braves soldats.

1808 (août.) — La nouvelle de l'abdication de

Charles IV, en faveur de son fils, arrive à Buénos-Ayres et produit une grande sensation.

— (13 août.) — Un envoyé de Napoléon se présente avec des dépêches du nouveau gouvernement d'Espagne; il est forcé de se rembarquer sur-le-champ, par ordre du vice-roi Liniers.

— (21 août.) — On jure fidélité à Ferdinand VII; mais bientôt après divers mouvemens ont lieu en faveur de l'établissement des Juntes; à l'instar de celles de Séville.

1809. — La Junte centrale de Séville dépose Liniers [1] et le remplace par Cisnéros.

1810 (19 mai.) — Cisnéros apprenant que toute l'Espagne est occupée par l'armée Française, perd la tête, et propose un fantôme de représentation nationale.

[1] Liniers, dont la bravoure a si puissamment contribué à repousser l'invasion des Anglais a été payé d'ingratitude, comme tant d'autres qui ont prodigué leur sang pour la défense de ce pays; il est mort assassiné!... Sa valeur et ses talens portaient ombrage aux chefs de parti; ils résolurent lâchement de le faire poignarder. Sa mort et les circonstances qui l'accompagnèrent, sont un des plus beaux sujets de tragédie ou de drame que l'on puisse choisir.

— (25 mai.) — Premier élan donné par Buénos-Ayres, en faveur de l'indépendance Américaine. Le *Calbido* (conseil municipal) convoque l'assemblée générale des citoyens de la ville ; le vice-roi est déposé et remplacé par une *junta* de neuf personnes, toutes créoles. Depuis 1776 jusqu'en 1810, Buénos-Ayres eut treize vice-rois.

— (Octobre.) — La Junte de Buénos-Ayres envoie le général Belgrano avec un millier d'hommes pour déposer le gouverneur du Paraguay, dépendant de la vice-royauté. Belgrano est battu et forcé d'évacuer.

— (24 octobre.) — Victoire de *Cotagayta* remportée par le général patriote Antonio Balcarcé sur les Espagnols.

— (7 novembre.) — Action de *Tupiza*, gagnée par le général Balcarcé sur les royalistes.

1811 (14 mai.) — Les créoles du Paraguay goûtent les principes d'indépendance qu'on répand parmi eux ; ils déposent leur gouverneur et s'affranchissent de la domination espagnole, sans faire néanmoins, cause commune avec les provinces-unies du Rio de la Plata.

1812 (24 septembre.) — Victoire du Tucuman, remportée par le général Belgrano, sur les royalistes.

1813 (20 février.) Victoire de Salta, remportée par le général Belgrano sur les royalistes.

1814 (23 juin.) — Le général Don Carlos Alvear occupe Montévidéo avec les troupes de la république.

1816 (9 juillet.) — Le congrès, réuni au Tucuman, proclame l'indépendance des provinces du Rio de la Plata.

1817 (1er février.) — Victoire de Chacabuco, remportée par le général Argentin San-Martin, sur les Espagnols, au Chili. — Ce général avait déjà gagné la bataille de San-Lorenzo.

— (5 mai.) — Action de Penco, gagnée par les patriotes commandés par le général O'Higgins.

— (6 décembre.) — Talcahuano est pris d'assaut par le général patriote Grégorio de Las-Heras.

1818 (6 avril.) — Victoire de Maipù rempor-

tée par le général San-Martin, sur les Espagnols.

1820. — Anarchie complète dans les Provinces-Unies, causée en partie par *le projet* de la cour de France de faire couronner le prince de Lucques et de lui donner ce gouvernement.

1821 (19 juillet.) — Prise de Lima par le général Argentin San-Martin.

— (Juillet.) — Organisation d'un pouvoir administratif provincial. — On établit les bases du *système représentatif républicain*. Le système de l'*Union* prévaut ; on s'occupe de former un congrès général dont le siège doit être à Buénos-Ayres.

1821. — Le gouvernement de Buénos-Ayres déclare solennellement qu'il n'accueillera aucune communication diplomatique ou commerciale de la part d'un négociateur qui se présenterait à main armée, ou sans les formalités voulues par le droit des gens.

1823 (décembre.) — Les Etats-Unis de Nord-Amérique reconnaissent l'indépendance de la

république Argentine; un ministre plénipotentiaire envoyé par eux à Buénos-Ayres, est reçu avec la plus grande satisfaction.

1824 (9 décembre.) — Bataille d'Ayacucho gagnée par le général péruvien Sucre.

— Installation du congrès national à Buénos-Ayres.

1825 (août.) — Bataille de Junin, gagnée par le général colombien Bolivar, laquelle décide du sort de l'Amérique.

— Le Haut-Pérou se sépare des provinces du Rio de la Plata pour former un état indépendant, sous le nom de *République de Bolivar*, modifié depuis par celui de Bolivia.

1825. (2 février.) — Un traité d'amitié, de commerce et de navigation est conclu entre la république Argentine et l'Angleterre, qui reconnaît l'indépendance de cet état.

— (2 octobre.) — Le congrès national des provinces du Rio de la Plata déclare solennellement et décrète que « *le droit qui appartient à tout*

homme d'adorer Dieu, suivant sa conscience, est inviolable sur le territoire de la république. »

— (Décembre.) — L'empereur du Brésil, Don Pedro 1er, déclare la guerre à la république Argentine.

1826 (28 janvier.)— Le gouvernement national, en vertu d'une loi du congrès, établit la banque nationale des Provinces-Unies du Rio-de-la-Plata.

— (8 février.) — Le citoyen Bernardin Rivadavia est nommé président de la république par le congrès national.

— (11 juillet.) — Combat naval, livré par l'amiral Brown, avec des forces très-inférieures, à la flotte impériale, en rade de Buénos-Ayres.

1827 (20 février.) — Victoire d'Ituzaingo, remportée par le général Alvear sur les Brésiliens.

— (7 juillet.) — Le vertueux Rivadavia donne sa démission, et s'exile volontairement. — Le congrès national est dissous. — Le système *fédéral* prévaut.

1828 (27 août.) On signe à Rio-Janeiro les préliminaires de paix entre la victorieuse république Argentine et le Brésil.

— (4 octobre.) — Le traité préliminaire de paix, entre la république et le Brésil, est ratifié à Montévidéo.

— (1er décembre.) — Révolution du colonel Juan Lavallé, à Buénos-Ayres, en faveur du système unitaire.

1829. — Lavallé fait une convention honorable pour lui et son parti. — Les fédéraux manquent au traité. — Lavallé s'expatrie avec ses gens. — Anarchie dans la république. — Le général Rosas, chef de la campagne, est nommé gouverneur de Buénos-Ayres.

1830 — Guerre civile dans toutes les provinces. — Buénos-Ayres, Santa-Fé, Entre-Rios et Corrientes se liguent pour la défense du système fédéral; les dix autres provinces pour le système unitaire. — On accorde des facultés extraordinaires à Rosas [1].

[1] Ce fut à cette époque que ce chef ambitieux chargea un habile écrivain *étranger* (un gringo) de faire sa biographie avec celle de Quiroga et de Lopez, de Santa-Fé, dans l'unique but de les envoyer, par l'entremise des consuls ou chargés d'affaires, aux divers gouvernemens étrangers. On se doute bien quel cas les monarques en ont fait ?

1831. — Le général Paz, commandant en chef l'armée nationale, réunie à Cordova, est fait prisonnier dans une reconnaissance. — L'armée, démoralisée, affaiblie par la désertion, se retire au Tucuman, sous les ordres du colonel Lamadrid. — Le général Quiroga l'attaque. — Les chefs militaires entrent en mésintelligence. — Quiroga triomphe et, avec lui, le parti de la fédération.

1832. — Les Indiens *Pampas*, *Aucaes*, *Huiliches*, *Tehuelches*, et *Ranqueles*, profitant des divisions intestines des Argentins, envahissent, attaquent et dévastent plusieurs provinces.

1833. — Buénos-Ayres, Cordova et Mendoza se liguent pour faire la guerre aux Indiens. — Le général Rosas, chargé de la division de gauche, s'avance jusqu'au Rio Négro de Patagonie. — Il y passe l'hiver et livre quelques combats partiels; mais les autres généraux n'ayant pas opéré, suivant le plan de campagne adopté, l'expédition n'a d'autres résultats que de rendre les Indiens plus audacieux[1].

[1] On prétend que leur nombre n'excède pas 8000. Ils sont armés de frondes, de lances, de sabres et de boules ; leur grande agilité et leur adresse à cheval leur assurent l'impunité des vols fréquens qu'ils commettent, de bestiaux, de femmes et d'enfans. Le fameux *Pincheira*, espagnol devenu sauvage, fut tué en 1833 par les chiliens.

1833.—Révolution de Ramon Balcarcé, tête du parti appelé *schismatique*. — Rosas revient précipitamment et en arrête les progrès. — Rosas reste chef de la campagne avec les forces matérielles de la ville.

1834. — On veut nommer Rosas gouverneur de la province de Buénos-Ayres. — Il refuse *formellement*. — Mais il n'en est pas moins considéré comme chef du gouvernement et le soutien du parti de la *fédération*, avec les généraux Lopez et Quiroga, dans l'intérieur.

1835. — Quiroga est assassiné dans les environs de Cordova. — Rosas est nommé chef suprême. — La confédération perd une de ses provinces; celle de Jujuy, qui se déclare indépendante. — Salta, le Tucuman et Santiago-del-Estero font alliance avec Buénos-Ayres.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Deuxième Partie.

CHAPITRE XIII.

URUGUAY.

Ile de Martin-Garcia. — La colonia del Sacramento. — Las Vacas. — Las Higueritas. — Las Vivoras. — Santo-Domingo-Soriano. — El Gualeguay - Chu. — El Rincon-de-las-Gallinas.

En septembre 1833 je me disposai à aller visiter Porto-Alègre, en remontant l'Uruguay, traversant une partie des anciennes Missions et la province de San-Pédro. M. Edouard Nouel,

d'Angoulême, l'un de mes associés dans l'établissement que j'avais formé à Buénos-Ayres et Eugène Gamblin, le préparateur amené de France, voulurent bien m'accompagner. Un artisan provençal, et un Allemand demandèrent à être de compagnie jusqu'aux Missions.

Ayant obtenu du ministre de la guerre et du chef de police l'autorisation nécessaire pour sortir avec les armes et les munitions dont j'avais besoin, nous nous embarquâmes, le 25, sur la balandra nationale *Isabela:* il était dix heures trois-quarts du matin; le vent du sud soufflait grand frais, nous filions huit à neuf *nœuds*, c'est-à-dire deux lieues deux tiers à trois lieues par heure. A deux heures de l'après-midi nous aperçûmes l'île de Martin-Garcia, et à quatre heures, las Vacas.

L'île de *Martin-Garcia* est une forteresse, ou plutôt une position fortifiée par la nature, appartenant à Buénos-Ayres; elle défend l'entrée de l'Uruguay et du Parana. Sa situation est entre la Colonia et las Vacas, à distance d'environ dix lieues de ces deux points. Vue du nord-ouest, à trois ou quatre lieues de distance, sa forme est celle d'une voûte noirâtre sortant de

l'eau. C'est une île intéressante pour les naturalistes, par la nature de son sol primordial et par la variété d'insectes et de plantes qui s'y rencontrent.

La *Colonia-del-Sacramento*, fondée en 1679 par un gouverneur de Rio Janeiro, a été souvent disputée par les Espagnols, les Portugais, les Anglais et les Brésiliens, à cause de l'importance de sa position. Elle est enfin restée à l'état Oriental; c'est une des trois villes de cette république.

Il s'y fait peu de commerce parce que son port est petit, mal abrité des vents les plus dangereux, ceux de *sud-ouest* et *sud-est*, et que l'entrée en est difficile, les eaux de la Plata ayant sur cette côte un courant rapide. La Colonia est précisément en face de Buénos-Ayres [1].

C'est entre cette ville et le village de las Vacas que se trouve le ruisseau de *San-Juan*, à l'embouchure duquel s'établirent les gens de Sébastien Cabot.

Las Vacas est un village assez triste, situé sur

[1] Position astronomique : 34° 28' 14" de lat. et 60° 40' 52" long. relevée en 1831 par M. Barral. Déclin: à terre (1830) 11° 8' N. E.

du Juncal et le hameau de las Higuéritas, à la hauteur de la *Punta Gorda* (grosse pointe).

Notre patron jeta l'ancre à huit heures du soir, en face de *las Higuéritas*. L'obscurité de la nuit, jointe aux lumières de quelques habitations éparses sur la côte, nous faisaient supposer que ce lieu avait de l'importance, ou au moins quelque chose d'attrayant; mais nous fûmes bien trompés le lendemain, en nous éveillant! Au lieu d'un site enchanteur tel que notre imagination délirante avait pu le rêver, nous ne vîmes plus qu'une plage sablonneuse et un coteau argileux sur le penchant duquel étaient construits une vingtaine de ranchos ou cabanes dont l'aspect misérable était encore attristé par des buissons et des arbrisseaux rabougris.

Néaumoins, ce hameau prendra de l'accroissement, grâce à sa position; le bureau de la douane qui était établi à las Vacas, y a été transféré dernièrement, comme étant plus convenablement situé pour surveiller la navigation, car là finissent les bouches du Parana et il faut, de toute nécessité, passer devant ce bureau de douane, soit en remontant, soit en descendant. Une pièce de canon, de gros calibre, posée tout

simplement à terre, est chargée de faire respecter le pavillon Oriental. Cet endroit est à environ six lieues de las Vacas. La pointe de *Chaparro* en est à une lieue vers le nord.

Le 26, je descendis forcément à terre pour faire viser nos passeports ; je fus reçu très-poliment de la part des employés de la douane, et particulièrement du receveur, qui me parut aimer les étrangers. Il s'empressa de faire apporter une racine à laquelle on donne, dans le pays, le nom de *salsa blanca* (salsepareille blanche) ; elle se prend en infusion comme la salsepareille de nos officines, et dans les mêmes cas. On la trouve dans le sable, au bord et *sous l'eau*. Cette racine est composée de fibres charnues plus ou moins grosses ; longue quelquefois de vingt à trente pieds ; elle est très noueuse, et les nœuds d'autant plus rapprochés et plus gros, qu'elle est plus vieille. De ces nœuds partent une quantité de fibres contenant plus essentiellement la propriété médicamenteuse. Elle appartient à un arbrisseau peu élevé, à tiges ligneuses et grêles, armées d'épines[1].

[1] On peut rapporter cette plante à la famille des smilacées de Brown, ou des Asparaginées. C'est une espèce différente de celle de la Louisiane et du Mexique, se rapprochant plutôt de la *laiche des sables* ou

Si l'on excepte de la petite population de las Higuéritas les employés de la douane, véritables *caballeros*, et trois ou quatre familles, le reste ne respire que brigandage ; malheur à celui que la nuit surprendrait dans cet ancien domaine des charruas !

Nous appareillâmes de nouveau, à 10 heures du matin, avec grand vent du sud. Nous passâmes successivement devant le village de las *Viboras*, situé en plaine basse, à deux lieues au *nord* de las Higuéritas et à un mille de la plage. Ce lieu est renommé pour ses excellens chevaux de selle ; sa population est très-minime ; on y voit une chapelle autour de laquelle sont groupés une douzaine de ranchos. *El Arénal*, grande baie sablonneuse, à quatre lieues de las Higuéritas, où les caboteurs vont couper du bois d'*espinillo* [1] pour le transporter à Buénos-Ayres et à Montévidéo. Et le confluent du *Rio-Négro*, à dix heures de las Higuéritas.

salsepareille d'Allemagne. C'est M. Aimé Bonpand qui l'a fait connaître aux habitans des rives de l'Uruguay, qui s'en servent avec succès et reconnaissance. Elle existe aux Missions et à l'île de Martin-Garcia.

1 Cet excellent bois de chauffage couvre une grande partie des provinces de Santa-Fé et d'Entre-Rios, et est très-abondant sur les rives de l'Uruguay. « C'est l'*espino* des habitans du Chili, l'*aroma* des Péruviens et une espèce d'*acacia* des botanistes. » (Al. d'Orb.)

En cet endroit l'Uruguay a beaucoup de courant, et plus de trois lieues de large; les marins redoublent d'attention. Les eaux du Rio-Négro (rivière noire), très-purgatives, peut-être à cause de l'abondance de salsepareille croissant sur les bords, forment une ligne de démarcation très-remarquable, à une lieue au large. Un peu en avant de cette ligne, le lit de rochers sur lequel paraît couler le Rio-Négro, est coupé à pic, et il y a une très-grande profondeur. Le confluent de cette rivière de second ordre (comparée à l'Uruguay) présente deux bouches, séparées par des îles très-étendues. On trouve sur sa rive gauche les bourgades de *Mercedes* et de *Santo-Domingo-Soriano;* cette dernière est située au confluent de la bouche australe; elle fut fondée en 1566, sur le territoire des Indiens *Chanas*, tribu des Charruas, à un mille et demi de l'endroit où elle est actuellement. Le changement de situation s'opéra en 1704. C'est à la *Capilla de Mercedes*, située plus avant dans les terres, que se firent entendre les premiers cris de *liberté!* proférés par les orientalistes, en présence des insignes infernaux du despotisme inquisitorial de l'Espagne. Il se fait un commerce de cabotage très-actif sur le *Rio-Négro*, tant avec Buénos-Ayres, qu'avec Montévidéo.

Sur la rive droite du Rio Négro commence le *Rincon de las Gallinas* [1] (le recoin des poules), terrain immense et des plus productifs de la Banda-Oriental. On dit qu'il appartient à Rivadavia. Il a été divisé en plusieurs estancias affermées à différens particuliers; sa superficie est évaluée à quatre-vingt lieues carrées. L'*Uruguay* au nord et à l'ouest, le *Rio Négro* à l'est et au sud enclavent le *Rincon* en formant de ce joli terrein une presqu'île dont on peut facilement fermer l'isthme, soit par un canal, soit par des fortifications; aussi a-t-il servi de citadelle pendant les guerres de l'indépendance.

Il y a, à l'endroit où l'Uruguay forme un coude, un promontoire appelé *punta de Fray-Ventos*, se trouvant précisément en face de la rivière *Gualeguay-Chu* [2], l'un des affluens de l'Uruguay, sur sa rive droite, dans la province d'Entre-Rios. A quelques milles du confluent de cette rivière,

1 On appelle *rincon* tout terrain resserré entre deux rivières, entre des marais ou entouré en partie par les sinuosités d'une rivière; c'est à proprement dire une presqu'île. Un *rincon* peut en renfermer lui-même plusieurs autres de moindre étendue; ce sont des lieux très-recherchés pour y former des *estancias*.

2 Prononcez *youalegouaï-tchou*. (nom guarani.)

de quatrième ordre [1], est située la bourgade du même nom, où il se fait presque autant de commerce qu'à la *Bajada*, sur la rive *gauche* du Parana. C'est à partir de la *Punta de Fray-Ventos* jusqu'à l'*Arsenal*, à quatre lieues de las Higuéritas, que l'Uruguay a une largeur extraordinaire (3 à 4 lieues), causée par l'abaissement des rives d'Entre-Rios et la jonction du Rio Négro.

Le calme étant survenu vers le soir, et la force du courant nous faisant dériver, il fallut jeter l'ancre en attendant une nouvelle brise; nous mouillâmes un peu en avant de la *première* île de l'Uruguay, portant le nom du promontoire cité plus haut.

Nous passâmes ainsi la nuit du 26 et la journée du 27. Après le dîner nous allâmes chasser dans un joli parage du Rincon, où la végétation est riche et variée. Nous restâmes en extase devant une foule d'arbres, et d'arbrisseaux différens, de plantes en fleurs que les liserons, les convolvulus, les plantes parasites et les fleurs de l'*air* ornaient avec une sorte d'harmonie enchan-

1 On doit avoir présent à la mémoire que l'Uruguay, deux fois large comme la Seine, dans tout son cours, me sert de comparaison pour toutes les autres rivières.

teresse. Un grand nombre d'*espinillos* (aux branches tortueuses des quelles pendaient les singulières ruches de l'abeille cartonnière), avaient cru naturellement à des distances presques régulières au milieu d'une herbe verte et touffue, de manière à former un verger assez semblable à nos *cours* de Normandie; il ne manquait que des pommes aux espinillos, qui ressemblent assez, (quant à la forme) aux pommiers, pour rendre l'illusion complète. Et ne croyez pas que ce lieu charmant fût désert! loin delà, nous troublâmes singulièrement la tranquillité de ses nombreux et timides habitans, tels que le *Nandu* (l'autruche d'Amérique), les *venados* (espèce de cerfs), réunis en petites bandes cachées dans les hautes graminées et les *Carpinchos* (grands Cabiaïs) espèces d'amphibies que nous reverrons souvent au bord des rivières et des lacs; et puis, indépendamment de ces animaux familiers avec les troupeaux de bœufs et de chevaux, on voit encore les buissons et les arbres remplis d'oiseaux de proie, de passereaux et de grimpeurs. Une autruche se leva tout-à-coup devant nous et *nous regarda;* mais avant d'avoir eu le tems de glisser une balle dans nos fusils... psit! elle avait déjà parcouru un demi mille. — Nous dûmes nous contenter d'un tangara *diadême*, d'un

épervier *varié* et d'un milan blanc à *calotte noire*. Ce fut en vain que nous essayâmes de surprendre les *venados*.

A sept heures du soir nous retournâmes à bord; peu de tems après, le vent étant devenu bon, le patron nous remit en route.

Le Rincon de *las Gallinas* a déjà acquis une certaine célébrité par la victoire qu'y remporta le général Rivera, en 1825, sur les forces brésiliennes.

Notre marche était lente; nous voguâmes doucement toute la nuit et le jour suivant au milieu des nombreuses îles de l'Uruguay. [1]

Pour quiconque n'a pas vu l'étonnante végétation du Brésil, celle de l'Uruguay, semblable à celle de Parana, cause véritablement de la surprise : toutes ces îles sont tellement encombrées d'arbres différens, de buissons épineux, de plantes sarmenteuses, qu'on ne peut y pénétrer que la hache ou le couteau à la main. Notre vue était

[1] Depuis le *Rincon-de-las-Gallinas* jusqu'aux Missions, on rencontre fréquemment des îles, mais elles n'ont pas autant d'étendue que celles du Parana.

sans cesse récrée par le mélange des arbres, le contraste des verdures et des fleurs, le palmier aux longues feuilles d'un vert bleuâtre arquées en panache, s'élevait élégamment au-dessus des saules, des lauriers, des *talas*, des *higuerones* et des *timbos*; ceux-ci dominaient à leur tour l'*espinillo*, couvert de ses petites fleurs jaunes et odorantes, les *Seïbos*, aux belles fleurs monopétales d'un rouge brillant, le charmant *plumérito* [1] (petit plumet) dont les fleurs sans pétales, sont uniquement composées de longues étamines d'un rouge vif, semblables à des soies raides et verticales comme une aigrette, et une foule d'autres arbustes fleuris; tout cela donnait un aspect délicieux, un air embaumé, suave et ravissant à ces îles solitaires, dont le silence n'est troublé que par le roucoulement des timides et caressantes tourterelles, abondantes partout, ou par des bandes de perruches paraissant en être les reines, tant elles font retentir les échos de leurs cris aigus. Si vous vous représentez un beau ciel azuré, une atmosphère diaphane, à peine ondulée par le jeu éthéré des zéphirs qui, s'amusant en ce moment à charrier dans

[1] *Mimosa*, fam. des légumineuses, 3e tribu *genre sans corolle*. Cette belle espèce de sensitive diffère d'une autre du Brésil dont les étamines sont rouges et blanches.

le ciel de petits nuages d'or, ne ridaient plus la surface de l'onde, et lui laissaient réfléchir, avec la riche végétation des îles, notre bateau, ses voiles, ses cordages, et jusqu'au héron qui passait au-dessus, vous pourrez imaginer quel devait être le délice, le bien-être indéfinissable que nous éprouvions au milieu de cette rivière calme, coulant si majestueusement sur des bords qu'elle ne semble fertiliser que pour se faire une parure, et voiler ses charmes aux yeux des profanes.

Vers le soir, le calme augmentant encore, le patron fit remorquer la balandre par le canot; on rama l'espace de deux lieues au clair de lune, en longeant les arbres, *le plus près possible*, pour éviter le courant. Enfin le vent s'élevant de nouveau avec force, nous passâmes très-rapidement devant l'estancia d'*Almagro*, située sur une falaise calcaire très escarpée. C'est la seule falaise que j'aie remarquée depuis le Rincon de las Gallinas dont le terrain élevé est très-pierreux, dans la partie nord, et argileux dans la partie sud. Nous mouillâmes devant Paysandu pendant la nuit du 28 septembre.

CHAPITRE XIV.

URUGUAY.

Paysandu. — La Calera-de-Barquin. — El Salto.

L'aspect de Paysandu [1] est peu agréable, vu de la rivière, du côté du sud-ouest. Situé sur le penchant d'une colline dépourvue d'arbres, de même que toutes celles qui l'avoisinent; séparé

[1] Prononcez *païssandou*. On dit aussi simplement *sandou*.

de la rive gauche ou du *port*, par une plaine sablonneuse d'environ un mille ; le coup-d'œil en est monotone, relativement aux autres sites de l'Uruguay depuis son embouchure jusqu'ici. Pourtant, l'œil finit par s'y accoutumer et l'on reconnaît en s'avançant dans la ville (on peut déjà lui donner ce nom), qu'elle n'est pas aussi désavantageusement assise qu'elle le paraît d'abord, à cause, surtout, des inondations de l'Uruguay. On jouit d'ailleurs une fois arrivé sur le haut de la colline, d'une vue étendue, rendue assez pittoresque par les accidens du terrain et les îles de la rivière. Quant au côté de la campagne, à l'est, il est on ne peut plus triste par sa nudité et son manque absolu de culture.

L'Uruguay peut avoir ici, deux fois la largeur de la Seine à Rouen, c'est-à-dire cent quatre-vingt à deux cents toises. Il n'y avait alors que huit navires dans ce qu'on appelle le *port*, y compris deux goëlettes de guerre appartenant à l'État-Oriental, mais ordinairement il y a toujours bon nombre de petits bâtimens, car ce point est très-commerçant, et en quelque sorte le marché principal, des diverses peuplades de l'Uruguay ou de la partie occidentale de la Banda-Oriental.

On nous fit monter à bord d'une des goëlettes de guerre pour y vérifier nos passe-ports; j'eus ainsi occasion de remarquer qu'elles étaient proprement tenues. Le commandant fut poli envers nous, ce qui me parut de bon augure pour notre réception à terre.

En remettant les diverses lettres dont nous étions chargés, nous eûmes bientôt parcouru la ville dans toutes ses directions : en une couple d'heures, je me formai une idée exacte et de son importance actuelle et de celle qu'elle est susceptible de prendre par la suite.

Paysandu[1] n'était, il y a quatre à cinq ans, qu'un hameau, comme las Higuéritas, avec une douzaine de ranchos épars ça et là; en 1833, il pouvait y avoir quatre cents *ranchos* ou chaumières, une trentaine de maisons de briques, bien bâties avec *azotéas* (toit en terrasse), des rues alignées, des trottoirs, des réverbères et une population de près de cinq mille ames, y compris celle des environs. Les rues correspondent aux quatre points cardinaux, comme à Buénos-Ayres et à Montévidéo. Les *cuadras* sont

[1] Latitude 32° 15' (carte de Azara); distance de Buénos-Ayres, environ 40 lieues, au nord.

plus petites qu'à Buénos-Ayres, ce qui est plus favorable aux propriétés; elles n'ont que cent *varas* sur chaque face et sont divisées en quatre *sitios*. Il y a peu de tems, le gouvernement concédait gratis des terrains à ceux qui en voulaient, mais à présent qu'ils sont tous distribués dans l'enceinte de la ville, on n'aurait pas un *sitio* à moins de deux cents piastres fortes.

La population va toujours croissant; les étrangers y abondent, surtout depuis le déplorable état des affaires à Buénos-Ayres et la constitution définitive de cette petite république. Ici on a compris, on *a eu le bon esprit de comprendre* qu'il faut attirer, favoriser le plus possible le concours des étrangers, *les bras industrieux*..... Du moins j'ai été témoin qu'ils n'ont à supporter aucune vexation de la part des habitans ou des autorités locales. Celui qui veut se livrer à une industrie quelconque n'éprouve point d'entrave, au contraire il est aidé, encouragé par ces mêmes autorités.

Il y a ici un commandant militaire pour le département, remplissant aussi les fonctions de chef de police. La commandance, la police, les contributions et l'*Alcadia* (mairie) sont réunies dans la même maison.

Le chef de police se disposait à partir avec quelques soldats pour poursuivre et exterminer le peu d'Indiens *Charruas* restant encore dans ces parages et qui, se livrant au brigandage, pillaient de tems à autre les estancias et les voyageurs. J'ai su depuis qu'on est parvenu à en débarrasser complètement le pays [1].

Le commerce était assez florissant à Paysandu, lors de mon passage : il y avait une soixantaine de français *établis*, mais il y en avait un bien plus grand nombre qui allaient et venaient pour le trafic des productions du pays ; lesquelles productions sont les mêmes qu'à Buénos-Ayres. Les Italiens y étaient plus nombreux ; mais ils perdaient le commerce par le brocantage et la *fraude*, qu'ils faisaient avec la plus grande facilité, parce que ce sont presque tous marins.

En fait de monumens, il n'y avait encore que

[1] Ces fiers aborigènes ont défendu pied à pied leur terre natale que des *intrus* envahissaient les armes à la main. En 1834 il n'en restait plus qu'un 40e auxquels s'étaient joints des Gauchos compromis dans les guerres civiles ; tous se livraient en commun au plus audacieux brigandage. Si l'on est curieux d'avoir des détails sur les mœurs singulières de ces Indiens, dont il ne restera bientôt plus de traces, on peut lire le *National* et le *Cabinet de Lecture* de juillet 1833, articles rédigés à l'occasion du séjour de plusieurs *charruas* à Paris, ou bien le tome 2e du *Voyage* de Félix de Azara.

l'église à voir; mais cela valait bien la peine de se déranger un peu : je montai au sommet de la colline; j'arrivai sur la place et je vis un *rancho!* un misérable rancho, tenant à peine debout, dont l'intérieur était absolument nu; la toiture se soutenait à peine sur six poteaux recouverts par des planches peintes, et l'autel, placé au fond, avait la plus piteuse apparence. Je fus attendri en voyant tant de misère dans cette succursale d'une église *ambitieuse;* mais bientôt, reportant mentalement mes regards vers *Bethléem,* et voyant le sauveur des hommes au milieu d'une étable, sourire, dans sa crèche, aux *bergers* qui l'approchaient, je me dis : voilà les temples qu'il ambitionnait celui qui hantait la société des pauvres!.. — Et si telle était l'humanité du législateur des chrétiens, les ministres du culte qu'il a voulu établir devaient-ils donc s'élever si *orgueilleusement* au-dessus de leurs *frères?...* — Cette réflexion me vint tout naturellement en voyant la maison du curé, attenante à l'église : c'était un presbytère solidement construit, commodément distribué, avec terrasse et belvéder.....

Il y avait près de l'église une école primaire gratuite, suivant la méthode de l'enseignement mutuel. D'autres petites écoles particulières, ré-

parties dans la ville, suivaient le même mode d'enseignement. — Les parens sont forcés d'envoyer leurs enfans à l'école.

Paysandu est le chef-lieu d'un des trois départemens formant la division de l'état oriental; il envoie trois députés à la chambre des représentans et un sénateur. On ne lui donnait encore que le nom de *villa* (bourgade), bien que par son commerce il ait infiniment plus d'importance que la Colonia et Maldonado.

Le 2 octobre, ayant obtenu un logement chez un compatriote, M. Danguy, établi récemment à Paysandu, nous descendîmes à terre tous nos bagages et nous uous installâmes le moins mal possible.. Je dis le *moins mal possible*, car à Paysandu, où il n'y avait pas encore d'auberge, les lits étaient un objet de luxe. Heureusement nous étions munis, chacun, d'un *recado* [1], selle du pays, servant en même tems de *lit*. Voici de quelles pièces se compose un recado : 1° deux *gergas* [2], pièces de laine, longues comme une petite couverture, s'appliquant, pliées en quatre, sur le dos du cheval, 2° une *carona* pièce de cuir tanné,

[1] Qui se prononce, par abrévation, *recao*.

[2] Prononcez *hergas*, avec aspiration du gosier.

ornée de nombreux dessins frappés au marteau, longue de quatre pieds et large de deux et demi; la carona se place sur les *gergas*, 3° le *recado*, espèce de bât, qui est proprement la selle, dont les côtés sont garnis de cuir façonné, comme la carona; 4° la *cincha* [1], sangle de cuir, très-large, façonnée dans la partie qui s'applique sur le recado; elle passe sous le ventre du cheval, non près des jambes, comme chez nous, mais au milieu même du ventre, et, au moyen de deux forts anneaux (*argollas*), en fer ou en cuivre, on serre le plus possible la longue courroie de la cincha; 5° un *pellon* [2], peau de mouton tannée avec le poil, teint en bleu, ou bien une peau de veau tannée et façonnée; le pellon s'applique sur la cincha; 6° un *sobre-pellon*, autre peau tannée, plus courte, sans poil, souvent découpée à l'emporte-pièce, ou garnie de broderies en soie, faites à la main, etc.; 7° une *sobre-cincha*, c'est une sous-ventrière en laine, plus ou moins fine, destinée à soutenir le pellon et sobre-pellon. Pour achever de décrire l'équipement du cheval, je dois parler de la bride : elle est on ne peut plus simple, mais en même tems solide, et de nature à garantir le cavalier contre tout caprice du che-

1 Prononcez *cinn-tcha*.
2 Prononcez *pellionn*, bref.

val; le mors *(freno)* est celui usité au Chili, et c'est sans contredit le meilleur que l'on connaisse; jamais le cheval ne peut ni le mâcher ni le prendre aux dents; parce qu'au lieu de chaînettes pour gourmette, il y a un anneau en fer passant dans la partie très-élevée du centre et venant assujétir la mandibule inférieure. Cette partie élevée du mors est placée horizontalement dans la bouche du cheval, tant qu'on ne fait aucun effort sur les rênes, mais du moment que la résistance du cheval force à faire agir le frein, il suffit de tirer fortement sur la bride pour l'arrêter *court*; car alors, il est torturé à la fois au palais et à la lèvre inférieure par l'effet du mors, lequel se dressant perpendiculairement contre le palais, attire nécessairement l'anneau, qui fait effort sur la mandibule inférieure. Avec ce frein, la têtière (*cabecera*) n'a besoin d'être ni compliquée, ni très-forte; aussi, le plus communément, ce n'est qu'une légère lanière, attachée aux branches du mors, et passée simplement derrière les oreilles du cheval. Quant aux rênes (*riendas*) elles sont ordinairement rondes, en cuir tressé artistement par les Indiens, réunies, à la hauteur des épaules du cheval, par un anneau, duquel anneau part une autre rêne très-longue terminée par plusieurs bouts, comme un martinet. Il est évi-

dent que les rênes sont ainsi toujours égales; il suffit de porter la main à droite ou à gauche pour déterminer le mouvement du cheval.— L'extrémité de la bride sert ordinairement de fouet pour frapper le cheval au flanc gauche, et, s'il n'obéit pas, des éperons, dont les molettes ont deux à trois pouces de longueur, se chargent de lui chatouiller les flancs. L'extrémité du pied, ou simplement l'orteil, se place dans un très-petit étrier en bois ou en cuivre, de forme triangulaire. A présent, il s'agit de faire un lit de tout cet attirail indispensable : on étend d'abord par terre la *carona* (ordinairement, surtout en campagne, il y a une seconde carona en cuir non tanné, destinée à empêcher l'autre d'être tachée par la sueur du cheval) ; puis le *pellon* et le *sobre-pellon* ; le recado sert de traversin ou d'oreiller, les *gergas* servent de draps et l'on se couvre avec son *poncho* [1]. Le poncho est un vêtement non moins indispensable que le reste pour voyager dans ces plaines, car il garantit à la fois de la pluie, de la poussière, de la chaleur et du froid. C'est une pièce de laine ou de coton, ou de laine mélangée de coton, mais plus ordinairement de laine, bariolée de larges raies de diverses couleurs ; elle a

1 Prononcez *pon-tcho*.

sept palmes en largeur et douze en longueur avec une ouverture d'un pied, au milieu, pour y passer la tête. Le *poncho* ressemblant assez à la chasuble d'un prêtre est ordinairement doublé d'une autre étoffe bleu ciel, verte ou écarlate. Il y a aussi beaucoup de ponchos en drap avec un collet montant, mais ce sont les riches qui en usent, la *plebe* porte des ponchos ordinaires fabriqués dans l'intérieur. Il est encore nécessaire, si l'on tient à être *bien vu*, à être traité *en ami* par les Gauchos, d'ajouter au poncho, le *chiripa*, les *calzoncillos* [1], les bottes de *potro* et les éperons-monstres. Le *chiripa* est encore une autre pièce d'étoffe de laine rouge, bleue ou verte, jamais d'autre couleur, qui se met autour des reins, tombe au-dessous des genoux comme une tunique et s'assujettit au-dessus des hanches au moyen d'une ceinture de cuir, dans laquelle on passe, derrière le dos, un grand couteau-poignard dans sa gaîne. Quelquefois les fiancés ou les amoureux (*enamorados*) font un *chiripa* du schall de leur belle; c'est alors qu'on les voit, la guitare à la main, improvisant sur des chants d'église, des versets rimés qu'ils chantent à la porte de leur *china* [2], ou à celle d'une *pulperia*. Le *calzon-*

[1] Prononcez *calçonncillios.*

[2] Femme *métis* au premier ou second degré.

cillo est un large caleçon blanc frangé ou brodé dans le bas; les bottes de *potro* sont fabriquées avec la peau, non tannée, de la jambe du cheval, de manière à laisser les orteils libres; la courbure de la jambe forme le talon de la botte, D'autres, principalement dans l'Entre-Rios, se servent de peaux de chat sauvage (*botas de gato*). Il arrive souvent qu'un Gaucho tue un poulain (potro) uniquement pour se faire des bottes. Il gratte bien le poil avec son couteau, toujours très-affilé, puis il frotte ses bottes avec les mains, tout en trottant, jusqu'à ce qu'elles soient assez souples. Avec cette sorte de chaussure, très-convenable d'ailleurs pour un long exercice à cheval, ces hommes sont incapables de supporter une longue marche à pied, c'est pourquoi, comme je l'ai observé ailleurs, ce sont les plus vils fantassins du monde; mais à cheval, *cuidado* [1]!.,..
La coiffure du Gaucho consiste, dans la Banda-Oriental, en un chapeau rond à larges bords plats; et à Buénos-Ayres en un très-petit chapeau à forme élevée, à bords étroits, placé de côté sur un mouchoir blanc noué en fichu sous le menton; le chapeau, enfonçant à peine sur la tête, est retenu par un ruban noir. Un grand nombre de

[1] Voyez la note L.



Gauchos, tant de la Banda-Oriental que de Buénos-Ayres, portent un bonnet phrygien, rouge, doublé de vert[1] et orné de rubans tricolors à l'extrémité. La jaquette (*jaqueta*), petite veste courte comme celle d'un marin, est bleue, rouge ou verte, qu'elle soit en drap ou autrement. En 1834, le parti de Rosas à Buénos-Ayres avait adopté ce costume tout-à-fait pittoresque : jaquette verte, gilet rouge ; pantalon blanc et chapeau rond avec cocarde bleue et blanche[2].

Voilà le lecteur au fait du costume d'un *Gaucho*, ainsi que d'une grande partie de l'enharchement de son cheval. Quand je descendis à Paysandu j'étais dans cet accoutrement : Jaquette marron, gilet blanc, chiripa bleu ciel, calzoncillo blanc, avec franges, au dessous d'un pantalon de drap bleu, et un poncho anglais placé négligemment sur l'épaule ganche, plus le *cigarrito* de papier à la bouche et le couteau passé dans la ceinture de mon *chiripa*, derrière le dos, le cha-

[1] Voyez la gravure ci-contre, au moyen de laquelle on jugera mieux de l'équipement de l'homme et du cheval. Le harnais est ici plus compliqué que je ne l'ai dit, parce que ce Gaucho est en *travail* J'aurai occasion de décrire le reste.

[2] C'est ce qu'on nommait le parti de la *Mazorca*, à cause d'un épi de maïs qu'ils portaient au bout de leurs lances et dont ils menaçaient leurs adversaires avec un geste *très-indécent*.

peau à *medio lao*.... J'avais ma foi l'air d'un honnête brigand. On m'avait conseillé de descendre ainsi, afin de ne point porter ombrage aux *Gauchos*, qui eussent pu voir de mauvais œil l'appareil de guerre que nous déployâmes ensuite à la chasse. Une fois la première impression faite, je repris en partie mon costume de chasseur; seulement, à cheval, le poncho devenait de rigueur. Tous ces changemens de costume et d'habitudes me coûtaient peu, parce que je me conforme volontiers aux usages des autres, quelque ridicules qu'ils me paraissent au premier abord. A cet égard, je mets entièrement de côté les sots préjugés qui portent, assez généralement, mes chers compatriotes à blâmer tout ce qui sort de leurs habitudes, sans vouloir même faire la part des circonstances locales forçant à adopter tel ou tel genre de vie. Et d'ailleurs, ce ne sont pas les usages d'un peuple qu'il faut *fronder*, ce sont les travers de ceux qui le dirigent mal.

Le 3, nous allâmes en chasse, dans la partie sud-ouest de la ville, le long d'un ruisseau boisé, sur les bords duquel il y avait plusieurs briqueries, des *chacras* (fermes cultivées) et un *saladero*. Le 4, nous nous dirigeâmes vers le nord; les jours suivans dans la plaine sablonneuse et

boisée s'étendant au pied de la colline, de manière à explorer tous les environs et à découvrir le plus de variétés possible dans les oiseaux, qui nous occupaient plus exclusivement; chemin faisant j'examinais la composition géologique des terrains et j'en prenais échantillon. Les premiers jours nous fûmes peu satisfaits de notre chasse; mais ensuite une crue subite de l'Uruguay, tout-à-fait extraordinaire, vint nous dédommager en forçant les oiseaux d'abandonner les îles submergées pour se réfugier sur la terre ferme. Nous fûmes ainsi tout consolés de ne pouvoir nous rendre à l'estancia d'un compatriote, M. Sacriste, à cause de ce débordement qui inonda toutes les plaines basses. Le huitième jour de chasse nous rentrâmes avec 60 pièces, dont 42 oiseaux-mouches des deux seules espèces qu'on rencontre dans cette localité [1], le *vert-doré*, très-commun, l'*améthyste-topaze* assez rare.

[1] HISTOIRE NATURELLE. — Avant de faire connaître les animaux que je rencontrai (ce qui ne pourra se faire que très-succinctement vu la nature de cet ouvrage), je dois à l'exemple de M. Alcide d'Orbigny, rendre au célèbre don *Felix de Azara* (prononcez Açara) l'hommage qui lui est dû, en reconnaissant toute la justesse, l'exactitude et l'importance de ses observations dans ces contrées, qu'il a habitées et parcourues pendant *vingt ans*.

Azara était un naturaliste à la manière de notre immortel Buffon; il était né sans doute avec la *bosse* de la mémoire des lieux et de l'arrangement des choses. Je crois qu'avec les ressources littéraires et

Les oiseaux-mouches sont appelés par les Espagnols *picaflores* (becs - fleurs) et quelquefois *tente en el ayre*. Les Guaranis les appèlent *maïnumbi*. Il y en a de sédentaires jusqu'au 35e dégré de latitude australe, ce qui est contraire à l'opinion de Buffon qui croyait que ces charmans ténuirostres ne vivaient que sous la zone torride, et ne s'en éloignaient qu'avec le soleil ! On trouve les deux espèces que je viens de nommer, toute l'année à Paysandu, à Montévidéo, à Buénos-Ayres. Le vert-doré était si commun que nous en tuâmes cent vingt en peu de jours et sans nous éloigner beaucoup des habitations.

scientifiques qu'avait Buffon, Azara eût fait *époque* en Espagne. Quoiqu'il en soit, à le prendre comme les circonstances l'ont fait, et malgré l'âpreté de son style il est digne d'admiration. Nos célèbres savans substitueront souvent des noms grecs, latins ou hébreux à la simplicité des noms *guaranis* du voyageur espagnol, ils se disputeront gravement sur la place que doit occuper dans leur méthode, tout artificielle, tel ou tel animal du Paraguay ou de Buénos-Ayres, mais les exactes descriptions, les *groupes naturels*, les noms analogues aux mœurs, aux inclinations, aux couleurs du mammifère ou de l'oiseau, ne se retrouveront que dans le livre du naturaliste espagnol.

MÉTÉOROLOGIE. — Du 3 au 18 octobre (premier mois de printems), que je restai à Paysandu, la température fut très-variable. le maximum du therm. de Rr fut de 26° et le mininum 12°, à midi et à l'ombre. Les vents varièrent souvent du N. O. au S. E.; de forts orages, des pluies abondantes en furent la conséquence. Dès le 8, l'Uruguay, grossi étonnamment par ses nombreux affluens, monta tout-à-coup de 10 pieds, sortit de son lit, inonda les chétives habitations du *port* et contraignit les habitans à les évacuer. La crue dura, ainsi que les orages et les fortes pluies, jusqu'au 15; le 16, le vent

L'étonnement des Guaranis et même des *Gauchos* était grand, en nous voyant tuer à quarante ou cinquante pas un si petit oiseau qui ne paraissait souvent pas plus gros qu'un bourdon, dans la corolle infundibuliforme d'un convolvulus! Rien n'était plus divertissant, plus agréable à voir que ces magnifiques oiseaux-mouches, aux reflets métalliques, s'arrêtant tout-à-coup au milieu du vol le plus rapide, comme suspendus et immobiles devant une fleur, battant des ailes avec une vitesse inexprimable, plongeant dans le calice leur petite langue semblable à la trompe d'un papillon, et tenant leur corps posé ver-

passa au N. E.; le temps était chaud et orageux, mais il cessa de pleuvoir, l'Uruguay baissa; le 18 [illegible] déjà abandonné la plaine et permis aux habitans de reprendre leur demeure. La hauteur totale de l'Uruguay fut évaluée à environ 22 pieds (8 varas) les *ranchos* du port, furent complètement submergés, ainsi que des *chacras* et un *saladero* appartenant à un français; une grande quantité de viande salée, de suif, de cuirs, des récoltes de céréales et de légumes, furent totalement perdues. Les courans, très-rapides, charriaient des arbres, des bois équarris, avec des débris de ranchos; depuis douze ans, on n'avait vu de crue si forte, si subite. Les vents de N. et de N. O., très-chauds, saturant l'atmosphère des exhalaisons marécageuses du *Chaco* et de l'*Entre-Rios*, causent ici, comme à Buénos-Ayres, des pesanteurs de tête, des lassitudes, qui n'ont heureusement d'autre inconvénient que d'affaiblir l'énergie physique et de porter au sommeil. Ceux du S. E. sont froids et amènent des pluies; ils augmentent aussi l'intensité des débordemens de la Plata, du Parana et de l'Uruguay.

GÉOLOGIE. — Tout le terrain sur lequel est construite la ville et les environs est une terre végétale, noirâtre, recouvrant, depuis quelques pouces jusqu'à cinq ou six pieds d'épaisseur, un tuf *calcaire-*

ticalement, comme s'il était suspendu par le bec. Les battemens vifs de leurs ailes et la grande élasticité des pennes, produisaient un bourdonnement sourd qui trahissait seul leur présence, car le plus souvent ils échappaient à nos regards par leur extraordinaire vivacité. Nous nous amusions aussi beaucoup de les voir attaquer avec courage et acharnement les oiseaux cent fois plus gros qu'eux qui approchaient par hasard de leurs nids, c'était surtout à l'ignoble *carrancho* qu'ils en voulaient le plus.

J'ai admiré chez don Tomas Creig, administrateur de la poste, de fort jolies cristallisations

argilifère rougeâtre *, marneux dans beaucoup d'endroits et gypseux dans d'autres. On n'en peut obtenir de bonne chaux par la calcination, vu que l'argile y domine trop ; mais on en obtient immédiatement et sans aucune autre préparation que de la pulvériser et cribler, une espèce de ciment hydraulique, très-dur. J'en ai vu construire des murs autour de l'église d'une manière assez curieuse : ce calcaire argilifère était extrait sur la place même, où il était à découvert. Après avoir été pulvérisé, on le mouille légèrement et on le met dans un caisson formé de quatre planches, solidement liées ensemble par des chevilles en fer, aux extrémités desquelles on enfonce des clefs ; on pile fortement, à l'aide de pilons de bois, le tuf ou le ciment qu'on y a jeté, et lorsqu'il est suffisamment dur, on y ajoute une nouvelle couche, qu'on pile de nouveau, et ainsi de suite jusqu'à ce que le caisson soit plein;

* N°ˢ 1 et 2 des échantillons déposés par moi au Musée de Paris. Je dois à l'extrême obligeance de M. Cordier de pouvoir donner quelques renseignemens sur la composition géologique des terreins que j'ai pu observer dans la Banda-Oriental et le Rio-Grande. Ce savant géologue a bien voulu déterminer lui-même les échantillons que j'ai rapportés.

de quartz-hyalin, blanches et violettes, apportées de l'intérieur de la Banda-Oriental. A voir la croûte extérieure de ces petites masses géodiques, on ne supposerait vraiment pas qu'elles puissent renfermer d'aussi jolis cristaux : elle est noirâtre, terne, raboteuse, et ce n'est qu'en brisant ces blocs plus ou moins gros, qu'on parvient à découvrir ce qu'ils contiennent.

Le 20 octobre, nous nous rembarquâmes de nouveau sur une autre *balandra*, d'une cinquantaine de tonneaux. Nous mîmes à la voile à huit heures et demie du matin avec vent du sud et

alors on enlève l'appareil, et le mur fait et solide, se durcit de plus en plus, avec le tems.

A quelques lieues au nord de Sandu, il y a deux fours à chaux, de très-médiocre qualité.

La terre noire, végétale, composant la première couche du terrain, est employée pour la construction des chaumières et des maisons ; elle a beaucoup de liant et se durcit promptement. Cette espèce d'argile est très-favorable à la végétation des herbacées ou des arbrisseaux ; mais son peu d'épaisseur au-dessus du calcaire fait sans doute que des arbres ne peuvent y prendre racine ; car toutes les collines environnantes sont nues et dépourvues même de buissons ; on n'en aperçoit que dans les vallons et les endroit où la couche végétale est plus épaisse.

Dans un de ces vallons, au S. E. de la ville, on trouve un banc peu étendu de grès rougeâtre, à gros grains, exploité en pierres plus ou moins grosses, pour la construction des ranchos, les fondations des maisons en briques et le pavage des rues. On en trouve encore dans d'autres endroits de cette localité. Il y a plusieurs fours à briques dans les vallons, où l'argile limoneuse est abondante.

beau tems. Uue goëlette brésilienne leva l'ancre peu de tems après nous pour la même destination, celle du *Salto*.

Paysandu, vu du nord-ouest, est moins désagréable que vu du sud-ouest ou de l'ancrage, les maisons paraissant plus rassemblées.

Vers la fin du jour le vent manqua ; nous amarrâmes à des saules, sur la côte d'Entre-Rios, à environ dix lieues de *Sandu*, dans un parage très-sablonneux.

Les bords de l'Uruguay, ainsi que son lit, abondent en galets de quartz et de ses variétés, d'agate, de cornaline, de calcédoine, de sardoine, etc., parmi lesquels on rencontre quelques débris organiques *fossilisés*, appartenant au règne végétal. Les poudingues y sont rares. On voit sur la rive droite de l'Uruguay, en face de Paysandu, des monticules de sable très-fin et très-blanc, s'étendant assez avant dans les terres. Ces terreins sablonneux produisent diverses espèces de bois grossissant peu généralement, mais qui sont très-compactes et très-durs, très-épineux, tels sont : l'*espinillo*, l'*algarrobo*, l'*urundey*, le *Nandubay* et plusieurs autres.

Je n'ai trouvé aucun fossile animal dans cette localité, je crois pourtant qu'il doit y en avoir dans les carrières du calcaire en exploitation, parce que tout ce pays, même les plaines basses et alluviennes de Buénos-Ayres, renferment des ossemens d'animaux anti-diluviens, tels que le *mastodonte à dents étroites*, les *tatous gigantesques* et les *ichtyosaures*. Il est nécessaire d'entrer dans quelques explications à l'égard de ces animaux perdus, avec lesquels on est encore si peu familiarisé, que des moines *sarans* de Buénos-Ayres ont cherché à persuader les *crédules* que les os de certains animaux croissaient dans la terre.

Les *mastodontes* appartenaient à l'ordre des *Pachydermes* (animaux

Le 21, le tems était beau, mais calme; nous descendîmes à terre pour chasser. Après avoir traversé des bancs de sable, nous arrivâmes à de longues lagunes, ou étangs, dont les bords étaient couverts d'échassiers et de palmipèdes; mais si sauvages que leurs bandes nombreuses s'envolaient hors portée. Il fallut agir de ruse pour en approcher. Tandis que nous avions recours à nos stratagèmes de chasseurs, afin de surprendre les autruches, les hérons et les canards, le patron de la balandre nous fit signal de ralliement. Nous en eûmes un peu de dépit, car l'ar-

à sabots, à la famille des *Proboscidiens* (à trompe et à défense) et formaient un genre particulier, voisin des *Hippopotames* *.

Les tatous fossiles appartenaient à l'ordre des *Edentés* (c'est-à-dire sans dents sur le devant des mâchoires) et à la tribu des *édentés ordinaires*; quelques naturalistes systématiques, les rapportent à ta tribu des *Tardigrades* (nom exprimant leur excessive lenteur) et les confondent avec les genres perdus des mégathérium et mégalonyx, voisins des fourmiliers et des paresseux. Sans doute M. d'Orbigny tranchera cette question de nomenclature et rapportera le tatou fossile au vrai type de son genre, (*Dasypus* de L.) Les *ichtyosaures* de même que les *plesiosaures*, étaient des reptiles de taille gigantesque, vivant *dans la mer*, l'ichthyosaure avait une tête de lézard, un museau effilé comme celui du dauphin, des pattes de *cétacée* au nombre de quatre, et des vertèbres de poisson. Le *plésiosaure*, avait les mêmes pattes une petite tête de lézard portée sur un long cou, semblable au corps d'un serpent. Ce sont les laborieuses recherches de Georges Cuvier et de ses savans collaborateurs, qui ont rendu à la science ces anciennes espèces, et une infinité d'autres appartenant aux divers ordres

* Voyez Cuvier : *ossemens fossiles*; les *Lettres sur les révolutions du Globe* et *tous les livres élémentaires d'histoire naturelle*.

deur nous avait emportés bien avant dans les terres, et nous avions l'espoir de rencontrer quelques bonnes espèces d'oiseaux; nous dûmes nous contenter des canards et des pigeons, (*palomas*), que nous avions tués, faute de mieux.

Le vent était toujours sud, mais faible; nous voguâmes d'abord très-lentement et si près des arbres que les branches embarrassaient les manoeuvres. Plus tard le vent s'éleva; nous gagnâmes promptement l'ancien village de *San-Jose*, ruiné par les Portugais, pendant l'occupation de la

du règne animal, qui semblaient perdues pour elle, et dont les ossemens sont ensevelis entiers, ou dispersés dans les couches de diverses *formations*. En recueillant ces débris et cherchant à les rapprocher dans leur ordre primitif, Cuvier est parvenu à recomposer les êtres auxquels ils ont appartenu, et à les ressusciter en quelque sorte, puisqu'il a retrouvé leurs formes, leurs proportions, leurs mœurs et toutes leurs habitudes.

Ou rencontre dans différens endroits de la province de Buénos-Ayres, notamment dans les environs de *Lujan*, et de *San-Nicolas-de-los-Arroyos*, sur la rive droite du *Parana*, beaucoup d'ossemens de *mastodonte à dents étroites*. J'ai vu chez un négociant à Buénos-Ayres un squelette à peu près complet de cet ancien pachyderme. Il lui avait été apporté de l'intérieur de la province par un *Gaucho*, qui le vendit la valeur de 20 ou 25 fr. Ce négociant en a refusé, disait-il, 1200 fr. On sait que les ossemens du mastodonte à dents étroites, improprement appelé *mammouth*, sont bien plus rares que ceux du grand mastodonte? Le premier os de cette espèce (un tibia), fut rapporté par M. de Humboldt, qui l'avait trouvé dans le *camp des géants* près Santa-Fé de Bagota.

Les ossemens de *tatou-géant* se trouvent en grande abondance sur les bords et dans le voisinage du *Rio-Négro* (Banda-Oriental); il y en

Banda-Oriental, Puis la *Calera de Barquin*, sur la côte d'Entre-Rios, presque en face de San-José.

Toute la côte de la *Calera* (four à chaux), pendant deux mille environ, forme falaise escarpée, laissant voir une roche de calcaire grossier, un peu gypseux, entremêlé d'argile blanche et de sable.

Le paysage de la Calera est assez riant; on en ferait une jolie petite ville dont la position serait très-convenable au commerce. Située à l'extrémité d'un coude que forme l'Uruguay, à envi-

a aussi dans les falaises argilo-calcaires de San-Nicolas-de-los-Arroyos. M. D'Orbigny en a trouvé, et il pense que cet animal était de la grosseur d'un bœuf; c'est-à-dire, au moins vingt fois plus volumineux que le tatou-géant du Paraguay, encore existant.

Les ossemens de l'ichthyosaure se rencontrent sur les bords du Rio *Arapey* (Banda Oriental), l'un des affluens de l'Uruguay. Le teniente Gomez, brésilien, que j'ai eu occasion de voir chez M. Bonpland, trouva un jour, près de cette rivière, le squelette complet d'un animal inconnu, qui lui parut fort étrange; il en donna avis à Rio Janeiro, et l'empereur don Pedro 1er chargea de suite le docteur Frederick Sillow (ou Selo) naturaliste prussien, de recueillir les ossemens de cet animal. Ce naturaliste, mort bien malheureusement, comme je l'ai dit dans mon introduction, lui donna le nom d'*ichthyosaurus-Platensis*. Ce reptile monstrueux est le type de l'ordre des *Ichthyosauriens* de la classe de *squamifère* de Blainville.

BOTANIQUE. — Les pluies presque continuelles survenues pendant mon séjour à Paysandu ne m'ont pas permis d'herboriser; c'est pourquoi je ne suis pas à même de fournir des renseignemens détaillés sur la flore de cette localité. Je ne puis présenter que quelques observations générales, résultant de l'inspection rapide que le tems m'a permis de faire.

ron dix-huit lieues du Salto et douze de Paysandu, elle aurait encore l'avantage d'être à proximité des forêts de palmiers *yataïs* et *Carondaïs* qui couronnent la Calera de deux côtés, avec d'autres arbres très-propres à la construction des maisons. (L'yataïs est une espèce de palmier qui s'élève peu; le tronc en est gros et couvert des anciennes traces des attaches des feuilles. Le cœur ou le *chou* en est excellent. — Le carondaïs est un autre palmier dont on emploie le tronc, creusé, en guise de tuile.) Assise sur un petit plateau élevé, au bord même de la rivière, au fond d'une anse, on jouirait à la Calera d'un air pur, d'une jolie vue, et les navires pourraient y venir à quai. Un ruisseau boisé, prenant sa source dans la fo-

J'ai été surpris de voir ici, comme à Montévidéo et à Buénos-Ayres, la végétation indigène envahie, sur une surface considérable, par une plante exotique dont la propagation va toujours croissant; je veux parler de cette espèce de cardon d'Espagne (*cinara cardunculus*) qui infeste à présent ces campagnes au point de couvrir des centaines de lieues de superficie. Cependant les habitans ne s'en plaignent pas trop, parce qu'ils sont très-friands des côtes tendres des jeunes pousses, et que, de plus, les tiges séchées sur pied sont employées par eux en guise de bois, dont la pénurie se fait sentir partout où il n'y a pas de rivières. Toutes les collines de Paysandu, principalement vers le sud, ne produisent pas d'autre plante que ces cardons. Dans les plaines, ils sont encore accompagnés de deux espèces de *chardons* indigènes, aussi très-répandues, l'une est connue par les Espagnols sous le nom d'*abrojo* (formé par attraction de ces deux mots *abra-ojo*, ouvre l'œil); l'autre, dont j'ai oublié le nom, est rampante et très-piquante. Pour

rêt de palmiers, contribuerait encore à la beauté du site et serait très-utile à l'établissement de quelques usines, telles que fonderies de suif, saladeros, tanneries, etc.

Il y a un fait curieux et remarquable dans la végétation de cet endroit : c'est que, jusqu'à deux ou trois lieues au-dessus et au-dessous de la Calera, les palmiers abondent, tandis que sur la côte orientale on n'en découvre pas un seul ; cette remarque peut s'étendre à tout le cours de l'Uruguay ; depuis son embouchure jusqu'aux

se former une idée de la végétation primitive de ces lieux, il faut fréquenter la plaine sablonneuse, un peu aride, du bord de l'Uruguay où l'on remarque avec plaisir, au milieu des buissons épineux, des arbrisseaux et des cactus, une assez grande variété de charmantes fleurs dignes d'être cultivées. « Dans l'hémisphère austral, dit un célèbre géographe, une végétation analogue à celle de l'Europe commence à des latitudes plus rapprochées de l'équateur. » Ainsi les environs de Montévidéo, de Buénos-Ayres et de Paysandu sont couverts de plantes qui appartiennent, à peu d'exceptions près, aux genres composant la flore française. La base de la végétation de ces plaines est formée de graminées, de verbenacées, de composées ou synanthérées, de légumineuses, de solannées, d'ophrydées, et de quelques bermudiennes ou *sisyrinchyum*, à fleurs de couleurs variées, les unes d'un beau violet, les autres d'un beau jaune. On remarque encore quelques bromeliacées et malvacées ; une espèce commune de cette dernière famille est très-répandue près des habitations, où elle accompagne toujours le tartago ou *palma christi* (*jatropha curcas* de Lin.) de deux espèces, très-propagées dans les jardins.

La plaine basse est *couverte* d'un cactus globuleux de très-petite espèce. Les lieux bas et marécageux donnent naissance à de hautes graminées, d'espèces variées, à des joncs, des pailles coupantes, etc.,

Missions, on observe fréquemment le même contraste. Ces arbres, entremêlés avec d'autres, produisent un joli coup-d'œil, mais isolés, comme ils le sont au nord-est de la Calera, dans toute la longueur du détour de l'Uruguay, et disséminés dans un terrain sablonneux, très-élevé, ils donnent au pays un aspect sauvage; il semble qu'on soit transporté dans les plaines arides de l'Afrique. Tout le coteau sablonneux sur lequel croissent les palmiers, à l'*exclusion d'autres arbres*, est rempli de sources d'eau minérale ferrugineuse.

auxquels les Espagnols du pays donnent le nom de *pajonales*. Les plaines élevées même, surtout dans les lieux déserts, peu fréquentées par les bestiaux, sont couvertes de ces *pajonales* qui représentent assez bien nos champs de céréales, à l'époque de la moisson. Mais dans les lieux peuplés de bestiaux, on a grand soin de mettre le feu aux champs à l'époque où l'herbe desséchée n'offre plus qu'une [illegible]ture, afin de donner naissance à un gazon tendre et nourrissant. [illegible] opération doit nécessairement détruire une grande quantité de plantes déliçates.

Depuis la rivière de la Plata jusqu'aux Missions, on ne trouve de bois que sur le bord des rivières et des ruisseaux; mais ces bois se détruisent à mesure que le pays se peuple. On les remplace, dans quelques localités, par des pêchers croissant très-facilement et donnant un fruit délicieux, appelé *durazno* (c'est la duracine.)

Les cryptogames sont assez rares dans les environs de Paysandu, vu l'absence de grands bois et de rochers On retrouve ici, comme à Montévidéo, une espèce de fougère, très-voisine de l'*osmonda regalis*, de France, et un *lycopodium inundatum*. J'ai remarqué que les cactus du genre nopale paraissaient souffrir beaucoup d'un petit lichen qui les envahit entièrement.

Le coude formé ici par l'Uruguay est assez difficile à remonter, quand le vent n'est pas favorable ; aussi, nous ayant abandonné ou plutôt les falaises argilo-calcaires de la Banda-Oriental l'ayant intercepté complètement, il fallut prendre le parti de haller le navire au moyen d'une corde amarrée aux arbres ; mais même avec cette ressource, les marins ne purent dompter la force du courant. Le patron prit le parti de faire une

ZOOLOGIE.— *Mammalogie* et *Ornithologie*. En fait de mammifères on ne rencontre communément à Paysandu que des *carpinchos* (grands *cabiaïs*); des *venados* (cerfs, l'espèce appelée *guasuti* par les Guaranis et Azara); des *comadrejas* (Didelphes); des *apereas* (le Cui, *cavia cobaia*); des *sorrillos* (Yaguaré, d'Az. mouflette-*viverra* méphitis, Gmel.); des *armadillos* et *mulitas* (Tatous-*dasypus*, Lin.)— Le Jaguar, *el tigre*-*méphitis* n'y apparait qu'accidentellement, quand les îles sont submergées.— La *viscacha* (*callomys-viscacia*, J. Geoff. St-Hil.), si commune [illegible] environs de Buénos-Ayres, ne se trouve pas sur la rive gauche de [illegible]guay, mais on la rencontre assez fréquemment dans l'Entre-Rios, sur la rive droite.

Il n'y a pas ici une grande variété d'oiseaux : je n'en ai rencontré qu'une quarantaine d'espèces, à répartir dans les six ordres ; je crois cependant qu'on pourrait en réunir beaucoup plus si l'on y séjournait long-tems ; l'ordre des passereaux m'en a fourni vingt-quatre.

Oiseaux rapaces. — Les vautours *urubu* (*cathartes urubu*. Vieillot, d'Orb.) n'y étaient pas communs ; je n'y ai pas vu l'*aura*.— Les trois espèces de caracaras de Azara (le *carancho*, le *chimango* et le *chimachima*) y sont communs, ainsi que la chevêche-*lapin* (*urucurea* d'Az.)

Passereaux ou Sylvains.— J'ai [illegible] dans cette localité, et pas ailleurs, un tangara à *bec dentelé*, qu'on m'a dit être le *phitotome* rapporté dernièrement du Chili. — Le cardinal *huppe rouge* de Az. (*oxia cucul-*

nouvelle station sur la rive droite, en attendant une brise.

Le 22, le vent était contraire; le tems était beau, mais extrêmement chaud et un peu orageux. Nous descendîmes à terre, au nombre de cinq individus, avec toutes nos armes, parce que nous avions à redouter non-seulement la rencontre des *jaguars*, mais encore, celle d'un parti de *Gauchos* vagabonds, comme il y en avait souvent à cette époque; heureusement cette précaution devint inutile.

lata, Lath.) est commun, ainsi que l'*onglet* de Buffon (*lindo* d'Az.) — Le gobe-mouche *rubin* (*churrinché* Az.) — Le tyran à *queue fourchue* (*suiriri*, *petits-ciseaux* de Az.) sont assez communs ainsi qu'un gobe-mouche blanc et noir, appelé *viuda* (veuve), que je crois être l'*irupero* de Az.; le *bienteveo*, le *fournier*, le *traquet à lunettes*. — On y trouve encore le troupiade *dragon* de Az., celui à *tête jaune*; le cassique *gorge-rouge* (*étourneau des terres Magellaniques*, Buff.); un engoulevent à *ventre blanc*; un gros-bec à collier noir; trois espèces de becfins; un roitelet; l'oiseau-mouche *vert-doré* et l'*améthyste émeraude*; ce dernier n'est pas commun.

Grimpeurs. — Il y avait des bandes du *maracana patagon* de Az. beaucoup de *perruches* (cotorras) à *longue-queue*. — Le pic *aux ailes dorées*; celui à *tête pourprée* (*Picus Linéatus* de Lin.); un picoïde huppé *couleur* de *tabac* d'*Espagne*, n'existant pas encore au musée de Paris. Enfin le coucou *piririgua* de Az. (*Guira cantara*.)

Gallinacés. — Deux espèces de ramiers; deux espèces de pigeons; deux espèces de tourterelles, *très-communs*, répandus par bandes dans les champs. — La petite perdrix (l'*ynambui* de Az., *tinamus maculosus*. Temm.), la grande perdrix, ou grand tinamous (*Inambu guasu* d'Az., *tinamus rufescens* Temm.), en grande quantité.

La rive est bordée d'arbres verts et touffus, d'espèces variées produisant un bel effet ; presque toujours baignés par la rivière, ils croissent rapidement et avec feu ; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que, passé cette ceinture verte, épaisse et branchue, on ne voit plus dans l'intérieur du pays, plat et sablonneux, que des palmiers isolés ou réunis par groupes de trois ou quatre, semblables à des débris de péristyle dont il ne resterait plus que les colonnes. La végétation est singulière dans cette contrée. Nous vîmes peu d'oiseaux ; aucun mammifère, excepté un faon du *cervus campestris*, que le hasard fit tuer à l'un de mes compagnons de voyage. Cependant nous remarquâmes des traces de jaguar, de carpinchos (cabiais) et d'autruche. Quelques oiseaux de rapine, des cathartes *urubu* et *aura*, des caracarás, des buses rousses et des milans à calotte noire planaient silencieusement au-dessus

Echassiers et palmipèdes. — Les bords de l'Uruguay de même que ceux de la Plata et du Parana, abondent en oiseaux de ces deux ordres. La famille nombreuse des longirostres, qui comprend en partie cette variété d'oiseaux de rivage, connus à Buénos-Ayres sous le nom de *chorlitos*, renferme plus d'un genre indéterminé capable d'embarrasser nos nomenclateurs. En fait d'échassiers, je n'ai tué ici que le *vanneau armé* (terutero de Az.) différent de celui de Cayenne; des petits pluviers à *collier noir* ; le *jucuna* commun et l'hirondelle de mer *sterna minuta* de Lin. — C'est à Buénos-Ayres que j'ai tué le *rhynchea hilaria* et le *tinochorus*, genres nouveaux.

d'un vaste champ brûlé la veille, et encore fumant; quelques perruches et perroquets passaient en criant au-dessus de nos têtes, et des pics aux ailes dorées[1] guettaient, sur le tronc échauffé des palmiers, la sortie des insectes que l'incendie avait fait se réfugier dans ce seul asile qui leur fût offert. Nous tuâmes de tous ces oiseaux, ainsi qu'une variété du troupiale dragon, que je crois être le *guirahuro* de Azara, et, au bord de la rivière, une jolie pie bleu-turquin à ventre jaunâtre et à sourcils bleu ciel[2].

Le 23, le tems était redevenu beau, une petite brise de sud, irrégulière, nous poussa tout le jour. Nous passâmes devant l'*Hervidero*, estancia et four à chaux, à huit lieues du Salto, vers le sud, dans un endroit où le lit de la rivière fort encaissé, d'un courant rapide, n'a pas plus de soixante à soixante-dix toises de largeur. Il paraît que la chaux, faite sur les lieux, est d'assez bonne qualité.

A un mille plus loin nous passâmes devant le confluent du *Dayman*, rivière de quatrième

[1] *Charpentiers des champs*, d'Az. *Picus auratus*, Lin. *The-gold-winged-pecker*, catesby.
[2] *Acaché* de Azara.

ordre descendant de l'est, dans le lit de laquelle on trouve de magnifiques cristallisations de quartz-hyalin, diversement colorées.

A la fin du jour, le vent ayant manqué de nouveau, nous aidâmes courageusement les mariniers à haller le navire d'arbre en arbre jusqu'au Saladero *del Corralito*.

Le 24, au lever du soleil, nous descendîmes tous à terre. Après avoir exploré les environs du Saladero, nous allâmes rendre visite au propriétaire *don Léandro* ***, espagnol européen, parlant assez bien le français; il nous donna l'hospitalité avec une politesse toute gracieuse, la plus digne des belles manières d'un *Caballero*.

Après le déjeûner, au lieu de nous rembarquer, nous prîmes la résolution de nous diriger sur le Salto, à travers la campagne, conservant l'espoir de trouver en route quelque chose d'intéressant; nous fîmes ainsi plus de quatre lieues en chassant, mais iuntilement; nous ne vîmes que fort peu d'oiseaux, et toutes espèces communes à Buénos-Ayres, telles que pics à ailes dorées, tyrans, troupiales, caracaras, teruteros, etc. Nous tuâmes pourtant deux belles espèces d'engoule-

vens et un fort joli gros-bec rouge et gris. Nous vîmes aussi beaucoup de couleuvres et cet énorme lézard appelé *teyu* par les Guaranis [1].

Comme l'Uruguay avait recommencé à croître, nous nous fatiguâmes beaucoup à faire des détours, nécessités par le gonflement des nombreux ruisseaux et des *banados* ou terrains inondés. Tout ce pays, comme la Banda-Oriental entière n'offre à la perspective, que *campos quebrados*, c'est-à-dire, des terrains fréquemment entre-coupés de petits vallons, de monticules et de collines peu élevées, sans direction déterminée; on ne voit guère d'arbres que le long des rivières et des ruisseaux; mais comme ceux-ci abondent partout, il en résulte une fertilité très-grande et tous les avantages désirables pour l'éducation des bestiaux.

Quelques maisons blanches, dont les fenêtres réverbéraient la lumière rougeâtre du soleil couchant, nous annoncèrent le *Salto*; cette vue nous attrista, au lieu de nous réjouir; nous nous étions figuré, je ne saurais trop dire pourquoi, que plus nous avancions, plus les sites et les paysages

[1] Lagarta en portugais (*Lecerta teguixin* Lin.)

devaient être charmans. — N'est-ce pas ainsi que nous cheminons dans le sentier aride et tortueux de la vie ?... — Désenchantemens sur désenchantemens, mystifications sur mystifications, jusqu'au moment où la tombe s'ouvrant, centuplera *peut-être* la somme des mystifications et des désenchantemens !

Le *Salto*[1] est un village qui n'a pas la moitié de l'importance de Paysandu. Il est situé sur une hauteur isolée, formant une presqu'île à l'époque des débordemens de l'Uruguay. Le terrain est aride, couvert de cailloux roulés, ou de galet, avec d'innombrables fragmens de roches tendres : on dirait un monceau de ruines, tant ce sol est bouleversé, couvert de pierres de toutes grosseurs. Les autres collines environnantes ont exactement le même aspect : presque toutes ces pierres ou fragmens de roche, ne sont qu'une agglomération de sable, de graviers et de galets unis grossièrement, sans tenacité, par un ciment calcaire-argilifère. L'argile jaune est la substance qui, avec un peu de calcaire marneux, paraît former la base de ces collines. Il y a aussi des bancs d'un grès arenacé fort grossier.

[1] Latitude 31° 28' rive gauche de l'Uruguay.

Je remarquai en venant du *Saladero del corralito*, à environ deux lieues du Salto, sur le bord de l'Uruguay, des grès ferrugineux géodiques, formant des blocs isolés plus ou moins volumineux ; les cavités en étaient remplies par du sable très-chargé d'oxide de fer.

Il n'y avait pas plus de cinq maisons d'*azotea* (en terrasse) au Salto, lors de notre arrivée ; les autres habitations étaient des *ranchos*, (chaumières) bien bâtis, blanchis, pour la plupart, extérieurement ; l'église était aussi un *rancho*, comme à Sandu ; seulement on avait élevé à côté de l'entrée un simulacre de clocher, en forme de portail, où étaient suspendues deux cloches de moyenne grosseur. Les rues sont comme dans toute la Banda-Oriental, bien alignées, garnies de trottoirs, correspondant aux quatre points cardinaux. Quoique les *cuadras* soient loin d'être remplies de maisons, cette régularité de plan, donne néanmoins à ce village l'apparence d'une petite ville. Il n'y avait pas encore de réverbères, ou fanaux dans les rues, mais on devait en placer prochainement.

De chaque côté du village, au nord et au sud, il y a un ruisseau boisé ; coulant dans un vallon

profond, jusqu'à l'Uruguay. Pendant les crues de la rivière, le côté sud s'inonde facilement, et il y a alors assez d'eau pour permettre aux goëlettes et aux balandres de s'approcher à *quai;* mais quand les eaux sont basses, que l'Uruguay a repris son lit, ce qui a lieu les deux tiers de l'année, les navires venant d'*en-bas*, sont obligés de rester au Saladero *del corralito*, pour y opérer leur chargement et déchargement, opérations très-coûteuses pour le commerce.

Le *Salto*, c'est-à-dire la cataracte, n'est pas en face du village; il en est éloigné d'environ deux lieues au nord: c'est ce qu'on nomme le *Salto chico*. Il en existe un autre plus grand, à trois lieues de celui-ci, également au nord, appelé *Salto grande*. C'est le premier qui a donné son nom au village (*villa*). Ces deux saltos, qu'on ne reconnaît qu'à la rapidité du courant, lorsque la rivière est très-haute, sont à découvert les trois quarts de l'année et rendent toute navigation impossible dans ces parages [1]. Les bateaux venant d'*en-haut* restent à huit lieues du village, dans une petite anse appelée *el puerto* (le port), en face d'un groupe d'îles désignées sous le nom

[1] Au *salto*, l'Uruguay est deux fois large comme la Seine à Paris, c'est-à-dire de 120 à 130 toises.

de *islas del herrero*. Le trajet del puerto au village se fait par terre, à cheval ou en charrette; mais, dans ce cas, on a quinze lieues à parcourir au lieu de huit, à cause d'un détour qu'il faut faire pour éviter des *banados* ou marécages. Une fois passés ces deux saltos, formés de roches à fleur d'eau, l'Uruguay, bien que très-rapide en beaucoup d'endroits, est navigable pour de grandes pirogues et des bateaux plats jusqu'à la hauteur du Paraguay, c'est-à-dire à plus de deux cent cinquante lieues de sa jonction avec le Parana. Une nation industrieuse comme celle des Nord-Américains, par exemple, aurait déjà aplani les légères difficultés qui entravent la navigation de l'Uruguay, et sillonné cette belle rivière de plusieurs bateaux à vapeur pour faciliter l'accroissement de la population et le débouché des produits de l'industrie agricole : loin de là, on perd son tems en *vaines querelles*, en *disputes sanglantes*, et l'apathie des habitans est poussée à tel point qu'ils ne comprennent même pas comment on pourrait vivifier ces lieux, qui

Iles du forgeron ou *serrurier*, à cause d'un oiseau de l'ordre des passereaux, genre cotinga, sous-genre procnia, connu au Brésil sous le nom de *ferrador* et d'*araponga* (*casmarynchos nudicolis*). Sa voix éclatante imite tour-à-tour le bruit de la lime et celui du marteau sur une enclume.

ne leur paraissent destinés qu'à nourrir des chevaux et des vaches. Cet endroit est réellement susceptible de prendre de l'accroissement, quand le commerce avec le Paraguay deviendra libre et que les Missions seront peuplées; car la voie de l'Uruguay est toujours préférable, pour le transport des marchandises, à celle de l'intérieur.

Les autorités du Salto sont : un commandant militaire, en même tems chef de police, un commandant de port, un juge-de-paix, un alcade et un receveur de la douane. Il y a une école primaire-élémentaire, pour l'enseignement mutuel, aux frais du gouvernement.

Comme il n'y avait pas plus d'auberge au Salto qu'il n'y en a dans les autres peuplades de l'Uruguay ou de l'intérieur, nous eussions été assez embarrassés si M. Antoine Thedy, suisse-français, n'avait eu l'extrême bonté de nous accueillir et de nous héberger pendant trois jours que nous y restâmes, en attendant un vent propice pour remonter la rivière jusqu'aux Missions. M. Thedy exerça envers nous les lois de l'hospitalité d'une manière trop généreuse vraiment; car nous étions cinq individus, *affamés* par les privations du voyage, et nous faisions un tel honneur à sa cui-

sine que j'en restais confus; il ne voulut pourtant accepter aucune espèce de compensation. Au reste, ce désintéressement, qui devait nécessairement nous étonner, était si familier, si naturel à M. Thedy, il y mettait tant de bonne grace, qu'il méritait bien ce titre flatteur de *père des Français* que nos pauvres compatriotes expatriés se plaisaient à lui donner, non-seulement au Salto, mais encore à une grande distance à la ronde.

Le jour même où nous arrivâmes, nous eûmes le hasard de rencontrer chez M. Thedy un vieux marin d'*Honfleur*, nommé Victor, prêt à partir pour l'ancienne Mission de San-Borjà. Il me sembla que nous ne pouvions trouver une occasion plus favorable; nous nous hâtâmes d'arrêter passage, dans la crainte de faire un trop long séjour au Salto. Le bateau de ce marin (jaugeant au plus deux tonneaux) était plat, non ponté, assez mal installé d'ailleurs et fort incommode à tous égards, puisque nos bagages le remplissaient et qu'il n'y avait d'abri, en cas de pluie, que pour nos provisions! Belle perspective pour un voyage de cinq semaines dans la saison des pluies? Il est vrai que notre compatriote, vieux *loup de mer* dégénéré, se faisait fort de franchir les qua-

tre-vingt et tant de lieues qu'il y a du Salto à San-Borja en *quinze jours*, et en cas de pluie, il promettait de dresser une tente avec des cuirs; mais on verra plus loin comment il tint sa parole.

En attendant le bon vent, nous nous mîmes à chasser pour tuer le tems, uniquement; car des naturalistes n'ont pas grand chose à recueillir au Salto, si ce n'est des cailloux roulés, des bois fossiles et des cristallisations de quartz-améthyste, en prismes implantés, qu'on apporte en grande abondance de l'intérieur, pour faire des cadeaux. Les tourterelles et les ramiers étaient si nombreux, qu'en moins de deux heures nous en eûmes notre charge. Quant aux autres oiseaux, ils furent, fort heureusement pour eux, jugés indignes de la mitraille que nous prodiguâmes à leurs co-volatiles les gallinarès. Nous nous amusâmes beaucoup à regarder un *cariama* [1] privé, dans la cour de M. Thedy. — C'était un oiseau paisible, assez craintif, mais très-curieux et tout aussi

1 *Cariama* est le nom brésilien et *saria* celui des Guaranis et de Azara. Cet oiseau, classé dans l'ordre des *échassiers*, famille des *pressirostres*, est le type du genre cariama (*microdactylus cristatus*). Il me semble que cet oiseau, le *nandu*, le *chuja* et plusieurs autres, seraient plus convenablement classés parmi les *gallinacés*, dont ils ont le bec et les habitudes ?..

vorace que le *nandu*. Il visitait tous les appartemens et sortait quelquefois dans la rue. Sa hauteur était de deux pieds et demi ; son bec celui des *gallinaces*; son cou et son port ceux du nandu; sa paupière nue, et l'œil très-grand ; ses plumes cotonneuses; sa couleur mélangée de blanc, de noir et de gris. Cet oiseau a été très-bien décrit par Feliz de Azara. M. Thedy élevait encore d'autres animaux fort curieux, et il avait une petite collection de minéraux où l'on remarquait de magnifiques cristaux d'améthyste, de fausse topaze et de cristal blanc, avec des galets de l'Uruguay, arrondis de telle sorte qu'ils ressemblaient à des fruits.

CHAPITRE XV.

Départ du Salto. — Suite de l'exploration. — El Puerto. — Belen. — Santa-Rosa ou Bella-Union. — Frontière brésilienne. — — Itaquy. — Port de San-Borja.

Le dimanche 27 octobre, à quatre heures de l'après-midi, notre *loup de mer* d'Honfleur jugea à propos de nous faire embarquer. A peine avions-nous fait une demi-lieue qu'un orage violent

éclata et qu'une bourrasque-pampero nous fit tournoyer à-peu-près comme une toupie. Le patron ne voulait pas, pour tous les diables, retourner au Salto, par cette raison « *qu'il n'avait jamais relâché en mer*. » Pourtant une forte raffale ayant déchiré la seule voile en coton que nous eussions dans notre galère, l'obligea, bien malgré lui, à nous faire aborder dans un îlot formé par le débordement de l'Uruguay. On ne se figure pas ce que nous eûmes à souffrir dans ce malheureux îlot, où il n'y avait pas un seul morceau de bois sec. La pluie commença juste au moment où nous abordâmes et ne cessa que le lendemain vers midi; on sait déjà qu'il n'y avait pas d'abri à bord, ni même possibilité d'y coucher; nous avions compté sur les cuirs que le patron devait embarquer pour nous faire un toit, au besoin, mais il en avait pris tout juste assez pour préserver nos provisions de bouche et nos bagages! Ainsi, nous dûmes nous résigner, non-seulement à nous passer de souper, mais encore à nous coucher sous la voûte, un tant soit peu humide, du firmament. Le lendemain nous avions l'air de gens sortis du naufrage; nous grelottions à claque-dents et nous étions affamés. Dès que la tempête fut calmée, le patron nous fit sortir de là et nous conduisit à proximité d'un saladero. Nous sautâmes bien vite

à terre, courant nu-jambes, à travers les maréca-ges et les *pajonales* vers un *rancho*, où nous de-mandâmes l'hospitalité ; on nous accueillit bien. Nos hôtes étaient de pauvres *canariens* venus de-puis long-tems déjà, comme beaucoup d'autres, pour peupler ces déserts et remplacer les natu-rels. Leur habitation, comme toutes celles des *Gauchos* était une hutte de terre, entremêlée de roseaux, couverte en paille coupante, construite enfin avec toute la simplicité de l'architecture de l'âge d'or. Elle était composée de deux-pièces, la chambre à coucher et l'appartement de ré-ception servant en même tems de cuisine. Un lit, formé de quatre piquets plantés en terre, supportant une claie de roseaux, ou des courroies de cuir entrelacées, sur lequel se place en guise de matelas, une magnifique peau de boeuf non tannée ; quelques autres cuirs étendus à terre pour coucher les enfans ; des *bolas*, des *lazos*, (armes indispensables du Gaucho), des harnais de chevaux suspendus aux parois du *rancho*, for-maient l'unique ameublement de la chambre. Une autre claie de roseaux, supportée par six pi-quets et servant à ces dames de canapé ou de sofa, deux têtes de boeuf, en guise de fauteuil, un petit baril d'eau, une marmite en fonte, deux ou trois calebasses servant de vases, une jatte en

bois, et une broche en fer piquée verticalement devant le foyer, placé au milieu même de la cuisine, composaient rigoureusement l'inventaire de l'appartement de réception. Je dois ajouter que, chez les Gauchos plus riches, il y a souvent, à côté du principal corps d'habitation, à la distance de huit ou dix pieds, une seconde hutte, analogue à la première, servant de cuisine, de garde-manger et de basse-cour. Il n'y a jamais de cheminée; le foyer se trouve au milieu, et la fumée s'échappe par où elle peut. Les ordures des animaux domestiques, les exhalaisons des viandes accrochées, ou des cuirs étendus, y entretiennent une puanteur insupportable, et des myriades d'insectes bourdonnent sans cesse, tandis que des volées de troupiales, de caracaras ou de vautours-urubu se disputent les débris des ruminans ou des solipèdes dont les ossemens sont entassés comme dans des catacombes, ou épars de côté et d'autre à la surface du sol, comme sur un champ de bataille.

Tandis que nous séchions nos vêtemens devant le foyer enfumé, les braves gens se plaignaient de la misère du tems et des querelles interminables des partis dans ces malheureuses provinces [1]. Ils

[1] Ils faisaient allusion aux projets ambitieux de *Lavalleja* dans la Banda-Oriental, et à ceux de *Manuel Rosas* à Buénos-Ayres.

nous présentèrent, dans une corne, du lait sortant de la vache : nous acceptâmes avec empressement et leur offrîmes, en retour, un peu de *cana* [1] qui nous restait. Ils allaient nous préparer un *asado* (rôti) de viande fraîche, quand le patron nous envoya intimer l'ordre du ralliement.

Ce jour-là le *Salto-Chico* fut passé sans trop de peine, grâce aux saules (*sarandis*) bordant la rive. Vers le soir, on s'arrêta sur la côte d'Entre-Rios pour faire à souper et passer la nuit. Cette fois, nous bivouaquâmes facilement et gaîment, car le bois sec étant très-abondant, nous fîmes un immense feu de joie, autant pour achever de nous sécher, que pour nous garantir pendant la nuit de toute visite importune de l'honnête *jaguar* ou de tout autre aimable voisin. Après nous être repus de l'*asao*, après avoir savouré le *queso de Goya* [2], la *farina de madioca* [3], et avoir donné du *ton* à notre estomac en avalant un *traguito* de la brûlante *cana*, nous installâmes confortablement nos *recados* dans le foin, au pied

1 Prononcez *Cagna*, mouillé ; espèce de rack ou de tafia, connue au Brésil sous le nom de *cachaça*, c'est de l'eau-de-vie de sucre.

2 Fromage rond, très-sec et très-salé, fabriqué principalement à *Goya*, peuplade de la province de Corrientes.

3 Farine de manioc (prononcez *farigna*, mouillé); en portugais, on écrit *farinha* et l'on prononce comme en espagnol.

d'un palmier *carondaï*, et, nous trouvant tout-à-fait *snug*, nous réparâmes par un sommeil paisible les fatigues et le malaise de la nuit précédente. N'est-ce pas ainsi que le pauvre doit envisager la vie?...

Le lendemain, 29, bon vent et beau tems. En un instant, tout le monde fut sur pied, les recados pliés, les armes nettoyées[1], et tout à bord. Nous prîmes le *maté*, avant l'aurore; ce cordial devait nous soutenir jusqu'à midi, heure du dîner. La sobriété est une vertu passée, forcément, dans les moeurs des Espagnols américains; ils ne font jamais que deux repas par jour; mais ils prennent le *maté* à chaque instant. Nous fîmes bonne route jusqu'au *Salto-Grande*. Là, il fallut nous arrêter pour attendre un vent favorable, parce que l'eau coulait avec trop de rapidité pour espérer de dompter le courant; nous étions d'ailleurs sur la rive droite, et de ce côté il n'y a point d'arbres aux branches desquels on

[1] C'est un soin qu'il faut prendre chaque jour, surtout avec les armes *à piston*, sous peine d'être exposé aux plus grands dangers. Les Gauchos, qui sont très-peu soigneux éprouvent souvent la mystification de voir rater leurs pistolets; aussi commencent-ils à n'avoir plus la moindre confiance dans les armes *à piston*. Il faudrait avoir soin de n'envoyer aussi que des cheminées bien *évidées*.

puisse s'accrocher, pour franchir ce mauvais passage. Nous campâmes pendant trois jours, et nous nous occupâmes à chasser, à pêcher, à explorer la campagne.

Nous étions au milieu d'un bosquet surmonté de quelques grands arbres, sur une plage de sable et de galet; nous avions pour limite, au nord un rocher de grès tendre, très-schisteux, assez élevé pour former promontoire; à l'ouest des collines (*campos quebrados*) couvertes de galets semblables à ceux du village *del Salto*; à l'est l'Uruguay, emportant avec la rapidité du vent des nuées de cormorans [1], et au sud, une petite rivière dans laquelle nous pêchâmes des tortues dont nous fîmes d'excellent bouillon. Nos mariniers étaient deux Indiens guaranis, habiles à pêcher; ils prirent souvent un poisson très-abondant partout, appelé *dorado* [2] (doré) à cause de ses couleurs; il y en avait de fort gros, de deux à trois pieds de long, pesant près de vingt livres, et une grande quantité de petites espèces attirant continuellement les insatiables cormorans.

[1] Les *saramagullons* de Azara; les *riguas* des Guaranis; c'est je crois, une espèce de *Graculus* ?

[2] Espèce voisine du *Milotes micropo* (Al. D'Orb.)

L'Uruguay peut avoir, en cet endroit, un mille de largeur. Sa rive droite est bordée, l'espace d'une demi-lieue, par des rochers de grès tendre et schisteux; il y a trois masses principales où viennent aboutir des collines, séparées par des vallons profonds et marécageux, très-boisés; ces trois masses de grès forment autant de pointes où l'eau coule avec une rapidité effrayante. Un îlot, couvert de saules, se trouve juste au milieu de la rivière, en face de la première pointe, en remontant; un îlot, plus étendu, est en arrière de la troisième pointe, puis ensuite viennent des îles très-longues. Ces îlots, dont la base est de roches d'alluvion, c'est-à-dire de matières arénacées, agrégées et unies plus ou moins fortement par les sédimens, le battement et le poids des eaux, resserrent le lit de l'Uruguay et en précipitent le cours sur une multitude de fragmens de rochers, dont quelques-uns, très-volumineux, ont vingt-cinq à trente pieds d'élévation pendant la morte-eau. On conçoit que le courant doit s'accroître en raison de l'inclinaison du lit, des obstacles et des chûtes causés par les masses de rochers, de telle sorte que le passage devient impraticable quand la rivière est encaissée dans son lit naturel. Malgré la crue excessive de 1833, (nous passions au-dessus des rochers et des arbres les plus élevés).

il fallait un vent extrêmement fort, l'aide des rames et de bras vigoureux, pour effectuer le passage du Salto-Grande. L'endroit le plus difficile, le plus périlleux, est sans contredit les trois pointes du promontoire dont j'ai parlé; mais on n'est pas encore tranquille pour les avoir franchies! Pendant six milles environ, jusqu'aux iles *del Herrero* ou *del Puerto*, le courant est encore excessivement rapide; il serait impossible même de tenir le milieu de la rivière avec le vent le plus fort; on est obligé d'avoir recours aux branches d'arbres et de s'y accrocher successivement jusques passé ce mauvais pas. Il paraît que la cataracte est peu sensible, en tems ordinaire, mais il n'y a pas assez d'eau pour passer, et des rochers nombreux s'élèvent beaucoup au-dessus du niveau.

La rive droite étant, en plusieurs endroits, une falaise haute et escarpée, très-rocheuse, on ne pourrait conséquemmment songer à y creuser un canal latéral; mais la rive gauche, peu élevée, argileuse, offrirait toute facilité pour cette opération utile.

Ce fut avec beaucoup de difficulté et de grandes contrariétés, que nous effectuâmes le passage,

le 2 novembre. Partis à cinq heures du matin de la troisième pointe, nous mîmes six heures à la franchir et nous arrivâmes vers onze heures devant une *estancia* (ferme pastorale) située sur la rive gauche, à environ une lieue de la première pointe du Salto-Grande. Nous courûmes nous y réchauffer, car nous avions encore passé une nuit pluvieuse, en plein air, sans autre abri que nos *ponchos* et nos *gergas*. L'*estanciero* (propriétaire) était un Indien Guarani, très-riche et hospitalier; nous y déjeûnâmes avec un excellent *asao* et du lait sortant de la vache; il voulut, de plus, que nous emportassions deux *arrobas* (50 livres) de viande fraîche.

En sortant de chez lui nous nous vîmes dans la campagne des bandes de ramiers et de tourterelles (*palomas*), beaucoup de *venados* (cerfs), des *tinamous* (perdrix) et des *nandous* (autruches) en quantité.

Le 3, nous passâmes devant le *Puerto* (le port): nous cherchâmes vainement ce qui pouvait lui mériter ce nom; nous ne vîmes qu'une plage basse, marécageuse et un chemin peu fréquenté, conduisant au village du Salto. Il n'y avait à proximité *del Puerto* qu'un rancho désert, frappé

de malédiction, car le feu du ciel y était tombé récemment et avait rempli d'épouvante une famille indienne, en donnant la mort à une jeune fille de douze ans, dont on voyait encore la modeste tombe. On me montra quelques chevaux abandonnés, revenant chaque soir passer la nuit près du corral où, naguères, une main innocente les avait caressés. J'éprouvai un grand serrement de coeur, à les voir ainsi, tristement arrêtés, la tête basse, près du tombeau de leur jeune maîtresse..... On eût dit que seuls, au milieu du désert, ils étaient restés pour la pleurer, et donner au voyageur, passant près de cette tombe, un exemple de fidélité et de reconnaissance, inspiré par la nature.

Ici finit la grande rapidité des courans et commencent les terreins bas et inondés au dessus desquels on peut naviguer quand la rivière est débordée jusqu'à plusieurs milles de distance. Cela est d'un grand secours aux mariniers, en ce qu'ils peuvent ainsi naviguer *de tous tems*, soit à la rame, soit à l'aide de roseaux; tandis que dans le lit de l'Uruguay il faut toujours un vent favorable et *très-fort* pour le remonter; car, indépendamment des deux Saltos, il y a encore certains hauts-fonds rocheux, sur lesquels l'eau

coule avec force, ce qui retarde et contrarie, en tout tems la navigation à la voile. On a vu de grands bateaux (*chalanas*) rester trois et même six mois en route pour se rendre del Puerto à San-Borja qui est à moins de cent lieues du Salto. Quand on navigue dans les *banados*, le voyage est ordinairement de trois semaines à un mois, et cependant le trajet est augmenté au moins d'un tiers à cause des détours. C'est un voyage bien fatiguant et bien monotone pour quiconque n'est pas amant de la nature et admirateur passionné de ses œuvres! On doit s'attendre à des privations de tout genre; heureux encore si l'on peut conserver intacts ses effets, ses marchandises ou ses collections; car on n'a nul abri et malgré tous ses soins on peut rarement garantir de l'eau les caisses ou les malles qu'il faut quelquefois décharger pour faciliter le passage du bateau sur un haut-fond. Pour un naturaliste, même, l'exploration des rives de l'Uruguay, jusqu'au delà du Salto, en remontant, surtout pendant le débordement, offre peu d'intérêt et des difficultés nombreuses, que ne compensent pas les découvertes. Le Parana est plus fécond, sous ce rapport, et récrée davantage la vue par la diversité des sites. L'Uruguay, au contraire, à partir du Salto jusqu'à Itaquy, ne présente sur ses

deux marges qu'une bordure peu étendue en largeur, d'arbres assez variés, à la vérité, mais dont les espèces sont les mêmes dans tout le cours du fleuve : ce sont des *espinillos*, des saules, des *laureles*, des *seïbos*, des *nandubaïs*, des *timbos* [1], des *talas*, des *lapachos* [2], des palmiers et beaucoup de buissons épineux, dont quelques-uns, parmi lesquels les *mimosas*, portent de charmantes fleurs; des lianes nombreuses, des plantes parasites, des fleurs de l'air (*flores del ayre*) qui s'entrelacent de toutes parts en semant des fleurs de toutes couleurs jusqu'aux sommités des arbres les plus touffus. Tant qu'on navigue dans le lit de la rivière, on jouit de ce spectacle, qui a bien son mérite, il faut en convenir; mais en suivant les savanes, ou les terreins inondés, la vue peut à peine se reposer en planant sur de vastes campagnes, basses, ou faiblement ondulées, dépouillées d'arbres, n'offrant qu'une herbe épaisse, rôtie par les feux du soleil, plus haute qu'un homme, en beaucoup d'endroits, et baignées jusqu'à de grandes distances dans les tems de débordement. Ceci s'entend particulièrement de la rive gauche ou de la Banda-Oriental et des

[1] Espèce d'acacia.

[2] Grande espèce de la famille des bignoniacées (Alc. D'Orb.)

missions brésiliennes; car la rive droite, ou l'Entre-Rios et Corrientes, offre assez généralement des terreins plus élevés, une végétation plus variée: on y voit de loin en loin quelques forêts, quelques coteaux boisés, où les élégans palmiers aux touffes globuleuses dominent toujours, des *estancias* (fermes pastorales) des *chacras* (fermes agricoles) qui récréent la vue, en consolant le voyageur souvent effrayé de son isolement au milieu de ces vastes solitudes.

Nous arrêtâmes, pour faire à souper et passer la nuit, dans un *pajonal*, à demi-baigné, où il fallut nous mettre à l'eau jusques par-dessus les genoux pour gagner un endroit sec [1]. Nous y trouvâmes quelques morceaux de bois, au moyen desquèls nous pûmes faire un bon feu, destiné à nous sécher et à nous garantir de la visite des tigres. Au milieu de la nuit je fus éveillé en sursaut par Eugène Gamblin : mon premier mouvement fut de porter la main sur mon fusil, chargé à balle, et toujours placé sous mon poncho, car nous avions à redouter les terribles *jaguars*, mais c'était autre chose; notre bivouac venait d'être

[1] Sans la précaution que j'avais eue de me munir *d'eau-de-vie camphrée* et de savon, nous eussions eu les pieds entamés et déchirés, à force de marcher dans l'eau, le sable et les pailles coupantes.

envahi par les eaux! La rivière continuait toujours son débordement; il fallut se hâter de chercher un meilleur gîte. Le feu avait été éteint; la nuit était obscure; nous ne pûmes nous rendormir, d'abord à cause de l'humidité, ensuite par la nécessité d'être sur le *qui vive*.

Nous n'eûmes pas de peine à être debout avant l'aurore. On ralluma le feu; nous prîmes le maté *cimarron*, c'est-à-dire sans sucre, et nous repartîmes avec une légère brise de sud-est, laquelle cessa au lever du soleil. La chaleur était excessive, étouffante.— Vous représentez-vous bien la position d'individus exposés tour-à-tour aux injures de l'orage, à l'humidité glaciale de la nuit et aux feux dévorans du soleil? Telle était la nôtre. Nous n'avions pas à nous en plaindre nous, puisque cette vie était de notre choix; mais le pauvre diable qui est forcé d'en faire son état!.... Y songez-vous?... Ah! que vous devez plaindre ces malheureux Français qu'une fortune adverse oblige à colporter, dans les populations rares de ces déserts, quelques produits de nos manufactures, souvent si chers, si peu convenables, si inutiles, que leurs détenteurs, après avoir supplié les habitans de les en débarrasser, pour une modique somme, se voient encore

ravir jusqu'à l'espoir de retourner un jour dans leur patrie!!!

Nous arrêtâmes de bonne heure dans un assez joli parage, au fond d'une anse formée par le confluent de l'*Arapey*, rivière prenant sa source très-avant dans l'intérieur de la Banda-Oriental. Deux ranchos, un corral, un four, une *ramada* [1], et des jardinages en assez bon ordre, étaient complétement abandonnés. Le patron nous apprit que ces lieux avaient été la propriété d'Indiens guaranis des Hautes-Missions, que le gouvernement oriental avait obligés de s'éloigner récemment, à cause de leurs brigandages, bien qu'ils accordassent une hospitalité franche et cordiale aux voyageurs. Cet endroit, distant d'environ douze lieues du Salto, est un des plus convenables pour l'établissement d'une estancia, ou d'un village; il y a du bois suffisamment; une partie élevée dominant la campagne (point important pour l'*estanciero*); des champs fertiles en paturages d'une bonne qualité; la proximité de deux rivières na-

1 Ce sont quatre ou six poteaux, de 6 ou 8 pieds de hauteur au-dessus desquels sont posés, horizontalement, des branchages ou des troncs de palmiers fendus en deux. La *ramada* est destinée à donner de l'ombre devant l'habitation et aussi à servir de lit pour se garantir des moustiques, ou des tigres.

vigables, l'Uruguay et l'Arapey; cette dernière, de troisième ordre, navigable pour de grandes pirogues, très-avant dans l'intérieur, faciliterait le transport par eau des productions de ces contrées. En face, on voit, sur la rive droite de l'Uruguay, la *Capilla de San-Gregorio*.

Il y avait autour des ranchos une grande quantité de calebasses et de courges, les unes vertes, les autres déjà desséchées; des fragmens de troncs de bois *fossilisés*, et quelques belles masses de cristaux de quartz-hyalin, faiblement colorés de bleu, apportés sans doute de l'intérieur par les Indiens.

Ici commence une suite d'habitations éparses, de hameaux et de villages qui furent peuplés par des Indiens guaranis, enlevés aux *pueblos* des missions pendant la guerre avec les Portugais et le Brésil. La mesure était bonne, le projet bien conçu; car depuis l'Arapey jusqu'à la frontière brésilienne, on ne fait pas trois lieues sans rencontrer un hameau ou au moins quelques cabanes; mais malheureusement, ces Indiens, sans industrie, enclins naturellement à la paresse, furent trop abandonnés à eux-mêmes. Les brésiliens voyant avec dépit se dépeupler journelle-

ment le territoire qu'ils convoitaient, intriguèrent de telle sorte auprès des *Guaranis* qu'ils firent de ceux-ci des ennemis déclarés des Orientalistes. C'est alors qu'on vit ces Indiens, d'abord dociles, s'unir aux fiers *Charruas*, s'adjoindre des *Gauchos* criminels, piller, dévaster en commun toutes les estancias, ainsi que les populations de l'intérieur, pour vendre les bestiaux ou les cuirs volés, aux Portugais et aux Brésiliens, qui trouvaient ce moyen de s'enrichir fort commode, en même tems qu'il servait merveilleusement la haine qu'ils portent à ceux qu'ils appellent encore *Espagnols*. Les Guaranis et les Charruas servaient aussi d'instrumens aux factieux pour porter le trouble dans la république; le gouvernement Oriental dut prendre une mesure énergique, dans le but de garantir les propriétés des citoyens et maintenir l'ordre dans l'état. Il mit donc des troupes en campagne, lesquelles détruisirent toutes ces peuplades d'Indiens, ainsi que les restes de Charruas, retranchés dans les montagnes de la frontière *nord*: une partie retourna dans les anciennes Missions, et l'autre fut emmenée captive à la capitale, où les femmes et les enfans furent répartis dans des maisons particulières, tandis que les hommes furent enrôlés dans l'armée. Depuis cette époque, qui ne date que

de 1833, tout le pays s'étendant depuis le Salto jusqu'au Brésil, est en partie désert, et l'on ne pourra y créer d'établissemens stables, un peu importans, qu'en y installant des colonies d'étrangers industrieux, surveillées, encouragées, prudemment dirigées par des hommes habiles. Alors on verrait se former, avec la protection d'un gouvernement éclairé, des établissemens agricoles ou industriels qui prospéreraient, surtout si la culture de la *yerba* venait à s'améliorer dans les Missions.

Nous passâmes la nuit dans ce lieu abandonné. Nous rîmes beaucoup d'une mystification qui nous y arriva : en cheminant par terre, à deux ou trois lieues de là, nous avions rencontré un nid de *nandu*[1], c'est-à-dire un monceau de *plus de soixante œufs*, qu'un nandu mâle était occupé à couver. Dans notre empressement, et notre joie d'une si belle capture, nous nous hâtâmes d'en répartir une portion entre tous,

1 On sait déjà que le *nandu* (prononcez gnandou) est l'autruche d'Amérique. Elle diffère de celle d'Afrique en ce qu'elle est beaucoup plus petite, et qu'elle est pourvue de trois doigts au lieu de *deux* seulement que possède l'autruche de l'ancien Continent. Le *nandu* ou *churi* des Guaranis, l'*avestruz* des Espagnols, l'*ema* des Portugais sont le même oiseau appartenant *quant à présent*, à l'ordre des *échassiers*, famille des *brévipennes*, genre autruche.

dans nos carnassières, nos poches et nos mouchoirs. Le Provençal, plus gourmand que nous, avait défait son pantalon et s'en était servi en guise de sac pour en emporter davantage. Nous voilà cheminant joyeusement, avec notre trésor, à travers les hautes graminées, les joncs et les marais fangeux. En arrivant au bateau, l'un de nous tombe à l'eau, casse ses œufs et nous montre très-clairement qu'ils étaient couvés! Le Provençal, seul, eut le bénéfice d'une omelette qui s'était faite en route dans son pantalon de velours.

Le 6, nous passâmes devant le village ruiné de *Belen*; on s'y arrêta pour dîner. Situé sur une petite éminence, à plus d'un mille du lit de l'Uruguay, ce village se trouvait être, par l'effet de l'inondation, au niveau de l'eau. Nous en visitâmes les ranchos délabrés; j'en comptai vingt-deux encore debout, y compris l'église qui n'était comme le reste qu'un simple rancho ou chaumière. *Belen* était éloigné d'environ vingt lieues du Salto, dans une assez bonne situation pour la culture des champs et le commerce de l'Uruguay.

Le 8, nous arrêtâmes, pour passer la nuit,

dans un endroit appelé la Chacra *del Padre*, parce qu'elle appartenait au curé de *Santa-Rosa* ou de la *Bella-Union* dont nous n'étions qu'à trois lieues. Nous transportâmes nos recados et nos armes dans le rancho abandonné, et nous nous y installâmes avec autant de joie que si c'eût été une bonne hôtellerie, car nous commencions à nous fatiguer de coucher en plein air dans les *pajonales*. On fit grand feu devant la porte, autant pour chasser les moustiques que pour nous sécher; nous n'avions pas un fil sec sur le corps.

J'eus le hasard de rencontrer dans le *rancho* un très-joli sphinx et des phalènes de grande espèce [1]; des nids du charmant oiseau-mouche *vert-doré*, suspendus au toit enfumé par un brin de jonc ou une petite courroie de cuir; des cassides de deux espèces [2], si abondantes sous les bois des parcs qu'on eût dit une fourmilière. Peu avant d'arriver à cette ancienne chacra, nous avions vu beaucoup d'oiseaux aquatiques, mais au milieu de marécages si impraticables, qu'il eût

[1] Lépidoptères (vulgairement papillons) crépusculaires et nocturnes.

[2] L'une d'un beau bleu métallique; l'autre rouge pointillée de noir: — Les *cassides* sont des insectes appartenant à l'ordre des *coléoptères*, section des *tétramères*, famille des *cycliques* (Méth. d'Oliv.). On les appelle vulgairement *tortue* ou *scarabée-tortue*, à cause de la forme de leurs élytres.

été impossible d'en approcher. C'étaient des jabirus [1], des aigrettes (*ardéa egretta* Lin): des cigognes *marguary*, des crabiers du chili (*flûte du soleil*, d'Az:) de grands hérons *cendrés*, des canards *musqués* [2] vivant tous en bonne intelligence, sans être inquiétés, au milieu de ces immenses marais où l'on ne voit en fait d'arbres, que des *seïbos* aux fleurs purpurines et quelques mimosas aux étamines violettes.

Dans ces parages il y a une grande île connue des mariniers sous le nom de *isla de las Garzas* (île des hérons) à cause de la grande quantité d'*aigrettes* nichant sur les arbres élevés dont l'île est couverte. Au tems des amours, il paraît que cette île est *toute blanche*, tant est innombrable la quantité d'aigrettes perchées.

Le 9, nous passâmes devant le village abandonné de la *Bella-Union* ou de *Santa-Rosa*. Il ne restait plus qu'une quarantaine de ranchos debout, mais il paraît qu'il y en avait plus de

1 Prononcez *jabirous*; le géant des oiseaux de rivage (*Mycteria americana*, Lin.) c'est le *tuyuyu* ou mangeur de terre des Guaranis.

2 (*Anser moschata*, Lin.) C'est l'espèce sauvage du grand canard domestique qu'on élève en France sous le nom de *canard d'Inde*. Les Espagnols le nomment *pato réal* et les Guaranis *ipe guasu* (grand canard); il abonde aux Missions.

deux cents en 1832 et que ce point était plus peuplé, plus commerçant que le Salto : il y avait un bureau de douane, un commandant de port et un commandant militaire, chargé de la police. C'était la dernière population de la Banda-Oriental vers les Missions brésiliennes, dont la frontière n'est éloignée que de deux lieues.

On compte quarante lieues de cet endroit au Salto, par la rivière.

Nous ne tardâmes pas à atteindre la terre brésilienne et nous remarquâmes avec satisfaction une différence notable dans l'aspect du pays; des champs verdoyans, des arbres dans la campagne, de nombreux troupeaux sur le penchant des collines et dans les plaines; des cerfs, des autruches en abondance, enfin une apparence de vie et de culture contrastant singulièrement avec les déserts que nous venions de parcourir. Les Brésiliens ne sont pas plus industrieux ni plus travailleurs que les Orientalistes et les Argentins, mais les *estancias* se sont multipliées beaucoup dans ces contrées pendant et après la guerre d'*occupation*[1] une grande partie des bestiaux

[1] Voyez la note M.

enlevés, ceux que les Gauchos ont volés pendant les guerres de parti sont venus peupler les pâturages brésiliens. On a aussi le soin de brûler souvent les champs, ce qui renouvelle l'herbe et contribue beaucoup à leur fertilité, à cause des sels contenus dans les cendres, tout en détruisant les animaux nuisibles, tels que les reptiles, les sauterelles, les fourmis, pullulant de toutes parts pendant les chaleurs.

Nous passâmes la nuit du 9 à la lisière d'un bois au bord de l'*arroyo del Tigre* (ruisseau du Tigre). Nous y fûmes joints par quatre brésiliens, armés, se rendant, avec une longue pirogue faite d'un seul tronc d'arbre [1], à un endroit peu éloigné de là. Ils nous donnèrent, de bonne grace, un morceau de viande fraiche, ce dont nous avions grand besoin, car notre *charque* entassé dans un cuir, avant d'être bien sec, ayant souffert d'ailleurs par les pluies continuelles, commençait à se corrompre, et, sauf quelques pigeons, des vanneaux armés (*teruteros*) et du

[1] Je vis pour la première fois au Salto de ces longues pirogues, semblables à des baleinières, fabriquées avec le tronc creusé d'un arbre, dont le bois très-léger et très-tenace, convient parfaitement à cet usage; elles avaient été construites dans le *Haut Uruguay*.

venado, quand nous pouvions en attraper, nous ne mangions ordinairement que cette mauvaise viande, très salée, rôtie ou hachée, avec de la farine de mandioca en guise de pain. Ils se hâtèrent de nous dire que nous n'avions rien à redouter sur la terre brésilienne [1], ni des animaux, ni des hommes, mais qu'il n'en était pas ainsi du pays que nous avions parcouru ; ils nous citèrent plusieurs brigandages qu'on avait commis depuis peu et prétendirent que nous avions été *fort heureux* de n'avoir pas été attaqués par les Indiens vagabonds rôdant au bord de l'Uruguay pour piller les voyageurs.

Je passerai rapidement sur les privations, la *misère* que nous eûmes à endurer pendant cette navigation de cinq semaines sur une grande rivière débordée, dans un pays presque désert, exposés aux intempéries d'une saison pluvieuse et orageuse ; du 10 au 13, par exemple, il plut constamment ; il survint un vent si violent que nous fûmes entraînés au milieu de la rivière ; notre gouvernail en fut démonté ; sans des outils dont j'étais muni nous n'eussions jamais pu l'installer de nouveau. Ce ne fut qu'au bout de deux

[1] *Esta hè boa terra !... a terra do Brasil ! hè coisa !. V. Mces não tem que temer nada, não... pois não ! pois entaõ ?... etc.*

jours passés sous une tente percée, faite avec la seule voile en coton, du bateau, que nous vîmes le soleil reparaître pâle et livide comme un malade échappé au tombeau. Mais pourtant, tout triste qu'il était, il ramenait parmi nous l'espérance d'un meilleur sort; son apparition ranimait notre courage abattu par la contrariété de voir nos bagages, nos collections, exposés à être perdus ainsi que différens ouvrages que nous portions à M. Bonpland.

Quand, peu-à-peu, le soleil, reprenant de la vigueur, pénétrait et réchauffait de ses rayons vivifians nos habits imbibés d'eau, la gaîté commençait à renaître sur nos visages devenus un tant soit peu moroses... Ah! combien le soleil est nécessaire dans ces vastes solitudes où l'on parcourt de si grandes distances sans trouver sur son chemin une *seule chaumière* pour se mettre à l'abri des orages ou du froid *pampero*!.. On peut toujours se garantir des feux du soleil, quelque brûlans qu'ils soient, mais plusieurs jours de pluie suffisent ici pour produire des inondations et opérer de grands ravages. Dans les villes et les villages de ces contrées basses, une saison trop pluvieuse porte la consternation parmi les habitans; les communications

deviennent difficiles par la crue des rivières; les terrains deviennent fangeux; les charriots de transport restent embourbés, ou leurs immenses roues opérant difficilement leur rotation sur un axe de bois, mettent des mois entiers à parcourir une carrière de trente ou quarante lieues! les habitations, mal closes, couvertes en jonc ou en roseau, laissent filtrer les eaux dans leur intérieur: chacun reste enfermé chez soi; le commerce est paralysé; enfin tout est triste, tout dépérit, les animaux même sont silencieux et abattus lorsqu'il pleut souvent.

Le 14, nous passâmes devant le hameau de *Santa-Anna*, première garde brésilienne, en remontant l'Uruguay. La crue excessive de la rivière avait fait des ravages dans ce hameau, composé d'une douzaine de ranchos: plusieurs avaient été emportés par les eaux et le reste était menacé d'être prochainement envahi; les pauvres habitans étaient campés sur un monticule en attendant la fin de ce déluge.

Qui croirait qu'en voyageant sur une rivière on soit exposé à la famine et la misère la plus grande? Pourtant c'est ce qui arrive trop fréquemment à ceux qui ne sont pas, comme nous l'étions, pour-

vus d'armes et de munitions. Des Portugais, que nous vîmes passer dans une pirogue et qui remontaient aussi l'Uruguay, avaient été *trois jours* sans manger; nous leur donnâmes le restant de notre *charque*, à demi-pourri, et nous leurs rendîmes, dirent-ils, un grand service. Ils étaient furieux contre *San-Antonio* qui était resté sourd à leurs voeux et à leurs supplications. Nous-mêmes, nous étions à la ration; nous ne faisions que deux légers repas..... de ces excellens repas composés d'une ratatouille de *charque* et de farine de manioc, mariés ensemble dans la *panella* (marmite) au moyen de graisse de boeuf et d'eau de rivière!.. Et pour étancher la soif brûlante qui dévorait nos entrailles à la suite de cette *comessation* brésilienne, l'Uruguay était le tonneau dans léquel nous puisions largement. Notre chasse n'était pas toujours fructueuse, les *venados* et les *nandus* ne se laissaient pas approcher et quant aux *tinamous* et aux vanneaux armés, notre provision de sel ayant été fondue, nous leur préférions encore du charque pourri, tant leur chair est sèche et insipide.

Non loin d'un ruisseau appelé *el Sauce*, je vis, au bord d'un ravin, au milieu de la plaine, un grand nombre de cristallisations blanches et vio-

lettes en prismes implantés, et *engrenés* les uns dans les autres de manière à former un bloc assez volumineux, compact *en apparence*, mais qui, se séparant par un choc violent, laissait voir de beaux cristaux d'un clivage peu tenace. Les blocs étaient enfoncés dans la terre siliceuse, comme des pavés, et ne laissaient voir qu'une surface noirâtre et raboteuse. Le long des ravins je recueillis, dans une couche très-mince de tourbe sèche, beaucoup de petites géodes quartzeuses et calcédonieuses, en partie cloisonnées et pseudomorfiques. On eut dit de racines et de boisettes pétrifiées sur la place. Il y en avait en assez grande quantité; le ravin était, de plus, encombré de galets quartzeux. Il est à remarquer que l'Uruguay ne peut plus atteindre le niveau de cette plaine.

Le 18 novembre, au moment où nous admirions un beau lever de soleil, notre patron nous dit, en nous montrant au loin un palmier très-élevé, le seul que nous eussions vu sur la rive orientale. « Vous touchez à la fin de vos maux; voici l'estancia de *San-Marcos*, éloignée seulement d'une dixaine de lieues du village d'Itaquy.» On fit alors force de rames pour y arriver avant la nuit, car nous avions toujours vent contraire

et un courant difficile à vaincre, à cause de la crue excessive de l'Uruguay. Vers midi M. Nouel et moi descendîmes à terre dans l'intention de nous rendre à l'estancia, en chassant : nous gravîmes d'abord des coteaux un peu élevés, couverts de cailloux roulés ou de galets de quartz, puis nous eûmes ensuite à traverser des marécages, au milieu desquels nous vîmes beaucoup d'échassiers, des *nandus*, des *venados* [1], des *carpinchos* [2], des *garzas blancas* (*ardea alba*) ou hérons blancs et des *peludos* . Il était nuit close quand nous arrivâmes à l'estancia, située

[1] Indépendamment du guazuti (*cervus campestris*) abondant partout, je vis dans cette localité, le plus grand des cerfs décrit par Azara, le *guasu pucu* (prononcez gouaçou poucou)—*cervus paludosus* Desm.) il habite les lieux marécageux, tandis que le guazuti vit dans les terrains secs, mais découverts.

[2] Les *carpinchos* des Argentins, les *capi-varas* des Brésiliens, sont les *cabiaïs* des auteurs. On n'en connait qu'une espèce, celle qui se trouve abondamment sur le bord des lacs et des rivières de ces contrées, et décrite par Azara sous le nom de *capiy-guara* (*cavia capy-vara* de Lin.) elle appartient à l'ordre des rongeurs. Cet animal, qui a le port du cochon, avec un museau plus obtus, vit autant *sous l'eau* que sur terre; il est impossible de voir un amphibie plus multiplié que celui-ci. Sa chair, bien assaisonnée, n'est pas désagréable.

[3] *Tatous*. Il y a encore une grande confusion dans la détermination des espèces de ce singulier mammifère appartenant à l'ordre des édentés, tribu des *édentés ordinaires* genre tatou (Dasypus , Lin.) Feliz de Azara en a décrit huit espèces, mais il en existe *encore* un plus grand nombre que M. D'Orbigny fera sans doute connaître. La chair des petites espèces (*mulitas*) est très-délicate et très-recherchée des gourmets à Buénos-Ayres.

sur une hauteur dominant toutes les terres qui en dépendent. Une position semblable est très-enviée des *estancieros*, parce que, dans les tems de trouble, où l'on peut craindre le vol des bestiaux, le maître peut veiller sur eux sans se déranger. Dès que nous débarquâmes, M. Nouel et moi, nous fûmes aperçus, bien que ce fût à près de trois lieues de l'habitation, et, ne sachant pas qui nous étions, l'estanciero dépêcha immédiatement deux *peones* pour rallier tous les chevaux épars dans la campagne et les entrer au *corral* (parc).

La base de ces côteaux isolés, couverts de galets jusqu'à la cime, est de grès *rouge-sang*, assez bien formé, propre à aiguiser, d'ailleurs très-convenable au pavage des trottoirs, des maisons, etc. On était occupé à faire un mur destiné à enclore le *corral*, avec des plaques de ce grès, longues de quatre à cinq pieds sur six à huit pouces d'épaisseur. Cela me fit juger que ce banc de grès devait être stratiforme.

On nous reçut très-bien à l'estancia de *San-Marcos*; l'estanciero brésilien nous donna chez lui un repas *splendide*, arrosé d'excellent vin d'*Oporto*; il est vrai que, nous prenant pour

des marchands, il avait l'espoir de traiter quelque affaire avantageuse, et son désappointement fût un peu grand quand il sut que nous étions des *apanhadores de bichinhos*. Quoiqu'il en soit, nous passâmes là trois jours à nous ravitailler. Il regrettait surtout que nous n'eussions pas de tabac, de *yerba*, de sucre et de papier à lui vendre, parce que le débordement des rivières l'avait empêché d'aller renouveler ses provisions à *Alegrete*, petite ville frontière à dix lieues de là vers l'est-sud-est.

Le 21, nous allâmes coucher à deux lieues plus au nord, dans un grand *pajonal* (champ de de hautes herbes).

Le 22, une bonne brise de vent de sud-est nous poussa enfin rondement; nous passâmes devant le confluent de l'*Ybicuy-quazu* (grande rivière de l'*Ybicu*), ancienne limite de la Banda-Oriental vers le nord, à neuf lieues sud d'Itaquy. C'est une rivière de second ordre. Puis, vint l'estancia de *Santa-Maria*, à cinq lieues d'Itaquy, et celles de la *Trinidade*, à quatre lieues. Ces dernières, au nombre de trois, forment un hameau; nous en passâmes très-près et allâmes coucher un peu plus loin, en face du *pueblo* (bourg)

la *Cruz*, petite peuplade d'Indiens Guaranis et de quelques Espagnols-américains, sur la côte de Corrientes, à deux lieues sud d'Itaquy.

Le 23 novembre, nous arrivâmes à Itaquy. La vue de ce village nous attrista encore plus que celle du Salto. Il venait d'être envahi complètement par l'Uruguay, et les habitans en petit nombre, ne faisaient que d'y rentrer après avoir bivouaqué huit jours sur une colline voisine.

Une vingtaine de *ranchos* mal construits, placés sans aucun ordre, fort rapprochés les uns des autres ; un sol pierreux (grès quartzeux) rempli de lézards et de couleuvres, dans la partie de l'ouest, vaseux et aride dans celle de l'est, voilà l'aspect d'Itaquy en l'an de grâce 1833. Ce village est la seconde garde brésilienne en venant du Salto. Il y a un commandant militaire dépendant de celui de San-Borja, un juge de paix, etc.

Nous restâmes encore trois jours pleins à Itaquy pour changer de bateau, parce que notre ci-devant *loup-de-mer* d'Honfleur en avait décidé ainsi; ce dont nous fûmes fort aises, car le caractère de ce marin s'était tellement démenti en route qu'il nous était devenu à charge. Nous gagnâmes

aussi à l'échange de la *Chalana*[1], bateau plat surmonté d'un toit léger fait avec des roseaux et des cuirs tendus à l'aide de courroies.

En attendant notre départ nous étions campés sous une tente, au bord de l'eau, et pour utiliser le tems nous chassions aux environs, mais il n'y avait que des troupiales à tête et ventre jaunes[2] et des martins-pêcheurs de grande espèce[3], venant se percher jusques sur le toit des ranchos.

On ne saurait croire combien les habitans d'Itaquy, et généralement tous les Brésiliens que nous rencontrâmes, étaient intrigués de nous voir avec tant de bagages, tant de choses inutiles à leurs yeux, tant de *frioleiras*[4] tant de *barboletas*[5], de *bichinhos*[6], de *capins*[7], de *pedrinhas*[8] etc. Cela donnait lieu à de curieux entretiens entre eux, à de singulières conjectures.

1 Mot espagnol correspondant à *chaland*.

2 *Oriolus Flavus*, Lin et Lath; espèce répandue dans presque toute l'Amérique.

3 Le martin-pêcheur bleu de ciel, de Az: (*Alcedo Cinerifrons*, Vieillot).

4 Niaiseries, bagatelles.

5 Papillons.

6 Insectes.

7 Foin.

8 Petites pierres.

Suivant les uns, j'étais un *évêque*, venant rétablir le règne des jésuites aux Missions ; suivant d'autres, nous étions des *espions*, envoyés par le gouvernement français pour reconnaître le pays et en rendre compte ; suivant quelques uns, d'un esprit pénétrant, nous étions de vils émissaires de don Pedro 1er, et suivant le plus grand nombre, nous étions *fous!*

Le 25, nous suivîmes notre route pour San-Borja ; mais cette fois, dans le lit de l'Uruguay qui avait déjà baissé de plus de vingt pieds en huit jours. La chalana étant grande et couverte nous n'eûmes plus besoin d'aller coucher chaque jour dans les terrains marécageux, et puis nous pûmes jouir véritablement de la vie contemplative et d'extase, car l'espace de trente lieues qui nous séparait de la première Mission, est rempli, le long de l'Uruguay, de forêts magnifiques où un luxe de végétation brésilienne se déploie à chaque pas, et nous eûmes le plaisir de faire une assez jolie récolte.

Les oiseaux les plus communs étaient : des martins-pêcheurs de trois espèces, des crabiers, des pies bleu-ciel et *acahé*, des perroquets, des anis [1],

[1] L'anno-guazu de Az. (*crotophagus-major*, Bris.) ani des palétuviers de Buff.

des couroucous [1] aux couleurs magnifiques, et de beaux toucans [2] à gorge blanche, mais fort difficiles à approcher.

Le premier décembre, nous arrivâmes au port de San-Borja. Il y avec alors deux bateaux pontés avec une demi-douzaine de bateaux plats, ou *Chalanas*; un navire d'une cinquantaine de tonneaux était sur les chantiers, destiné à être armé en goëlette, pour faire la navigation de l'Uruguay jusqu'au Salto. Le *porto* ou le *passo* (gué) est tout simplement une clairière assez escarpée, pratiquée au milieu des bois, assez incommode pour ceux qui ont des marchandises à embarquer ou à débarquer. Le terrein est d'argile jaune et de terre limoneuse, conséquemment d'alluvion nouvelle.

San-Borja (la bourgade) est situé à plus d'une lieue du port. On trouve, après avoir passé les bois de la rive gauche par des chemins tortueux et vaseux, quelques *ranchos*, ce sont ceux *do Porto*.

Nous nous rendîmes à pied à la bourgade, quoique la chaleur fût excessive; les habitans s'en

1 Le surucua de Az. (trogon curuicui, Lin.) couroucou à ventre rouge des Aut.

2 Toco de Buff. (*ramphastos toco*, Lin.) Il diffère de celui de la Guyane, en ce qu'il n'a pas de cercle rouge à la gorge.

étonnèrent beaucoup, étant accoutumés, comme les Argentins et les Orientalistes, à ne pas faire un pas à pied. Nous traversâmes une campagne dépouillée d'arbres, de buissons et même de verdure, car l'herbe (espèce de gramen très-odorant, d'un goût de citron fort prononcé) était déjà sèche et jaune. Bientôt la tour carrée de l'église s'offrit à nos regards. A mesure que nous nous élevions, nous découvrions devant nous, des bosquets, des bois d'orangers, des *chacaras* [1] entourées de fossés garnis de bromélias (*nicavuata*) aux feuilles rouge de sang et aux belles fleurs en épi, et au loin, dans l'est, des bois de peu d'étendue, espacés comme des fermes de Haute-Normandie. En nous détournant nous nous aperçûmes que nous dominions beaucoup l'Uruguay dont le cours sinueux, *en cet endroit* [2], était voilé en partie par d'épaisses et magnifiques forêts; c'est que le sol argileux (*ferrugineux*) s'élevait par une pente douce jusqu'à *San-Borja*.

[1] C'est la même chose que *chacras* en Esgagnol; mais ici, de même que dans la province de *Co rientes*, ce mot ne s'emploie pas seulement pour une *ferme agricole*, il désigne aussi toute espèce de maison de campagne avec jardin ou bosquet; il correspond alors aux *quintas* de Buénos-Ayres. On voit presque toujours un bois d'*orangers* et de *citronniers* assez étendu, près de ces *chacaras*.

[2] A cette distance de son embouchure, l'Uruguay est encore large comme la Seine à Paris; son lit conserve à peu près la même largeur depuis les Hautes-Missions jusqu'à Itaquy, et de là au Salto, il déborde fréquemment.



CHAPITRE XVI.

INTÉRIEUR DE SAO-PÉDRO.

San-Borja. — Les anciennes Missions. — Départ pour l'intérieur. — La Guiaraça. — Alegrete. — Le Boqueron de Santiago. — Cima-da-Serra. — Le Jaguary. — Le Toropy. — L'Ybicuy-Miri. — Santa-Maria-da-Serra. — Saô-Martinho. — Cassa-Pava. — Arrivée au Jacuy.

« Quoi ! ce sont là vos fameuses Missions ?..... Ces édifices inimitables, ce gigantesque, ce grandiose, ces admirables plans, ces *pueblos* enfin que vous nous vantiez tant !..... Le diable vous emporte, vous, et les jésuites. »

C'est ainsi que m'apostrophaient mes fidèles compagnons, courroucés de ce que, sur la foi de Charlevoix, de Funes et de vieux chroniqueurs espagnols, je leur avais fait une peinture peu fidèle, mais pompeuse des Missions d'Uruguay. J'eus toutes les peines du monde à les calmer. Toute l'éloquence poétique de l'auteur du *Génie du Christianisme* eût échoué devant la conviction d'une *imposture flagrante*.

Les Missions d'Uruguay étant toutes, à peu de chose près, bâties sur le même plan; il suffit donc d'en décrire une pour se former une idée des autres.

Sur les trois côtés d'une place, longue d'environ cinq cents pieds sur quatre cents de large, sont bâtis des rez-de-chaussée en argile et en charpente, distribués de manière à former des logemens à peu près semblables. Un toit en tuile recouvre ces habitatious et les dépasse assez pour qu'il règne dans le pourtour de la place une espèce de péristyle ou de galerie ouverte, soutenue, de distance en distance, par des pilastres carrés, formés de pierre de taille rosâtre.

Sur le côté nord de la place, se trouve l'église,

véritable *théâtre*, quant au luxe d'ornemens et de détails intérieurs. Au dehors elle n'a rien de remarquable; c'est tout simplement quatre murailles en pierre de taille, surmontées d'un toit en tuile et d'une petite tour carrée formant une coupole à l'intérieur; le portail seul se distingue du reste en ce qu'il a été sculpté très-artistement par des *Indiens*, sous la direction des jésuites, et qu'il n'est entré aucune ferrure dans sa construction, de même que dans celle de toutes les habitations. Un porche, soutenu par des colonnes en bois dur, occupait la façade de l'église, à laquelle on arrivait par un perron carré, formé de quelques marches.

A gauche de l'église, dans un enfoncement, était situé le collége, derrière lequel s'étendait un superbe jardin planté d'orangers, de citronniers, de figuiers, d'un grand nombre de plantes indigènes, etc, et entouré d'un mur *de pierres* dans toute son étendue. Le collège, comme on doit le penser était *confortablement* distribué, solidement bâti. A côté était un hospice y attenant, puis des ateliers *publics*, des magasins *publics*, des cuisines *publiques*, etc, etc.

On entre à la place par les extrémités nord et

sud. C'est une véritable caserne que cette place, autour de laquelle rayonnent, sans ordre régulier des *ranchos*, des *chacras* et quelques maisonnettes, assez proprement tenues. Les autorités et les commerçans notables sont logés dans les anciennes habitations des Indiens; le commandant militaire occupe le collége; l'hospice, les magasins et ateliers sont en ruine; loin de songer à les réparer ou en enlève les matériaux pour les employer à des constructions nouvelles. Le culte catholique est célébré dans une chapelle attenante aux galeries latérales de la place [1].

Nous hésitâmes quelque tems avant de visiter l'église, car on s'attendait à en voir crouler le faîte d'un moment à l'autre. Chaque fois qu'il fait du vent il se détache du toit d'énormes poutres, qui roulant avec fracas, ébranlent le reste de l'antique édifice, dont la forme est un carré long, sans bas côtés, ni clocher; seulement, à l'entrée du

[1] Le curé de San-Borja, peu *prudent* s'est fait chasser du pays pendant notre séjour. Il y a beaucoup d'immoralité chez les prêtres brésiliens; je fus témoin de plusieurs scènes très-scandaleuses, en différentes localités. L'évêque même de Rio-Janeiro, disait publiquement, en achetant des colifichets parisiens, pour une de ses filles « *hè para hum fruto de minhas fragilidades* ». — Les législateurs brésiliens songeaient sérieusement au *mariage des prêtres* et à la suppression de la *confession*, mesures de la *plus urgente nécessité*.

chœur, au-dessus du jubé, s'élevait la coupole en charpente dont j'ai parlé, laquelle était décorée d'assez belles peintures. Deux rangées de colonnes en bois dur, d'ordre toscan ou rustique, soutenaient la charpente dans le milieu et formaient une nef. Les ornemens ont été enlevés; il ne restait plus que deux autels sur les côtés; mais nous retrouvâmes une grande partie des ornemens du chœurs entassés pêle-mêle dans deux pièces latérales, servant autrefois de sacristies. Les dorures étaient encore très-fraîches; elles n'avaient pas été épargnées par les jésuites, pas plus que les peintures et les *images*. Cet ensemble de chapitaux, de frontons, de colonnes torses, cannelées ou lisses; ces tableaux, ces ornemens surchargés de dorures très-fines, de peintures remarquables, de sculptures délicates, ces *saints* de toutes grandeurs, de tous ordres monastiques, destinés à jouer un rôle *imposant*, au milieu d'un peuple de néophytes facilement crédules, tout cela nous fit l'effet d'un *magasin de théâtre*, et rien de plus.... Je gémis de pitié, en songeant à la condition misérable des chrétiens, dont le sort se réglait dans un *concile de Trente*, ou dans la cellule d'un sectateur de Loyola, sur ce thême fondamental : que tous les moyens *étaient bons* pour *fasciner les peuples!!!*... Mais de la *pitié* je

passai promptement à l'*indignation*, en voyant des *saints* de grandeur naturelle, dont les yeux mobiles dans leur orbite, étaient destinés à verser des larmes de sang!.. tandis que d'autres *saints* avaient pour mission spéciale de faire des signes *négatifs* ou *approbatifs* de la tête ou de la main!!! « Et que faisaient de plus les idolâtres, me dirent mes compagnons?..... » — Voilà cependant les *grands moyens* que tolère la religion *catholique*, *apostolique* et *romaine*!!! O stupidité des peuples! vos *confesseurs* ont bien raison de vous faire un crime de la *curiosité*! Allez, bons peuples, allez, continuez à vous faire jeter de la *poudre aux yeux*.....

La mission de *San-Borja* fut fondée en 1690, par une colonie de la peuplade de *Santo-Tome*, car la tactique (d'ailleurs très-judicieuse) des révérends pères, était toujours de prendre un certain nombre d'habitans d'une ancienne bourgade d'Indiens, pour noyau de la population nouvelle, et les *sauvages* y étaient attirés, moins par les bienfaits du christianisme, auquel ils ne comprenaient rien, que par la perspective d'y trouver un asile contre les rigueurs des Espagnols, et surtout contre la cruauté des Portugais, qui leur donnaient la chasse avec des chiens pour les en-

voyer périr dans les mines, après, toutefois, les avoir *baptisés* [1].

Jetons un coup-d'œil sur le gouvernement théocratique des jésuites [2] :

Les Missions du Paraguay étaient composées de trente bourgades ou *pueblos*, dont voici la situation : *sept* se trouvent sur la rive gauche de l'Uruguay et font, à présent, partie du Brésil; *quinze* étaient situées entre l'Uruguay et le Parana, dans la partie nord-est de la province de Corrientes; elles ont cessé d'exister, mais on en distingue encore les ruines. Les Brésiliens, dans la guerre d'*Artigas* d'un côté, les Indiens eux-mêmes dans leur soulèvement de l'autre, et, en dernier lieu, les Paraguays lors de leur retraite, concoururent tour-à-tour à leur ruine, qui fut finalement consommée par les Orientalistes. Enfin *huit* Missions se trouvent sur la rive droite du Parana, par conséquent dans le Paraguay proprement dit, et existent toujours.

Les sept Missions de la rive gauche de l'Uru-

1 Charlevoix; Raynal, Azara et Funes.

2 Il ne faut pas perdre de vue que c'était un gouvernement *modèle*, tel que la sainte corporation eût voulu le voir établi en Europe.

guay étaient distribuées ainsi : *San-Borja*, à une lieue de l'Uruguay et à trois lieues au sud de la rivière Camacua ; *San-Nicolas* sur la rive droite du Piratini, à environ trois lieues de son confluent avec l'Uruguay ; *San-Luis*, *San-Miguel*, *San-Lorenzo* et *San-Juan*, entre les rivières Piratini et Yiui, et *Santo-Angel* dans les *yerbales*[1], sur la rive droite de l'Yiui. San-Miguel était la capitale des Missions d'Uruguay.

Les huit Missions existant encore au Paraguay, bien que les jésuites en aient été expulsés, comme de toutes les autres, dès l'année 1768, peuvent néanmoins donner une faible idée de cet édifice fameux des trop astucieux pères. Quoiqu'en dise le doyen *Funes* (disciple de la savante corporation), le *zèle apostolique* a eu certainement la moindre part dans toutes leurs entreprises. Les jésuites, penseurs profonds, hommes de talent (*dans leur système*), long-tems les seuls dépositaires des sciences, n'ont pas été sans réflé-

1 Forêts ou croit l'arbrisseau improprement appelé *herbe* du Paraguay et des Missions. Il a été décrit par M. Auguste Saint-Hilaire sous le nom de *Ilex Paragua yensis*, et par Linnœus sous celui de *psoralea glandulosa*. Ses feuilles que les Guaranis désignent sous les noms de *caa-cuys*, *caa-mini* et de *caa-guazu* suivant l'état de leur développement, ne peuvent être prises en infusion qu'après avoir été macérées ou *matées* plusieurs fois.

chir, sans s'apercevoir, dès les premières tentatives, qu'il faut, de toute nécessité, à l'homme un premier dégré de civilisation pour qu'il puisse seulement comprendre de quoi il s'agit quand on lui parle de *religion*.... surtout d'une religion hérissée de dogmes. Aussi, ne doit-on pas croire que les trop célèbres Missions des jésuites aient été formées par la prédication de l'évangile; ils trouvèrent plusieurs grands établissemens déjà créés par les conquérans et qu'ils ne firent que transférer [1]. Ils avaient donc affaire à des Indiens déjà vaincus, abattus, asservis et appartenant à la race des *Guaranis*, dont les tribus, qui vivent encore sauvages dans les montagnes septentrionales du Paraguay, sont si peu entreprenantes, qu'elles causent rarement des dommages. On a vu quel moyen fort simple les jésuites employaient pour former une nouvelle peuplade; mais il est de fait que la *ruse* et la *force* ont aussi été employées par eux pour augmenter le nombre des néophytes.

Ces Missions, dit M. Rengger, ont eu pourtant

1 Voyez l'intéressant ouvrage de MM. Rengger et Long-champ. *Essai historique sur la révolution du Paraguay*; Feliz de Azara, tome II, et surtout le livre huitième de l'*Histoire Philosophique des Deux-Indes*, par Raynal, où la conduite des jésuites est jugée avec la plus grande impartialité.

l'avantage de protéger les Indiens; mais au lieu de les faire entrer dans la voie de la civilisation, afin de parvenir un jour à les rendre *chrétiens*, les jésuites n'en firent que des *automates*, qu'ils exploitaient à *leur profit*.

Tous les travaux les plus pénibles se fesaient *au son de la flûte* et *du tambourin*! Comme c'est poétique! Vous représentez-vous bien, *trente mille* Indiens dansant et travaillant chaque jour au *son de la flûte*, devant les *bons pères* qui ne faisaient rien?... Apportant péniblement des carrières très-éloignées des pierres de taille d'une grosseur considérable, destinées à faire des logemens spacieux et commodes aux révérends pères; des poutres énormes, des colonnes de la plus grande dimension, charriées sur les épaules; d'incalculables richesses, produit des *estancias*, des *chacras*, des plantations de maté, de coton, de tabac, de riz, de canne à sucre, de blé, etc., déposées chaque jour dans les magasins *publics*, pour la *communauté*..... tout cela au son de la *flûte* et du *tambourin*.... en *cadence*. — Voilà ce qui s'appelle comprendre la *Bible*! — Dépêchez-vous donc de mettre vos biens en communauté avec MM. les jésuites, pour avoir comme les Guaranis, une chemise *commune*, un caleçon *com-*

mun, la ration *commune* et les pieds nus toute notre vie! — Mais, mauvaises têtes que vous êtes, vous serez exempts de *révolutions*, vous serez garantis contre l'ambition de vos semblables, vous serez *heureux*.—Merci. Vous rappelez-vous, par hasard, que votre bonne maman vous ait fait répéter (quand vous étiez bambin, et que vous n'entendiez encore malice à rien) la fable du *pot de terre* et du *pot de fer*? eh bien, le pot de terre, c'est *nous* et le pot de fer, ce sont les *jésuites*, ou ceux qui entendent la *Bible* comme eux... Croyez-moi, *faites vos affaires vous-mêmes*; ne perdez pas de vue ce dogme fondamental de la liberté du peuple aux *États-Unis* :

« *La providence a donné à chaque individu le dégré de raison nécessaire pour qu'il puisse se diriger lui-même dans les choses qui l'intéressent exclusivement*. » — Telle est la grande maxime sur laquelle repose la société civile et politique du Continent américain [1].

[1] Le *père de famille* en fait l'application à ses enfans, le *maître* à ses serviteurs, la *commune* à ses administrés, la *province* aux communes, l'état aux provinces, et l'*union* aux états. Etendue à l'ensemble de la nation, cette maxime est la plus haute expression de la souveraineté populaire. — Voyez l'ouvrage de M. Alexis de Tocqueville : De la *Démocratie en Amérique*, 2 vol. in-8°.

Nous séjournâmes deux mois aux Missions, allant et venant de *San-Borja* au Piratini, au confluent duquel était l'excellent M. Bonpland[1], vivant en solitaire, logé à-peu-près comme le consolateur de Chactas. L'ex-intendant de l'impératrice Joséphine, le voyageur célèbre, nous accueillit avec une bonté toute paternelle et s'efforça de contribuer, en ce qui dépendait de lui, au succès de nos chasses et de nos récoltes zoologiques. Quand nous partîmes de San-Borja, M. Bonpland se préparait à se rendre dans la province de Corrientes d'où il devait descendre ensuite à Buénos-Ayres.

Toute la campagne avoisinant le Piratini[2] est montueuse? les pâturages sont très-convenables à l'éducation des chevaux, des mules et des bêtes à laine. Il s'y fait un grand commerce de mulets pour la province voisine de *San-Paulo* (St-Paul). Les grès rougeâtres, quartzeux m'ont paru former la base des côteaux. Il y a beaucoup de forêts de peu d'étendue, mais fréquemment répétées; on les appelle *capoes* [3] ou *matos*,

1 Au *rincon de San-Juan-Miri*.

2 Rivière de 4e ordre, comme le camacua.

3 Singulier, *capao* (prononcez capaon, capaons). C'est au milieu de ces bois que se font les cultures de maïs ou autres ; ils prennent alors le nom de *roça* ou de *roçado*.

suivant leur étendue ; c'est ce qu'on nomme *islas* dans la province de Corrientes.

Le 4 février 1834, nous prîmes congé de MM. Ingres et Serni pour profiter d'une caravane ou troupe de charrettes retournant à Rio-Pardo. Cette caravane se composait de sept charrettes dont trois étaient couvertes, attelées de huit boeufs chacune, plus trente autre boeufs et huit chevaux marchant en troupeau devant nous pour les relais. Outre mes deux compagnons et moi, le personnel se composait du *tropero* ou *capataz* (contre-maître) et de quatre *arreadores* (piqueurs) dont deux étaient nègres et un Indien ; le capataz et un arreador étaient Brésiliens. Nous cheminions tantôt à cheval, tantôt à pied, ou en charrette.

Le 10, à la fin du jour, nous arrivâmes sur la rive gauche de la *Guaïaraça*, petite rivière coulant sur un lit de grès rouge; elle prend sa source, non loin de là, dans les montagnes, et, après s'être grossie de nombreux ruisseaux, elle va se jeter au nord-ouest, dans le Camacua ; il n'y avait alors que quelques pouces d'eau, mais aux moindres pluies elle déborde beaucoup dans les plaines adjacentes et son cours devient rapide.

J'estimai que nous avions parcouru quatorze à quinze lieues au *sud-est* de San-Borja. Ce pays est montueux, alternant fréquemment avec des vallons profonds et des côtes à pente raide. Sol de transport et de sédiment; des grès grossiers recouverts d'un peu de terre végétale. C'est à ce ruisseau que commence, ou aboutit, la *Serra*, chaîne de montagnes appartenant à la Serra-do-Mar, ou *chaîne orientale* du système brésiliens.

Le 11, à trois heures du soir, nous commençâmes à gravir des côtes qui pouvait avoir soixante toises d'élévation; les points de vue étaient variées, on découvrait une étendue d'au moins dix lieues de pays au nord et à l'ouest; beaucoup de forêts de peu d'étendue mais épaisses et *multipliées* dans les lieux humides et sur la pente *australe* des côtes.

Environ à vingt lieues dans le sud de la *Guaïraça* se trouve *Alegrete* petite ville frontière de la province de Rio-Grande avec la Banda-Oriental; elle est située, suivant les renseignemens que j'ai pu obtenir, par les trente dégrés dix minutes de latitude (sauf erreur), sur la rive droite du

Garapuytao, petite rivière nommée *Ybiripita* par les Guaranis et qui va se jeter, au nord, dans l'Ybicuy. Cette petite ville, toute nouvelle, est assise sur des collines rocheuses, produisant des pâturages extrêmement nourrissans. On y élève beaucoup de bestiaux, de mulets très-renommés. Le commerce y est actif. A quelques lieues, vers le sud, il y a des montagnes riches en métaux; une d'elles contient une mine d'or d'une exploitation facile.

Le 13 au soir nous arrivâmes dans un parage, de la *cima da Serra*, appelé *Boqueron-de-Santiago*, à environ treize lieues sud-est de la Guaïaraça. Trois on quatre *chacaras* et *estancias* à l'entrée d'un vallon boisé, où coulait un ruisseau limpide; passablement de bestiaux, paissant dans les plaines ondulées, formaient un petit paysage animé.— Culture de maïs, de mandioca, de tabac, de haricots noirs et autres légumes.—Beaucoup de perroquets à gorge et ventre violets (*acamaille* vineux); une autre belle espèce, vert tendre à front, épaulettes et cuisses rouge vif, vivant par bandes; *l'épervier à larmes* et le petit *épervier-varié;* l'oiseau-mouche vert-doré; des troupiales noirs; des cathartes *aura* et *urubu* étaient les seuls oiseaux qu'il y avait dans cette localité où nous

restâmes quatre jours à réparer des essieux brisés[1].

Le 17 nous arrivâmes dans la partie de la *Cima da Serra* la plus bouleversée, la plus agreste, mais aussi la plus pittoresque. Ici des forêts antiques où domine le gigantesque *Timba - uva* dont le tronc creusé sert à faire des pirogues de la plus grande dimension, un ruisseau d'une eau claire et limpide, des chaumières de pauvres *moradores* (habitans) isolées au fond d'un large et profond vallon, où paissaient quelques vaches et quelques moutons; des roches escarpées menaçant le voyageur, des coteaux récemment brûlés, audessus desquels planaient silencieusement des vautours *aura;* d'autres encore couverts de hautes graminées (andropogon) aux tiges d'or, destinées à être aussi la proie des flammes dévorantes, étaient les principaux détails d'un vaste tableau dont l'œil saisissait à peine les contours [2].

[1] Il y a beaucoup de fragmens de *grès quartzeux argilifère* endurci (nº 6), formant de nombreux blocs allongés, servant à aiguiser, et se trouvant disséminés sur un sol argilo-calcaire contenant en outre du silex noir, des géodes, rognons, cristallines, etc.

[2] Les roches sont toutes de grès variés en espèces; mais ceux qui dominent, sont les grès quartzeux tendres, *rougeâtres* et *jaunâtres*, avec d'autres d'un grain plus fin, plus dur et *lustrés*. Des monticules

Le 18, nous descendîmes dans une vallée profonde, sablonneuse, bordée de grands bois très-épais, dominés de toutes parts par d'immenses blocs de grès, penchés sur la vallée comme des édifices prêts à crouler. Une autre caravane nous avait rejoints pendant la nuit de sorte que les échos de ces montagnes retentissaient bruyamment des cris sauvages des *arreadores* animant continuellement les boeufs du geste et de la voix, et plus encore du cri indéfinissable des essieux de bois échauffés par le frottement. — Pâturages abondans, herbages très-épais, mais dépourvus de saveur et de qualités nutritives, car les habitans de ces montagnes sont obligés de donner, quatre à cinq fois l'an, du sel à leurs bestiaux, pour les exciter à manger, et les animaux le recherchent

sont composés uniquement d'argile ferrugineuse rouge, comme aux environs de San-Borja; point de cristallisation. Nous nous arrêtâmes près d'un ruisseau coulant au milieu des roches massives de grès, sur un fond d'une matière rouge de sang, cellulaire, assez semblable à l'hydrate de fer, mais si dure que je ne pus en détacher un seul fragment. Je fus tenté de la prendre pour une lave, quoiqu'il n'y eût aucune apparence de volcan aux environs. Un peu avant d'arriver à cette localité, j'avais trouvé dans un torrent de petites masses de *pouzzolite* (scorie rouge décomposée), consistante et endurcie par de la *zéolite* (déterminé par M. Cordier). Plus des petits blocs de *calcaire concrétionné* renfermant de l'argile rougeâtre, vraisemblablement d'origine volcanique, et enfin de la *rétinite noirâtre*. Dans les forêts je recueillis deux espèces de capillaires, qu'on rencontre aussi aux Missions, l'*adianthum capillus veneris*, Lin. et l'*adianthum affine* Spr. avec plusieurs autres cryptogames intéressans.

avec avidité. Nous avons vu des vaches et des bœufs venir autour de nos charrettes, les suivre long-tems, les lécher de toutes parts, comme pour nous montrer le besoin urgent qu'ils avaient de manger du sel. Après leur en avoir donné, les *moradores* de la *Serra* ont la coutume de brûler certains végétaux alcalins et de leur en faire manger la cendre; cela les purge et les dispose à engraisser [1].

Il y a peu d'habitans dans cette partie de la *Serra*. Ceux qu'on y rencontre sont de pauvres gens laborieux, mais non industrieux, ayant obtenu des concessions gratuites de terrein au milieu ou à proximité des bois; ils vivent ou plutôt ils végètent avec leurs familles, aidés par une nature vivifiante et l'aménité d'un climat salubre. Ils cultivent un peu de maïs, de mandioca, des haricots, des pastèques, (*sandias*) dans la saison. Ils ne peuvent élever beaucoup de bétail, par la difficulté de se procurer le sel nécessaire à sa nourriture. Cet inconvénient, dû entièrement à la qualité des pâturages est général dans tout le haut-pays du Brésil, ainsi que dans une partie de la

[1] A Buénos-Ayres, j'ai vu les Gauchos recourir à ce moyen pour se purger; ils fesaient rôtir de la viande, la saupoudraient de cendre et la mangeaient, puis après ils buvaient une grande quantité d'eau.

Banda-Oriental; mais dans cette province, il n'y a guère que sur la *Serra*, et surtout entre le *Jaguary* et la *Guaïaraça* que le besoin de sel se fait impérieusement sentir; parce qu'il existe dans les autres endroits une argile limoneuse, salpêtrée, appelée *barro*, (glaise), que les animaux mangent avec la même avidité que le sel [1]. Il serait facile de remédier à l'inconvénient du manque de sel avec des moyens suffisans pour en faire venir, soit par la voie de l'Uruguay, et de l'Ybicuy, soit par celle de Porto-Alégre et du Jacuy; alors on pourrait former des établissemens fort avantageux dans ces montagnes pour l'éducation des bestiaux, des mulets principalement.

Après avoir suivi la vallée, dans la direction de l'est, l'espace de deux lieues, la route tourne au sud en gravissant de nouveau les montagnes,

[1] Les terrains où se rencontre cette glaise, sont appelés *barreros* par les Espagnols, et *barreiros* par les Portugais. M. Auguste Saint-Hilaire dit qu'il en existe dans la province de *Minas-Geraes* et particulièrement dans le *sertao* (désert); c'est une chose très-importante pour les *estancieros*. Les bestiaux de la *Serra* ont souvent à souffrir beaucoup d'un insecte connu au Brésil sous le nom de *carrapato*; il est de l'ordre des parasites, genre *ricinus* de G. (*ixodes* de Latr.) et il incommode les hommes autant que les animaux. En 1834, il s'était propagé de telle sorte, qu'il était devenu un véritable fléau; les bestiaux en étaient couverts et ils mouraient en peu de jours. On avait offert une forte récompense à celui qui trouverait le moyen de détruire cet insecte.

alors on arrive sur un nouveau plateau, et l'aspect du pays change complétement. On descend continuellement, l'espace de cinq à six lieues, jusqu'à la rivière *Jaguary-Guazu*. Le sol n'est plus caillouteux; on ne voit que du sable fin, blanc comme neige en beaucoup d'endroits et rouge dans d'autres; ce dernier est inférieur au premier, dans la superposition des couches [1]. En descendant, nous traversâmes le hameau de *San-Francisco*, où il y avait jadis une chapelle et une petite peuplade de Guaranis, relevant des Missions. Il n'y a plus à présent que dix ou douze chaumières et trois ou quatre maisons en charpente couvertes en tuile rouge. Néanmoins, de nouveaux *povoadores* (fondateurs) commençaient à s'y établir et à cultiver les terres; il y avait même deux *vendas* (pulperias), ce qui ne manquera pas d'y attirer d'autres *moradores* des montagnes. Ce lieu est convenablement situé sur un

[1] Etude géologique d'un ravin de 20 pieds de profondeur, sur ce plateau de la *Serra*. *Terre noirâtre*, provenant du détritus des végétaux, 2 à 3 pieds ; *sable blanc*, fin, compacte, 6 pieds; *sable rouge*, mélangé d'argile, 2 pieds ; *argile limoneuse* ou glaise, 2 à 3 pieds ; une roche tendre, *en formation*, d'une jolie couleur rose, marbrée de jaune, provenant du mélange des couches de sable rouge et blanc, unis par un ciment argilo-calcaire en dissolution dans l'eau du ravin, formait le fond et s'étendait très-avant. Près de ce ravin, un monticule marneux. Du reste peu de calcaire; toutes les montagnes, les mornes isolés ne m'ont offert que des *grès* variés en espèces.

petit plateau, traversé par la route des Missions, dominant une grande étendue de pays, entouré de forêts, de ruisseaux et de pâturages; à proximité du *Jaguary-Guazu*, affluent de l'*Ybicuy*, ce lieu deviendra bientôt le marché des hameaux et des estancias de la Serra des Missions.

A une lieue du hameau de *San-Francisco*, nous passâmes une petite rivière appelée *Jaguary-Miri* (petit Jaguary): elle coule sur du sable blanc et déborde aux moindres pluies; mais son peu de profondeur la rend guéable en tout tems.

Le 19, nous avions la Serra *à notre gauche*. Après avoir monté et descendu souvent, tourné des mornes isolés couverts de forêts sombres, nous arrivâmes sur la rive droite du *Jaguary-Guazu* (grand Jaguary), rivière de troisième ordre, dont les environs sont magnifiques; elle prend sa source dans la *Serra*, vers le nord-est [1], et va se jeter, après bien des détours, dans l'*Ybicuy-Guazu* au sud-ouest.

[1] A partir du rio Toropy la *Serra* fait un grand zig-zag en s'écartant un peu de la ligne *est* et *ouest*, vers le nord; puis elle redescend au *sud-ouest*, entre le *Jaguary* et la petite rivière *Guaïaraçu*, en se ramifiant et s'étendant beaucoup vers la Banda-Oriental et les Hautes-Missions. Sa masse principale, *non interrompue*, est entre le hameau de *San-Francisco* et le *boqueron de Santiago*.

Le Jaguary était fort bas, heureusement pour nous, car il eût été difficile de le passer sans accident. Dans cet endroit (le *passo*) il coule sur un fond de sable et de galet; les bords, ayant près de vingt pieds d'escarpement sont de sable blanc à gros grain; la rive gauche semble une dune, tant le sable y est amoncelé. Malgré l'escarpement de ses rives, cette rivière déborda dernièrement, dans les plaines voisines, à une hauteur de quatre ou cinq pieds au dessus de son lit naturel.

Les cailloux roulés et les blocs épars dans le fond du Jaguary sont tous de grès d'espèces différentes. Une partie considérable de la rive gauche, mélangée d'argile et de sable, éboulée, détachée, entraînée au milieu du lit et l'obstruant, avait déjà pris une consistance *pierreuse*; quelques parties même, battues par les courans, étaient *lustrées* [1]. Mais ce qui m'étonna davantage, moi, qui cherchais à prendre la nature *sur le fait*, c'est que je retrouvai là, sur la rive droite, une roche de grès marbré, ou bigarré, semblable à celle que j'avais observée *en formation* dans un ravin de la *Serra*. C'était, à la superficie du sol,

[1] A et B n° 10 des échantillons déposés au muséum.

un grès quartzeux argilifère tendre, bigarré de jaune et de rouge, et *au-dessous*, jusques très-avant, probablement, *le même grès*, avec les mêmes couleurs, mais très-dur, lustré, et non argilifère [1].

En face du gué, à distance d'un quart de lieue, une montagne, isolée dans la plaine verdoyante, s'élève à plus de cent toises de hauteur et paraît une immense forteresse élevée pour défendre le passage et protéger la plaine. Sa forme est exactement celle d'un catafalque, pouvant avoir une soixantaine de toises de longueur, au sommet, sur une dixaine de toises de largeur, tandis que les croupes s'étendent beaucoup de chaque côté, au nord et au sud. La partie prêtant face à l'ouest est boisée irrégulièrement et laisse voir des clairières verdoyantes. La roche,

[1] Nos 10 bis et 10 ter. id.

En géologie, le mot *roche* ne s'emploie pas seulement pour désigner un amas pierreux *très-dur*, comme on le comprend communément; il désigne aussi un *amas* de substance minérale *simple*, ou *composé*, de quelque étendue. L'écorce minérale, ou la partie *connue* du globe terrestre se divise en *terreins*, dont chacun est formé par un certain assemblage de *couches;* ces couches sont composées de masses minérales appelées *roches*, et ces roches le sont à leur tour de substances minérales simples. La *roche* qui contient des substances utiles, telles que des métaux, est appelée *minerai*. Les *terreins* appartiennent à diverses *formations* ou *périodes*, caractérisées par la nature des *fossiles* qu'on y rencontre.

(qui m'a paru quartzeuse) mise à nu vers le sommet, forme une corniche occupant toute la longueur, et est recouverte, à la cime, par un tapis de gazon toujours vert. La partie prêtant face à l'est était une forêt épaisse. Des croupes et du pied de cette jolie montagne partent en divergeant, des ruisseaux et des sources, ombragés de grands arbres. La plupart des ruisseaux vont au Jaguary, après avoir serpenté dans la plaine; cette rivière, enclavant depuis le nord-est jusqu'au sud-est toutes ces prairies, contribue beaucoup à la beauté du paysage. Un peu plus loin, vers le sud-est, une autre montagne isolée, de la même hauteur, ou à-peu-près, que le catafalque, présente l'aspect d'un cône affaissé, mais si couvert de forêts jusqu'à la cime, qu'il en paraît tout noir.— Sur la rive gauche du Jaguari était alors une estancia, avec *venda;* sur la rive droite, mais à quelque distance de la rivière et sur une autre colline, une autre estancia couverte en tuile rouge, fabriquée sur les lieux.

En partant du *Boqueron* nous avions fait cinq lieues au nord - est, quatre et demie au sud-est, et ensuite quatre lieues à l'est; en tout treize lieues et demie(approximativement), du *Boqueron de Santiago* jusqu'au passo du *Jaguary-Guazu*.

On rencontre dans cette localité beaucoup de singes du genre *alouatte*, appelés par les Brésiliens *bugios* [1]. Nous tuâmes un vieux mâle très-barbu, presque rouge; la femelle que nous blessâmes, était d'une teinte blanchâtre, comme celle du hurleur noir; quant au jeune mâle de moins de deux ans, il variait en couleur depuis le blanc jusqu'au marron-roux. Nous en retrouvâmes fréquemment, dans tous les grands bois, jusqu'à Porto-Alègre, par les 30° *de latitude* et je puis affirmer positivement qu'il y en a au *sud* de *Cassa-pava*, sous la 31e parallèle, ce qui est contraire à l'opinion d'un célèbre voyageur, qui pense que la limite géographique des singes est le 27e degré, dans la partie australe du nouveau continent. J'ai vu, de plus sur le *Jacuy*, entre Rio-Pardo et Porto-Alègre, une espèce de *ouistiti* assez commune, quoique le froid y soit vif pendant

1 C'est l'*alouate-ourson* (*stentor-ursinus*) du Museum. Je n'ai pas vu ce hurleur dans la Mission de *San-Borja*, où l'on ne trouve, je crois que le *caraya* de Az. : (*stentor-caraya*). Comme les carayas, les *oursons* grimpent par bandes au sommet des grands arbres (les cèdres principalement, et poussent, au lever, au coucher du soleil, et même dans la journée, surtout lorsqu'il doit pleuvoir, des hurlemens épouvantables qui augmentent progressivement comme une bourrasque de vent et cessent tout-à-coup pour faire place à un court silence ou à un grognement semblable à celui d'une troupe de cochons. On m'a offert, chez M. Bonpland, une femelle de *caraya*. Elle était d'un gris blanchâtre tirant sur le jaune paille, dans les parties supérieures du dos.

l'hiver. Un de mes amis (M. Zambeccary) en emporta un vivant au mois de juin à Buénos-Ayres. Les *coatis* sont aussi très-nombreux dans les mêmes localités. Les nègres de Porto-Alègre en vendent de fort belles peaux, ainsi que de *bugios*[1], pour des bagatelles.

Les chacaras, les estancias sont multipliées dans cette localité. Le sol est composé d'argile jaune et rouge, contenant des parcelles de mica. J'observai dans les ravins que les grès de formation récente ainsi que ceux qui n'ont pas encore acquis la dureté des pierres, se trouvent presque toujours au-dessus d'un banc d'*argile*, recouvert lui-même d'un banc de *sable*, ou *vice-versa*; d'où je conclus que c'est l'infiltration des eaux dans ces substances qui prépare le *ciment* nécessaire à leur union intime, de manière à former un corps compacte, se durcissant de plus en plus avec le tems, et le grain doit être d'autant plus fin qu'il y a moins de sable dans le mélange. Je remarquai beaucoup de grès arénacé, suffisamment poreux pour faire des pierres à filtrer; mais les habitans de ce pays favorisé de la nature, n'ont pas besoin de se donner ce travail, chaque bois, chaque vallon

[1] Prononcez *bougios*; les nègres les appellent *bujus*.

renfermant un ruisseau ou une source d'eau cristallisée, invitant à boire par sa fraîcheur et sa transparence.

Le 21, le tems était nuageux; le vent, d'abord nord, passa au nord-ouest, puis à l'ouest vers le milieu du jour et souffla avec force. La chaleur devint suffoquante. Un orage se forma dans le sud et monta rapidement vers le nord, au-dessus de la *Serra*, où il éclata sur les cinq heures du soir. Alors il plût abondamment; nous admirâmes les étonnans effets de nuages, fortement condensés, passant comme des colonnes de fumée entre les pics des montagnes et les forêts dont ils sont couverts.

Nous passâmes par le hameau de *San-Vicente*. Une chapelle, une vingtaine de familles d'Indiens-Guaranis, dirigées par un lieutenant brésilien, dépendant du commandant de Saô-Borja, en formaient la population. Ce n'est proprement qu'une *estancia*, restée par miracle entre les mains des Guaranis; celle-ci dépendait de la Mission de *San - Miguel*. Les herbages y sont meilleurs que dans la *Serra*. A partir du Jaguary, ils ont moins de hauteur, sont plus nourrissans, paraissent avoir plus de saveur; on y trouve

probablement des *barreiros*, car les bestiaux engraissent sans le secours du sel. Le terrein est très-sablonneux, ondulé, les arbres, moins vigoureux, sont envahis, de la cîme jusqu'au pied, par des lichens, des mousses lichéneuses et des plantes parasites.

Entre *Saô-Vicente* et le *Toropy*, je commençai à rencontrer, sur les collines, de nombreux débris organiques appartenant au règne végétal, à l'état *fossile*. C'étaient des troncs d'arbres siliceux, *dicotylédonés*, de trois à quatre pieds de longueur. La route en était pavée, ainsi que de grès et de galets de silex noir. J'eusse désiré pouvoir faire quelques excavations, parce qu'il est probable que ces collines sont formées, en grande partie, de débris de cette nature et qu'on devait y rencontrer des ossemens d'animaux. Je pris plusieurs beaux fragmens de ces bois, qu'on peut voir au Muséum; on en trouve sur une étendue de plus de quarante lieues. — A la fin du jour nous arrivâmes sur la rive droite du *Toropy*, rivière de quatrième ordre (toujours comparativement à l'Uruguay); la pluie tombait avec force et le tonnerre grondait avec fracas dans la Serra, *que nous avions à notre gauche*, à distance de trois ou quatre lieues. Craignant, avec raison, que ces

pluies d'orage ne fissent enfler promptement la rivière, nous conseillâmes au Tropero de tenter le passage ; ce qu'il se détermina à faire malgré l'obscurité profonde dont nous étions menacés.

Le passage du Toropy est très-mauvais en tout tems mais plus particulièrement à la suite des pluies. Du côté de l'ouest, on traverse un bois sombre, entrecoupé de saignées profondes et limoneuses avant d'y arriver. Le fond du lit est de sable mélangé de galet, par places ; la rive gauche, élevée de douze à quinze pieds, est formée d'un banc de glaise unie à du sable et, conséquemment, fort glissante en tems de pluie, aussi est-ce un véritable écueil pour les troupes de charrettes. Ce fut avec un mal incroyable que nous parvînmes à passer ; on fut forcé de mettre jusqu'à huit paires de boeufs.. et malgré la force qu'ils faisaient, l'une des charrettes de la caravane versa en montant ; une autre resta embourbée fort long-tems, ce ne fut que très-avant dans la nuit, et à force de boeufs, de travaux autour des roues qu'on parvint enfin à la tirer du mauvais pas. Il plut toute la nuit; nous étions dans un état pitoyable, et pour comble de disgrâce, il fut impossible de faire du feu.

Ce n'est pas un petit travail que de relever une

de ces charrettes ! il faut d'abord enlever les cuirs, les fardeaux de crin ou autres denrées dont elle est chargée, attacher des cordes au sommet du *toldo* (toiture légère, arquée, mais très-élevée, dont elles sont couvertes), puis atteler un grand nombre de bœufs pour la mâter ; mais on ne réussit pas toujours du premier coup.

Le lendemain je descendis dans le lit du Toropy et je trouvai une grande quantité de fragmens de bois fossilés, roulés, d'espèces variées ; plus de la moitié des galets étaient de cette nature.

Nous avions fait environ neuf lieues, du Jaguary jusqu'au Toropy, d'abord au rumb nord-est, puis est, puis est-sud-est auprès du passage de cette dernière rivière.

Le 22, à onze heures du matin nous nous remîmes en route pour gagner le passage de l'*Ybicuy*, distant seulement de deux lieues et demie de celui-ci. Nous eûmes à traverser une plaine basse, fort marécageuse, remplie d'oiseaux aquatiques. Jamais je n'avais vu tant d'oiseaux réunis, et d'espèces si variées ; c'étaient surtout des ibis, des hérons, des grues ; ce joli héron *flûte*

du soleil de Az.[1] : (*ardea cyanocephala* de Lin): des poules d'eau, le râle géant, des bécassines, (rhynchées) des vanneaux armés, des canards etc.

Nous chassâmes tout le long de la route, au milieu des criques, des lagunes et des joncs: nous tuâmes un catharte *aura* et trois *mandurrias* couleur de plomb (d'Az.)[2].

On rencontre plusieurs mauvais pas avant d'arriver à l'*Ybicuy*; un, entre autres, qui pourrait bien passer pour une rivière par sa profondeur.

L'*Ybicuy* est *ici*, une rivière de quatrième ordre, venant du nord-est, où elle prend sa source, au milieu de la *Serra*. Après avoir coulé, l'espace de douze ou quinze lieues, parallèlement à la chaîne de montagnes, elle dirige son cours au

1 Très-bien nommé ainsi, car j'ai eu le tems de l'observer aux Missions, où il est extrêmement commun, et, tous les matins, nous l'apercevions, perché sur un arbre sec, le cou droit, verticalement tendu, regardant le soleil et faisant entendre un sifflement prolongé, doux et mélancolique, semblable à des notes détachées d'une flûte, et répétés plusieurs fois sur le même ton. Il se tient près des habitations.

2 La *mandurria* ou *curucau*, proprement dit, (*Tantale albicollis* de Lin.) est commune aux Missions et dans l'intérieur de cette province. On l'entend, matin et soir, à une grande distance. Lorsque je chassais aux bords du *Camacua*, je les voyais partir des bois, le matin, aller bien loin dans les plaines, puis revenir le soir au même gîte, en tenant presque toujours le même chemin.

sud-ouest pour se réunir à l'Uruguay, se grossissant de plus en plus du tribut de nombreux affluens. Il paraît, si j'en dois croire les renseignemens recueillis sur les lieux, que c'est à tort qu'on désigne cette rivière sous le nom de *mini* ou *miri* (mots guaranis signifiant petit ou petite), car on affirme que c'est la même qui se rend directement à l'Uruguay, après avoir reçu les eaux du *Toropy*, du *Jaguary* et d'une infinité d'autres rivières, d'un ordre inférieur, tant du nord que du sud. Il n'y aurait rien d'étonnant à cela puisque la chaîne de montagnes (la *Serra*) est indiquée sur toutes les cartes (même sur celles de Azara) comme se dirigeant au sud, entre le *Jacuy* et l'*Ybicuy-miri*, tandis qu'au contraire elle suit les rumbs *est* et *ouest* jusqu'au-delà du Jaguary. Il y a donc une rectification importante à faire sur les cartes.

Le passage de l'*Ybicuy* est très-facile à effectuer en basses eaux, parce que ses rives, toutes de sable pur, sans mélange de galet ni de pierres quelconques, sont faciles à gravir.

La pluie de la veille l'avait déjà fait croître suffisamment pour nous contraindre à décharger nos bagages et à les placer au-dessus du *toldo* de

harrette; nous fûmes heureux d'avoir nos ons enfermées dans des caisses de *fer-* car, dans le cas contraire, elles eussent rt beaucoup, l'eau étant entrée de deux dans la charrette. Les bœufs étaient à la Le jour suivant nous n'eussions pu passer, e qu'il n'y avait aucune pirogue pour trans- er les marchandises, ce qui eût obligé à at- lre la baisse des eaux. On conçoit que c'eût fort peu récréatif de rester là comme Gaspard isé.

Les deux lieues et demie que nous eûmes à ire au milieu des marécages, furent au rumb ud.

Le 23 fut employé à faire sécher les cuirs, mouillés pendant le passage, et à *carnear* (faire de la viande).

Il y avait une estancia à deux portées de fusil du *passo*, sur une colline se prolongeant de l'est au sud-ouest. La qualité des pâturages augmente de plus en plus, ils sont très-nourrissans; le bétail engraisse vite, le besoin de sel ne se faisant plus sentir, à partir du *Toropy*. — Peu de variété dans la végétation, mais de jolies graminées avec

de nombreuses synanthérées flosculeuses de couleur bleue, des solanées jaunes, des verbenacées bleues, parsemées au milieu de la verdure des prés.

Dans l'Ybicuy, le poisson est abondant, ainsi que dans toutes les rivières et ruisseaux que nous traversâmes.

Il passe fréquemment des troupeaux de bœufs et de vaches que l'on conduit aux *charqueadas*, dans les environs de Rio-Pardo. Il passa plus de douze cents vaches pendant les deux jours que nous restâmes là. C'est une chose curieuse à voir que ces passages : les effets des *arreadores* (piqueurs, conducteurs) se placent dans un cuir, dont les bords relevés forment une petite nacelle surnageant très-bien. Un Indien, ou tout autre, à la nage, la conduit au moyen d'une corde qu'il tient à la main; nous vîmes faire ainsi huit voyages de suite au même Indien, sans s'arrêter, sans qu'il parût fatigué; le trajet était pourtant d'au-moins quinze toises. Les autres *peones* passèrent sur leurs chevaux, à poil nu, prenant la précaution de se laisser glisser le long des flancs du cheval, et se tenant de la main droite à la crinière tandis que de l'autre ils nageaient et

dirigeaient l'animal en le frappant à la tête. Quand le passage est difficile, soit par une crue excessive, soit par un courant trop violent, et qu'un homme ne sait pas nager suffisamment pour se risquer, il se place dans le cuir, avec les effets et une partie des bagages, cela s'appelle passer *en pelota*, parce qu'en effet, le cuir relevé par les bords ressemble à une pelote; la corde s'attache à la queue d'un cheval et il passe ainsi non sans danger, car si le cheval est mauvais nageur ou peu docile ou fatigué, la pelote de cuir court grand risque de s'emplir d'eau ou d'être emportée avec l'animal. C'est ainsi que périt malheureusement le docteur Frédéric Sillow avec deux de ses compagnons de voyage, en passant une grande rivière débordée, de la province de Saint-Paul.

Les environs du Toropy et de l'Ybicuy ne sont pas, à beaucoup près, aussi agréables que ceux du Jaguary et du Jacuy; je ne les crois pas non plus très-sains. Cependant les montagnes de la *Serra*, couvertes de forêts, qu'on aperçoit dans le *nord-ouest* du Toropy et le *nord-est* de l'Ybicuy sont d'un aspect imposant. Tout le pays s'étendant au-dessous de ces montagnes, c'est-à-dire, à l'est, au sud-est, et au sud-ouest, présente de

grandes plaines basses, marécageuses, terminées par des collines peu élevées, couvertes d'excellens pâturages.

Les terreins sont d'alluvion, composés uniquement de sable, de terre limoneuse, de galets quartzeux, de bois fossilisé et d'argile diversement colorée; point de calcaire, du moins à la superficie.

Le 24, nous tuâmes, dans l'Ybicuy, un *jacaré* (caïman) long de sept pieds. Ils sont communs dans toutes ces rivières, et même les lagunes; quelques uns ont quinze pieds de long; ceux-ci tuent des vaches, des chevaux, des mulets qu'ils entraînent au fond des eaux en les tenant par le museau, et quand les membres commencent à se désunir par la putréfaction, ils en mangent les chairs.

Le 25, beau tems, mais orageux; vent de nord, brûlant. Le thermomètre Réaumur marquait à une heure vingt-neuf degrés et demi, à l'ombre, et au soleil quarante-six degrés deux tiers. En route à quatre heures du matin; rumb nord-est; suivi la rive gauche de l'Ubicuy l'espace de cinq lieues dans la plaine marécageuse. Le che-

min est affreux, fréquemment coupé par des mares, des fossés profonds et boueux. — Déchargé plusieurs fois les charrettes pour passer des ruisseaux débordés, ayant cinq à six pieds de profondeur. Quand l'Ybicuy déborde, toute cette plaine est inondée; on suit alors une autre route, passant au-dessus des collines vers l'est-sud-est, mais elle est beaucoup plus longue. Nous mîmes sept heures à faire trois lieues dans ces marécages.

Vers cinq heures du soir un orage qui s'était formé dans l'est, passa dans le nord puis éclata. Le plus fort de la pluie tomba dans la *Serra* où la grande chaleur concentrée la fit à l'instant vaporiser, et nous vîmes des nuages épais s'élever de terre et rester suspendus à quelques centaines de pieds au dessus des forêts. A neuf heures du soir, il s'éleva un vent du sud assez violent qui balaya tous les nuages et l'atmosphère resta pure et diaphane.

Le 26, beau tems; le vent, nord-est le matin passa au nord vers le milieu du jour; alors la chaleur redevint excessive, l'atmosphère se chargea de nouveau de nuages épais et il se forma bientôt un nouvel orage qui éclata sur les huit

heures du soir; mais il dura peu, le vent de sud-est souffla fortement comme la veille.

Après avoir suivi les bords marécageux de l'Ybicuy l'espace de cinq lieues au nord-est, la route tourne à l'est, en montant par des côteaux disposés en amphitéâtre; jusqu'à une estancia où les voyageurs s'arrêtent ordinairement.

Dans la plupart des *estancias* ou des *fazendas* il y a un rancho ouvert, sans autres meubles qu'un baril ou une cruche d'eau, une corne, une banquette ou deux, et quelquefois, mais rarement, un lit de sangle fait avec des lanières de cuir non tanné: c'est ce que les Brésiliens appellent *casa dos hospedes* (maison des hôtes). Le voyageur, à cheval ou à pied, s'approche de l'habitation principale, mais *toujours en dehors* des balustrades dont elles sont entourées, et dit *Oh! de casa!*... ou bien, le plus ordinairement, *Cristo* [1] *!* Alors le maître ou un *capataz* se présente et dit: *pode* V. M^{ced}. *apear* (vous pouvez mettre pied à terre) ou bien, brusquement *pode entrar* (entrez); mais il y a loin de l'urbanité

[1] Les Argentins et les Orientalistes disent *ave maria purissima!* et l'on répond de l'intérieur *sin pecado concebida... Pase vd. adelante, caballero;* entrez monsieur.

des Brésiliens de la province de Rio-Grande à celle des Orientalistes, surtout sur la route des Missions à Porto-Alègre. On fait passer le voyageur à la *casa dos hospedes* et là, il est servi par un nègre esclave, ou un Indien, sans communiquer davantage avec la famille de l'*estanciero* ou du *fazendeiro*.

Ici recommencent les forêts, les hauteurs, les jolis sites, les points de vue étendus; on trouve aussi très-fréquemment des chaumières sur le passage.

En route, vers quatre heures.—Notre manœuvre de chaque jour était, de partir au lever du soleil, quand on avait pu réussir à rallier tout le troupeau de bœufs et de chevaux épars dans la campagne, et de marcher jusqu'à onze heures ou midi; alors on choisissait un endroit à proximité d'une source, d'un ruisseau, d'un marais, ou d'un bois, pour camper; les charrettes de la caravane se plaçaient de front sur une même ligne, les bœufs étaient lâchés dans la campagne, et l'on faisait la cuisine pour dîner; elle consistait en un morceau d'*assado*, avec de la farine sèche (de *mandioca*), ou en un *guisado* fait dans une marmite avec de la graisse et de la *farinha*

détrempée. Après le diner on dormait à l'ombre sous une charrette, jusqu'à ce que le fort de la chaleur fût passé; je mettais cet instant à profit pour chasser aux insectes ou aux oiseaux, et pour sécher les plantes recueillies en route. Vers trois ou quatre heures on rassemblait les boeufs et les chevaux, portant tous un nom distinctif; on enlaçait ceux qui devaient travailler et l'on marchait jusqu'à huit ou neuf heures du soir, pour camper de nouveau et faire à souper : nous mangions ordinairement des *feijoes pretos* (haricots noirs), cuits avec un morceau de *charque*, et saupoudrés dans la gamelle avec de la *farinha*. Tout le monde mangeait au même plat; nous ne buvions jamais en mangeant, mais après le repas un nègre apportait un *chifre* (corne) plein d'eau, et chacun buvait à la ronde[1]; celui qui se fût dérangé pendant le repas pour aller boire eût couru le risque de se *brosser le ventre* au retour; car les animaux de proie ne mangent pas avec plus de voracité que les Brésiliens *do campo*. Quelquefois nous régalions le tropero d'un morceau de fromage et d'un coup de *cachaça*; alors nous étions bons amis et il nous donnait des preuves manifestes de son amitié par les nombreuses fla-

[1] Voyez la note K.

tuosités que son estomac en travail laborieux laissait échapper avec bruit : c'est, du reste, passé en usage dans la *bonne compagnie*; c'est l'accompagnement obligé du jeu du *cure-dent*, ou de la pointe du *facaõ* (couteau-poignard) qui en tient lieu.

Le 27, nous traversâmes le hameau de la *Porterinha*, ainsi nommé à cause d'une ancienne porte d'*estancia*, du tems des jésuites, dont on voit encore des vestiges. Les chétives demeures de ce hameau ne sont pas groupées ensemble, mais disséminées à de grandes distances, comme dans la plupart des villages et des districts de ces contrées. De ce lieu on aperçoit, dans le lointain, la chapelle de *Santa-Maria da Serra*, assise sur une croupe du versant *austral* de la *Serra*; il peut y avoir six lieues de distance dans l'est.

Même terrain argileux; toujours des bois fossiles et des forêts multipliées.

28. Tems couvert; vent nord-est, température douce; pluie par intervalles.

Nous observâmes des effets d'évaporation ad-

mirables au-dessus de la *Serra*, que nous avions à *notre gauche* à distance de trois ou quatre lieues. Toutes les montagnes de la Serra-do-Mar, ou Serra-Géral, sont couvertes, dans la partie regardant le *sud* et l'*est*, de forêts épaisses. Il paraît qu'après plusieurs jours de chaleurs excessives ces forêts s'échauffent considérablement, car nous avons remarqué que les pluies d'orage, qui venaient tomber se vaporisaient immédiatement, en s'élevant comme un rideau de gaze dans une décoration théâtrale. Ces vapeurs se condensent bientôt en nuages épais au-dessus des montagnes et forment de beaux arcs-en-ciel, quand la température est froide, mais si la chaleur continue à raréfier l'air et que le soleil darde de ses rayons brûlans ces nuages vaporeux, alors ils se résolvent de nouveau en pluie fine, retombent dans les mêmes montagnes, forment des torrens, de nombreux ruisseaux, et contribuent au débordement rapide des rivières et des fleuves. C'est alors que si les pluies et le froid durent plusieurs jours, les débordemens deviennent considérables et se maintiennent long-tems, parce que presque toutes les collines et les montagnes de ce pays sont composées d'argile, de grès quartzeux, arénacés, renfermant de vastes réservoirs où les eaux sont reçues par d'innombrables conduits, en forme

d'entonnoirs (qu'on observe fréquemment à la surface du sol) d'où l'eau filtre ensuite de toutes parts pour alimenter les sources. J'ai vu beaucoup de ces citernes naturelles, découvertes par des éboulemens de terrain, contenant une eau plus pure que le cristal et invitant à boire par sa fraîcheur. Il n'y a pas de coteau, de colline, de monticule qui n'offre au moins une source; aussi la plupart des vallons sont-ils marécageux ou fangeux, donnant naissance à ces *estives*, à ces *banados*, désespoir du voyageur, mais la consolation, la *fortune* des estancieros de la province de Rio-Grande et de la Banda-Oriental, en ce qu'ils garantissent leurs pâturages de la sécheresse dont sont ravagés si souvent ceux du sud de la Plata.

Nous approchions de plus en plus de la *Serra*, qui restait sur la gauche, parallèlement à notre marche, c'est-à-dire tantôt est, tantôt nord-est. Mauvais chemins; la pluie, tombée deux jours de suite, en les délayant avait laissé des amas d'eau assez profonds. Une de nos charrettes s'embourba en passant un bois à une lieue de Santa-Maria.

Le 1er Mars, nous montâmes une côte pour traverser la bourgade de *Santa-Maria-da-Serra*; nous étions alors au *pied même* de la *Serra* for-

mant comme une grande muraille sombre, destinée à séparer en deux portions à-peu-près égales, nord et sud, l'intéressante province de Rio Grande-do-Sul.

La situation de cette bourgade est assez agréable; les environs sont charmans, passablement peuplés. L'architecture des maisons est simple, mais on voit avec plaisir un toit rose, un peu relevé et saillant, faire ressortir la blancheur des murailles. Les maisons sont en charpente, enduite d'argile; il y a plusieurs rues, et une chapelle fort simple. La population peut s'élever de mille à douze cents ames. Presque toutes les maisons ont un petit jardin renfermant un bois d'orangers [1], ce qui leur donne de l'ombrage et contribue à l'embellissement du paysage. On remarque beaucoup d'activité dans cette population centrale de la province : *Santa-Maria* est le marché des hameaux d'alentour, compris entre la *Cacheira*, *Cassa-Para*, *Alegrete*, et *San-Borja*. Il a encore l'avantage d'être situé sur la route des *Yerbales*

[1] Dans les Missions, les jésuites avaient beaucoup multiplié les plantations d'orangers; ils s'y sont naturalisés; on en trouve partout, même dans les lieux inhabités, mais tous ne produisent pas de bon fruit. Comme l'a remarqué d'Azara, les orangers ne souffrent aucun autre végétal parmi eux; ce sont les *aristocrates* du règne végétal.

et des Missions, et d'être à proximité d'une autre bourgade des montagnes, appelée *Saõ-Martinho*, située à environ trois lieues de là, sur la *Cima da Serra*, dans le nord-ouest.

A cinq lieues au sud de Santa-Maria on voit une mine d'or en exploitation, qu'on dit être très-productive. L'or pur se trouve en grains disséminés dans une roche de je ne sais quelle nature (quartzeuse, je suppose), qu'on brise à l'aide de pilons, pour l'en extraire. Il n'y a pas longtems que cette mine fut découverte : un *estanciero*, propriétaire du terrein, marchait et faisait paître tous les jours ses bestiaux sur l'or, sans s'en douter le moins du monde, quand un individu (*hum diabo!*) lui révéla un jour ses richesses!

A une vingtaine de lieues plus au sud, près de la petite ville de *Cassa-Pava*, on trouve d'autres mines d'or en exploitation; celles-ci donnent moins de travail; c'est une rivière nommée *Camacua*, l'un des affluens du lac *dos Patos*, qui prend la peine de le détacher et de le charrier avec les sables et graviers de son lit. Une infinité de ruisseaux et de terreins sont *aurifères*, dans cette province, mais les méthodes de lavages sont très-mauvaises et la *poudre* qu'on en obtient ne laisse pas grand bénéfice au propriétaire des nègres employés à ce travail;

on en perd d'ailleurs la plus grande partie, celle qui est imperceptible. Avec des machines convenables on obvierait à ces inconvéniens [1].

En traversant *Santa-Maria-da-Serra*, je remarquai, au milieu même de la route, des portions de troncs d'arbres fossiles, ayant *six pieds* et plus de circonférence, sur une longueur de deux à trois pieds. Il y en avait huit épars ça et là, que les habitans prenaient pour des pierres ordinaires. Plus loin, à environ un mille, nous en retrouvâmes d'autres en fragmens plus petits, dont je pris des échantillons. Le terrein dans lequel ils gisaient était de l'argile ferrugineuse, très-mélangée de sable, mais sans aucune autre pierre que ces débris du règne organique végétal. Dans ce même lieu, au sud-est de la bourgade, sont plusieurs mornes isolés, assez élevés, sur l'un desquels j'observai beaucoup de blocs, plus ou moins volumineux, sensiblement arrondis par le frottement des eaux ; c'est, suivant

[1] Dans les environs de *Casso-Paca*, on trouve un banc d'*albâtre gypseux*, du *basalte*, du grès rouge, du *fer* et grande variété d'autres minéraux. Généralement toute la partie sud de la province de Rio-Grande, ainsi que la partie nord de la Banda-Oriental, sont riches en minéraux. Je dois ce renseignement au docteur Hillebrand, médecin allemand à la colonie de *saò-Leopoldo* près Porto-Alegre, lequel a accompagné quelque tems, le docteur Frédéric Sillow lors des explorations de ce naturaliste dans la Banda-Oriental.

M. Cordier, de la *wacke endurcie*, brunâtre, contenant quelques amandes de calcédoine et de quartz.

Nous avions fait à-peu-près seize lieues au nord-est et à l'est, depuis l'Ybicuy jusqu'à Santa-Maria. Nous reprîmes notre route à l'est-sud-est.

Le 2 nous cheminâmes parmi des forêts entrecoupées de pâturages nourrissans. Beaucoup de bêtes à corne, mais peu d'habitations. Perruches, perroquets, et toucans à ventre rouge, en grand nombre. Des lapins (*coelhos*). — Végétation peu variée en phanérogames (si ce n'est parmi les arbres forestiers), mais grande abondance de cryptogames.

En descendant une côte rapide, la lourde charrette contenant nos bagages versa et tomba dans un trou ; peu s'en fallut que mon cher compagnon Nouel ne fût tué ; nous l'exhumâmes difficilement de dessous les caisses, dont les échantillons de bois fossile ne diminuaient certes pas la pesanteur. La route fait ici de nombreux détours, à cause de la disposition du terrein, coupé de vallons profonds, ou couvert de forêts, au milieu desquelles on a pratiqué le chemin (*picada*). La

Serra, toujours à notre gauche, à distance variable de deux à cinq lieues. Terreins argilo-sablonneux; minéraux rares. — Campé près de *l'arroyo del sol* (ruisseau du soleil).

Le 5 on arrêta pour dîner à deux lieues du *Jacuy*, à la lisière d'un grand bois, traversé par un ruisseau. Je remarquai, pour la première fois, des fruits jaunes, de la grosseur et de la forme d'une petite poire ayant le goût de framboise. L'arbrisseau qui les produit est connu dans cette province sous le nom d'*araça*, il y en a en grande abondance dans toutes les forêts peu élevées de la province. Ce fruit a cela de particulier que, de même que la *duracine* à Buénos-Ayres, il ne fait jamais de mal, quelle que soit la quantité qu'on en mange. On en fait aussi des confitures (*dulces*) assez semblables à celles de gouyaves.

Au moment où nous nous remettions en route, un nouvel essieu cassa; ce ne fut que le lendemain à cinq heures du soir que nous pûmes arriver sur la rive droite du Jacuy. Nous avions parcouru treize à quatorze lieues, *en six jours*, versé deux fois, brisé trois essieux et embourbé la caravane, pour nous rendre de *Santa-Maria-da-Serra* au *passo do Jacuy* !

CHAPITRE XVII.

INTÉRIEUR DE SAO-PEDRO.

Le Jacuy. — La Cacheira. — Le Butucarahy. — La Cruz-Alta. Rio-Pardo. — Le Jacuy jusqu'à Porto-Alègre.

Le *Jacuy* était en basses eaux quand nous y arrivâmes; dans cet état il y avait encore plus de dix pieds de profondeur au milieu de son lit; ses bords ont un escarpement de vingt pieds; la des-

cente de la rive droite et la montée de la gauche sont difficiles pour les charrettes. Ses alentours sont fort beaux et ne le cèdent pas de beaucoup à ceux du Jaguary; couronné à l'ouest, au nord et au nord-est par des coteaux à demi-boisés, il coule entre de belles prairies vertes, arrosées de nombreux ruisseaux, ombragées d'arbrisseaux fleuris, autour desquels voltigent sans cesse plusieurs espèces d'oiseaux-mouches disputant à de magnifiques lépidoptères le nectar embaumé répandu avec profusion dans le calice des fleurs.

Le cours de cette rivière de second ordre se dirige, en cet endroit, de l'ouest à l'est; il est sinueux et rapide; cependant des bateaux plats peuvent encore le remonter assez loin. Descendant du nord à travers la *Serra* il fait d'abord plusieurs coudes à l'ouest et à l'est, puis il prend définitivement sa course au sud-est, à travers d'épaisses forêts, des bords marécageux, jusqu'à Porto-Alègre, en passant par les villes de la *Cacheira* et de *Rio-Pardo*, les villages de *Santo-Amaro*, *Fréguésia-Nova* et les charqueadas. Il s'est grossi dans sa course, des eaux du *Batucarahy* du *Rio-Pardo* et du *Tacuary-Guazu* du côté du nord, et d'une multitude de ruisseaux du côté du sud, jusqu'à ce qu'il contribue lui-même

à former le *Rio-Grande*. A l'endroit où nous le traversâmes, il est à-peu-près large comme la Seine, en face des Tuileries [1]. Le terrain est d'argile jaune mélangée de sable, il n'y a en cet endroit, ni galets, ni débris organiques à l'état fossile; on ne trouve dans le lit qu'une roche de *hornfels* (petrosilex corné) d'un brun de foie, très-chargé d'amphibole et fondant en verre noir très-facilement [2], avec une masse à fleur d'eau, de *petrosilex* de même couleur fondant difficilement en verre-blanc; cette dernière substance contient des points limpides de quartz infusible et des points d'amphibole *fondant en verre noir*. La masse est stratiforme et les tranches perpendiculaires au sol, apparemment par le bouleversement de la roche que la force des courans aura déplacée.

Le *passo* du Jacuy est très-fréquenté: c'est un mouvement perpétuel de charrettes, de chevaux, de mules, de bœufs, de voyageurs, de marchandises se croisant dans la rivière. Il y aurait lieu à exercer le crayon d'un caricaturiste, ou la plume d'un écrivain spirituel dans ce lieu où tant de scènes grotesques s'offrent au spectateur

[1] Soixante toises.
[2] Déterminé par M. Cordier.

attentif. Les costumes ou l'accoutrement des voyageurs nationaux et étrangers, le mélange des figures noires, blanches, cuivrées, olivâtres, bazanées, les nageurs métis ou Indiens accompagnant un troupeau d'animaux, ceux-ci que le courant entraîne, ceux-là faisant d'étonnans efforts pour rallier leurs boeufs ou empêcher les charrettes de couler; les longues et étroites pirogues, faites d'un tronc d'arbre, passant avec la rapidité du vent avec leurs passagers que la crainte de chavirer tient attentivement immobiles, ces forêts de cornes s'entrechoquant; ces immenses charriots couverts de peaux de boeufs à demi enfoncées dans l'eau, suspendus seulement par une légère pirogue ou une simple barrique attachés dans leur intérieur; les six boeufs attelés que l'*arreador* dirige d'un bras nerveux ou d'une voix de Stentor.... tout cela n'est que l'esquisse d'un tableau très-animé, bien digne de captiver l'attention de l'observateur, car il passera souvent de l'hilarité que produit une scène grotesque, à la crainte ou à la douleur d'un accident tragique. Il n'arrive que trop fréquemment des malheurs dans ces passages de rivières rapides: ou un homme est estropié par les animaux qu'il s'efforce de rallier à la nage, ou noyé dans une charrette qui chavire, ou emporté dans

une *pelota*. Quant aux animaux il est rare qu'il n'y en ait pas quelques-uns d'entraînés par le courant ou de noyés sous les charrettes.

Nous effectuâmes notre passage sans accident, grâces à la longue expérience du *tropero*, et nous allâmes camper à un quart de lieue de la rive gauche pour *carnear*, c'est-à-dire tuer une vache et faire du *charque*.

Il est bien fâcheux que toutes ces belles plaines basses du Jacuy et des autres rivières soient exposées à des débordemens fréquens; cela est un obstacle, jusqu'à présent insurmontable, à leur culture, en même tems qu'il oblige les habitans riverains, possédant des bestiaux, à réunir une plus grande étendue de terrein afin de pouvoir retirer les animaux sur les hauteurs pendant les inondations. Cet inconvénient nuit à la fois aux progrès de l'agriculture et de la population. Ensuite, l'ambition des *estancieros* consistant à posséder de grands troupeaux comme par exemple cinq mille, dix mille, trente mille têtes de bétail, il en résulte qu'ils cherchent à s'approprier le plus de terrein possible; aussi n'est-il pas rare de voir des *estancias*, surtout dans les Missions et la partie voisine de la Banda-Oriental,

posséder dix, vingt ou trente lieues, et plus d'étendue! Et s'ils n'obtiennent pas tous ces vastes terreins à titre de *concessions*, de la part du gouvernement, ils achètent de leurs voisins pauvres les terres qui les entourent et se délivrent ainsi de toute concurrence importune. On conçoit facilement que cette répartition d'une grande étendue de pays entre les mains d'un seul individu ou d'une seule famille doit retarder considérablement les progrès de la population. On répondra peut être à cela que ces grandes propriétés se diviseront nécessairement par la multiplication des familles; mais combien de siècles faudrait-il, pour peupler comme une province des États-Unis par exemple, une superficie de plus de quinze mille lieues carrées que peut avoir la province de Rio-Grande?... Quand elle n'a encore que cent soixante mille âmes depuis plus de deux cents ans qu'elle est fondée!!

Le gouvernement Brésilien a voulu, en quelque sorte, remédier à ce grave inconvénient (pour ne pas dire *abus*), en rendant une loi défendant la concession, au même individu, de plus d'une *sesmaria* [1], à la fois, et, l'étendue de

[1] Terrein inculte.

la *sesmaria* fut fixée à trois lieues en tous sens; mais il paraît qu'on ne l'observe pas rigoureusement, et d'ailleurs, comment dépouiller de leurs droits, sans une injustice criante, les grands propriétaires qui ont acquis et acquièrent encore des terres?

Par toutes ces raisons, une grande quantité de sites charmans, de terreins très-fertiles, très-propres à la culture des céréales, du coton, du sucre, du café ou de la mandioca resteront longtems encore sans autres habitans que les bœufs, les moutons, les mules, ou les chevaux.

Le peu de culture qu'on fait dans les *chacaras*, les *fazendas* ou autour des *estancias* consiste uniquement, à planter de la *mandioca* (manioc) semer du *maïs*, des *feijoes* (haricots) du *riz* et quelques légumes, le tout pour les besoins de la famille et sans se donner beaucoup de mal. Le jardin ou le champ cultivé se trouve le plus communément placé au milieu d'un bois, afin de le préserver de l'invasion des bestiaux [1]; c'est ce

[1] Pour n'avoir pas pris ces précautions, l'excellent M. Bonpland a perdu toutes les cultures qu'il avait essayé de faire à *San-Juan-Miri*. Il a eu d'ailleurs beaucoup à se plaindre de trois Français qu'il avait amenés de Buénos-Ayres, à grands frais, et qu'il s'est vu forcé de *mettre à la porte*.

qu'on appelle une *roça* ou un *roçado* (défriché). Pour cela on se contente de faire un abatis de grands arbres au milieu du *mato* (bois ou forêt), d'en brûler le pied, pour détruire les racines et de remuer ensuite légèrement la terre ; la nature, cette excellente et prévoyante mère, fait le reste. Tous les travaux d'agriculture se bornent à-peu-près à cela dans la province de Rio-Grande aussi bien que dans les autres provinces du riche et fertile Brésil [1]. Cependant j'ai remarqué des exceptions ; on rencontre quelques *roçados* mieux tenus que d'autres et cultivés à la manière de nos potagers ; mais aussi il faut convenir que cela est rare et ne se voit guère que chez les *Européens*. Si les bestiaux font peu de ravages dans ces enclos, il y a, par contre, l'inconvénient des oiseaux, des perroquets surtout, des singes et autres animaux, auquel il est assez difficile de remédier ; du reste on s'en occupe peu [2].

Le 12 nous aperçûmes la *Cacheira*, des hauteurs dont elle se trouve dominée et par lesquelles passe la route des Missions. C'est une jolie petite

[1] Voyez la première et la seconde partie du voyage de M. Auguste Saint-Hilaire au Brésil.

[2] Voyez la note M.

ville, récemment fondée, située sur une colline de la rive gauche du Jacuy, non loin du confluent du *Butucarahy*. Les maisons, blanchies extérieurement, sont bâties en pierre et en brique, couvertes en tuile rouge. L'église, d'une extrême simplicité, n'a l'air que d'une grande maison.

La situation de la *Cacheira* est assez riante et très-favorable au commerce d'échange, puisque sa proximité du Jacuy lui permet de communiquer par eau avec la capitale de la province. De plus, il n'y a que huit lieues par terre, de cet endroit à Rio-Pardo. D'élégantes gondoles vont et viennent continuellement de Porto-Alègre jusqu'à la Cacheira en passant par Rio-Pardo. Il était question d'établir très-prochainement un ligne de bateaux à vapeur depuis la ville de *Saô-Pedro* (ou Rio-Grandé) jusqu'à cette petite ville, en servant tous les points intermédiaires.

La pierre dont on bâtit les maisons et les édifices à la *Cacheira* provient d'une carrière située dans la partie la plus élevée des collines, où passe la route des Missions. C'est un grès quartzeux argilifère, à gros grains, contenant des fragmens volumineux d'argile bolaire rougeâtre. Il paraît qu'il y a aussi des carrières de calcaire commun

dans les environs, dont on fait la chaux nécessaire aux constructions.

La plupart des hautes collines avoisinant la Cacheira sont couvertes de cailloux roulés et de graviers; elles sont moins boisées que celles de Santa-Maria, assez élevées au nord, un peu raides, mais basses et ondulées du côté du sud.

Nous arrivâmes au *passo do Butucarahy* à onze heures du matin. Cette rivière ayant crû déjà beaucoup par les pluies du huit et du neuf, et nous trouvant dans la nécessité de décharger les charrettes, nous campâmes sur la rive droite jusqu'au lendemain. Nous avions fait, depuis le Jacuy, sept à huit lieues à l'est.

Le *Butucarahy* est une rivière de quatrième ordre; elle a beaucoup de profondeur et de courant; elle prend sa source vers le nord, au delà de la *Serra* et se dirige au sud par de nombreux circuits, pour se réunir au Jacuy, non loin de la Cacheira. La rive droite du *passo* est formée d'une colline d'argile sablonneuse, très-mélangée de galets de silex, de calcaire et de bois fossile. La rive gauche est une plaine marécageuse d'environ deux lieues de contour, formant comme un

bassin ovale entouré de collines. Le fond de ce bassin est du limon mélangé de sable, recouvrant une roche très-étendue d'argile plastique.

On voit sur la rive gauche une belle roche de grès quartzeux argilifère tendre et rubané. Elle peut avoir quinze à dix-huit pieds de puissance au dessus de l'eau quand la rivière est basse, mais elle m'a paru s'étendre beaucoup au dessous. Elle est stratifiée par couches alternatives roses et blanches; ces couches sont plus minces et plus nombreuses vers le bas de la roche que dans le haut, mais elles sont si bien marquées qu'on pourrait compter le nombre des débordemens auxquels je suppose que cette roche doit sa formation, et calculer ainsi, approximativement, son ancienneté. La matière dont elle est composée est du sable fin uni à de l'argile alumineuse extrêmement fine, faisant pâte avec l'eau et contenant des parcelles de mica pulvérulent qui la rendent schisteuse. Cette roche, vraiment curieuse, est *meuble* dans les couches supérieures, *friable* dans les intermédiaires et *augmente de solidité* à mesure qu'elle s'enfonce sous l'eau. Je pris des fragmens des couches inférieures présentant assez de tenacité pour donner des étincelles au choc du briquet, commme les autres grès; je remarquai

aussi qu'elle contient des rognons très calcarifères, ce qu'il fait produire à ce grès une effervescence dans l'acide nitrique, ou sulfurique. Près de là, en arrière de la maison du *passeiro* était un banc d'argile rougeâtre un peu micacée et feuilletée, s'étendant en couches horizontales. Un ravin voisin était encombré de cailloux roulés.

Le passage du Butucarahy est encore plus fréquenté que celui du Jacuy, parce que toutes les caravanes partant de Rio-Pardo pour l'intérieur de la province, sont obligées de passer par cette rivière. — Pendant la nuit les eaux avaient baissé d'un pied et demi et continuaient à baisser. Comme le courant est rapide, les débordemens n'y sont pas de longue durée, et même l'eau baisse par fois au point de permettre le passage à pied.

On a déjà vu que la manière dont s'opère le passage des rivières dans cette province, est fort lente et périlleuse. Il est extraordinaire que, dans un pays où les forêts sont si nombreuses, on n'ait pas l'idée de construire des radeaux ou ponts volans, de manière à passer les charrettes toutes chargées; cela ne coûterait que la main-d'œuvre et serait bien plus expéditif, puis qu'il n'y aurait

qu'a placer un tourniquet ou cabestan sur la rive opposée pour tirer le radeau. Une rétribution un peu plus forte pour le passage, dédommagerait bientôt l'entrepreneur et tout le monde y trouverait son compte. Mais la paresse et l'indolence des naturels sont un obstacle à toute espèce d'innovation utile; Il faudrait que des *étrangers* donnassent l'exemple.... Mais alors! on les accuserait de *dépouiller les créoles de leur industrie!!* car il faut que l'on sache que les *Brésiliens* sont aussi jaloux des étrangers que les *Argentins*. J'entends parler, toutefois, des gens peu éclairés, et principalement des hommes *do campo* (les paysans); car il est peu d'hommes d'éducation, dans toute l'Amérique du sud, qui n'accueille bien les étrangers et ne s'empresse d'exercer à leur égard l'hospitalité la plus généreuse. Mais il n'en est pas ainsi au dehors des villes, où l'éducation des hommes se borne à savoir *enlacer* ou *bouler* les animaux avec dextérité, à *dompter un cheval* et à le monter avec grâce; ils voient avec peine, ces hommes à demi sauvages, que les *étrangers* les forcent à sortir de leur genre de vie rustique, pour se mettre au niveau de la civilisation, ou du moins pour essayer d'y parvenir; ils se ressentent, au surplus, de l'esprit méfiant et ombrageux des Portugais, qui ont tenu si long-tems

énormes de la roche du sommet ; malheur à l'imprudent qui ne s'éloignerait pas promptement ! il paraît aussi que les *Bougres*, Indiens *anthropophages* vivant encore dans les forêts de la *Serra-Grande* [1], ne veulent pas souffrir qu'on y travaille et les fréquentes incursions qu'ils ont faites ont dégoûté pour long-tems ceux que l'avidité de l'or y attirait.

On m'a raconté, qu'avant que cette mine fût connue, un individu, étranger, retira du lavage des terres de la montagne, en moins d'un mois, plus de 100 livres d'or pur, et cela sans le secours de personne ; il s'embarqua aussitôt pour l'Europe. Ce fait est très-croyable, et il y a d'autres exemples de découvertes semblables dans la même province : on connaît plusieurs *estancias* traversées par des ruisseaux aurifères ; dans d'autres, on le rencontre dans les sables des lagunes peu profondes ou sous les touffes d'herbes, mais les *estancieros* se refusent à l'extraction de ce métal, même pour leur compte, par la crainte d'être

[1] Les *Bougres* sont une tribu de la nation *brésilienne* ; ils appartenaient conséquemment à la grande famille *guarani*, si l'ethnographie ne fait pas erreur. Cependant, leurs mœurs féroces sont bien différentes de celles des paisibles et agricoles Guaranis ?... Au reste ce sont les *seuls sauvages* restant dans cette province, et l'on a l'espoir de les voir former une *réduction* vers les frontières de S. Paul.

dépouillés de leurs immenses terrains. Néanmoins on cite un *estanciero* puissamment riche, qu'on suppose faire *laver* en secret, quoiqu'il soutienne que ses troupeaux fournissent seuls à ses dépenses extraordinaires.

Le 14, à midi et demi, nous partîmes du passo do Butucarahy. La chaleur était devenue excessive. On suivit le rumb nord-est, quoique Rio-Pardo restât au sud-est et qu'il y eût une autre route dans cette dernière direction, mais il paraît qu'elle n'est praticable que pour les chevaux.

Après avoir fait une demi-lieue dans la plaine basse, nous reprîmes les collines et les bois. Nous vîmes de nombreuses fougères, entre autres une espèce arborescente ayant de quinze à vingt pieds d'élévation, étendant ses feuilles à la manière des palmiers. Les plantes parasites pendaient de toutes parts aux arbres vigoureux de ces forêts qui commencent à perdre leur *virginité*. — Je remarquai en passant à la lisière d'un bois, une grande quantité de feuilles de liseron entièrement disséquées par les fourmis qui en avaient dévoré le parenchyme; elles laissaient voir parfaitement les nervures et les fibres de leur tissu. J'admirai aussi

des lianes *monstres* entourant en spirale des arbres très-droits et ornés de lichens tricolores; des arbres réunis en faisceau dans leur enfance, formant actuellement des troncs gros et élevés, ayant l'apparence de colonnes cannelées.

En approchant de Rio-Pardo les habitations deviennent plus fréquentes, on voit des *chacaras* mieux cultivées, ombragées par des bois d'orangers et de citronniers.

Le 15 nous passâmes par la *Cruz-Alta* (la croix-haute). C'est un hameau assez peuplé à trois lieues et demie de Rio-Pardo. Là, une roue d'une de nos charrettes se brisa.

A la Cruz-Alta on trouve un chemin conduisant à la *Serra do Butucarahy*. Dans les environs du Jacuy, j'avais rencontré un Brésilien de très-bonnes manières, qui m'avait donné un mot pour le juge de paix du district do Batucarahy, dans le cas où il m'aurait convenu de m'y arrêter. Il m'avait assuré en même tems, que je trouverais là, réunies, toutes les espèces d'animaux de la province, et surtout le *yaguarété négro* (le jaguar noir) lequel est bien *une espèce distincte* et non

pas une *variété*, comme on l'a cru jusqu'à présent [1].

Le 16 nous campâmes à une lieue de Rio-Pardo. A mesure que nous approchions de cette ville nous remarquions avec satisfaction une culture plus soignée, des *chacaras* agréablement situées.

On arrive à Rio-Pardo, du côté des Missions, par une suite de collines et de vallons qui ne permettent de l'apercevoir que lorsqu'on en est très-proche. On descend alors une côte rapide et l'on traverse une plaine basse d'environ un demi-quart de lieue, aboutissant à un pont.

Rio-Pardo est située sur la cime et la pente d'un groupe de monticules dépendans d'une chaîne de collines s'étendant de nord à sud et allant en diminuant de hauteur, aboutir à la rive gauche du Jacuy, précisément au confluent de la rivière dont la ville porte le nom. Ainsi Rio-Pardo se trouve enclavée par le cours de ces

[1] Je visitai à la Cruz-Alta, un ravin très-large, ayant plus de 80 pieds de profondeur et ne présentant partout que de l'argile *rougeâtre* unie à du sable lui donnant de la solidité. Ce grand ravin était produit par l'éboulement de la voûte d'une de ces citernes naturelles dont j'ai parlé.

deux rivières de manière à former une presqu'île, le *Rio Pardo* la bornant au nord-ouest, à l'ouest et au sud-ouest, et le *Jacuy* au sud, au sud-est, à l'est et au nord-est.

Des maisons d'un étage (au-dessus du rez-de-chaussée, bien entendu), blanchies extérieurement, d'une architecture gracieuse, couvertes en tuile ronde et rouge; des églises sur les points les plus élevés; des jardins plantés d'orangers, de bananiers, de cocotiers; des *chacaras* et des *fasendas* bien cultivées, voilà pour le coup-d'œil de la ville vue des hauteurs de l'ouest.

Sur la droite de la ville, toujours en la regardant des hauteurs de l'ouest, sont trois côteaux séparés les uns des autres par des arbres et des buissons (*cuassias* et *mimosas*) portant de jolies fleurs et enclavant des pâturages verdoyans. Sur la gauche sont d'autres côteaux plus élevés, plus boisés, où se remarquent quelques maisons de plaisance (*quintas*) [1]. Au bas de ces côteaux, coule le *Rio-Pardo*, rivière de quatrième ordre

[1] Au Brésil une *quinta* est un pavillon, une maison de plaisance; une *chacara* une petite ferme avec jardinages; une *fasenda* une habitation avec plantation de coton ou de café et même des troupeaux, et *hum engenho*, une sucrerie.

(relativement à l'Uruguay) dont les bords sont très-boisés; elle est traversée par un pont en bois, porté sur des pilastres en pierre. Puis, entre la rivière et le spectateur, une plaine verte décrivant un demi-cercle, formant un bassin d'environ une demi-lieue de circuit entourée de collines plus ou moins élevées s'ouvrant au nord-ouest et au sud-ouest pour laisser couler le *Rio-Pardo*.

Toutes ces collines sont boisées, principalement du côté du nord et du nord-ouest, où l'on aperçoit des forêts considérables s'étendant jusqu'au pied de la *Serra*, à une distance de huit à dix lieues. La partie ouest et sud est couverte de *chacaras* et de *fazendas*.

Je traversai une de ces *fazandas*, très bien tenue, où l'on cultivait en grand, le coton, la mandioca, le riz, le tabac, le maïs et même des légumes.

Le sol de toutes les collines avoisinant Rio-Pardo est argileux [1].

[1] Ces argiles sont plus ou moins compactes et pierreuses, diversement colorées, renfermant sur les hauteurs des bancs d'*Arkose* à gros grains fortement cimentés. La couleur dominante des argiles est un rose foncé semblable à la roche observée au passo du *Butucarahy*.

On traverse le Rio-Pardo sur un pont de bois n'ayant que la largeur d'une voiture; il est supporté par des pilastres de quatre pieds d'épaisseur formant six arches élevées d'environ trente pieds. Ce pont a été construit en 1825 ou 26 par les prisonniers Argentins et Orientalistes; mais il ne durera pas long-tems, les pierres employées à sa construction n'étant pas de nature à résister aux grands débordemens de la rivière; les murailles formant talus sur les deux rives, ainsi que les parapets sont déjà lézardés par la force des courans. Les eaux ont surmonté le pont de plus de dix pieds en 1833. Cependant, les habitans qui ne sont point accoutumés à voir des ponts, croient posséder un monument remarquable, susceptible de durer des siècles! Il en est du pont de Rio-Pardo comme du *Pyramen* de Buénos-Ayres.

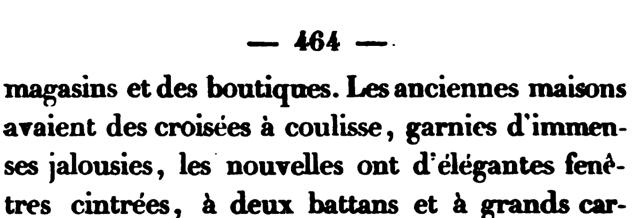
Le terrein sur lequel est bâtie la ville en est entièrement formé; c'est encore ce que je crois pouvoir appeler un grès *en formation*, car il a suffisamment de consistance dans les couches les plus *inférieures* pour pouvoir être taillé en pierres de diverses grosseurs, dont on fait des murs, ou qu'on emploie avec d'autres pierres plus dures dans la construction des maisons.

Plusieurs ravins des vallons de l'ouest renferment de l'argile ocreuse, jaune et rouge, colorant suffisamment pour tenir lieu de peinture sur les murailles; la rouge est schistoïde et contient des paillettes de mica, presque imperceptibles.

Au nord de Rio-Pardo il y a, m'a-t-on affirmé, dans une *estancia*, une mine de cuivre non exploitée. Il parait pourtant qu'elle serait assez productive.

Quand on est arrivé au pont, la ville a disparu; elle est cachée par la colline, qu'il faut gravir avant d'entrer dans la *cidade*. Alors elle se présente bien et fait naître de suite une opinion favorable de sa situation, par l'activité de ses habitans; les principaux commerçans se trouvant précisément à l'entrée, du côté de l'ouest; c'est la ville neuve. On croirait, au premier abord, que Rio-Pardo est une ville naissante, tant il y a de constructions nouvelles, mais en avançant du côté du sud-est, ou du *port*, on reconnaît bien vite qu'elle est ancienne à la vue des vieilles maisons basses et enfumées, encore garnies de *rotulas* (jalousies) en treillage. Effectivement Rio-Pardo compte plus de deux cents ans d'existence; je crois que les jésuites y avaient un collége. Elle a été mal bâtie dans le principe, située dans un lieu incommode, à cause des grandes inégalités du terrein; mais on cherche à réparer cette faute en étendant les rues du côté du nord et du nord-ouest, points les plus élevés et les plus faciles à niveler.

Les nouvelles maisons sont à un étage, très-hautes, carrées, percées de beaucoup de fenêtres au premier, mais seulement de portes hautes et étroites au rez-de-chaussée, occupé par des



magasins et des boutiques. Les anciennes maisons avaient des croisées à coulisse, garnies d'immenses jalousies, les nouvelles ont d'élégantes fenêtres cintrées, à deux battans et à grands carreaux taillés diversement. On s'occupait du pavage et de l'alignement des rues; les nouvelles ont des trottoirs commodes.

Il y a trois églises bâties sur le plan de toutes celles du Brésil, c'est-à-dire avec beaucoup de simplicité. La principale, toute en briques, n'était pas encore achevé extérieurement.

On compte cinq à six mille habitans à Rio-Pardo; le nombre des maisons semblerait en comporter davantage, mais il n'y a communément qu'une seule famille dans une maison, ce qui donne beaucoup d'extension à la ville.

Le commerce y prospère, parce que ce point est l'entrepôt des villes et villages du nord et de l'ouest; de là, partent continuellement des troupes de mulets et de charrettes pour toutes les populations de l'intérieur. Les communications avec Porto-Alègre sont très-promptes; le transport des marchandises lourdes s'opère par des bateaux pontés de vingt à cinquante tonneaux; les mar-

chandises légères, d'un petit volume, et les voyageurs sont transportés dans de grandes pirogues armées en *gondoles*. Ces pirogues, très-élégantes, sont faites d'un seul tronc d'arbre creusé, longues de trente-cinq à quarante pieds, et larges de trois et demi à quatre : quelques-unes ont jusqu'à quatre-vingts pieds de long sur six à sept de large. La forme en est gracieuse et commode; on est garanti des feux du soleil et de la pluie au moyen d'un toit plat, occupant la moitié de la gondole sur l'arrière. Ce toit, d'où pendent de petits rideaux de toile, est supporté par des barrettes de fer ou de cuivre; le tout est peint de couleurs vives et tenu avec propreté. Quelques gondoles ont encore, outre le toit de l'arrière, une tente festonnée se prolongeant jusqu'à la proue. Il en part et arrive constamment; on est d'autant plus sûr d'être transporté avec célérité que, lorsque le vent n'est pas favorable, quatre ou six nègres à demi-nus, rament sans relâche jour et nuit.

Le 19 mars, nous nous embarquâmes sur une de ces gondoles où nous nous trouvâmes un peu plus à notre aise que dans les *chalanas* de l'Uruguay.

Du côté du *Jacuy*, de même que du côté du

30

Rio-Pardo, on ne voit pas la ville, à cause des hauteurs. Ce qu'on appelle le port, ou *praia* (plage) n'est rien moins que cela, car la rive gauche du Jacuy étant, dans cet endroit, très-escarpée, argileuse, et conséquemment glissante en tems de pluie, l'embarquement ou le débarquement des voyageurs et des marchandises est fort incommode. Je crois qu'il était question de faire un débarcadère. Lorsqu'il y a assez d'eau dans le *Rio-Pardo* les navires chargés de marchandises se rendent auprès du pont.

Pendant deux à trois lieues, le Jacuy tourne fréquemment du sud-est au nord-est; les bords en sont très-bas et formés de terreins d'alluvions nouvelles; les débordemens sont fréquens.

A cinq lieues de Rio-Pardo, sur la rive gauche du Jacuy, il existe une petite carrière de calcaire grossier, noirâtre, dont on fait d'assez bonne chaux. De l'autre bord de la rivière, on extrait une pierre meulière grise dont on pave les trottoirs et les cours de Rio-Pardo, mais le ciment en est si peu tenace qu'on en détache des particules en marchant, lorsqu'il pleut.

Nous arrêtâmes à la fin du jour au village de

Santo-Amaro, à moitié chemin de Porto-Alègre à Rio-Pardo; il était jadis commerçant, mais il s'appauvrit maintenant de plus en plus; il est cependant agréablement situé sur des côteaux élevés bordant la rive gauche du Jacuy. On y remarque une église assez belle et quelques maisons particulières bien construites.

Après avoir laissé sur notre gauche *Fréguésia-Nova*, village situé au confluent du *Tacuary-Guazu*, rivière de troisième ordre, nous passâmes devant les *Charqueadas :* sur plus d'une lieue d'étendue (rive droite du Jacuy) on a formé beaucoup d'établissemens dans le genre des *Saladeros* de Buénos-Ayres, mais montés sur un meilleur pied, aux quels ont a joint la fonderie des graisses; c'est-à-dire des graisses *proprement dites*, car le suif en branche se pile encore dans des barrils ou des cuirs et s'expédie ainsi dans les divers ports du Brésil. Il y a à la *Charqueada* de très-belles maisons, solidement construites et ornées de jardins; j'en remarquai une, entre autres, ayant l'air d'un édifice public, tant elle est vaste. On voit que ces usines prospèrent, à la manière dont elles sont tenues et à l'activité qui y règne; il y avait alors cinq navires en chargement, pouvant porter depuis cinquante jusqu'à quatre-vingts tonneaux.

Lors [illegible]bordement extraordinaire qui eut lieu par toute la province, à la fin de 1833, la [illegible]*rqueada* fut submergée, ce qui occasionna [illegible]id [illegible] il y avait fort long-tems qu[illegible] terrein est d'ailleurs un peu plus [illegible]é là [illegible] environs.

Le cours du Jacuy est sinueux, tournant souvent de l'est au nord; il est interrompu par de longues îles de sable blanc, si basses qu'elles paraissent à peine à fleur d'eau. Des arbres grêles, peu élevés, couverts de plantes parasites, de mousses lichéneuses, de longues barbes etc. en encombrent les bords. A partir de la *Charqueada* vers l'est, les arbres ont un peu plus de grosseur et d'élévation.

Le 20, vers onze heures, le vent souffla fortement de l'ouest-nord-ouest. Nous arrivâmes à Porto-Alègre à midi. Nous avions parcouru trente lieues portugaises en vingt heures, mais le vent n'avait été favorable que pendant six heures.

Quelques lieues avant d'arriver, on aperçoit Porto-Alègre ; celle ville semble flanquée par des mornes élevés; ils en sont cependant à plus d'une lieue de distance. Le Jacuy se divise en deux bras,

l'un coulant au nord-est et l'autre au sud-est; le gondolier prit celui-ci comme étant le plus court. L'intervalle des deux bras est rempli par des îles cultivées et habitées, ainsi que l'une et l'autre rives.



Troisième Partie.

CHAPITRE XVIII.

PORTO-ALÈGRE.

Description physique et politique.

Nous voici transportés dans la petite capitale d'une grande province du Brésil, à deux mille lieues environ du foyer ardent de la civilisation. Les *lumières* ne nous y atteignent que par réflexion;

des satellites officieux se chargent du soin de les répandre aussi également que les intelligences le permettent; voyez quel ciel et quels sites! c'est un ciel d'Italie; ce sont des sites et une végétation de Provence : nous sommes à *Porto-Alègre!* Humanisons-nous, essayons de décrire vulgairement le pittoresque d'une ville du Brésil, dont le nom, certainement heureux, est cependant loin de donner une idée.

A l'extrémité d'une colline venant de l'est, sous le 30me parallèle de latitude australe et le 54me degré de longitude occidentale du méridien de Paris, s'élève en amphithéâtre, sur une pente d'environ soixante mètres, la jolie petite ville de Porto-Alègre, dont les toits roses un peu relevés et saillans, se détachent admirablement en couronnant des maisons blanches, ou jaunes, d'une architecture simple et gracieuse.

Cinq rivières, apportant le tribut de leurs eaux fécondes et se réunissant là, pour former le *Rio-Grande-do-Sul*, présentent, en face de la ville, un vaste bassin, parsemé d'îles nombreuses, très-boisées, peuplées d'habitations champêtres. En arrière de la ville, ou de la colline, à distance d'une lieue, un chaînon de mornes élevés de

deux cents mètres (plus ou moins) décrit un demi-cercle et se dirige au sud, en bordant inégalement le fleuve l'espace de huit à neuf lieues. Entre ce chaînon de mornes et la ville, s'étend une plaine basse, unie, de trois à quatre lieues de circuit, se trouvant enclavée par les montagnes du sud, par des coteaux à l'est et au nord, et par le *Rio-Grande* à l'ouest, lequel, fier du volume de ses eaux, prend son cours majestueusement vers le sud, à travers des roches de conglomérats, et va former dans sa course le *Lagoa dos Patos*, dont je parlerai dans la suite.

A vrai dire, la position de Porto-Alègre est au milieu de deux grandes baies séparées par la colline sur laquelle la ville est assise : l'une au nord, formant la *rade* et le *port*, l'autre au sud, abandonnée en partie par les eaux et formant déjà comme une ville-basse embellie par des jardins, des prairies, des usines, etc. Il serait, comme on voit, très-facile de former une île de Porto-Alègre en coupant la colline à l'est, et ouvrant un canal de jonction avec un ruisseau serpentant dans la plaine.

Voulez-vous jouir maintenant d'un spectacle comme on en donne peu, même au Grand-Opéra ?

rendez-vous sur le point le plus élevé de la colline, sur la place principale : vous aurez au-dessous de vous, au nord, (qui comme vous le savez est le *midi* de l'hémisphère austral) la ville se déroulant en talus; la rade couverte de navires; les îles et le cours sinueux des cinq rivières s'étendant exactement comme une main ouverte, dont les doigts seraient écartés; puis, les maisons de plaisance bordant en demi-cercle le rivage ombragé de la baie, les vallons boisés se prolongeant parallèlement aux collines du nord-est, la *Vargem* ou plaine en arrière de la ville, avec ses jardins, ses plantations d'orangers, de bananiers, de palmiers, de cactus, tous entourés de haies épaisses, de mimosas jaunes, rouges, violets ou blancs, presque toujours couverts de fleurs; et encore au-delà de cette plaine du sud, reposant si agréablement la vue, de jolies maisons de campagne (*quintas*, *chacaras*, ou *fazendas*) bien bâties, pittoresquement placées sur la pente des mornes.

Supposez que vous avez choisi pour jouir de ce tableau délicieux une de ces belles journées si communes sous cette superbe zône, un tems calme l'heure où Zéphire fait la *siesta*, ce moment qui transmet au bassin et au fleuve même l'apparence d'un immense miroir, ce sera pour vous un pa-

norama des plus pittoresques et des plus animés. Tout ce que vous avez vu se double en se réfléchissant : les îles et leurs bestiaux, les maisons et leurs plantations de la zône torride, les navires à la voile et une foule d'élégantes gondoles, bariolées de couleurs vives, sillonnant les cinq confluens. Enfin, en reportant vos regards à l'horizon, vers le nord, vous voyez (si vous n'êtes pas myope), à distance de quinze lieues, la chaîne de montagnes de la *Serra-Grande*, qu'une atmosphère vaporeuse voile en partie, par une coquetterie toute féminine, comme pour irriter notre curiosité.

Sachez qu'on ne jouit pas seulement d'une vue agréable à Porto-Alègre, on y jouit encore d'une bonne santé; jamais climat ne fut plus convenable à des Européens. Ce ne sont pas les chaleurs suffoquantes *da praia* de Rio-Janeiro, les *polvaderas* et les nuits froides de Buénos-Ayres ; c'est un air tempéré, embaumé, pur et salubre ; aussi les médecins n'y font-ils pas fortune ! Les pharmaciens même y sont réduits à se faire parfumeurs [1].

[1] MÉTÉOROLOGIE.—Les saisons commencent à être marquées et à faire sentir leur influence dans cette partie du Brésil ; néanmoins, j'ai remarqué une transition brusque entre la chaleur et le froid ; cela peut s'attribuer à l'influence du vent minuano ou *pampero* (sud-ouest),

J'ai déjà dit que les édifices, quoique d'une architecture simple, n'étaient pas dépourvus d'élégance; ceci s'applique aux maisons de nouvelle construction. Bâties en briques et en pierre de taille, elles sont généralement à un seul étage, mais très-élevées, d'une forme le plus souvent carrée, percées d'un grand nombre de fenêtres au premier, et seulement de portes au rez-de-chaussée; celles-ci, dont la hauteur est de quinze à dix-huit pieds, sont étroites et multipliées; les croisées ont aussi beaucoup d'élévation, elles sont généralement doubles, à deux battans, cintrées, à grands vitraux diversement taillés en losange,

qui après avoir passé sur la Cordillera des Andes du Chili, et traversé les *Pampas*, vient refroidir subitement l'atmosphère. Ce phénomène a lieu vers la fin de mai; alors une partie des végétaux ligneux perd ses feuilles : on peut évaluer au *quart*, le nombre des arbres forestiers se dépouillant complètement pendant la saison froide. L'eau gèle quelquefois dans les mois de juin et de juillet.

Voici, du reste, le résultat de quelques observations météorologiques faites pendant mon séjour à Porto-Alègre : les quatre mois suivans correspondent à l'automne et à une partie de l'hiver.

Mars. — Vingt-deux jours de beau tems, quatre jours nébuleux, cinq jours d'orage et de pluie abondante. Maximum de chaleur, 25° 1/3, minimum 12° 1/3 R^r; vent dominant, E., variable du N. E. au S.-E.

Avril.—Treize jours de beau tems, dix brumeux, jusqu'à dix heures du matin; trois jours de pluie fine, quatre jours orageux. Maximum de chaleur, 23°; minimum 12° 1/4; vent dominant, S.-E. et S.

Mai. — Seize jours de beau tems, sept brumeux le matin, six de pluie ou vent, deux de forte pluie; maximum de chaleur 22° 1/4; minimum 2°; vent dominant S. S.-E.

en carré, en hexagone ou en octogone. Un balcon en fer bien découpé, souvent doré, occupe toute la façade, quelques arceaux légers le surmontent de distance en distance, pour recevoir, à l'époque des chaleurs, une tente festonnée. Le toit, couvert de tuiles rondes, déborde, en relevant à la manière des toits chinois une corniche bien sculptée ; cette partie saillante du toit est peinte en rouge et tranche admirablement sur les moulures de la corniche peinte en blanc.

Les maisons d'ancienne construction sont basses, garnies de croisées à coulisses et de portes à jalousies ; mais depuis que don Pedro 1er fit abattre,

Juin. — Vingt jours de beau tems, cinq de brouillards, quatre de pluie, un d'orage. Maximum de chaleur 18° et minimum 0.—Vent dominant S.

GÉOLOGIE. — Le sol de Porto-Alègre, semblable à celui de Montévidéo, me paraît être un sol primordial décomposé sur place et modifié par les cataclysmes des périodes diluvienne et alluvienne ; ces décompositions auraient donné naissance à des *terrains tertiaires*, et, conséquemment, à un sol de transport et de sédiment. Au reste, je vais tâcher de mettre les géologues à même de se former une opinion plus précise, en indiquant la nature des roches composant les divers terrains que j'ai observés aux environs de la ville, et dont j'ai déposé des échantillons au Muséum de Paris.

Les mornes les plus élevés du sud de la plaine sont formés de masses volumineuses et de fragmens de *peymatite rosâtre* décomposée (nº 16), unis à de l'argile ferrugineuse. On voit, avec étonnement, sur la cîme de ces hauteurs, d'énormes blocs de conglomérats (brèches), arrondis et durcis extérieurement par le frottement des eaux. Il est à

un jour de mauvaise humeur, toutes les *roturas* de Rio-Janeiro, elles disparaissent aussi, peu-à-peu, dans les autres villes de l'empire.

Rien de plus désagréable à voir que ces *rotulas*, espèces de portes ou croisées à claire-voie, fesant l'office de jalousie: figurez vous une longue rue garnie de chaque côté par des *rotulas*, servant de retranchement, de parapet, de chemin couvert (des balcons entiers en étaient garnis!) et de parasol à de jolis minois... (Du moins vous aimez à les supposer tels), que vous entendez ricaner à vos dépens sans pouvoir même vous venger par un regard d'admiration ou de dédain!

croire qu'ils auront été roulés par les courans des hauteurs de *Viamon*, à trois lieues dans l'est; quoique plusieurs vallons profonds interrompent à présent la chaine qui devait lier ce groupe de montagnes.

Toute la plaine et les vallons situés contre les mornes et la ville sont composés d'argile limoneuse et d'argile plastique, avec lesquelles on fabrique beaucoup de tuile ronde, de la brique, et surtout de la poterie d'une excellente qualité; Porto Alégre est même renommé pour cette dernière fabrication. — Le rivage et les ravins sont couverts de graviers et de sables micacés.

La base de la colline sur laquelle est assise la ville, est en partie une roche massive de *pegmatite à gros grains* avec mica à grandes lames (n. 17), qu'on voit s'enfoncer sous le fleuve, vers l'extrémité sud-ouest de cette colline; et en partie de *gneiss* contenant beaucoup de *quartz* (17 bis.) La colline entière est composée de débris de *quartz* et de *Mica*, résultant de la désagrégation et décomposition de la pegmatite n. 17. Cette rôche plus ou moins friable ayant plus de deux cents pieds d'élévation et reposant sur la pegmatite non altérée n. 17,

Vous êtes seul dans cette rue, car vous ne pouvez pas décemment, malgré le haut dégré de votre philantropie, vous croire en société au milieu de nègres *abrutis*, circulant pêle-mêle avec les boucs et les chèvres dont les rues sont encombrées; vous vous croyez donc seul avec vous-même en voyant tout barricadé autour de vous; eh bien, pas du tout! au moment où vous y pensez le moins, une immense *rotula* s'ouvre pour laisser passer un gros rire bête, puis cette *rotula* se referme précipitamment comme si vous étiez colporteur du choléra-morbus..... N'allez pas crier à l'indécence, au moins! N'allez pas non plus vous fâcher! On vous rirait au nez sans

est traversé horizontalement par des filons de *kaolin* rougeâtre, quartzifère et micacé, provenant de la décomposition du feldspath de la pegmatite (n. 17). Il y a aussi de petits amas d'*argile bolaire* strati_forme provenant, vraisemblablement, d'une roche pétrosiliceuse décomposée. Le *Mica* lamelliforme ou pulvérulent est si abondant, si brillant à la surface du sol, que bien des gens, trompés par l'apparence, ont cru que cette belle colline contenait une mine d'or ou d'argent.

A quelque lieues dans l'est de Porto-Alègre on exploite un banc de *porphyre pétrosiliceux* ordinaire, d'un brun rougeâtre clair, en masse subordonnée au milieu de la décomposition des autres roches déjà citées. Il est employé au pavage des rues avec un *poudingue* composé de galets agglutinés par un ciment assez dur. La pierre de taille dont est parée la devanture des édifices est une *métaxite rougeâtre* (grès quartzeux avec kaolin) extraite à peu de distance de la ville. Enfin on trouve encore aux environs, des masses subordonnées au sol de transport de *diorite grisâtre* à grains fins, contenant très-peu d'amphibole, employée, comme le porphyre pétrosiliceux, soit au pavage des rues, soit aux fondations des édifices.

cérémonie, car la rate s'épanouit facilement dans cet heureux climat..... Passez vite, passez, contentez-vous de maudire en secret la barbarie des Portugais qui, confinant ainsi leurs femmes dans des espèces de *harems* les rendent si ignorantes, si ridicules, que la vue d'un étranger est pour elles une ombre chinoise, une fantasmagorie! Tel était pourtant Rio-Janeiro avant l'arrivée de don Pédro, et telles sont encore une infinité de petites villes de l'intérieur.

Il faut se hâter de dire qu'à Porto-Alègre on n'éprouve pas tout-à-fait les mêmes mystifications; les Portugais et les Brésiliens n'y sont pas moins jaloux, il est vrai, qu'à Rio, à Bahia, à Fernambourg ou ailleurs, mais leur jalousie ne

Il n'existe pas de calcaire aux environs, du moins on n'a pu encore en découvrir malgré les recherches soigneuses qui ont été faites dans ce but. La chaux employée à la construction des maisons vient de Sainte-Catherine, où, là même, on ne l'obtient que de la calcination des coquilles de la mer *

L'eau surgit de toutes parts au pied de la colline; il suffit de creuser de quelques pouces pour l'obtenir abondamment, mais on lui préfère l'eau du fleuve.

Je n'ai trouvé aucun ossement fossile aux environs de Porto-Alègre et je n'ai pas connaissance que d'autres aient été plus heureux dans leurs recherches.

* Cependant le docteur Frédéric Sillow a découvert, en 1830, dans la province de Sainte-Catherine, au pied de la *Serra-do-Mar* deux carrières de marbre de la plus belle qualité; l'une est du marbre *rouge compacte*, et l'autre du marbre *blanc saccharoïde* (ou statuaire); mais point de calcaire commun.

se manifeste plus d'une manière aussi choquante. Le voisinage des *Castellanos* (c'est ainsi qu'ils désignent les habitans des provinces de la Plata) contribue pour beaucoup à modifier leurs mœurs ottomanes. Le tems n'est pas éloigné où les femmes de cette partie intéressante du Brésil obtiendront la somme de liberté dont jouissent les Montévidéennes et les Buénos - ayréennes; mais cette heureuse époque n'est pas encore venue, et, en attendant, elles subissent toujours le joug de leurs ennuyeux maris, je pourrais dire de leurs tyrans domestiques, espèces d'Argus vigilans qui, non contens de les maintenir dans la plus honteuse ignorance, les confinent encore dans un appartement reculé, comme des esclaves de l'hyménée.... Il est fort difficile d'être introduit dans ce sanctuaire mystérieux : la sévérité des maris ne se relâche un peu que lorsqu'un étranger, après avoir séjourné quelque tems dans la ville, prouve par sa bonne conduite, qu'il peut être présenté sans danger à la famille du brésilien auquel il a été recommandé, ou dont il a fait la connaissance. Alors, le sanctuaire lui est ouvert, mais il ne doit user de cette faveur insigne qu'avec la plus grande réserve, la plus grande circonspection..... Malheur! Catastrophe! à celui qui trahirait la confiance d'un Argus brésilien...

Une volée de bois vert serait le minimum de la peine encourue par son abus de confiance.

Le caractère ombrageux et excessivement jaloux des Brésiliens contribue donc à l'isolement auquel leurs femmes paraissent être condamnées à vivre *encore quelque tems*. J'en ai connu d'enjouées, de jolies, d'aimables, de.... j'allais dire gracieuses, lesquelles n'auraient pas demandé mieux que d'aller souvent à la promenade, en société, et d'embellir, d'animer par leur présence les réunions d'hommes que je trouvais fort tristes et souvent insipides, pour ne pas dire maussades. — O Voltaire! ô Légouvé! ô madame de Staël! Pourquoi vos éloquentes réponses aux satyres aussi injustes que mordantes des Juvénal et des Boileau ne peuvent-elles être lues par toutes les Brésiliennes! Elles en acquerraient du moins un juste sentiment d'amour-propre, de noble dignité qui leur révélerait ce qu'elles valent, ou ce qu'elles peuvent valoir, et leur bouche ne resterait pas muette quand les lourds sophistes du gothique Portugal prétendent leur inculquer des principes réprouvés du monde civilisé [1].

[1] Voltaire a dit : « La société dépend des femmes. Tous les peuples qui ont le malheur de les enfermer sont insociables. »

Porto-Alègre est une ville toute neuve; elle ne compte pas plus d'une soixantaine d'années de fondation; peu avant cette époque son emplacement était couvert de forêts sombres, donnant asile à des jaguars, des tamanduas, des cougouars et des caïmans; à présent c'est la capitale de la province de Rio-Grande-do-Sul ou de San-Pedro; elle peut avoir douze mille habitans, mais elles compte bien quinze mille ames, à cause de la population flottante d'étrangers qui viennent de toutes parts pour y commercer temporairement. C'est surtout dans ces dernières années qu'elle a commencé à prendre un accroissement rapide, qui va toujours en augmentant: je ne restai pas peu émerveillé quand on m'assura qu'il y a deux ans, il s'y bâtissait une maison par jour!

La ville est aussi régulière que peut le permettre l'inégalité d'une colline un peu raide, surtout vers le haut. On s'occupe d'ailleurs, chaque jour, de niveler le terrein et d'aligner les rues; elles sont toutes bordées de trottoirs et dirigées vers les quatre points cardinaux; celles qui vont nord et sud sont les moins agréables à fréquenter, vu qu'elles sont dans le sens de la hauteur. Celles qui sont parallèles à la direction de la colline

sont plus belles; deux, entre autres, la rue *da Praia* (de la plage) et celle *da Iglesia* (de l'église) sont remarquables par le grand nombre de jolies maisons qu'on y voit. La première, tout-à-fait dans le bas, est la plus commerçante; c'est là que sont les magasins et les principales maisons de commerce. L'autre est sur le plateau de la colline: on y trouve la maison du gouvernement de la province, la trésorerie, l'église principale, tous édifices n'ayant de remarquable que leur extrême simplicité. C'est aussi le rendez-vous du beau monde dans les jours de fêtes civiles ou religieuses; on y vient jouir de la fraicheur d'une belle nuit et du coup-d'œil enchanteur, dont j'ai essayé de donner une idée.

Tout-à-fait dans le bas de la ville, au bord de l'eau, on a construit et l'on construit encore journellement d'assez belles maisons; ce sont celles du port, exposées par fois à des inondations, comme il est arrivé à la fin de 1833; mais un plan était définitivement arrêté pour former des quais; par ce moyen on espère reculer beaucoup les eaux et augmenter d'autant l'emplacement de la ville.

Au bord du fleuve est bâtie la douane, édifice

carré, solidement construit, et disposé pour le plus grand avantage du commerce: de la porte donnant sur le quai, part une jetée ou môle en bois, supporté par des piliers en maçonnerie, et se prolongeant d'une centaine de pas dans le fleuve, ou plutôt dans le bassin donnant naissance au fleuve. A l'extrémité du môle est un vaste hangar où l'on a placé des grues; les navires peuvent accoster le long de ce hangar pour y charger ou décharger leurs marchandises. Les fardeaux, quelque pesans qu'ils soient, sont transportés par des *nègres* dans la cour de la douane pour y être visités; de là d'autres *nègres* (car la race africaine fait au Brésil l'office de chevaux et de mulets) les transportent à leur destination. J'aurai occasion, un peu plus loin, de dire un mot sur le sort des esclaves dans la province de Rio-Grande. Des voyageurs qui avaient été témoins de la barbarie impitoyable des colons français et anglais ont pu trouver le joug des esclaves plus supportable au Brésil; mais moi qui ai vu les nègres *libres*, *industrieux*, *fesant vivre les blancs*, au *rang d'hommes* enfin, dans la république Argentine et la Banda-Oriental, qu'il me soit permis de trouver leur sort déplorable au Brésil et de dévoiler l'infamie des Européens qui n'ont pas honte de pousser l'immoralité jus-

qu'à faire encore clandestinement le commerce de *chair humaine!!!*... O vénérable abbé de Pradt! vous eussiez gémi comme moi, en voyant les scènes affligeantes dont j'ai été témoin, mais votre indignation, vos gémissèmens eussent retenti comme la foudre parmi ces hommes qui osent se dire *civilisés*, tandis que les miens n'auront, peut-être, d'écho que dans l'âme de quelques hommes aussi sensibles, mais aussi obscurs que moi.

Il y a cinq églises à Porto-Alègre, un hôpital, une maison de bienfaisance, un arsenal, deux casernes et une prison nouvellement construite. Il y a d'autres édifices publics *en projet*; un plan a été proposé pour faire de la plaine, appelée *Vargem*, une basse-ville; on y édifierait un muséum avec un jardin botanique. Porto-Alègre, deviendra certainement, par la suite, une des plus belles villes du Brésil et en même tems une des plus importantes sous le rapport commercial.

L'éducation est fort négligée dans la province de Rio-Grande, et cela se reconnaît tout d'abord; les jeunes gens destinés au barreau, à la médecine ou au sacerdoce, sont envoyés à l'université de *Sao-Paulo* (Saint-Paul). Il n'y avait que des écoles primaires-élémentaires à Porto-Alègre, lors

de mon passage ; cependant un Portugais d'Europe (M. Gomez), conjointement avec un jeune belge (M. Giélis) venait d'établir une école primaire-supérieure ; les talens et le zèle de ces professeurs contribueront, je l'espère, à répandre le goût de l'instruction, trop généralement étouffé par une passion effrénée pour le jeu et la débauche [1].

Il s'y fait quatre ou cinq journaux périodiques entièrement consacrés à la politique : les habitans de Porto-Alègre, de même que tous ceux des autres villes de l'empire, sont divisés en deux partis, celui des *Caramurus* [2], comprenant tous les partisans et défenseurs du gouvernement monarchique, et celui des *farrupilhas* [3], ou sans-culottes [4], partisans du gouvernement républicain. Les derniers sont en force, comme partout ; mais cette force ils ne la connaissent pas ; néan-

1 Le vice affreux qui attira jadis la colère céleste sur l'impudique *Sodome* est avoué *publiquement* par les Brésiliens !!!

2 Prononcez *caramourous*.

3 *Farroupillas* mouillé. Les Portuguais d'Europe, détestés au Brésil, à cause de leur opposition à la marche progressive des peuples, sont appelés *pès de chumbo*, pieds de plomb, et à leur tour ils donnent aux Brésiliens le surnom de *pès de cabra*, pieds de chèvre.

4 Ce sont les patriotes eux-mêmes qui se sont donné cette épithète.

moins, la majorité des Brésiliens paraît être pour la république. Malheureusement ceux-ci même sont en dissidence entre eux, les uns voulant adopter la forme *unitaire*, les autres la forme *fédérative*; ici l'*égoïsme*, fils légitime de l'ignorance et des petites passions, remplace le patriotisme. La province de Rio-Grande, pouvant se passer des autres et leur étant, au contraire, elle, très-utile, voudrait la fédération, c'est-à-dire l'isolement à-peu-près complet; les autres de se récrier! ce qui fait qu'on ne s'entend guère. Cette difficulté de s'accorder sur *la forme* retardera peut-être le terme du *mouvement*, et amènera probablement, l'anarchie entre les républicains Brésiliens. Il est à craindre que, de même que dans la confédération du Rio-de-la-Plata, l'isolement ne soit préféré, et que nous n'ayons à compter *dix-huit* républiques au lieu d'une.... Ce n'est pas là que gît le mal! c'est dans l'anarchie où peuvent être entraînés long-tems des peuples dont l'éducation politique n'est pas très-avancée. On ne doit chercher d'autre cause à ces dissidences que celle de l'ignorance *crasse* dont la politique étroite du Portugal, ou du *système colonial*, a cherché à envelopper le germe des sentimens généreux qui perce souvent chez les Brésiliens, malgré leur manque de lumières.

Il n'y avait pas encore de théâtre à Porto-Alègre, car on ne peut, sans faire rougir Thalie jusqu'aux oreilles, donner ce nom à un vieux magasin, à demi souterrain, où l'on joue, de tems à autre, des comédies bourgeoises. Il y en avait un en construction, qui sera très-beau, m'a-t-on affirmé; il est à regretter seulement qu'on ait choisi le haut d'une rue (*a rua do Ouvidor*) devenant une véritable cataracte les jours de pluie.

Je suis fâché de le répéter, mais c'est une vérité qu'il ne m'est pas permis de taire, les Brésiliennes de cette province ne sont ni belles, ni gracieuses; en vain elles se chargent et se surchargent de bijoux, de clinquant, de fleurs, de bagatelles, tout cela n'anime pas leur teint, ne donne pas d'expression à leurs yeux, ni enfin cet air de liberté dans les mouvemens qui séduit d'abord chez les *Portenas* [1]. On cherche en vain à lire sur leur physionomie l'état de leur ame, elle n'indique rien, pas même de l'ingénuité; c'est, en public, une figure d'*automate*, rien de plus; voilà ce qu'en ont fait les Portugais!... On dit qu'elles sont tout feu dans l'intimité, passionnées à l'excès, mais passionnées pour elles

[1] Les femmes de Buénos-Ayres; prononcez *portéynas*, mouillé.

mêmes.... Ce sont des dédommagemens qu'elles cherchent avidement.

La grande parure est une robe de satin blanc, brodée et lamée en or ou argent, souliers et gants de satin, beaucoup de bijoux; coiffure en cheveux avec de fausses fleurs. Le costume ordinaire est différent; quoiqu'elles suivent assez volontiers les modes françaises, elles aiment surtout les couleurs tranchantes, les dessins bizarres. Comme elles sont fort économes et sédentaires, elles prennent le plus grand soin de leurs effets, aussi les modistes ne font-elles pas plus fortune à Porto-Alègre que les apothicaires! Un chapeau dure une éternité. Ce sont, au surplus, les modes passées chez nous depuis six ans qui font merveille au Brésil. J'y ai vu de ces énormes chapeaux de sparterie et de taffetas, surchargés de nœuds de ruban; des manteaux écossais ou à la dame-blanche, des robes rouges, et autres monstruosités semblables.

Les hommes suivent aussi les modes parisiennes; ils sont, généralement parlant, mieux que les femmes, dans l'ensemble de la physionomie, bien qu'ils aient un défaut commun, celui d'avoir un nez très long et pointu; c'est une légère

modification de celui des Portugais, qui l'ont, eux, plus gros et charnu. Les physiognomonistes savent déjà ce que cela signifie.

Les églises sont très-simples et peu fréquentées. Il n'y a plus que des dévotes (*beatas*) ou les courtisanes qui conservent encore le costume noir et la mantille de Portugal, costume d'église, de rigueur jadis.... *jadis*, vous entendez? C'est-à-dire pendant ces beaux jours de la *Sainte Inquisition*, où non seulement il fallait des interprètes pour prier Dieu, mais encore un costume particulier. Comme si celui qui créa Adam et Eve nus comme des vers, s'inquiétait du costume des pauvres humains!

S'il y a peu de luxe dans les églises, on en conserve encore beaucoup, par compensation sans doute, dans les processions extérieures. Les fêtes *do Espiritu santo*, (Pentecôte) se célèbrent avez pompe: c'est comme au tems du concile de *Trente*. Les balcons sont garnis de riches tapis de soie brochée, à franges d'or; les confréries bleues succèdent aux confréries rouges, celles-ci aux blanches, celles-là aux grises etc., chacune d'elles porte des châsses de saints, richement ornées; et puis, pendant trois jours, on vend

publiquement, à côté de l'église, des *chapelets*, des *scapulaires*, des *poules rôties*, des *pâtisseries*, des *liqueurs* etc..... Vive Rome!!

La manière dont voyagent les femmes dans cette province, ainsi que dans tout le Brésil, est assez curieuse : elles ne se font aucun scrupule d'aller *à califourchon* comme les hommes, et pour cela elles portent de larges caleçons sous leurs robes; de plus elles sont vêtues d'une longue redingote, espèce d'amazone quelquefois en drap bleu, mais ordinairement en indienne à fleurs où à larges raies. Elles ont pour coiffure un immense chapeau de taffetas, de feutre ou de castor, orné de plumes d'autruche noires et longues formant panache. Affublées de la sorte elles ressemblent assez à nos hautes et puissantes dames de la vieille noblesse de campagne. Et ne croyez pas que ces Brésiliennes des champs soient sans une sorte de dignité naturelle, au contraire, quoiqu'elles ne soient jamais sorties de leur *estancia*, *chacara* ou *fazenda*, qu'elles n'aient jamais abandonné leurs vaches, leurs plantations de coton, ou de *feijons*, que pour aller à la petite ville la plus voisine, et qu'elles soient d'ailleurs dans la plus *crasse ignorance*, elles ne laissent pas que d'avoir, au suprême degré, leurs vanités, leur susceptibilité, leurs airs de hauteur.

Quand elles se mettent en voyage, soit pour aller à la ville, soit pour visiter quelque voisine, ce qui arrive rarement, elles affectent un grand luxe dans le enharnachement de leur cheval. La bride, la têtière, le racado, les éperons, les étriers en forme d'encensoir, tout cela est couvert d'argent massif. Il faut qu'une femme soit bien misérable pour n'avoir pas au moins la *cabeceira* (têtière), les *estribos* (étriers) et les *esporas* (éperons) d'argent.

Les hommes n'affectent pas moins de luxe : leurs chevaux ont des croupières, des ventrières, des colliers, ainsi que tout le reste de l'enharnachement couverts de plaques d'argent; ils portent encore à la main, comme les Argentins, un petit fouet dont le manche, très-court, est d'argent massif. Le manche et la gaîne de leur couteau-poignard sont aussi d'argent. Le costume des hommes de la campagne est plus riche que celui des *Gauchos* argentins et orientalistes; il consiste en de fortes bottes, un large pantalon de velours bleu-ciel, une jaquette de drap bleu, un ample manteau de drap et un chapeau à très-larges bords relevés sur les côtés, et attaché sous le menton par un cordonnet terminé par deux glands. Beaucoup portent dans l'été des jaquettes d'indienne

de couleur et les hommes distingués portent une redingotte d'indienne, espèce de robe-de-chambre. Tous sont armés, en voyage, d'une longue épée comme au tems de la conquête et d'une paire de pistolets, accrochés dans un ceinturon portant une petite giberne.

Voici le nom des cinq rivières se réunissant en face de Porto-Alègre, pour former le fleuve de Rio-Grande : le *Jacuy*[1], le *Cay*, le *Rio-dos-Sinos*, le *Gravatay*, et le *Riacho* (ruisseau). Le premier, à l'ouest, est la rivière principale ; elle forme comme le pouce de la main ouverte. La dernière, au nord-est, forme comme le petit doigt ; celle-ci seule n'est pas navigable pour les grands bateaux.

Le commerce est actif à Porto-Alègre ; j'ai toujours vu une cinquantaine de navires tant nationaux qu'étrangers occuper la rade, indépendamment d'une grande quantité de pirogues de toutes grandeurs, de *chalanas* destinées au transport des marchandises sur les cinq rivières facili-

[1] On a déjà vu que dans la langue des Guaranis, la lettre *Y* signifie rivière et qu'elle est souvent jointe à un nom caractéristique, ainsi, *Jacuy*, signifie rivière des *Jacus*, espèce de *faisan* ; *Jaguary*, rivière du *Jaguar*, ou du Tigre, etc. — *Guasu* veut dire grand et *Miri* petit.

tant si admirablement les communications avec l'intérieur.

Le *Jacuy* (prononcez Jacouï) principalement, est constamment sillonné par des allèges, et d'élégantes gondoles occupées au transport des innombrables productions d'Europe, de l'Amérique du nord, ou des autres provinces du Brésil, à *Rio-Pardo* et à *la Cacheira*, petites villes susceptibles de prendre beaucoup d'accroissement; la première surtout peut passer pour l'entrepôt du nord de la province, comprenant la *Serra* proprement dite, et les Missions de l'Uruguay.

Les navires Européens au dessous de deux cents tonneaux, ne tirant pas plus de dix pieds d'eau, peuvent venir jusqu'à Porto-Alègre.

Il n'y avait, lors de mon séjour, que trois maisons françaises établies à Porto-Alègre; une seule fesait le commerce direct avec la France; une autre tirait les articles français de Buénos-Ayres et de Rio-Janeiro, où ils sont, par fois, à meilleur marché qu'en fabrique. La troisième maison faisait un commerce étendu avec les États-Unis; elle était tenue par M. Pradel, agent consulaire français, homme fort estimable et généralement

estimé, ce qui est plus rare. Il est vrai de dire (Puisse ceci servir d'exemple au commun de nos agens consulaires !) qu'il est difficile de trouver un homme plus désintéressé, plus obligeant, plus disposé à rendre service que M. Pradel. Il n'a voulu accepter aucun émolument, trait de patriotisme trop rare pour n'être pas divulgué ; il peut ainsi conserver une noble indépendance. Mais ce n'est pas là son plus grand mérite ; sans faire parade de ses sentimens tout patriotiques, il pousse le désintéressement, je dirai même la libéralité, jusqu'à ne percevoir aucune rétribution pour les différens actes ou signatures qu'on réclame de lui. On le trouve toujours prêt à défendre nos droits ou nos intérêts près de l'autorité du pays; malgré son titre modeste d'agent consulaire, il sait se faire rendre justice et l'on respecte notre pavillon.

Voilà les hommes qu'on devrait choisir pour défendre nos intérêts commerciaux en pays étrangers...... Si tous n'avaient pas son désintéressement, tous pourraient avoir son expérience pratique de la législation, des mœurs, du caractère de la nation près de laquelle ils sont appelés à représenter; ils contribueraient ainsi, puissamment, à prévenir les différens entre commer-

çaus ou entre particuliers, en conseillant mieux les uns et les autres quand ils sont consultés. Cet hommage rendu aux vertus civiques d'un patriote distingué ne doit pas paraître suspect de ma part, il suffit de savoir que je n'ai pas l'honneur d'être connu de M. Pradel.

La plupart des navires allant à Porto-Alègre sont des Américains du nord, des Brésiliens, des Italiens et quelques Anglais. On voit de tems à autre un navire français venant de Marseille ou de Bordeaux, mais il est rare qu'ils fassent de bonnes affaires, parce que les cargaisons sont mal composées, les articles de mauvais goût, mal assortis ou ne convenant point au pays. C'est du port de Marseille, surtout, que sortent les expéditions les plus extravagantes, les plus mal calculées..... Leurs vins, leurs salaisons sont d'une qualité détestable.

Ce n'est pas seulement à Porto-Alègre qu'il arrive des cargaisons extravagantes, il en est de même dans tous les ports du Brésil et de la Plata ; à cet égard il y a beaucoup à dire.

On connaît assez généralement quels sont les articles de grande consommation française au

Brésil, beaucoup conviennent à Porto-Alègre; cependant, le voisinage des Orientalistes et des Argentins fait que les goûts des habitans de la province de Rio-Grande sont en quelque sorte *mixtes* ; il faut donc avoir séjourné quelque tems dans le pays pour le connaître bien, et surtout ne pas commettre d'ordres en fabrique sans être muni d'échantillons, de modèles ou de mesures, car les meilleures notes, les détails les plus minutieux ne donneraient qu'une idée imparfaite des goûts et des besoins des habitans.

Ici, comme dans toutes les anciennes possessions espagnoles et portugaises, les *nègres* et *mulâtres* sont les gens d'*officio*, c'est-à-dire les hommes laborieux, les travailleurs, ceux enfin qui ont besoin d'exercer le plus leur *intelligence*, mais ils ont le malheur d'être *esclaves* et surtout d'être *noirs!* — Ce sont nécessairement des *brutes*, de vils usurpateurs du nom d'*hommes*. — Et pourtant, ces brutes assurent la subsistance et toutes les jouissances de la vie à leurs fainéans de maitres!! Savez-vous comment ces maitres, *si supérieurs*, traitent leurs esclaves? — Comme nous traitons nos chiens! — On commence par les siffler de même; s'ils n'arrivent pas à point nommé, ils reçoivent deux ou trois soufflets de la main

délicate de leur charmante maîtresse, métamorphosée en *pie-grièche*, ou bien un rude coup de poing, un brutal coup de pied de leur grossier *amo*; s'ils raisonnent, ils sont liés au premier poteau venu, et alors, le maître et la maîtresse viennent, avec une grande gaîté de cœur, voir flageller jusqu'au sang ceux qui n'ont souvent d'autre tort que celui, bien innocent, de n'avoir pas su deviner les caprices de leurs seigneurs et maîtres!!!. Heureux encore, le malheureux nègre, si son *maître* ou sa *maîtresse* ne prennent pas eux-mêmes une corde, un fouet, un bâton, une barre de fer et ne frappent pas, dans leur fureur brutale, sur le corps du pauvre esclave, jusqu'à ce que des lambeaux enlevés de sa peau laissent ruisseler le sang sur son corps inanimé!... car, le plus ordinairement, on enlève le nègre sans connaissance pour panser ses blessures; savez-vous avec quoi? *avec du sel* et *du piment*; sans plus de soin que pour un animal attaqué de quelque plaie qu'on veut préserver des vers! On juge que ce pansement n'est pas moins cruel que les coups de fouet? Eh bien! j'ai vu ces choses l'an de grâce mil-huit-cent-trente-quatre!! J'ai vu plus encore. — Il y a des maîtres assez barbares, principalement dans la campagne, pour faire des entailles aux joues, aux épaules, aux

fesses, ou aux cuisses de leurs esclaves, afin d'y introduire du *piment*. D'autres portent leur fureur frénétique jusqu'au point d'assassiner un nègre et de le jeter comme un chien dans un ravin; et si quelqu'un, surpris de son absence, s'informe du sort du nègre, on répond froidement: « il est mort. » *(O filho dap..... Murio)*, Et jamais on n'en reparle. Il y a cependant des lois sévères pour ces sortes de crimes, mais comme l'observe M. de Balzac « *les lois n'arrêtent jamais les entreprises des grands ou des riches, mais elles frappent les petits qui ont au contraire besoin de protection.* »

Chaque jour, de sept à huit heures du matin, vous pouvez assister à un drame sanglant, à Porto-Alègre. Rendez-vous sur la plage, du côté de l'arsenal, en face d'une église, devant l'instrument de supplice d'un divin législateur, vous verrez une colonne dressée au-dessus d'un massif de maçonnerie, et au pied... une masse informe, quelque chose appartenant certainement au règne animal, mais que vous ne pouvez plus classer parmi les *bimanes et bipèdes*... c'est un nègre !... un nègre condamné à deux cents, cinq cents, mille ou six mille coups de fouet ! ! — Passez, retirez-vous de cette scène de désolation; l'infor-

tuné n'a plus que des membres mutilés qu'on reconnaît à peine sous les lambeaux sanglans de sa peau flétrie.

Et l'on s'étonne que les nègres se révoltent contre les blancs ! !. — On a remarqué que les législateurs des colonies modernes emploient pour défendre la traite des nègres les mêmes sophismes qu'ils combattent lorsque les *Turcs* veulent légitimer la captivité des blancs, mais tous ces sophismes tomberont à force d'absurdité... L'aristocratie de *la peau* tombera comme les autres aristocraties, patience !

CHAPITRE XIX.

ENVIRONS DE PORTO-ALÈGRE. — DE LA PROVINCE EN GÉNÉRAL.

Capella do Viamon. — La colonie allemande de Saõ-Leopoldo. — La Lagoa dos Patos. — Rio-Grande ou Saõ-Pedro. — Saõ-José. — Saõ-Francisco de Paula. — De la province en général.

—

I.

Le village de *Viamon* [1], situé à trois lieues sud-est de Porto-Alègre, était la capitale de la province

[1] On a donné à *Capella* (chapelle) le surnom de *Viamon*, parce que des hauteurs sur lesquelles ce village est situé, on aperçoit les cinq

quand Porto-Alègre n'était rien, ou fort peu de chose. Primitivement, la ville de Rio-Grande fut le siège de la *capitainerie;* elle a joui de cette faveur jusqu'en 1763, époque à laquelle on transféra le gouvernement à *Capella do Viamon*, comme étant un point plus central [1]. Il n'y a pas plus d'une quarantaine d'années que Porto-Alègre est devenue définitivement capitale.

A cette époque, Viamon était une petite ville assez étendue, mais à présent ce n'est plus qu'un village que désertent les habitans à cause de la difficulté des communications. On n'en compte pas plus de cinq cents dans tout son district. Il est placé au milieu d'un groupe de montagnes dominant une grande étendue de pays. On y arrive par trois routes différentes, en passant par une suite de collines élevées, mais peu boisées. Le terrein, composé d'une argile rougeâtre, est couvert de blocs volumineux de ces espèces de brêches dont j'ai déjà parlé, formant des masses de figures bizarres, toutes arrondies par le

rivières qui réunissent leurs eaux en face de Porto-Alègre, en formant comme une main ouverte dont le *Jacuy* serait le pouce et le *Riacho* le petit doigt. De là est venu le mot *vi-a-maó*, j'ai vu la main.

1 A cette époque les limites de la province étaient un peu au-delà du Jacuy à *Santa-Maria-da-Serra*.

frottement des courans; il y a aussi beaucoup de fragmens de quartz, de mica et de gneiss. L'industrie principale est la fabrication de la poterie, de la brique et la culture de la mandioca. La chapelle est digne d'être visitée.

J'ai poussé mes excursions jusqu'au-delà de *Boa-Vista* et de la *Barrucada*, hameaux situés à environ dix lieues dans l'est de Porto-Alègre. Boa-Vista est une *estancia* appartenant au comte de Rio-Pardo, ancien chambellan, général, et ministre sous Don Pedro 1er; il s'est retiré là avec son épouse depuis le départ de l'empereur. Il possède une tannerie de cuirs, attenante à son habitation, dirigée par un Français. J'ai eu occasion de voir le comte de Rio-Pardo; j'observai avec plaisir qu'on ne m'avait point trompé sur son caractère aimable et bienveillant. Il est aristocrate *encouillé*, comme il le dit lui-même, en bon français, mais il prend son parti en philosophe; il était convenu de se *résigner à tout*, seulement il attendait en silence le *Messie* [1].... A présent il en est réduit à dire, avec certaine secte israélite:

[1] En juin 1834, les partisans de don Pedro, les *Caramurus* s'attendaient à le voir débarquer au Brésil, aussitôt qu'il aurait fini en Portugal.

« Maudits soient ceux qui supputeront les tems du Messie ! »

J'ai remarqué dans les collines de la *Barrucada*, des blocs considérables d'*hydrate de fer* cellulaire, au milieu d'une argile jaune sablonneuse.

Tout le pays s'étendant à l'est des mornes de Viamon et au nord de *Lagoa dos Patos* est entièrement plat, au niveau de la mer, sauf quelques petites collines sans direction déterminée. Il paraît qu'il n'y a pas plus d'un siècle que les eaux se sont retirées de la plaine marécageuse de la *Barrucada*.

II.

Pour me rendre à la colonie allemande je remontai le *Rio-dos-Sinos*[1], rivière de quatrième ordre, assez profonde, mais tellement sinueuse que la distance de Porto-Alègre à Saô-Leopoldo, qui n'est que de sept lieues par terre, devient d'environ vingt lieues par eau. De même que le Jacuy et tous les autres affluens du Rio-Grande, le *Rio-dos-Sinos* coule dans un lit de sable et de terre limoneuse; les bords en sont si peu élevés

[1] Rivière des cloches.

qu'ils paraissent sans cesse submergés. Ils sont pourtant habités et cultivés ça et là, mais on a eu soin de bâtir les maisons sur pilotis, ou sur un échafaudage en bois d'une hauteur de cinq à six pieds. Le toit de ces petites habitations, construit en relevant, leur donne l'apparence d'un pavillon chinois.

Après avoir ramé toute la nuit, le bateau allemand dans lequel nous étions embarqués s'arrêta dans un parage appelé *Tres Portos* (les Trois Ports); ce sont tout bonnement trois clairières au milieu des bois, sur la rive gauche, plus élevée en cet endroit qu'ailleurs. On est déjà dans la colonie allemande. De ce lieu à Saô-Leopoldo il n'y a pas plus de deux heures de marche à pied, tandis qu'en suivant la rivière pour arriver au véritable port il faut ramer toute la journée. Nous préférâmes aller à pied, en chassant, que de respirer plus long-tems les exhalaisons fétides du bateau couvert, occasionnées par une demi-douzaine de nourrices et je ne sais combien de bambins mangeant des oranges, des bananes et autres bonnes choses, dont on se fatigue promptement.

Nous eûmes à parcourir un pays charmant,

montueux, couvert de bois, de prairies, de fermes allemandes, de champs cultivés et arrosé par une multitude de ruisseaux. Nous gravîmes des coteaux élevés, couverts d'épaisses forêts à travers lesquelles on a frayé des chemins de voiture se croisant de toutes parts, en ouvrant des communications sur tous les points de la colonie.

Après avoir monté et descendu souvent nous aperçûmes enfin, au détour d'un chemin couvert, le village de Saô-Leopoldo, situé au milieu d'une plaine basse pouvant avoir deux lieues de circonférence. Nous nous crûmes en Allemagne. Je ne pus me défendre, à la vue de cette population européenne, d'un sentiment d'admiration, car je fus d'abord frappé du contraste que m'offraient ces lieux, cultivés avec soin, ces chemins ouverts péniblement à travers les collines, les mornes et les forêts, ces petites propriétés entourées de fossés profonds ou de haies vives, cette activité des cultivateurs et des artisans, rivalisant à l'envie pour la prospérité commune..... avec l'abandon absolu dans lequel les Brésiliens laissent leurs terres, le mauvais état de leurs routes, leurs chaumières délabrées, enfin ce manque d'industrie, cet esprit de gaspillage et de destruction qui les caractérise, tout aussi bien que les Argentins.

Mon admiration ne fut pas moindre en voyant, presque sous le tropique, une nation des régions polaires conservant ses habitudes, ses mœurs, sa vie active et donnant naissance à une génération qui doit, un jour, changer la face du pays.

Le village de *Saó-Leopoldo*, appelé aussi la *feitoria* (la factorerie) est situé, comme je viens de le dire, dans une plaine basse, au bord et sur la rive gauche du *Rio-dos-Sinos*, à sept lieues au nord de Porto-Alègre. De toutes parts, au sud, à l'est et à l'ouest, la plaine est dominée par des coteaux couverts de forêts. A huit ou dix lieues vers le nord, passe la grande chaîne de montagnes, la *Serra do Mar*, se dirigeant à l'ouest, et à travers laquelle les Allemands ont frayé des routes admirables, en surmontant des difficultés extraordinaires. Indépendamment de la chaîne principale, il existe encore quelques mornes isolés dans le sud et au centre de la colonie même.

On n'a pas trop consulté l'hygiène publique en fondant la ville dans un emplacement très-marécageux, qui, aux moindres pluies, s'inonde et rend les rues mêmes impraticables. On n'a eu sans doute en vue que l'avantage du commerce et aussi sa grande commodité du voisinage de

l'eau. Au reste, cela prouve que les Allemands ne reculent devant aucun obstacle et que le mot *impossible* n'a pas plus d'équivalent dans leur langue que dans la nôtre; ils s'occupaient d'ailleurs, journellement, d'élever le terrein, d'assécher les marais et de détourner les eaux par lesquelles ils sont alimentés.

Il y avait alors à Saô-Leopoldo, environ cent-cinquante maisons en charpente et en brique, renfermant une population d'un millier d'ames, laquelle doit s'augmenter progressivement, puisque ce village ne comptait encore que cinq années de fondation. Il est habité principalement par des artisans allemands, tels que menuisiers, forgerons, charrons, cordonniers, tailleurs, selliers, ferblantiers etc., et par des marchands cabarétiers, merciers, brocanteurs, tant allemands qu'étrangers; il y avait plusieurs commerçans français faisant d'assez bonnes affaires.

La colonie Allemande, dont ce village est déjà le marché principal, n'occupe encore qu'un territoire de quinze lieues carrées, mais elle peut s'étendre beaucoup vers le nord, au-delà de la *Serra*, parce qu'il ne lui a été tracé d'autres limites de ce côté que celles mêmes de la province.

La plupart des colons allemands sont agriculteurs. On leur distribue une portion plus ou moins considérable de terrein, au milieu des forêts dont le pays est couvert, avec obligation de leur part d'abattre les bois et d'en cultiver l'emplacement. S'il y a des pâturages autour de leur propriété, ils en réservent une partie pour élever des vaches et faire du beurre ou du fromage, qu'ils vendent facilement à Porto-Alègre.

D'autres Allemands, possédant quelques capitaux, ont formé des établissemens plus ou moins importans tels que tanneries, distilleries, scieries de planches, briqueteries, poteries et autres fabrications, comme celle de la farine de mendioca et du sucre produisant déjà un revenu assez fort à la colonie, indépendamment du bénéfice des rapports commerciaux que l'activité des Allemands entretient avec Porto-Alègre. Le mardi de chaque semaine est le jour désigné pour porter à la capitale les comestibles et les produits de l'industrie de cette petite république.

Beaucoup de Brésiliens, consultant plus leur intérêt privé que leur inclination, naturellement jalouse de la prospérité des étrangers, commençaient à s'établir dans la colonie, en

achetant assez cher des terrains concédés aux Allemands et que ceux-ci leur cèdent volontiers par l'espoir de former ailleurs de plus grands établissemens. L'émulation finira par naître chez les Brésiliens, à la vue de tant de difficultés vaincues par des hommes industrieux, ou du moins, l'*orgueil national* se trouvant intéressé par les progrès de la colonie, cela doit amener d'heureux résultats pour le pays. Déjà une société d'actionnaires s'est formée pour la construction d'un pont sur le *Rio-dos-Sinos*; déjà il était question de bâtir des édifices publics, d'ouvrir de nouvelles routes, de construire un bateau à vapeur, d'entreprendre enfin des travaux capables de fomenter l'industrie, de favoriser le commerce, véritables sources de richesses et de civilisation des peuples.

Il y a dans le village, une chapelle desservie par un prêtre catholique, et, à une demi-lieue au sud-est, dans un hameau appelé la *Feitoria* (parce qu'autrefois on y vendait des nègres) il y a une autre chapelle, desservie par un ministre de la religion réformée.

Les autorités sont brésiliennes; elles se composent d'un juge-de-paix donnant audience une

fois la semaine, et d'un commandant militaire.

Nous fûmes reçus par le docteur Jean Daniel Hillebrand, jeune homme fort instruit, joignant à beaucoup de modestie les manières les plus civiles, les plus obligeantes. Hambourgeois de nation, mais possédant fort bien les idiomes français et portugais, exerçant avec succès la médecine et la chirurgie depuis plusieurs années, le docteur Hillebrand a gagné la confiance des habitans de la colonie et ils ont pour lui la plus grande considération. Il la mérite certainement, à tous égards, par ses connaissances variées et son humanité. M. Hillebrand s'occupe aussi beaucoup d'histoire naturelle, principalement d'ornithologie et d'entomologie; il a acquis ce goût presque passionné près du docteur Sillow (ou Selo) qu'il accompagna quelque tems. Il nous montra ses collections, déjà nombreuses, d'oiseaux, d'insectes et de bois utiles; ainsi que beaucoup d'objets curieux tels que des armes de *Bougres*, des vases etc. Très-bon dessinateur, il s'occupait à peindre la collection des lépidoptères de la colonie; je fus frappé de l'exactitude du dessin et de la fraîcheur du coloris de ces charmans insectes.

La colonie Allemande doit être visitée par les

naturalistes et les amateurs de la *belle nature* : on trouve là toutes les productions de la province, dans le règne organique; jolis oiseaux, insectes rares, mammifères étranges, plantes précieuses; tout se réunit dans cette localité pour exciter l'admiration des curieux. De nombreux chemins, frayés au milieu des forêts, permettent au chasseur de parcourir les environs de Saò-Léopoldo sans être incommodé par la chaleur, jouissant au contraire du frais ombrage d'une multitude d'arbres touffus et d'espèces très-variées.

Presque tous les arbres de ces forêts, encore bien peu connus des botanistes, ont une propriété particulière; il en est même fort peu d'inutiles [1].

Le terrein de la colonie, entrecoupé de hautes collines, de mornes escarpés, de vallons et de plaines marécageuses, est argileux sur lès hauteurs et sablonneux dans les fonds. Les carrières en exploitation ne fournissent encore que des grès tendres, s'employant à la construction des maisons. Il paraît qu'il y a du calcaire dans quelques

1 Voyez la note N

forêts, mais on n'a pu encore en découvrir une carrière susceptible d'exploitation.

III.

Le fleuve connu sous le nom de Rio-Grande commence à Porto-Alègre ; il est formé de la jonction des cinq rivières étalant si majestueusement leurs eaux devant cette jolie ville. Pendant l'espace de huit à dix lieues, il coule dans un lit variable en largeur (depuis trois jusqu'à une demi-lieue), encaissé par des mornes affectant la forme conique et composés de fragmens plus ou moins gros de roches clastiques ou de ces conglomérats dont j'ai parlé, lors de mon excursion à *Capella do Viamon*; ces mornes sont, en outre, boisés jusqu'à leur sommet, principalement du côté exposé *au sud*. J'ai déjà fait la même remarque à l'égard de la *Serra*.

Avant d'entrer dans la *Lagoa*, le lit du fleuve est à peine large d'une demi-lieue ; les pilotes redoublent d'attention, car il faut passer si près des roches que, bien souvent, il est nécessaire de défendre le navire à l'aide de forts bambous. Ici s'ouvre le grand bassin ou *lac*, assez improprement nommé *laguna* ou *lagoa* dos Patos. Ce

lac, séparé de l'Océan par une plage ou des dunes de peu d'étendue, appelée *praia do estreito* (plage du détroit), forme comme une petite mer méditerranée de quarante-cinq lieues de long sur une largeur variable. Les mornes aboutissent à l'entrée *da lagoa*, et cet endroit porte le nom de *Punta do Itapuan*; ils s'étendent encore un peu à l'est et à l'ouest, mais toujours en s'abaissant, pour ne former enfin qu'une plage ou des monticules de sable, retenant à peine les eaux, souvent agitées, de cette vaste lagune. Les bords, de même que le fond, sont de sable pur, et des dunes de cette substance s'étendent à plusieurs lieues dans les terres. Plusieurs rivières assez grandes, telles que le *Camacua*, le *Saõ-Gonzalvo* etc., viennent augmenter la masse des eaux. Il est probable qu'à une époque qui n'est pas très-reculée ces eaux s'étendaient dans les grandes plaines basses de Viamon, de Boa-Vista et da Barrucada.

La navigation est facile sur la *Lagoa dos Patos* pour des bâtimens ne tirant pas plus de dix pieds d'eau, chargés en lourd. Il y apparaît quelquefois des navires de deux cents tonneaux, mais ils sont forcés d'attendre de hautes marées pour naviguer sans entraves.

On n'est pas bien d'accord sur le motif qui fit donner à ce lac le nom de *Lagoa dos Patos*. Quelques personnes prétendent que ce fut à cause de l'immense quantité de ces palmipèdes qu'on y vit d'abord; d'autres, que ce fut en mémoire d'une tribu d'indiens appelés *Patos*, qui vivaient sur ses rives occidentales et dont quelques géographes ont fait mention sur leurs cartes. Mais l'opinion la plus générale et la plus curieuse est celle-ci:

« Les jésuites ayant de grands établissemens vers l'Uruguay et sur divers points de l'intérieur, à une époque où le gouvernement Portugais n'avait pas encore colonisé cette partie du Brésil, et les révérends pères se trouvant avoir le plus grand besoin d'un port de mer, tant pour faciliter leurs communications avec l'Europe que pour procurer un débouché aux riches produits de leurs *Missions*, ils supplièrent très-humblement le puissant roi de Portugal de leur concéder la propriété, à perpétuité, de cette *pequenina làgoa* (très-petite lagune) pour y élever des canards. Ils obtinrent facilement ce qu'ils demandaient; mais il arriva que, quelques années après, le roi de Portugal ayant fait examiner les lieux, reconnut, non sans quelque dépit, la supercherie

des révérends pères. N'entendant pas du tout être la dupe de l'astuce des jésuites, le gouvernement portugais reprit ses droits à la *Lagoa*, qui, néanmoins conserva toujours le nom donné par la sainte corporation.

IV.

Nous sommes à trois lieues et demie de l'embouchure du Rio-Grande, et à soixante de Porto-Alègre, c'est-à-dire que nous arrivons au principal port de la province connu sous le nom de *Rio-Grande*. Il y a deux villes réunies sous ce nom, (auquel se rattache en Europe l'idée des *cuirs légers*) partagées par le fleuve, dont la largeur est ici, d'environ sept quarts de lieue, L'une porte le nom de *Saô-José* ou simplement *do Norte*, c'est celle de la rive gauche, l'autre le nom de *Saô-Pedro*, ou *do Sul*, c'est celle de la rive droite.

La situation des deux villes est non seulement triste *à mourir*, mais encore insupportable de toutes manières; l'appât du gain, une déportation, ou quelqu'intérêt bien puissant peuvent seuls engager à y vivre. Figurez-vous qu'on ne palpe là, par tous les sens, que du sable, du sable... et

encore du sable ! il ne peut en être autrement, car ces deux villes sont au milieu des dunes et le moindre *pampero* soulève des espèces d'avalanches qui encombrent les rues et ensevelissent parfois les maisons basses !

Cependant ces villes sont commerçantes, principalement celle de la rive droite, où vont plus ordinairement les navires arrivant d'Europe, à cause des débouchés qu'offre la campagne, voisine de la Banda-Oriental. On juge facilement, à l'opulence des habitans, que les affaires sont bonnes dans cette partie de la province. Il en est, parmi eux, d'immensément riches, qui ont fait construire des maisons et des magasins spacieux. On se formera une idée de ce que ces édifices ont pu leur coûter quand on saura qu'il faut tirer tous les matériaux de Porto-Alègre ou d'autres points plus éloignés de l'intérieur. Ce qui contribue le plus à la prospérité de *Saó-Pedro*, c'est l'esprit d'association de ses négocians, lesquels emploient une grande partie de leur fortune dans des entreprises d'utilité publique, tendant à attirer le commerce étranger, ainsi qu'à modifier, par des travaux importans, les graves inconvéniens d'une situation aussi désagréable, aussi peu commode que celle de leur

ville. C'est ainsi qu'une société d'actionnaires, dirigée par la maison Carrol Forbes et Ce, s'est chargée de faire creuser, au moyen de coûteuses machines à vapeur, un canal qui permet aux navires de deux cents tonneaux et plus, de venir à *quai* opérer leur chargement et déchargement. Avant la conclusion de ces travaux, terminés en 1833, non sans de grandes pertes de la part de la société, les navires s'arrêtaient tous à *San-José*, et les armateurs ou les consignataires avaient ensuite à supporter des frais majeurs de transbordement et de transport.

Une douane spacieuse a été construite; des quais ont été faits; un théâtre vient d'être achevé; un hôtel de ville est en construction, et tout cela, *aux frais des négocians de la ville*.

Une autre cause de prospérité progressive pour Rio-Grande est la proximité de *Saõ-Francisco de Paula*, ville toute nouvelle, à neuf lieues environ vers le nord-ouest, avec laquelle les communications sont rendues promptes et faciles au moyen d'un bateau à vapeur, allant et venant journellement d'un point à l'autre et transportant des marchandises et des passagers. Il y a, en outre, beaucoup d'allèges, de balandres etc. fai-

sant constamment ce trajet, ainsi que celui Porto-Alègre.

La maison Carrol Forbes et Ce sollicitait, l'année dernière (1834), du gouvernement Brésilien, un privilège de dix ans pour l'établissement de trois bateaux à vapeur destinés, l'un, à la navigation du Rio-Grande jusqu'à Porto-Alègre, un autre à celle du Jacuy jusqu'à la Cacheira, et le troisième, à entrer et sortir les navires se présentant à la barre du fleuve.

Les deux villes réunies ne contiennent pas au delà de six mille habitans fixes; celle de la rive droite quatre mille cinq cents et celle de la rive gauche quinze cents. Dans cette dernière il y a quatre rues principales, garnies de trottoirs, dirigées nord et sud, aboutissant d'un côté au fleuve et de l'autre à des monticules de sable, au milieu desquels on rencontre des sources d'eau limpide et potable.

Dans la ville *do Sul* il y a trois rues principales, très-longues, non pavées, mais garnies de trottoirs, dont la direction est d'est à ouest afin d'être garanties autant que possible de l'invasion des sables. On voit avec peine, au dehors de la ville,

ces grandes dunes menaçant de l'ensevelir comme une autre Herculanum. Il était question de faire des travaux de ce côté pour arrêter l'empiétement des dunes, mais je crois que le meilleur moyen serait encore d'y planter des arbres, tels que des *espinillos*, des *nandubaïs*, des *carondaïs* ou tous autres se plaisant dans les terrains sablonneux.

Les édifices, publics et particuliers, sont bâtis dans le goût et la forme de ceux de Porto-Alègre; il y a de superbes maisons, à trois étages, avec balcons en fer et façades en pierre de taille.

La douane principale est à *Saõ-Pedro*, mais il y a une administration subalterne à *Saõ-José* où les navires peuvent s'arrêter, si cela les arrange mieux. Ceux destinés pour Porto-Alègre, ou qui en reviennent, s'arrêtent à *Saõ-José*, pour y prendre un pilote. Il existe de nouveaux réglemens, publiés en langues nationale, anglaise et française, concernant l'ordre de station à observer dans les deux rades; trois navires de guerre sont chargés de les faire exécuter.

L'embouchure du Rio-Grande est obstruée par une *barre* ou banc mobile de sable, qui en rend l'entrée assez difficile pour des navires tirant plus

de dix à onze pieds d'eau. Pendant la nuit, un feu placé sur la rive *droite*, et s'apercevant à *quatre lieues* de distance, indique l'entrée du fleuve. Pendant le jour, des pavillons de diverses couleurs, hissés au sommet du phare, indiquent la quantité d'eau dans le canal, et la direction à suivre. En juillet de l'année dernière cette direction se trouvait être du *nord-est* au *sud-ouest*, pour entrer; un autre canal vient de se former au *sud*, mais il ne peut encore y passer que des bâtimens de huit pieds d'eau et au dessous. Du reste il y a toujours des pilotes expérimentés à l'embouchure du Rio-Grande, pour conduire les navires jusqu'à l'une des deux villes, et si ces navires sont destinés pour Porto-Alègre, de nouveaux pilotes les guident à travers la *Lagoa dos Patos*.

Je ne dois pas omettre de dire qu'il y a à *Saô-Pedro* deux imprimeries, deux journaux politiques et une petite bibliothèque, composée en grande partie de livres français. En fait de langues étrangères, on y apprend de préférence le *français*, comme dans tout le Brésil et les provinces de la Plata.

V.

Saô-Francisco-de-Paula est une charmante

petite ville, ne comptant pas plus d'une dixaine d'années d'existence, et qui, pourtant, rivalise déjà avec Porto-Alègre par l'activité de ses habitans, l'importance de ses transactions commerciales et le grand nombre d'édifices qu'on y élève journellement.

Sa situation est sur la rive gauche du *Rio-Saõ-Gonzalvo*, à une lieue et demie de l'embouchure de cette rivière dans la Lagoa dos Patos, entre les ruisseaux (*arroyos*) *Pelotas* et *Pelado*.

La position de *Saõ-Francisco-de-Paula* est tout-à-fait agréable, car la campagne qui l'environne est très-fertile, bien cultivée, arrosée de ruisseaux boisés, et cette ville est précisément bâtie sur une colline dominant tout cela. Les rues sont droites, bordées de larges trottoirs; on voit facilement qu'il y règne la même émulation qu'à Rio-Grande pour l'accroissement de la cité naissante, la construction d'édifices remarquables et en général pour tout ce qui peut contribuer à embellir la ville, favoriser le commerce et attirer les étrangers. Il y a un fort joli théâtre, véritablement élégant et commode. On ne comptait encore qu'une imprimerie l'année dernière, mais il y avait plusieurs journaux politiques. La popu-

lation s'élevait déjà de sept à huit mille habitans.

Il est facile de prévoir que, dans peu d'années, ce sera la seconde ville de la province et peut-être aussi la plus commerçante; car, toute la partie sud, depuis *Saõ-Gabriel* (au centre) jusqu'à la Plata, et même la frontière nord-est de la Banda-Oriental, sont approvisionnées par *Saõ-Francisco-de-Paula*, tandis que Porto-Alègre approvisionne le nord, à partir du Jacuy, y compris la *Serra* et les Missions d'Uruguay; mais cette partie, quoique beaucoup plus peuplée que l'autre, n'est pas aussi riche, les *estancias* n'y étant pas aussi multipliées à cause de la mauvaise qualité des pâturages, le grand nombre de forêts et l'inégalité du sol.

Joignez à ces élémens de prospérité, pour Saõ-Francisco-de-Paula, l'avantage inappréciable d'être située sur le rio San-Gonzalvo faisant communiquer la laguna *Merim* avec celle *dos Patos* et permettant ainsi le *transport par eau* des produits de la campagne voisine, des *terrains neutres* et de la partie sud-est de la Banda-Oriental. De plus, les bords de cette rivière San-Gonzalvo sont couverts de *charqueadas* ou *saladeros*, enrichissant leurs propriétaires à tel point qu'ils ont formé

le projet de faire creuser, à *leurs frais*, un canal plus profond que la rivière (dont l'entrée est obstruée par des bancs de sable), de manière à permettre aux navires de haute-mer d'aller directement à *Saô-Francisco-de-Paula*.

Un bateau à vapeur; construit dans l'endroit même, parcourant neuf milles à l'heure et portant des marchandises aussi bien que des passagers, va et vient journellement, de Saô-Francisco-de-Paula à Rio-Grande, en passant par la *cidade do Norte*, ou Saô-José. Il était fortement question d'en construire un second pour faire la navigation de Porto-Alègre.

Saô-Francisco-de-Paula est à cinquante-deux lieues de Porto-Alègre, neuf de Rio-Grande-do-Sul et à douze de l'embouchure du fleuve.

Maintenant, jetons un coup-d'œil rapide sur la province en général.

VI.

La province de *Rio-Grande* a été surnommée *do-Sul* (du sud) pour la distinguer d'une autre province du Brésil, appelée Rio-Grande-do-Norte, laquelle se trouve placée entre Parahyba, Ceara,

et l'Océan. — Au Brésil, on donne plus particulièrement à la province de Rio-Grande-do-Sul le nom, plus bref, de *Saó Pedro*.—Ses confins sont, au nord, la province de *Saó-Paulo* (Saint-Paul), autrefois San-Vicente, dont elle est séparée par le *Rio-Curitiba* ou *Yguazu*; à l'ouest, par le *Parana* qui la sépare de l'état du Paraguay, et par l'*Uruguay*, servant de limite avec Corrientes, l'une des provinces de la confédération Argentine; au sud, par la *Banda-Oriental*, dont les limites sont le *Jaguaron* et le *Cuarey*, et par les *terrains neutres* s'étendant au sud et à l'ouest de la Laguna *Merim*; enfin, à l'est, par l'Océan atlantique et la petite province de *Santa-Catharina*, laquelle s'étend fort peu au-delà de la Serra-do-Mar.

Le territoire de *Saó-Pedro*, dont la superficie peut être évaluée à quinze mille lieues carrées, se divise en cinq *comarcas* ou arrondissemens, ayant pour chef-lieux *Porto-Alègre* (capitale) *Rio-Pardo*, *Rio-Grande*, *Piratînim* et *Saó-Borja*. Ces cinq *comarcas* se subdivisent en onze districts, lesquels comprennent les *villas* (petites villes) de *Rio-Pardo*, *Patrulha*, *Villa-Nova-da-Cacheira*, *Saó-Luiz-da-Leal-Bragança*, *Saó-Francisco-de-Paula*, *Piratînim*, *Saó-José-do-*

Norte, *O Sr Bom-Jesus-do-Triumpho*, *Cassa-Pava*, *Alégrété*, et *Jaguarão*. Il y a, outre ces *villas*, une grande quantité de *povos* (bourgades) et de *freguesias* (paroisses) dont les principales sont *Saõ-Leopoldo*, *Viamon*, la *Barrucada*, *Freguesia-Nova*, *Santo-Amaro*; *Saõ-Gabriel*, *Bagé*, *Santa-Maria-da-Serra*, *Saõ-Martinho*, *Itaquy* et les peuplades des Missions, dont San-Borja est devenu le chef-lieu. Ce sont autantde *Termos* ou justices.

Dans chacune des *comarcas* il y a une *camara* (municipalité) et un *Ouvidor* ou Oydor; c'est un juge en seconde instance, duquel on appelle aux cours souveraines de Bahia ou de Rio-Janeiro, nommées *Relaçoes*. Les juges de paix sont plus spécialement chargés de la police des *termos*.

En 1834, on évaluait la population totale de la province à 160,000 habitans; les Allemands entraient pour un dixième dans cette évaluation. La nouvelle colonie de Saò-Léopoldo, seule, en comptait huit mille; il est vrai que l'on comprenait sous la dénomination d'*Allemands*, des émigrés de toutes nations; mais quelque faible que soit la population allemande, eu égard au nombre des Brésiliens, elle a, néanmoins, une grande importance morale, en ce que son exemple ne peut

manquer de stimuler, tôt ou tard, le caractère apathique des Brésiliens. Dès à présent, elle a fait tout ce qu'on était en droit d'attendre d'elle, et les améliorations introduites dans les arts et la culture, sont déjà telles, que la face de cette grande province á changé de manière à la rendre méconnaissable aux yeux de ceux qui l'ont parcourue avant la guerre du Brésil avec la République Argentine. C'est maintenant une province *indispensable* au Brésil, car elle seule est capable de fournir à son approvisionnement de la viande, du suif, des cuirs, des chevaux; des mules, du maïs et même du blé; tandis qu'elle pourrait, au besoin, se passer des autres, puisque ses cultures de mandioca, de coton, de riz, de sucre, etc. fournissent suffisamment à sa consommation.

Peu de contrées au monde sont arrosées et vivifiées avec plus de profusion que la province de *Saó-Pedro;* la Banda-Oriental, seule, peut lui être comparée. Le climat en est salubre et tempéré; aucun pays n'est plus favorable aux colonisations européennes. Les fruits des régions équatoriales y croissent en même tems que ceux des zones tempérées: on récolte dans la colonie allemande, avec le fruit du cocotier et du bananier, le coing, la pomme, la poire, l'orange et la pêche succu-

lente de l'ancien continent. Les plantations de vignes ont eu le plus heureux résultat dans la colonie allemande, et je ne doute pas qu'un jour viendra où cette heureuse province exportera d'excellent vin dans les autres ports du Brésil. Je suis même étonné qu'on n'ait pas déjà tiré parti des collines de Porto-Alègre pour la culture de la vigne. Le *thé* devrait aussi dédommager amplement des essais qu'on pourrait tenter pour le propager sous ce parallèle, puisque le sol est ici moins élevé qu'à Saô-Paulo [1].—Le *thé de l'Amérique du Sud* (l'herbe du Paraguay), est l'objet d'un grand commerce dans les Hautes-Missions, surtout depuis que les relations ont été interdites avec le dictatorat.

J'ai remarqué que les nombreux cactus-nopal, qui croissent naturellement dans les plaines sablonneuses de Viamon, Boa-Vista et la Barrucada, étaient couverts de cochenille sylvestre, dont on pourrait tirer parti; mais il faudrait qu'en cela

[1] La culture du thé de la Chine, fait d'assez grands progrès au Brésil. Indépendamment de la récolte qui se fait au jardin botanique de Rio, il s'en recueille encore dans les provinces de *Minas*, *saô-Paulo* et *Santa-Catharina*. Mais c'est surtout dans celle de Saô-Paulo, que cette culture a pris le plus d'accroissement; il en a été récolté en 1833, plus de cent *arrobas*. (1472 kilog.)

comme en tout autre chose, des étrangers donnassent l'exemple.

Dans la partie nord de la province, et jusqu'aux environs de Porto-Alègre, on trouve, abondamment, des plantes médicinales d'une vertu éprouvée, telles que la *doradinha*, la *charrua*, le *matapasto*, la *marcella*, la *copita*, la *ruivinha*, l'*ipécacuanha* etc. M. Bonpland a découvert aux Missions une espèce de *rhubarbe*, une *salsepareille*, une *réglisse*, et plusieurs écorces qu'il a employées lui-même avec le plus grand succès. A l'exemple des Guaranis, les Brésiliens connaissent les propriétés de la plupart des plantes et s'en servent ordinairement sans consulter les médecins; ce qui au surplus ne serait pas toujours facile, vu l'éloignement des villes.

Les produits de grande exportation sont à-peu-près les mêmes qu'à Montévidéo et Buénos-Ayres, mais on a de plus, dans cette province, la ressource de la *poudre d'or*, des environs de Cassa-Pava, de la *farinha* (farine de manioc) de la *cachaça* (eau-de-vie de sucre), des *feijoes* (haricots noirs), des *cuirs tannés*, des bois d'*ébénisterie*, de *teinture*, de *menuiserie*, de *charronnage*, de *construction navale*, etc. Tous ces articles ne de-

maudent que des bras et des capitaux pour être exploités avec utilité. Il y a ensuite une foule d'industries lucratives à créer, soit pour le commerce intérieur, la consommation locale, ou l'exportation[1]. Les artisans laborieux sont certains d'y être bien accueillis, et pour peu qu'ils aient quelques fonds et de l'intelligence, ils peuvent compter sur un brillant avenir. Malheureusement il n'arrive que trop souvent qu'on part d'Europe avec des idées d'ordre, de travail, d'économie, et qu'une fois en Amérique on se dégoute trop facilement, à la simple vue des difficultés résultant, nécessairement, de l'idiome, des coutumes, des préventions nationales, de l'ignorance de la valeur des choses, du ridicule attaché à la qualité d'*étranger nouvellement débarqué*, et enfin, de la législation, des mesures de police, etc. On aime mieux *jeter le manche après la cognée*, que chercher à surmonter ces obstacles, très-naturels, mais qui n'ont qu'un tems ; car deux ou trois années suffisent à un homme intelligent pour se mettre au courant de la langue, des usages et coutumes d'un pays, et c'est alors qu'il peut espérer d'être amplement dédommagé du tems perdu ou de ses premiers sacrifices.

1 Voyez la note O, relative aux poids et mesures, aux monnaies, aux droits de douane etc.

La province de Saô-Pedro est digne de fixer l'attention des capitalistes, comme de tous les hommes qu'une fortune adverse oblige à s'expatrier. Ses destinées sont certainement brillantes et si les plans de navigation au moyen de la vapeur, sur ses principales rivières, viennent à se réaliser, je ne fais aucun doute que sa population ne prenne un accroissement rapide; le gouvernement brésilien paraît d'ailleurs fermement résolu à protéger toute espèce d'association étrangère ou nationale, ayant pour but des entreprises commerciales, des colonisations ou des exploitations industrielles [1].

Quant au caractère des *Rio-Grandenses*, il se ressent naturellement du genre d'industrie auquel ils se sont adonnés; il est chevaleresque comme celui des Orientalistes et des Paulistes;

[1] En 1834, il s'est formé des sociétés d'actionnaires pour la navigation intérieure sur les fleuves du *Maranhon* ou Amazône, le *San-Francisco* et le *Rio-Doce*. Des lignes ont dû s'établir entre Rio-Janeiro, les divers points de la côte du Brésil et même la Plata. Une circonstance vient encore favoriser ces entreprises; il a été découvert en 1833, par un Anglais, dans la province de Santa-Catharina, une mine de *houille* (charbon de terre) de la meilleure qualité et d'une exploitation facile. Elle se trouve à dix ou douze lieues à l'ouest de la petite ville *Laguna*. — Je crois que c'est dans les environs de cette mine de houille, que le docteur Frédéric Sillow, a découvert du marbre *rouge compact* et du *saccharoïde*. — Cela indiquerait bien des terrains primitifs?

leurs longs démêlés avec les Argentins les ont rendus guerriers, et ils ont donné plus d'une fois des preuves de courage, quand ils ont eu le *hasard* d'être commandés par des généraux expérimentés. Ce sont, certainement, avec les Paulistes, les meilleurs cavaliers du Brésil. Ils sont également amis des institutions libres et enthousiastes de la cause des peuples. L'hospitalité est encore, chez le plus grand nombre, une vertu qu'ils pratiquent généreusement.

CONSIDÉRATIONS

SUR L'ÉTAT DU COMMERCE FRANÇAIS A L'EXTÉRIEUR, ET PRINCIPALEMENT AU BRÉSIL ET AU RIO-DE-LA-PLATA.

État de notre Commerce extérieur. — Causes contraires à ses progrès. — Moyens propres à lui donner un nouvel essor.

—

I.

J'ai visité Buénos-Ayres, ville la plus commerçante de l'Amérique du sud, après Rio-Janeiro,

j'ai visité Montévidéo, Rio-Grande, Porto-Alègre; j'ai entretenu des relations avec Valparaiso, Rio-Janeiro, la Véra-Cruz et la Havane; j'ai suivi la marche de nos affaires à l'extérieur, et j'ai acquis, non sans rougir de pudeur nationale, l'humiliante certitude, que notre commerce est *infiniment inférieur* à celui des autres nations maritimes, non seulement dans les lieux que j'ai visités, mais encore (et je ne crains pas un démenti) *sur tous les points du continent américain!*

. . . .

On ne conteste plus, ou l'on n'*ose plus* contester l'utilité du commerce en général, c'est déjà un grand point, un commencement de progrès en *économie politique*; aussi, l'agriculture et l'industrie manufacturière commencent-elles à ressentir les heureux effets de la protection que le gouvernement, et les capitalistes, ont accordée, dès ces dernières années, à celles des branches du commerce qui ont semblé devoir hâter le bien-être et la prospérité nationale : je veux parler du commerce *intérieur* et *d'importation*. Mais il est deux autres branches non moins intéressantes, essentiellement liées au progrès des manufactures, *et vice versâ*, le commerce *extérieur* et d'*exportation*.

Les économistes et les meilleurs publicistes de notre siècle, ont reconnu que le *commerce extérieur* est le *grand pivot* des richesses publiques, lorsque la civilisation est fortement avancée; sans lui la production se bornerait aux besoins de la consommation locale; c'est lui qui excite à produire le *superflu* qui, par l'exportation, devient le nécessaire des nations étrangères. C'est ainsi qu'il force tous les pays à une production *surabondante* et que par ces échanges continuels, que ne peuvent arrêter ni le tems ni l'espace, il rapporte, en tous lieux, d'immenses capitaux par lesquels le commerce intérieur se soutient, se vivifie et s'agrandit [1].

C'est aux *armateurs* qu'il appartient d'étendre et de ramifier les branches du commerce extérieur, d'*importation* et d'*exportation*. De la manière dont se font les armemens, dépend souvent le succès des opérations, et, par suite, l'activité extraordinaire ou la *paralysation* qu'on remarque dans les villes manufacturières. Il faut donc plus que de l'*argent* pour être bon armateur, il faut

[1] Consultez les économistes Say, Gannilh, de Montvéran, Moreau de Jonnès etc. et l'Encyclopédie moderne, Art. *Commerce, Industrie, Colonies, Navigation*.

encore de la *sagacité*, du *jugement* et de l'*instruction*.

Quelquefois, à voir les immenses préparatifs qu'on fait en France au moment d'expédier un navire pour l'Amérique, on croirait vraiment qu'il s'agit de l'expédition des Argonautes, et que quelque nouvelle *toison d'or* doit être le résultat infaillible, le prix attaché à l'audace, au courage, au génie d'un moderne Jason. — On pourrait croire, du moins, que l'armement et l'opération sont montés d'après des données positives, des connaissances approfondies du pays qu'on veut explorer. — Point du tout : un *intrigant*, de ceux dont fourmille l'Amérique, est arrivé avec des notes fraîches ; il a presque vendu, dit-il, le chargement à l'avance, avec bénéfice de cinquante, de soixante, de cent pour cent même, sur facture ; les retours sont prêts, c'est une affaire magnifique !... Du secret, messieurs !!! Mais surtout hâtez-vous.

Un honnête armateur, trop crédule, auquel l'intrigant *voyageur* a bien voulu accorder la préférence de *ses notes*, donne dans le panneau. Il n'est pas bien sûr (l'armateur) que le point indiqué soit dans l'Amérique du nord ou celle

du sud, mais peu importe, c'est l'affaire du capitaine et du subrécargue.

L'armateur, plein d'espérances, va donc envoyer son navire dans un pays qu'il connaît tout au plus pour l'avoir vu sur la carte que lui a ouverte le *voyageur;* il va faire une école dont il ne profitera pas, parce que, si l'opération tourne à mal, comme on peut s'y attendre, il se gardera bien de renvoyer son navire sur le point où il a essuyé des pertes. Si son bâtiment revient de Buénos-Ayres ou de Rio, avec cinquante pour cent de perte, il l'enverra peut-être en Californie; s'il revient de Valparaiso ou des ports du Pérou, il l'enverra au Brésil ou bien au Mexique, ou bien encore, à la pêche de la baleine!..... Nouvelles écoles. — Dites-moi, de bonne foi, si ce n'est pas là ce qui s'est pratiqué, ce qui se pratique encore le plus généralement *en France?* — Pourquoi ne pas suivre un pays?... Pourquoi ne pas profiter de l'expérience acquise?... Quelque mauvais que *paraisse* un marché, après en avoir pris une connaissance certaine, soit par soi-même, soit par son capitaine (qu'il est toujours bon d'intéresser), soit par le géreur ou subrécargue, ou même par ses correspondans, il est impossible que ce navire ne fasse pas des affaires

passables. Les navires dont les armateurs ont montré de la constance, ont fini par enrichir leurs propriétaires, en même tems qu'ils ont fomenté nos rapports avec les divers points qu'ils exploitaient. Voyez la *Claudine* à Rio-Janeiro, le *Phaéton*, de Saint-Malo, à Montevidéo, l'*Herminie* et le *Paraguay* à Buénos-Ayres, leurs capitaines se sont acquis une réputation justement méritée dans ces contrées. — Qu'en est-il résulté? — Leurs cargaisons se sont vendues à l'arrivée, à de très-bons prix, parce que c'était presque toujours des commandes faites à l'époque du départ. Les passagers attendaient avec impatience leur retour, afin de leur accorder la préférence.

Mais d'ailleurs, sachez bien, qu'intérieur ou extérieur, d'importation ou d'exportation, le *commerce spécial* est le plus utile, le plus profitable. Les marchandises sont *meilleures*, *mieux assorties*, *moins chères* lorsque chaque commerçant se consacre à une *seule branche de commerce* et *qu'il suit un pays*. Cette spécialité est aussi utile au commerçant qu'au consommateur; plus facilement familiarisé avec une seule branche d'industrie, il connaît mieux les chances de gain

et de perte, les prix, les qualités, les lieux où il faut s'approvisionner, les lieux où il peut rendre. Comme il achète et vend davantage, et plus fréquemment, il peut acheter et vendre à meilleur marché, le bénéfice étant le même; et comme il vend plus vite, il n'a point à craindre les pertes qu'entraînent l'avarie des marchandises, les changemens de saison, les variations du goût et de la mode. «*Le commerce spécial augmente les chances de gain et diminue, s'il ne les détruit, les chances de perte.*»

Les expéditions les moins aventureuses qui se soient faites, sont celles de Bordeaux pour le Mexique, le Pérou et le Chili, parce qu'elles ont été dirigées par d'anciens habitans de ces pays; aussi ont-elles été couronnées de quelque succès. Mais du *Havre* et de *Marseille*, on ne voit arriver au Brésil et à Buénos-Ayres, le plus ordinairement, que de pauvres pacotilleurs, lesquels se ruinent en partie; parce que, d'une part, ils achètent fort cher et à terme, et que de l'autre ils sont obligés de vendre au plus vite pour remplir leurs engagemens et conserver leur crédit. Il arrive que, tôt ou tard, ces infortunés le perdent et sont réduits à végéter en Amérique, jusqu'à ce

que le sort prenant pitié de leur triste existence, y mette enfin le terme [1].

Il n'est pas moins vrai que c'est à cette classe d'hommes, qu'on peut appeler *malheureux*, puisqu'ils passent la moitié de leur vie dans les privations inouïes de longs et pénibles voyages, à travers les déserts les plus sauvages, ce n'est pas moins, dis-je, à cette classe infortunée, mais active, que la France doit le peu de commerce qu'elle a fait jusqu'à présent dans l'Amérique du Sud.... Ce sont les pacotilleurs qui, les premiers, y ont transporté nos marchandises manufacturées; ce sont encore eux qui entretiennent et alimentent ces vastes contrées.... Ah! combien de grâces ne doit-on pas à ces pauvres Français, exportateurs de nos articles de luxe, de nos superfluités, de nos *drogues*, dans les provinces les plus intérieures, les plus reculées du Brésil, de la Banda-Oriental et du Rio-de-la-Plata!... Il en est de même de ceux qui parcourent les divers points de la côte; les uns et les autres sont expo-

1 « Les Français, dit J. J. Rousseau, ont presque toujours quelque vue d'intérêt dans leurs voyages ; mais les Anglais ne vont point chercher fortune chez les autres nations, si ce n'est par *le commerce* et *les mains pleines ;* quand ils voyagent, c'est pour y verser leur argent, non pour vivre d'industrie ; ils sont trop fiers pour aller ramper hors de chez eux. »

sés à mille dangers, mille privations qui ne sont certes pas compensés par les modestes bénéfices qu'ils font!

C'est du *port de Marseille* que sortent les expéditions les plus mal calculées; rien n'égale l'extravagance des armemens de la Provence. Là, on a la facilité de pouvoir se faire, instantanément, un fond de chargement avec les vins; aussi, on en use hardiment! Mais tout ce que les Provençaux exportent au Brésil est d'une qualité *détestable:* leurs vins ne sont point potables; leurs salaisons (cornichons, anchois, olives etc.) sont mal soignées, se gâtent promptement, parce qu'ils économisent jusque sur la force du vinaigre; les bouteilles ou *pot-bans*, contenant leurs fruits à l'eau-de-vie, sont faits de manière qu'à peine ils peuvent se tenir debout, il est même assez rare qu'en les débouchant le goulot ne casse point, tant le verre est faible et mince. En un mot, tout sent, dans ce pays, la parcimonie; aussi, sur cinquante pacotilleurs de Marseille allant au Nouveau-Monde, il en reste au moins *quarante-huit* qui n'ont plus les moyens de retourner dans leur patrie. Pour peu qu'on ait séjourné quelque tems dans l'Amérique du Sud, on doit reconnaître l'exactitude de ces assertions.

— Bordeaux, s'il n'y prend garde, s'attirera bientôt un pareil reproche, car on voit journellement diminuer les bouteilles de ses vins en caisse.

Je suis obligé d'établir un fait *positif*, quelque humiliant qu'il soit, pour pouvoir arriver à une conclusion péremptoire : c'est qu'on ne compte presque pas de maisons *respectables* [1] parmi le commerce français dans toute l'Amérique du sud, tandis qu'on en compte un grand nombre de toutes les nations.... Cela vient, probablement, de ce que les capitalistes français aiment trop à voir leur argent autour d'eux, et que s'ils se décident à s'en séparer, ce n'est qu'à une prime exorbitante. Chez *nous*, il est encore des gens qui se figurent, bêtement, que tout ce qui est sur mer est perdu. — Il faut alors renoncer aux affaires; car sans capitaux, point de *crédit*, et sans *crédit* point d'*affaires possibles*. On pourrait peut-être trouver l'origine de ce préjugé dans les grandes pertes que les armateurs ont éprouvées dans les opérations mal dirigées; dans celles qu'ils ont eu à supporter quand leurs navires ont été pris sans déclaration de guerre, et aussi dans le

[1] Ce mot ne fait pas allusion au caractère privé des négocians; il doit s'entendre, dans le sens qu'il a depuis long-tems, du crédit de ces maisons, tant en France qu'à l'étranger.

peu de confiance que, généralement parlant, le commerce a dans notre marine militaire, laquelle, au reste, (soit dit en passant) ne se croit pas toujours obligée envers *les marchands!*... Si ce n'est pour le *service du roi!!!*. — En un mot, tous les détenteurs de fonds, ainsi que les négocians riches, reculent devant les grandes opérations maritimes; s'ils y entrent, c'est toujours avec la certitude que, quoiqu'il advienne, ils ne perdront rien; ils s'arrangent en conséquence; mais ils s'arrangent mal, car leurs prévisions sont le plus souvent déçues, par une conséquence naturelle de leurs vues étroites.

Le vice dominant, en France, est de vouloir jouir du présent. En principe philosophique on a raison; mais en matière de commerce on a grand tort. Le propriétaire d'un navire nouvellement lancé à la mer prétend le gagner à son premier ou deuxième voyage; des bénéfices de dix à quinze pour cent sont regardés avec dédain pour une affaire de cabotage, et si l'on parle d'une affaire de long-cours, il en faut de plus considérables! Quand des armateurs se décident à charger un navire *richement*, ce n'est pas toujours de leurs deniers que la cargaison est achetée, ils exploitent souvent la crédulité publique, ils la

font par actions. Bien entendu qu'ils se réservent la faculté d'acheter la cargaison en France et de vendre celle de retour, toujours moyennant la commission. Notez, de plus, qu'ils fixent le fret de leur navire au taux le plus élevé ! —Ces gens-là ne devraient jamais perdre, dira-t-on ? Il est certain que tout leur passe par les mains, et quelques-uns s'arrangent de telle sorte qu'il leur reste toujours le *fret* de leur navire, *liquide*, malgré toutes les pertes possibles. Cette manière d'opérer ne peut faire que des dupes, et pourtant, ce sont là les grands moyens de nos principaux armateurs français, *sauf quelques exceptions*..... Quand verrons-nous donc prendre à notre commerce extérieur une direction plus digne d'une nation aussi *instruite*, scientifiquement parlant, et aussi *grande* que la nôtre ?

Il résulte de ce genre d'affaires, qu'on se dégoûte, que le commerce extérieur languit et que les articles de grande consommation sur lesquels nous avons *encore* l'avantage, comme les *soieries*, finiront par être réduits, si les Lyonnais n'y prennent garde, par les fabriques établies en Suisse et en Allemagne, parce qu'elles travaillent sur une plus grande échelle et plus méthodiquement que nous. Déjà la Suisse et l'Allemagne font beaucoup

dans cet article aux Etats-Unis, au Mexique, au Brésil, à Buénos-Ayres, et nul doute que leurs affaires n'augmentent dans la même proportion sur d'autres points. . . . .
. . . .

Il est incontestable que les produits de l'industrie française sont variés presque à l'infini et réunissent la *qualité* de la matière et l'*élégance* des formes; mais beaucoup de ces produits ne peuvent rivaliser de prix avec ceux des Anglais, des Allemands, des Sardes et des Américains du Nord; tels sont : la *faïence* commune, la *poterie*, la *tapisserie*, les *rubans*, les *chapeaux de paille*, les *draps*, les *étoffes de laine*, les *cotons filés*, les *étoffes de coton pur et mélangé*, les *toiles*, l'*horlogerie*, l'*ébénisterie*, la *carosserie*, la *boissellerie*, la *vannerie fine*, les *fers et ferrages*, la *coutellerie*, la *quincaillerie*, la *fabrication des armes blanches et armes à feu*, excepté les armes de luxe, les *glaces*, les *cristaux*, les *toiles peintes*, les *instrumens de musique*, les *savons blancs de Marseille*, les *papiers à écrire*, la *tabletterie* et la *tournerie*.

Notez bien que ce sont là, précisément, les articles d'*encombrement*, et conséquemment les plus favorables à la *navigation*, et, en outre,

ceux qui sont les *plus demandés*, les *plus utiles* dans l'Amérique du sud, où les besoins *factices*, qui ne peuvent naître que d'une grande civilisation, ne se font pas encore sentir suffisamment pour procurer de bien grands débouchés aux articles suivans, seuls capables de soutenir encore la concurrence étrangère: la *porcelaine* de Sèvres et de Paris, quelques articles de *chapellerie*, les *soies* et *soieries*, quelques *étoffes légères* en laine, les *châles* de Paris, Lyon, Nîmes, Saint-Quentin, la *bonneterie*, les *toiles fines*, les *batistes*, les *linons*, les *gazes*, les *tulles*, la *broderie*, les ouvrages de *mode* de Paris, les *dentelles*, les *gants*, l'*affinage*, *tirage* et *battage d'or et d'argent*, les *ouvrages en bronze*, l'*orfèvrerie* (en plaqué), la *bijouterie* fine et fausse, les instrumens de physique et de mathématiques de *Paris*, la *joaillerie*, en pierres fines et en strass, les *épingles* de Rugles et de Laigle *quand elles sont soignées*, les *pointes fines* de Paris, les *armes de luxe*, les papiers de *tenture* de Paris, la *typographie*, la *gravure*, la *lithographie*, les *produits chimiques*, la tannerie, corroierie et mégisserie (*veaux cirés* et *moutons maroquinés*) de Paris et de Nantes, la *parfumerie*, la *librairie*, enfin les *vins* et *eaux-de-vie*.

Certes, il y a dans cette variété de produits

d'industrie française, de quoi alimenter un commerce d'échanges assez riche et assez productif, mais tout cela fait peu d'emcombrement (sauf les vins et eaux-de-vie), et sans encombrement, *point de navigation marchande*... — J'indiquerai plus loin les ressources du Havre, de Bordeaux et de Marseille pour procurer instantanément à leurs navires un *fonds* de chargement *encombrant :* passons, au préalable, à l'examen des causes qui ont pu, et peuvent encore retarder l'essor de notre commerce extérieur.

II.

C'est dans les arts et les sciences, surtout, que la France a cru trouver ses titres de gloire, les plus solides; c'est par eux, en effet, qu'elle est devenue une *grande nation*, qu'elle a réparé ses pertes, cicatrisé ses blessures, et qu'elle se console de ses malheurs; mais ne pourrait-elle pas aspirer à d'autres succès?... Son *immense population*, s'accroissant rapidement, dans une progression étonnante, se nourrira-t-elle de *gloire?*... — On n'a vu jusqu'à présent que des écrits chantant, prônant les louanges des Français, soit sous le rapport des armes, soit sous celui des sciences et des arts!!!... Je veux bien croire que sous ces

rapports nous sommes *au moins* les égaux, si nous ne sommes point supérieurs aux autres nations; mais il ne faut pas que l'encens nous enivre jusqu'au point de nous faire croire supérieurs *en tout*. Sous le rapport *commercial*, du moins, ce serait une *turpitude* que vouloir nous mettre au rang des autres puissances maritimes : les Allemands, les *Sardes* même, sont bien au-dessus de nous!...

On s'étonne peu, du reste, de la lenteur que met notre commerce à prendre un essor digne de la France, quand on vient à réfléchir qu'une partie des préjugés des dix-septième et dix-huitième siècles (existant encore parmi ce qu'on appelle la *noblesse*) ont dû nécessairement exercer leur influence *méphitique*, sur les gouvernemens qui se sont succédé depuis Louis XIII jusqu'à ce jour, *au point de refuser au commerce toute espèce de protection*. On lit, sans en être trop surpris, dans les Mémoires attribués à une femme d'esprit, qui hantait les boudoirs et les salons des cours de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, ces phrases méprisantes pour le *commerce* et l'*industrie*, et qu'on doit pourtant regarder comme la traduction *naïve* des idées de la cour de France :

. . . . . « Les *Normands* sont aux autres

Français ce que les Anglais sont au reste des Européens.... On me dira tout ce qu'on voudra sur les bienfaits du négoce et le *génie du commerce*, c'est tout ce que je connais de *plus vil* et de *plus bas!* » . . . .

. . . .

« Je disais toujours à ce bon M. Turgot que *Joseph vendu par ses frères* avait été le premier exemple et *le modèle de toutes les transactions commerciales* [1] ».

Sans chercher à venger les *Normands* d'un rapprochement qui leur ferait honneur, suivant moi, s'il était *exact*, je répondrai à la *noble* marquise, pour faire un contraste avec les idées rances qu'on ose encore reproduire au *dix-neuvième siècle :*

Que la gloire des armes ne donne à l'analyse du philosophe, que du *sang innocent*, du sang de *pauvre,* versé à grands flots pour assouvir la *soif de gloire* des rois, des conquérans et des grands;

[1] *Souvenirs* de la marquise de Créquy. — Tome 1, page 44, édition de 1834. — Je relève ces phrases insolentes et ridicules, parce qu'on ne peut trop signaler au *mépris* des hommes *sensés*, les maximes rétrogrades qui, présentées avec esprit, ont une influence funeste dans la *vie privée* et s'étendent bientôt à la vie politique.

Que la gloire littéraire n'offre qu'encens, fumée qui s'évapore ;

Mais que celle de l'*industrie* et du *commerce* laisse dans le creuset la vraie pierre philosophale, avec des *germes féconds de civilisation* !

Qu'on y prenne garde ! l'*orgueil* est un mal contagieux chez les nations *civilisées*... Sous ce rapport seul on pourrait dire « *il n'y a plus de Pyrénées !* » L'Espagne et le Portugal, ces deux pays si nuls à présent, ont eu comme nous, et bien avant nous, leur orgie de gloire : ils se sont reconquis, en expulsant les Maures, ils ont envahi leurs voisins et une partie de l'Allemagne ; *Charles-Quint*, le Napoléon de l'Espagne, a rempli le monde de sa gloire et de sa puissance [1] !.... Mais les Espagnols et les Portugais ont *fait plus que de subjuguer des peuples*, ils ont découvert des mondes ! Les noms d'*Emmanuel*, de *Ferdinand* et d'*Isabelle* retentiront éternellement, des bords fertiles du Gange, jusques sur le front sourcilleux des Andes ! — Comme nous, les Espagnols se sont enivrés de leurs succès ; ils ont voulu en jouir comme un grand seigneur jouit de sa fortune..... ils ont tout dépensé en luxe, et n'ont

[1] Voyez l'*Histoire de Charles-Quint*, par Robertson.

rien réparé par l'industrie. — Qu'en est-il résulté ? — La *misère*, l'*abjection*, l'*avilissement*, et, par dessus tout, un orgueil démesuré, d'autant plus ridicule, qu'inspiré par les succès de *ses ancêtres*, la *génération actuelle* établit elle-même un contraste qui fait ressortir sa nullité.

N'a-t-il pas été reconnu, en principe philosophique et politique, que les fils n'héritent pas plus des vertus que des crimes de leurs pères ?... Eh bien ! ce même principe est applicable aux nations : une nation n'est qu'une grande famille ; or, les générations actuelles ne peuvent pas revendiquer la gloire de leurs ancêtres, si elles n'ont rien fait elles-mêmes pour la justifier..... cette gloire appartient à l'histoire générale des peuples, le grand juge des héros, des princes et des nations. La génération nouvelle, prétendant à l'honneur de figurer, en lettres brillantes, sur le livre des immortels doit elle-même tailler *la plume* qui enregistrera ses titres à l'admiration des races futures ! Ce principe admis, on avouera, avec moi, la main sur la conscience, que notre génération n'a pas lieu de faire ostentation de sa gloire....

Les progrès de la *raison*, de la *philosophie*, les

vues philantropiques des peuples font espérer qu'ils chercheront enfin, *désormais*, leurs titres de gloire ailleurs que dans l'*extermination* de *leurs frères:* une palme immortelle, un hymne de louanges, entonné par tous les peuples du globe, doit être la sublime récompense de la nation qui aura contribué le plus à la civilisation de l'Afrique et des Deux-Indes. Pour parvenir à ce noble but, le *commerce* et un puissant, un irrésistible auxiliaire: les *Nord-Américains*, les *Anglais*, ne font-ils pas des *miracles* avec cet agent civilisateur? Les regarderons-nous avec la stupidité de l'Espagne et du Portugal? Marcherons-nous toujours à leur *remorque?* . . . .
. . . .

C'est en vain qu'on perd son tems à crier contre les *ministres*.... vainement on objecterait *éternellement* que le gouvernement gêne ou n'encourage pas le commerce et l'industrie, qu'il ne les soutient point au dehors. — Ce ne serait pas une nouvelle! — On peut répondre à cela « qu'il n'a paru au Brésil, au Mexique ou à Buénos-Ayres aucune frégate de guerre de *Hambourg*, qu'il n'y a jamais eu de station suédoise, ni piémontaise, ni hollandaise, et que, cependant, ces nations font plus d'affaires que *nous*, tandis

que nous avons certainement plus de facilités qu'elles pour étendre et ramifier notre commerce. » — Qu'on ne se méprenne pas sur mon intention! — Je ne prétends point disculper le gouvernement des torts qu'on peut avoir à lui reprocher; je ne veux qu'établir un *fait incontestable*; mais je vais établir aussi un autre fait non moins *positif*: c'est que notre nation ne connaît pas encore la valeur des mots *industrie*, *commerce*, *navigation*, et que, conséquemment, il faut travailler activement à lui faire comprendre ce qu'ils peuvent sur sa *destinée*, au lieu de perdre son tems en remontrances, qu'on est convenu de *dédaigner*. Il faut lui persuader, à cette nation spirituelle, mais *trop futile*, que l'*industrie* sera désormais la métropole réelle des colonies, le *commerce* le seul *roi* des mers; « que la *meilleure confection et le meilleur mar-* « *ché créeront un monopole commercial, contre le-* « *quel viendront se briser irrésistiblement tous* « *les monopoles politiques de l'univers*.

L'expérience a dû prouver que les gouvernemens *paternels* qui se sont succédé depuis l'empire, n'ont jamais compris, non plus, nos *intérêts commerciaux*; l'un a accordé une protection spéciale à l'agriculture, un autre a essayé, en *tâ-*

tonnant, de donner l'impulsion à l'industrie, mais aucun n'a paru comprendre que le commerce *extérieur* et d'*exportation* pouvait seul assurer le succès de leurs tentatives. Ainsi au lieu de *mendier* auprès du gouvernement une protection qu'il a toujours refusée, je crois que le commerce doit y mettre plus de *dignité*: il est tems que le monde *industriel*, en France, sorte des langes dans lesquels on le retiendrait volontiers jusqu'à l'âge de décrépitude. La marche la plus naturelle à suivre pour obtenir du pouvoir, des lois, ou des mesures propres à donner l'impulsion, serait de charger les *chambres de commerce* d'attirer *incessamment* et aussi énergiquement qu'il est donné de le faire dans l'état actuel de notre organisation politique, l'attention des *chambres législatives* sur ce grand agent de prospérité publique. Si nos législateurs comprennent bien toute l'étendue de leur mandat, ils sauront faire connaître au pouvoir exécutif *leur volonté ferme* et *constante*, de protéger notre commerce à l'extérieur, *par tous les moyens mis en usage* (avec tant de succès) *par les autres grandes nations maritimes*, et le pouvoir exécutif se verra bien forcé de faire des traités de commerce et de navigation avec les peuples qu'il a trop long-tems *méprisés*, au détriment de nos intérêts les plus chers.

Le vulgaire n'a pas précisément *tort* quand il répète que l'Angleterre est le *pays* des *inventions :* il est fondé dans son jugement par le résultat brillant qui l'éblouit à *juste titre*.... Que lui importe, au fait, que tel *chimiste*, tel *mécanicien*, tel *ingénieur* français ait fait une découverte capable d'opérer une révolution dans l'industrie, le commerce ou la navigation si, par défaut d'application, par l'incurie d'un gouvernement qui n'a pas su comprendre toute son importance, cette découverte doit rester ensevelie dans l'oubli le plus complet.... Que lui importe! du moment qu'un autre gouvernement, ou *une autre nation*, ce qui revient au même, (puisque les nations sont devenues *solidaires* des faits et gestes de leurs gouvernemens) accueille avec enthousiasme et reconnaissance cette découverte utile, ne doit-elle pas acquérir des titres à l'admiration, à la gratitude de tous les peuples de la terre?... Et n'a-t-elle pas bien mérité la gloire de l'invention?... — L'inventeur appartient-il au pays qui l'a renié?... — Tel est le bon esprit du gouvernement de la Grande-Bretagne, qu'il favorise *toute innovation utile à l'industrie*... et tel est le génie des Anglais, tel est celui des *Nord-Américains* qu'ils laissent rarement sans application, sans *encouragement*, les heureuses découvertes que font

accidentellement les autres peuples, soit dans les arts, soit dans les sciences... Ces réflexions pourraient nous conduire loin, car elles font naître de profondes méditations!... Mais revenons à notre spécialité.

Dans les ports du nord de la France, on manque d'objets d'encombrement; pour faciliter le prompt chargement de nos navires, le gouvernement et *surtout le commerce* devraient encourager les fabriques de *fayence*, de *chapeaux*, de *bière*, de *ferrages*, les *verreries*, etc., etc , encore faudrait-il que ces fabriques fussent rapprochées des points d'embarquement, car, comment pourrions-nous jamais lutter avec les Anglais, pour tous ces articles, si leur fabrication a lieu loin des ports, lorsque chez nous les moyens de transport sont si coûteux, et que chez nos voisins ils ont de si grandes facilités, soit par leurs canaux, soit par leurs chemins en fer, leurs machines à vapeur?..... Voilà un des points principaux sur lequel on doit jeter les yeux *attentivement*. Je l'ai déjà dit: sans articles d'*encombrement*, *point de navigation marchande*. Voyez les Nord-Américains, ils apparaissent sur tous les points du globe, parce que leurs *farines*, leurs *cotons*, leurs *meubles*, leurs *genièvres* sont des articles précieux

pour former à l'instant un *fond de cargaison;* la promptitude avec laquelle s'opère une expédition leur évite de grands frais d'armement, et leur permet de renouveler plus souvent leurs opérations [1].

Il faut bien se persuader que des articles d'encombrement ne doivent donner qu'un *fret*, dans ce siècle où tant de monde navigue; mais quel autre pays que le Midi de la France devrait avoir un commerce de navigation plus étendu, plus actif? lui qui possède les *vins*, *eaux-de-vie*, *huile*, *savon*, *fruits secs*, et, à sa portée, tous les produits de l'Italie, de la Grèce, de la Turquie et même de la Russie!.. — La grande exportation de nos vins de *Cette* et *Marseille* se fait plus particulièrement par navires étrangers notamment *anglais* et *sardes*. — Pourquoi nos armateurs n'exploitent-ils pas ce genre de commerce? Leur serait-il plus difficile qu'aux *Anglais* de le faire ?. — C'est encore une suite de notre *avidité*, qui fait qu'aucun d'eux ne veut se contenter

[1] Bordeaux et Marseille ont des *vins* et des *eaux-de-vie* pour faciliter un chargement. Le Havre a des *carreaux*, des *vinaigres*, des *planches de sapin du Nord*, dont on tire un bon parti à la rivière de la Plata. Mais Dieppe, Dunkerque, Nantes, Saint-Malo, etc., ont peu de ressources.

d'un *simple fret*, tandis que les étrangers s'en contentent. Les Anglais ont-ils les vivres à meilleur marché que nous ? — Non. — Paient-ils moins leurs matelots ?— Au contaire.— *Mais ils savent se contenter d'un fret*. Aussi, qu'arrive-t-il ? on les voit faire une grande partie de la navigation et des expéditions de la Méditerranée, pour ce qui est de liquides et fruits secs, tandis que *nous*, qui sommes *sur les lieux*, nous ne faisons rien... *O dolce far niente!!!* Croyez-moi, ne nous en prenons qu'à notre extrême incurie, et surtout au *manque d'esprit* d'*association ;* c'est à cela, principalement, qu'on doit attribuer le peu d'activité de notre commerce maritime.

Voyons quels peuvent être les moyens d'agrandir nos affaires à l'extérieur.

III.

Je ne dirai pas que pour obtenir un résultat avantageux, pour augmenter l'exportation de nos marchandises manufacturées, il devient urgent de mettre, spontanément, nos fabriques sur un plus grand pied, ce qui, cependant, aurait d'heurcux résultats ; mais l'imperfeetion de nos *machines*, la *routine* de nos artisans, le défaut

d'une éducation *spéciale* pour la classe industrielle, en général, seraient autant d'obstacles à un progrès *immédiat*; cela viendra, il faut l'espérer, *avec le reste*. Ce qu'il y a de mieux à faire, dans l'état actuel de notre fabrication, est de s'appliquer davantage à fabriquer *au goût du pays pour lequel nous exportons*, et ne pas nous entêter, suivant notre sotte coutume, à vouloir soumettre les nations à nos goûts.

En fait de fabrication les Anglais sont *grands maîtres* : on va d'ailleurs juger que le génie du commerce n'exclut pas chez eux la ruse mercantile.... une étoffe, un dessin, une forme inventés par des fabricans français, allemands ou italiens font-ils fortune en Amérique? — Les anglais les imitent aussitôt. — Une nation obtient-elle une vogue méritée dans un genre de fabrication? — Les anglais emploient tous leurs moyens à la supplanter; ils vont plus loin, ils poussent l'exactitude et la prévoyance, jusqu'à imprimer sur leurs pièces de mousseline le nom de nos meilleures fabricans français, tels que *Kœchlin frères*, *Schlumberger-Grosjean*, *Ch. Mieg et Ce*. — Les Anglais ont vraiment un tact étonnant en affaires[1].

[1] Au Brésil et à Buénos-Ayres on appelle cela *entendre la Bible*.

Je ne les en blâme certes pas ! Je demanderai plutôt *pourquoi* nous ne les imiterions pas, et pourquoi nous serions plus scrupuleux à l'égard de leurs fabricans les plus connus ?.. Il est certain qu'en affaires, en fabrication surtout, on doit mettre de côté l'orgueil national et ne pas s'acharner à encombrer un pays, comme cela nous arrive trop souvent, d'articles qui ne lui plaisent pas. Ce n'est pas toujours le *bon* qui fait fortune; les peuples ont des goûts bizarres, originaux, des *caprices*, si l'on veut, qu'il faut savoir flatter; aussi les anglais ont-ils le bon esprit d'imprimer de *très-riches dessins* sur des étoffes *excessivement communes*, parce qu'ils savent bien que le dessin fera vendre l'étoffe.

J'ai déjà fait remarquer que les nouveaux états de l'Amérique du Sud, le Brésil et les provinces *désunies* du Rio-de-la-Plata, principalement, n'avaient pas fait encore assez de progrès dans la civilisation européenne pour assurer un grand débouché à nos articles de luxe et d'*industrie parisienne*. Les Anglais ont parfaitement compris cela, aussi savez-vous ce qu'ils ont fait ? Ils se sont emparés de l'industrie des indiens *Pampas* et *Araucanos*, de celle des habitans du *Tucuman* et de *Corrientes*, en fabricant et perfectionnant les

ponchos el les *gergas* [1], dont il se fait un si grand commerce dans l'Amérique du Sud!... et ils ont si bien réussi qu'on ne veut plus porter que des *ponchos ingleses*.

Il se fait à Buénos-Ayres et au Brésil une très-grande consommation de *savon ;* on aurait le droit de s'attendre à voir Marseille approvisionner ces pays-là, surtout depuis que l'invention de la soude factice permet de fabriquer à meilleur compte; eh bien, point du tout, nos *savons de Marseille* ne peuvent pas rivaliser de *prix* avec ceux d'*Espagne !* et les Anglais, les Nord-Américains trouvent encore le moyen d'introduire d'immenses quantités de savons jaunes, de *suif* et de *résine !!...*

Il y a des gens en France, de ces gens *aveuglés* par la prévention, de ces gens *stationnaires* qui s'extasient encore devant nos draps d'*Elbeuf*, de *Sedan* et de *Louviers*; eh bien! qu'ils apprennent, qu'à l'étranger on *n'en veut pas*. — Pourquoi? — On a comparé les draps français et anglais, à-peu-près de prix égal, et l'on a *toujours* trouvé que les nôtres n'avaient pas le *moëlleux*, la *sou-*

1 Voyez au chapitre XIV de mon Voyage l'explication de ces termes.

plesse des autres, et de plus, une grande différence dans le poil. Le drap anglais est parfaitement bien *tondu* et le nôtre a le poil trop long.

Mais en admettant que nos draps soient *supérieurs*, où en est donc l'avantage pour la France, si leur fabrication ne doit fournir qu'à la consommation *intérieure?*... Appliquons-nous, avant tout, à *rivaliser de prix* avec l'étranger.

Quoiqu'il soit bien évident que les draps anglais aient l'avantage du moëlleux, de la légèreté, de la souplesse et de l'*apparence*, nous pourrions peut-être lutter dans certaines qualités qui se fabriquent en Picardie; mais il faut baisser nos prix; mais il faut des couleurs *convenables pour le pays dans lequel on les exporte*. Pour cela comme pour tous les articles, en général, on ne doit se présenter en fabrique, que muni d'échantillons. — Arrivons au fait.

Le moyen qui me paraîtrait le plus sûr, pour lutter avec avantage contre l'étranger, serait, si je ne trompe, d'établir, à l'instar des Anglais et des autres nations commerçantes, des maisons *succursales* dans les différens ports de l'Amérique dépendantes de celles de France, lesquelles se-

raient tenues de faire passer continuellement des *échantillons* et des *modèles* de marchandises à fabriquer dans le *goût* et *les besoins du moment*. De leur côté, les maisons de France devraient faire une avance de fonds, au *fabricant*, de moitié ou deux tiers à un taux modéré (3 ou 4 p. % par exemple) avec la *condition expresse* que les marchandises fussent convenables pour tel ou tel point de l'Amérique. Il résulterait de cette facilité accordée au fabricant que celui-ci augmenterait son travail, que notre exportation s'augmenterait aussi et qu'alors on s'appliquerait davantage à faire les marchandises au goût de l'étranger. Les fabricans, en outre, seraient libres de cette multitude de *tyrans-commissionnaires*, qui exigent d'eux des remises énormes lorsqu'ils leur procurent la vente de quelques marchandises, des escomptes de *huit*, de *dix pour cent* pour les soieries et d'un tas de petites voleries auxquelles il leur est assez difficile de se soustraire, tant que les affaires continueront à se traiter en France sur le pied actuel. Je crois que si capitalistes, banquiers ou armateurs français ne prennent pas ce parti, on ne doit pas espérer d'améliorations importantes dans nos affaires à l'*extérieur*.

Les *pacotilleurs*, tout en rendant service à

quelques fabriques, sont réellement, et par le fait de leur peu de moyens, le *fléau* de notre commerce. Bien qu'on doive leur rendre grâces pour les efforts qu'ils ont faits, les services qu'ils ont rendus, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'ils sont, dans l'état actuel des choses, un *obstacle au progrès*, à l'impulsion qu'on doit s'attendre à voir prendre au commerce français. Comment, en effet, pourrions-nous prétendre jamais lutter avec les nations rivales qui fabriquent nos mêmes articles, si, chez ces nations, ils sont envoyés directement par le fabricant? On conçoit que ce dernier peut se contenter de son bénéfice *comme fabricant*, tandis que nos pacotilleurs sont obligés d'obtenir à la fois le bénéfice *du fabricant*, celui *du commissionnaire*, et le *leur en sus!* Il résulte tout naturellement de ce mode d'opérer que le pacotilleur doit vendre au moins vingt pour cent plus cher que le fabricant pour obtenir un léger bénéfice, et qu'une nation étrangère qui fabriquerait dix pour cent plus cher que nous pourrait cependant vendre au même prix, le fabricant envoyant directement.

Une des grandes plaies[1] de notre commerce

[1] Je dis *une* des grandes plaies de notre commerce, car la principale, la plus considérable de toutes, est, sans contredit, notre mau-

donc dans l'exportation de nos marchandises *par les pacotilleurs*, et le remède, qui paraît le plus sûr, serait *dans l'avance qu'on ferait aux fabricans*, sous la garantie que la marchandise sera *conforme* aux *modèles* ou *échantillons américains*. Au moyen de cette avance, le fabricant, assuré d'un prompt débouché, se contentera d'un bénéfice moindre, et la facilité que lui accorderont, nécessairement, ces capitaux étrangers, fera que, très-probablement, il s'intéressera lui-même dans les opérations dont le succès serait peu douteux de cette manière.

Comment d'ailleurs pouvons-nous espérer d'agrandir nos affaires en Amérique, si nos envois ne sont pas continus? Au Brésil, à Montévidéo, à Buénos-Ayres, il se passe souvent trois, quatre et même six mois sans qu'il arrive un navire français [1]; de manière que dans l'intervalle des arrivages, s'il existe quelques-uns des articles fabriqués par les autres nations, ils les écoulent nécessairement, quoique inférieurs, et les mar-

vais système de douanes, qui, en multipliant les restrictions, les prohibitions à l'infini, met nécessairement des entraves aux progrès des manufactures.

[1] Ou bien, tout-à-coup, il apparaît à-la-fois quatre ou six navires du même port, se faisant la concurrence et encombrant les *tiendas* d'articles qu'ils offrent au rabais, par la *nécessité de faire les retours*.

chands et les consommateurs s'habituent à leur usage; ce qui fait que les nôtres ne sont point aussi recherchés quand ils arrivent de nouveau, et qu'enfin nous perdons la vente, parce qu'il n'y a pas eu d'envois successifs. Le remède à cet autre mal serait daas les *dépôts continuels*, bien approvisionnés, bien assortis, moyennant des avances au fabricant.

Voilà pour la part des obligations des *armateurs;* examinons maintenant, brièvement, qu'elles peuvent être celles du *gouvernement* et quel *intérêt puissant* il peut avoir à favoriser notre commerce dans l'Amérique du Sud.

On sait déjà que l'*Amérique* a sur l'*Inde* l'avantage d'avoir fourni à l'Europe un commerce *actif;* elle a contribué plus que toute autre partie du monde à augmenter sa population, à accroître sa richesse et à développer sa puissance, tout en recevant de l'Europe les germes féconds de la civilisation, les lumières bienfesantes de sa religion et les prodiges de son industrie[1]. Mais c'est peu que tout cela, l'émancipation des anciennes colonies espagnoles et portugaises, leur constitution,

[1] Voyez la *Nouvelle Géographie* de M. Adrien Balbi : du *commerce en Amérique*.

de fait et de droit, en *états républicains*, doit exercer une bien autre influence sur les états monarchiques de l'Europe! La décrépitude de de celle-ci ne lui permet plus d'imposer des lois aux jeunes nations qui, à peine dans l'âge de puberté, prétendent déjà paraître *viriles*... Elles ne fondent plus leurs droits au respect des nations du vieux-monde, leur *puissance politique*, sur l'appareil imposant de la *force*, trop souvent employée en guise de *bonnes raisons* par nos vieilles monarchies; elles invoquent leur *droit*, et si leur droit est méconnu, elles protestent hautement, à la face du ciel et de la terre, contre la violence qui leur est faite... L'histoire enregistre fidèlement leurs protestations énergiques, et le tems se charge de la vengeance!

Dès 1821 le gouvernement de Buénos-Ayres a déclaré formellement *qu'il n'accueillerait aucune communication diplomatique*, ou *commerciale*, *de la part d'un négociateur qui se présenterait à main armée, ou sans les formalités voulues par le droit des gens.* » L'Angleterre et les États-Unis ont respecté cette déclaration! ils se sont empressés de reconnaître la validité des principes qui l'ont dictée, en faisant, les *premiers*, un traité d'*amitié*, de *commerce* et de *navigation* avec la

République Argentine. Ils ont traité cette *nation d'hier* avec la même dignité, les mêmes égards qu'ils eussent employés envers la nation la plus *blasonnée* la plus *aristocratisée* par les siècles. Leur politique admirable ne s'est pas bornée à cette seule *alliance*, ils en ont fait aussi avec d'autres états républicains.

La conséquence la plus immédiate de cette sage politique a été d'acquérir un *droit incontestable* à la protection de leur marine marchande par la *marine militaire*. Les *étrangers* ayant un prétexte *plausible* pour se présenter à main armée dans les stations de l'Amérique du Sud, *celui* de *veiller à l'exécution des traités*, ces nations amies, que leur faiblesse matérielle rend ombrageuses, ne se croient plus offensées de la présence des bâtimens de guerre.

Mais qu'est-il arrivé de l'obstination du gouvernement français à ne vouloir pas reconnaître l'*indépendance* des nouveaux États, ou à le faire tardivement? — On s'est aliéné peu-à-peu l'affection, l'esprit sympathique de ces peuples; leurs gouvernemens ont exercé des vexations envers les commerçans français; des mesures arbitraires ont été adoptées envers nos compatriotes, et nos

consuls, nos *agens* d'*affaires* n'ont rien pu dire, rien pu faire pour s'y opposer, ils n'avaient pas comme les Anglais un *traité de commerce à invoquer!*.... Alors, nos officiers de marine militaire, obligés d'intervenir, ou l'ont fait *brutalement*[1] ou l'ont fait *maladroitement*, sauf quelques exceptions, comme dans l'affaire de l'*Herminie* où nos agens diplomatiques ont montré de la dignité. Toutes ces mesures violentes, l'espèce de mépris qu'on paraissait affecter pour des peuples déjà aigris par leurs luttes intérieures, ont singulièrement refroidi le vif désir qu'ils pouvaient avoir de faire un traité d'alliance avec nous. M. Mandeville a vainement tenté de disposer les esprits à la sanction d'un acte si important pour le progrès de notre commerce à Buénos-Ayres; il n'a pu y réussir,—M. Vins de Pessac sera peut-être plus heureux.

Quand une perspective de prospérité continue s'ouvre pour *Marseille*, par les nouvelles cultures, la civilisation, les progrès mercantiles de l'Egypte et d'Alger ;

1 En 1829, M. Cornette de Venancourt, à l'instigation de M. Mandeville, brûla en une nuit tous les navires de guerre appartenant à la République Argentine!

Quant, au contraire, celle du *Havre* est menacée de se rétrécir par les pas gigantesque de l'*industrie* des Nord-Américains, visant à s'affranchir de ce qu'ils appellent, à tort ou à raison, un *tribut à l'étranger*; que nos *colonies* ne fourniront plus un aliment à notre navigation par le transport *encombrant* des sucres.

Quand *Bordeaux* a tout espoir de voir augmenter ses riches transactions avec les Indes-Orientales et le Mexique. — Ne devient-il pas urgent pour le *Havre* de former de *longue main* des relations amicales avec les peuples de l'Amérique du Sud?... La nullité de leur industrie manufacturière, les progrès, au contraire, de leur industrie agricole et pastorale, que *nous pouvons encourager*, nous assureraient *long-tems* des débouchés avantageux, si, à l'exemple d'autres nations, nous avions le bon esprit de *flatter* leurs goûts, *faire naître* leurs besoins, les *aider par nos capitaux* et mériter leur préférence par des *traités* d'*amitié*. Nous sympathisons déjà par nos mœurs, nos modes, nos usages, nos *idées*, pourquoi ne pas mettre en jeu ces puissans véhicules pour établir des relations profitables aux uns et aux autres? En portant sérieusement nos vues de ce côté, nous pouvons contribuer *puissamment* à l'établissement

d'institutions propres à développer les principes fondamentaux d'*économie politique*, cette belle science née de la civilisation et ignorée encore des anciens colons espagnols.

« Il y a, en *commerce* comme en *politique*, des révolutions à étudier ou à prévoir, a dit, il y a peu de tems, un écrivain [1]; des progrès à faire, comme conséquence ou comme *prévoyance* de ces révolutions. Autrement on se laisse *acculer*, et quand viendrait le moment de se remettre en ligne avec les nations les plus avancées on *trouverait toutes les places prises*. Les principaux peuples commerçans marchent rapidement, et si l'on en était encore à ces *vieilles jalousies*, à ces *haines* d'une autre époque, il y aurait à croire que les idées de *liberté commerciale* et de *fraternité d'intérêts* ne sont jetées sur la voie que pour amuser les moins clairvoyans pendant que les autres cheminent. » Ces réflexions judicieuses s'appliquent parfaitement à mon sujet, et j'aime à croire qu'on ne m'en voudra pas de les avoir reproduites.

Enfin je termine ces *considérations* en laissant

1 Voyez le *Journal du Havre*, du 25 juin 1835, ou le *Moniteur du Commerce* de la veille.

à une plume plus exercée, plus instruite que la mienne, le soin de rectifier ce qu'elles peuvent contenir d'*erroné*, ou de suppléer à ce qu'elles ont d'incomplet. En finissant, j'invite les négocians à ne point perdre de vue que le *commerce* repose sur trois grandes bases, dans l'état de rivalité où l'a placé la civilisation: *la meilleure confection, le meilleur prix*, *et les débouchés les plus nombreux.*



NOTES.

A. page 5.

A l'occasion de cette espèce d'*horoscope* tiré d'après les signes certains de ce qu'on appelle vulgairement la *cranioscopie*, on ne sera pas fâché, je pense, de cette note sur la *philosophie du docteur Gall*.

Elle diffère, dit l'auteur du *précis analytique* du système de ce savant physiologiste, de celle des autres philosophes tels que *Kant*, *Condillac*, *Locke*, *Malbranche*, *etc*, en ce qu'elle est *toute empirique*, qu'elle repose immédiatement sur des faits fournis par l'observation et l'expérience, et qu'elle n'est nullement le produit de l'imagination, ni le résultat d'hypothèses gratuites. Il démontre par des faits incontestables et admet comme principes, les propositions suivantes :

1° Que les penchans et les facultés des hommes et des animaux sont *innés*.

2° Que leur exercice, quelque soit d'ailleurs le principe auquel on les rapporte, est soumis à l'influence des conditions *matérielles* et *organiques*.

3° Que chacun de nos penchans, de nos sentimens, de nos talens et de nos facultés, a, dans le cerveau, un siége particulier et déterminé, et que le développement de ces diverses parties, qui forment comme autant de petits cerveaux ou d'organes particuliers, se manifeste à la surface de la tête par des protubérances visibles et palpables : de

sorte que, par l'examen de ces protubérances, on peut reconnaître les dispositions propres à chaque individu.

4° Enfin, que les diverses combinaisons et les différens degrés d'énergie qu'admettent ces organes donnent lieu à l'immense variété des aptitudes que nous observons dans les êtres sensibles ; et que la liberté morale dans l'homme est d'autant plus forte, que les facultés supérieures sont plus actives et qu'elles ont été *plus perfectionnées par nos institutions*.

Ainsi, l'homme ne naît pas *table rase*, suivant que l'avaient pensé plusieurs philosophes, mais avec des facultés déterminées susceptibles de recevoir *par l'éducation* des développemens considérables. Ces facultés sont mises en rapport avec le monde extérieur par les sens, qui ne sont qu'un moyen de communication ; elles seules peuvent apprécier, juger et connaître les objets, nous en fournir des idées et les soumettre à l'empire de la raison. La plupart de ces facultés sont communes aux animaux et à l'homme. Quelques unes appartiennent plus spécialement à ce dernier, et l'élèvent éminemment au-dessus des premiers. Chez les uns et chez l'autre, ces facultés sont toujours en rapport avec l'énergie du cerveau, et il importe de ne point négliger cette circonstance lorsque l'on veut apprécier leurs effets. Par ces facultés, l'homme, comme les animaux, est soumis à l'empire immuable des lois de la création ; mais chez lui la raison, qui est la conséquence nécessaire de quelques unes qui lui sont propres, communique à la plupart de ses actions une moralité qui les rend plus ou moins punissables ou méritoires, selon les circonstances qui les accompagnent et *les moyens employés par le législateur pour les perfectionner*.

B. p. 39.

Il y a peut-être moins de pratiques ridicules dans la religion Anglicane que dans la nôtre, mais le peuple Anglais est-il moins superstitieux que les autres peuples? — Et qui entretient cette supertition?...... — Leurs élections sont plus populaires qu'en France; le vote est plus étendu; mais comme l'aristocratie des *nobles* (je dis aristocratie des nobles, parcequ'il en existe une, *ailleurs*, des *plébéiens*, non moins dangereuse), est puissante en richesses et en droits, qu'elle a de grandes prérogatives; elle exerce toujours assez d'influence pour que le *peuple*, proprement dit, ne domine pas dans la chambre basse. — La presse est libre, il est vrai, c'est aussi la plus grande liberté des Anglais; mais encore, la puissance des Tories achète souvent les journalistes, vrais guides de l'opinion. — Enfin le droit abominable, immoral, de *primogéniture*, n'existe-t-il pas encore?..... Le clergé anglican n'est-il pas tout-puissant? Ne prélève-t-il pas des taxes et des dîmes?

. . . .

Qui voudrait jouir à présent en France de cette liberté si prônée des Anglais!... Ce que nous avons à envier à l'Angleterre, ce n'est plus *sa* liberté, c'est le trident de Neptune, c'est son étonnant *génie du commerce*.

C. p. 67.

On commence à reconnaître les eaux de la Plata à vingt-cinq lieues au large (celles de l'Amazone vont à quarante.)

« Lorsqu'on a atteint le parallèle de 34° et qu'on s'est

n'est pas bien sûr de sa latitude, il est prudent de reconnaître le cap *Santa-Maria;* on peut le faire sans danger. On aperçoit alors une côte moins basse que celle du *Rio-Grande-de Saô-Pedro*, et l'on distingue, dans l'éloignement, des terres assez élevées. En prolongeant cette côte, on prend connaissance des *Castillos*, îlots très-découpés et arides, au sud desquels, à petite distance, se trouve l'îlot de *Palmarones*, couvert de cactus. On peut mouiller avec des vents de sud-ouest à l'abri des *Castillos*, mais il faut remettre à la voile dès que les vents passent à l'est ou au sud-est.

« Entre les *Castillos* et le cap *Santa-Maria* (entrée du Rio de la Plata), est une grande plage terminée par deux autres îlots et un grand nombre de rochers, ces îlots forment avec le cap un mouillage pour les petits navires. On en trouve le plan sur la carte de la côte méridionale du Brésil, dressée par M. Barral, commandant la gabare l'*Emulation*.

« L'îlot de la *Paloma* (un de ces îlots), est sans végétation, et l'îlot de *Tuna*, le plus rapproché du cap, est couvert de cactus comme celui de *Palmarones;* cette ressemblance a fait prendre quelquefois la *Bahia-Falsa* (la grande plage en question), pour l'entrée du Rio de la Plata, et a causé des naufrages.

« Le cap *Santa-Maria* est reconnaissable aux îlots de la *Paloma* et de *Tuna* et à une dune de sable située à peu de distance dans le sud-ouest. On voit, dans le nord, à quatre milles environ, sur une légère élévation, une *estancia* (grande ferme du pays où l'on élève des troupeaux de bœufs et de chevaux), entourée de plusieurs parcs, formés par des pieux élevés (*corrales*).

« Pour peu que les vents soufflent de la partie du sud-est, la mer est très-grosse sur toute cette côte. Cela provient autant du gisement de cette terre que de l'inégalité des profondeurs de la mer, surtout sur les parallèles de 33° et de 33° 30'.

« Pour éviter les dangers que présente la côte située au sud du *Rio-Grande*, il convient de s'en tenir à une dixaine de lieues, et de s'assurer, par la sonde, qu'on est sur des fonds portés sur la carte. On remarquera qu'à mesure qu'on s'approche de terre, la sonde rapporte des coquilles, du sable et peu de vase *.

Si l'on est certain de sa latitude on peut entrer sans crainte et chercher à reconnaître l'île de *Lobos*, située presque en face de Maldonado. Ayant reconnu cette île, ainsi nommée à cause de la quantité de loups marins qu'on y trouve, on se dirigera sur celle de *Flores* située par 34° 57' sud et 58° 16' 34" ouest. Elle est à onze mille nord-ouest 1/4 ouest de la pointe saillante du banc anglais, écueil très-dangereux, *qui nécessiterait un feu flottant de nuit et un pavillon de jour*. On a établi dans l'île de *Flores* un phare, dont le feu tournant et à éclipses, est allumé depuis le 1er janvier 1828. La partie la plus élevée de l'île, sur laquelle est placé ce phare est de 63 *palmes* (47 pieds 1/4) au-dessus du niveau de la mer. La hauteur de la lanterne, plus celle de la tour, forment ensemble 75 palmes (56 pieds 1/4), si l'on y ajoute la hauteur du point le plus élevé de l'île, on aura la hauteur totale de l'édifice, qui est de 138 palmes ** ou 103 pieds 1/2.

* *Annales maritimes*. 1833.

** La palme a neuf pouces. — Voyez le *Guide des Marins pendant la navigation nocturne*.

Le feu de *Flores* s'aperçoit à douze milles de distance, lorsque le tems est clair. Ces diverses reconnaissances sont très-nécessaires pour éviter *le banc Anglais*, sur lequel on peut être porté par les courans, ou la dérive du navire, si l'on marche au plus près du vent d'ouest ou de nord-ouest. Dans ce cas, ainsi que dans celui où les vents de nord et nord-est règnent, il est plus prudent de passer entre les deux îles et la côte. Si, au contraire, le vent souffle du sud-ouest, du sud, du sud-est ou de l'est, on peut passer entre les îles et le banc Anglais.

Le vent de sud-ouest, connu sous le nom de *pampero*, se trouvant par trop violent, il est prudent de ne pas entrer dans le fleuve et l'on doit même en sortir si l'on n'a pu gagner le mouillage de Montévidéo ou du Maldonado *.

Du reste les capitaines européens, praticiens de ce fleuve, le redoutent bien moins que la *Manche*; car depuis son embouchure jusqu'à Montévidéo, il n'y a que le *banc Anglais* à craindre et encore est-il très-facile à éviter en reconnaissant les îles de *Lobos* et de *Flores* **.

Il se trouve souvent des pilotes à l'île de Lobos ou à celle de Flores pour conduire les bâtimens à Montévidéo. Mais ces pilotes de Montévidéo sont *paresseux*; ils aiment mieux toucher un demi-pilotage, qui leur est toujours dû, que d'en gagner un entier en s'exposant.

Après avoir passé *Flores* on aperçoit le *Cerro* de Montévidéo. C'est un morne de forme conique, situé en face de la ville, de l'autre côté de la baie, à la cime duquel on a

* Cette dernière rade est sûre, même pour des vaisseaux de ligne.

** Il faut cependant beaucoup de surveillance de la part des officiers parce que les courans portent sur le banc.

placé un fanal, élevée de 450 pieds au-dessus du niveau de la mer : ce fanal était garni de lampes avec réflecteurs ; il était mal entretenu et ne s'apercevait pas d'aussi loin que celui de Flores ; mais il paraît que le gouvernement a fait demander un appareil pour le remplacer.

Pour se rendre à Buénos-Ayres, il faut plus de précautions, mais encore il n'y a pas plus de risques à courir, si l'on a soin de prendre un pilote à Montévidéo.

Presque en face de Montévidéo, sur la côte de Buénos-Ayres, commence un banc qui va jusqu'à la petite rade de cette dernière ville ; on le nomme *Banco Indio*. Un autre banc occupe le milieu du fleuve, en laissant un canal profond entre lui et l'*Indio*, puis un autre canal entre sa partie nord et la côte de la Banda-Oriental ; c'est le *Banco Ortiz*. On suit l'un ou l'autre canal selon les vents. Un autre petit banc existe encore au milieu du canal formé par l'*Indio* et l'*Ortiz* ; c'est le banco *Chico*.

La carte d'*Aizpurua*, ainsi que celle de M. *Barral*, indiquent parfaitement tout cela, avec les rumbs à suivre, suivant les vents, et les brasses d'eau en haute et basse mer. Mais le plus sûr est toujours de prendre un pilote à la pointe *est* du banco *Indio* (si on ne l'a pas pris à Montévidéo), où se tient constamment mouillé un petit bâtiment appartenant à la société des pilotes de Buénos-Ayres, lequel sert aussi de feu flottant.

D. p. 68.

Parana-Guazu (prononcez *gouaçou*). Le mot *parana*, dans la langue guarani, signifie *grande rivière*, et n'est sans doute, qu'un diminutif de *para*, mer. Ce mot se retrouve,

sous la forme un peu corrompue de *parava*, dans les langues *maypure* et *tamanaque*, qui, comme le prouvent beaucoup d'autres analogies, ne sont que des dialectes du guarani (Al. D'Orb. *Voyage dans l'Amérique méridionale*).

E. p. 114.

« *José Artigas*, dont la vie entière n'a été qu'un tissu d'horreurs, fut la cause principale des malheurs qui ont accablé pendant dix ans les provinces du Rio de la Plata. Issu d'une bonne famille de Montévidéo, il passa sa jeunesse parmi les contrebandiers et les brigands. Le gouvernement espagnol, afin de détruire ces bandes, prit le parti de le nommer lieutenant de chasseurs, et ce fut en cette qualité, qu'il poursuivit ses anciens camarades. Lors de la révolution il se fit patriote, et se signala dans la guerre contre les Espagnols et au siége de Montévidéo. Elu chef de la Banda-Oriental, il alluma le feu dévorant de la guerre civile. Il attaqua Buénos-Ayres, envahit l'Entre-Rios, souleva Santa-Fé, arma les Indiens sauvages du Grand Chaco, et désola le Paraguay, par des actes inouïs de cruauté. Ses drapeaux étaient le refuge de la lie de l'espèce humaine. Brigands, assassins, pirates, voleurs, déserteurs étaient également bien venus de lui; aussi la marche de ses troupes, était-elle marquée par le carnage et la désolation. Il provoqua les Brésiliens qui ne demandaient pas mieux que d'entrer en guerre; enfin le résultat de neuf années de son gouvernement, fut la ruine complète de la Banda-Oriental, pays jadis si florissant, la dévastation des autres provinces et la démoralisation de tout un peuple; sans compter les suites plus éloignées de

ce régime désastreux, parmi lesquelles on peut compter la guerre de Buénos-Ayres avec le Brésil. On doit cependant à la vérité d'ajouter, qu'abandonné à lui-même, Artigas n'eût jamais poussé aussi loin la férocité; mais il était entouré de scélérats dont il dépendait en partie. Le plus infâme de tous, était un moine de la Merçi, nommé *Monterosa*, qui faisait auprès de lui les fonctions de secrétaire et de conseiller privé, et qui étouffait dans son ame tout sentiment d'humanité... Et que dire de ces hommes qui, spectateurs tranquilles, ont fomenté de loin ces troubles, uniquement pour satisfaire leur cupidité! C'est ainsi que des négocians de Buénos-Ayres, anglais, français et américains du nord, ont coopéré efficacement à tous ces désastres, en pourvoyant Artigas d'armes et de munitions, et qu'ils ont *fondé leur fortune sur la destruction de plus de vingt mille familles** !!..

« Vers le milieu de l'année 1820, un des lieutenans d'Artigas, (non moins fameux par ses crimes) nommé *Ramirez*, qui se trouvait dans la province d'Entre-Rios, marcha contre son chef à la tête de huit cents hommes de cavalerie, des plus intrépides; il le battit dans plusieurs rencontres, le força de se retirer avec les débris de son armée dans les *Missions* détruites et s'empara du gouvernement.

« Artigas, suivi d'un millier d'hommes, se présenta, en septembre 1820, sur la rive gauche du Parana, vis-à-vis de la Mission d'*Ytapua*, occupée par un poste de Para-

* Ces détails sur la vie politique d'Artigas sont empruntés à l'intéressant ouvrage de MM. Rengger et Lonchamps, ayant pour titre : *Essai historique sur la révolution du Paraguay, etc.*

[illegible] réfugié pour lui et [illegible] Il y envoya [illegible] [illegible] passer la rivière aux fugitifs, avec la précaution néanmoins de n'en admettre qu'un certain nombre à la fois. Artigas passa le premier, et une partie des siens le suivit ; l'autre, composée d'Indiens [illegible] des Missions [illegible] préféra se retirer dans les forêts pour s'y établir en république. [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] l'habitude de leur vie [illegible] [illegible] du brigandage ; mais il ne tarderait pas à [illegible] lui. Artigas, après avoir passé quelques jours dans une [illegible] [illegible] du nord, et le [illegible] [illegible] fut envoyé, sans avoir pu [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] le village de Curuguaty, à quatre-vingt-cinq lieues au nord-est de l'Assomption, d'où il ne pouvait s'échapper que par un désert du côté des Portugais, faute qu'on n'avait nullement à craindre, après les cruautés qu'il avait commises envers cette nation. Le dictateur lui assigna une maison, des terres et 32 piastres par mois (168 fr.), ce qui était son ancienne solde de lieutenant de chasseurs, et donna ordre au commandant du cercle de lui fournir du reste tout ce qui pourrait lui être nécessaire, ou seulement agréable ; et de le traiter avec la plus grande considération. Il semble que, depuis lors, Artigas ait voulu expier, du moins en partie, les forfaits dont il s'était souillé. A l'âge de soixante ans il cultiva lui-même ses champs, et devint le père des pauvres de Curuguaty; il leur distribuait la majeure

partie de ses récoltes, épuisait sa solde à les soulager, et prodiguait aux malades tous les secours dont il pouvait disposer. Le dictateur, de son côté, en admettant au Paraguay un de ses plus grands ennemis, et en lui assurant une existence honorable, voulait, comme il s'est exprimé lui-même, respecter les droits de l'hospitalité, si bien connus des habitans du Paraguay. Ainsi finit la carrière politique d'Artigas *. »

F. p. 155.

L'organisation scientifique de l'Université de Buénos-Ayres est celle-ci.

1° Les études sont divisées en *Études préparatoires de lettres et sciences* et en *Études de hautes-facultés*.

2° Les études préparatoires, dénommées de lettres et sciences, embrassent seulement, quant à présent, les matières suivantes : idiomes latin, français et anglais ; philosophie; les sciences physico-mathématiques et les élémens de physique expérimentale. On remet à un autre tems l'établissement d'une chaire de chimie, d'histoire, de littérature et de rhétorique.

3° Les études dénommées *hautes-facultés* sont celles des sciences sacrées, de jurisprudence, de médecine, de chirurgie et des sciences exactes.

La faculté des sciences sacrées comprend les matières suivantes : théologie purement dogmatique ; droit canonique public et privé, concilié avec le civil ; écriture sacrée; histoire ecclésiastique.

* Voyez l'ouvrage déjà cité.

La faculté de jurisprudence comprend le droit civil ; le droit public et des gens ; le droit public et privé ecclésiastique, concilié avec le civil, et les élémens d'économie politique.

Les facultés de médecine et de chirurgie embrassent les matières suivantes : répétition de physique expérimentale ; préparations pour l'anatomie et la physiologie ; hygiène ; pathologie générale ; thérapeutique et matière médicale ; médecine et accouchemens ; infirmités d'enfans et de femmes ; principes de médecine légale.

La haute faculté des sciences exactes comprend les mathématiques, la physique expérimentale et la chimie.

Les ouvrages adoptés pour l'enseignement des différentes sciences sont les suivans — études préparatoires — latin, dans les trois classes : *conférences de Valdivieso*, *grammaire de Hornero*, *Nepotæ*, *Quinte-Curce*, *Ovide et Selectæ de Cicéron*.

Français : grammaire de *Chantreau ; Fénélon*. — Anglais : la nouvelle grammaire de *William Casay — Philometh*, et le *nouveau testament anglais*.

Philosophie : le cours d'*Alcorta*, ou de *Pena*.

Physico-mathématiques : don *Avelino Diaz*.

Physique expérimentale * : *Despretz* et le traité d'électricité dynamique, par *Denon-Ferrand*,

Sciences Sacrées.

Théologie dogmatique : *Gmeiner*,
Ecriture Sacrée : *Wouters*.

* L'estimable M. Mossotti, professeur de physique à Buénos-Ayres, et de plus astronome, s'est vu forcé d'abandonner comme les autres ce malheureux pays. Il est maintenant à Bologne.

Droit public et privé ecclésiastique : *Gmeiner.*
Histoire ecclésiastique : *Gmeiner.*
Eloquence Sacrée : le *cardinal Maury.*
Morale pratique : *Echarri.*

Jurisprudence.

Droit civil : *Alvarez. Instructions du droit royal d'Espagne.*
Droit public et des gens : *Reyneval.*
Droit public et privé ecclésiastique : *Gmeiner.*
Economie politique : *Mill.*

Médecine.

Anatomie, *Maigrier.* — Physiologie, *Magendie.* — Matière médicale, *Alibert.* — Hygiène, *Rostand.* — Pathologie générale, *Caillot.* — Nosographie chirurgicale, *Richerand.* — Nosographie médicale, *Pinel.* — Accouchemens, maladies d'enfans et de femmes, *Capuron.* — Médecine légale, *Foderé.*

Sciences exactes.

Géométrie descriptive et ses applications, *Valet.*

Principes d'architecture, topographie et ses applications, *Hachette.*

Calcul infinitésimal, *Lacroix.* — Mécanique, *Poisson.* — Composition de machines, *Hachette,*

Physique expérimentale, *Despretz,* et le Traité d'électricité, par *Denon-Ferrand.* — Chimie, *Thénard,*

Un article spécial du réglement de l'Université porte que les maîtres *obligeront* les jeunes gens à acheter ces ou-

vrages, et que seulement dans le cas où ils ne pourraient pas les obtenir, il leur sera permis de recourir à l'écriture, parce que les leçons se donneront *sur les ouvrages imprimés*.

La commission qui fut chargée, en 1833, de proposer le nouveau plan d'organisation de l'Université était composée du docteur *Zavaleta*, de *Valentin Gomez* et de *Vicente Lopez*, trois citoyens honorablement connus des personnes qui ont suivi les phases de la révolution de Buénos-Ayres.

G. p. 166.

Droits d'Importation à Buénos-Ayres.

Toutes les marchandises non désignées ci-dessous paient 17 pour cent de leur valeur sur place.

Le vif-argent. — Machines. — Instrumens d'agriculture, de sciences et d'arts. — Livres. — Gravures. — Peintures. — Statues. — Imprimeries. — Laines et peaux pour fabriques. — Étoffes de soie. — Broderies d'or et d'argent avec ou sans pierreries. — Montres. — Joaillerie de toute espèce — Charbon de terre. — Plâtre. — Chaux. — Pierre à bâtisse. — Briques. — Planches et bois. — Joncs et roseaux paient 5 pour cent.

Les armes. — Pierres à Fusil. — Poudre. — Goudron. — Brai. — Cordage. — Soie brute et manufacturée. — riz. paient 10 pour cent.

Le sucre. — Herbe maté. — Thé. — Cacao. — Café. — Et comestibles en général, paient 24 pour cent.

Les meubles. — Glaces. — Voitures. — Cabriolets et leur garniture. — Selles et harnais. — Hardes et habits confectionnés. — Liqueurs. — Eaux - de - vie. — Vins. —

Vinaigres. — Bière. — Cidre et tabac, paient 35 pour cent.

Quand la valeur du blé n'excède pas 6 piastres par fanègue, les droits sont de 4 piastres par fanègue; n'excédant pas 7 piastres, sont de 3 piastres; et quand elle est de plus de 7 piastres, 2 piastres;

La farine paie 9 piastres de droits, quand sa valeur n'excède pas 45 piastres par quintal; 7 piastres, quand elle n'excède pas 60 piastres et 5 piastres quand sa valeur est de plus de 60 piastres.

Le sel paie une piastre par fanègue; les chapeaux de laine, soie, ou poil, chacun 13 piastres. Outre les droits ci-dessus mentionnés, chaque colis de toute espèce paie 4 réaux de magasinage à la douane, et les marchandises de gros poids 4 réaux par *arroba*.

N. B. Sur les cargaisons de liquides provenant de l'autre côté de la ligne, la douane fait un rabais de 10 pour cent pour coulage, et de 6 pour cent sur celles provenant de ce côté-ci de l'équateur.

Toute cargaison à consignation paie pour contribution directe 4 piastres par mille sur valeur de place, dont le montant est augmenté sur les lettres que tire la douane pour le remboursement des droits. Le réglement se fait partie à 3 mois, partie à 6 mois de terme.

Droits de transit.

Les articles d'importation paient à leur débarquement la cinquième partie des droits qu'ils auraient à acquitter pour leur introduction dans la province.

Les articles réembarqués paient deux pour cent sur les valeurs de la place.

On accorde vingt-cinq jours pour le débarquement et six mois pour la réexportation, qui se comptent l'un et l'autre depuis le jour de l'arrivée du navire.

Droits d'Exportation.

Tous les produits de la province de Buénos-Ayres et de celles de l'intérieur qui ne sont point désignés ci-dessous, paient 4 pour cent sur leur valeur de place.

Les cuirs de chevaux. — Mules. — Vaches. — Bœufs et veaux mort-nés, une piastre chacun.

Les viandes salées qui s'exportent sur navires nationaux. — Les grains. — Vivres et biscuit. — Farine. — Laine et peaux de mouton. — Toute peau corroyée. — Les ouvrages manufacturés du pays, ne paient aucun droit.

L'or et l'argent, 1 pour cent.

Ceux des droits ci-dessus qui se paient à la valeur, sont calculés d'après le prix des marchandises estimées par des personnes à ce qualifiées et assistées de deux négocians impartiaux. Il existe un tarif où les articles sont plus détaillés.

La marchandise est estimée, et les droits se perçoivent en monnaie courante de Buénos-Ayres, laquelle est en ce moment en *piastres de papier* et en *réaux* de *cuivre*. 8 réaux de cuivre valent une piastre papier; 7 piastres 3 réaux 1/2 papier, valaient, en juillet 1834, une piastre forte d'Espagne, et 120 piastres de papier équivalaient à une once d'or ou quadruple d'Espagne ; ce qui donnait à

la piastre papier une valeur de 69 cent. 16 centièmes de centime. (L'once évaluée à 83 francs.)

La monnaie effective est de 17 piastres le quadruple d'or et de 8 réaux argent la piastre.

Les comptes se tiennent en billets de banque nationale, qui sont la monnaie courante.

Rapport des poids et mesures.

La pesée de cuirs salés est de soixante livres, et celle de cuirs secs de trente-cinq livres. — Le quintal est de cent livres, ou quatre *arrobas* de vingt-cinq livres espagnoles. —Cent livres égalent cent quatre livres anglaises et quatre-vingt-douze françaises. — Cent vares égalent quatre-vingt douze yardes anglaises et soixante-douze aunes françaises. — Une vare contient trente-six pouces espagnols et trente-deux pouces français. —Il existe une différence de 3 pour cent entre la vare espagnole et celle de Buénos-Ayres. — Le pied anglais est de 9 pour cent de plus que celui de Burgos, et le pied français de 15 pour cent.

H. p. 274.

FRAIS DE PORT A BUÉNOS-AYRES.

A L'ENTRÉE.

Navires Étrangers.	Ps.	rx.	*Nationaux et Anglais.*	Ps.	rx.
Par tonneau	1	»	Par tonneau. . . .	»	6
Visite de santé. . . .	12	»	Visite de santé. . .	6	»
Réglement du port. .	1	»	Réglement de port.	1	»

A LA SORTIE.

Par tonneau. . . . . 1 »
Visite de santé . . . 12 »

Par tonneau. . . . » 6
Visite de santé . . 6 »
Droits de rôle . . . 12 »

N. B. Les navires qui ne chargent ni déchargent ne paient que la moitié des droits, et de plus la visite de santé à l'entrée et le certificat à la sortie.

☞ *Addition depuis le* 1er *août* 1833. — Les navires qui entreront et sortiront de la rade intérieure, payeront 90 piastres de pilotage, ceux à trois mâts, et 50 piastres, ceux à deux mâts, quand même ils ne demanderaient point de pilote.

TARIF DE PILOTAGE

Pour la rivière de la Plata.

	Depuis le cap de Ste-Marie jusqu'à Montévidéo.	Depuis le cap Ste-Marie et le cap St Antoine jusqu'à Buénos-Ayres.	Depuis Montévidéo jusqu'à la Ensenada ou Buénos-Ayres.
	P. F.	P. F.	P. F.
Tirant 20 p. de Burgos.	720	900	1140
19 »	600	780	1050
18 »	540	660	960
17 »	480	570	840
16 »	420	480	750
15 »	360	420	660
14 »	300	360	570
13 »	240	270	480
12 »	210	240	420
11 »	180	210	360
10 »	150	180	300

N. *B*. Tout navire tirant plus de dix pieds sera obligé de prendre un pilote à la sortie, et dans le cas où il ne voudrait pas l'admettre, il paiera la moitié du pilotage désigné dans le tarif ci-dessus. Il paiera de même la moitié du pilotage à l'entrée quand sur la proposition d'un pilote, et après la manifestation du tarif ci-dessus, il aura refusé de le recevoir à son bord.

Prix des frets en 1834.

France 80 f. et 10 p. 0/0 par 900 kilog.
Angleterre liv. st. 4 1/2 et 5 p. 0/0 par 2240 liv.
Rio-Janeiro, 3 réaux et 5 p. 0/0 par quintal.
Havane 7 réaux et 5 p. 0/0 par quintal.
Méditerranée, ps. f. 17 et 10 p. 0/0 par 2000 liv.
Les États-Unis, 3/4 cent et 5 p. 0/0 par livre.
Pacifique, ps f., 15 et 5 p. 0/0 pour 2000 livres.
N. de l'Europe, liv. st. 5 et 5 p. 0/0 par 2240.

MARCHANDISES DE GRANDE EXPORTATION

A BUÉNOS-AYRES.

Cuirs de bœuf, salés.	Crin long.
» secs de 30 liv.	« mélangé.
» » de 28 »	Cornes de bœuf.
» » de 22 à 25	» de vache.
» de cheval.	Mules.
» de veau mort-né.	Viande salée.
» de mouton avec laine.	Plumes d'autruche.
» de veau.	» noire longue.
Peaux de loutre.	» blanche.

Plumes courtes.	Sel de Patagonie.
» de chinchilla.	Suif brut.
Laine de mouton.	» fondu.
Peaux de vigogne.	

J. p. 375.

Les Brésiliens ont enlevé à la Banda-Oriental, lors de l'occupation injuste du territoire de cette république par leurs troupes, plus de 4,000,000 de têtes de bétail, qu'ils ont introduites dans la province de Rio-Grande, comme le constatent les registres de la frontière. Voici à cet égard deux faits curieux : avant 1817, la *capitainerie générale* de Rio-Grande, appartenant au Brésil, n'avait que treize établissemens de salaisons (*charqueadas*) et maintenant elle en a plus de 200! Avant l'occupation des Portugais, la Banda-Oriental abondait en troupeaux plus que tout autre province de l'Amérique, maintenant les Brésiliens qui l'habitent sont forcés d'amener du bétail de leur territoire pour former des *estancias*.

(*Esquisses historiques et statistiques.*)

K. p. 430.

Les Brésiliens, habitans de la campagne, ne boivent jamais en mangeant. Après le repas, l'un des convives, à défaut d'esclave, va puiser de l'eau, avec une corne (*chifre*), dans un baril ou dans une source placés à proximité de l'endroit où l'on mange; il boit d'abord, puis, remplissant la corne, il la présente à un autre convive qui, à son tour, doit la remplir et la faire passer à un

autre. S'il y a des esclaves, ou des domestiques, ce sont eux qui remplissent la corne, dans laquelle ils boivent eux-mêmes. Cette coutume de boire seulement après avoir mangé, était générale parmi les tribus indiennes de tout le Brésil, du Paraguay et de Buénos-Ayres.

L. p. 322.

Les soldats en campagne, tant dans les provinces de la Plata que dans celles de Rio-grande, Santa-Catharina et Saô-Paulo, sont à la fois fantassins et cavaliers; c'est-à-dire que l'infanterie peut devenir cavalerie et *vice-versâ*. Mais il est vrai d'ajouter que la *cavalerie*, forcée de devenir *infanterie*, n'est plus à redouter, car ces hommes qui manient le cheval avec tant de dextérité, qui sont capables de *tout braver* à cheval, ne peuvent s'habituer à marcher et deviennent, à pied, les plus vils soldats du monde.

Les soldats de cavalerie n'ont pas comme en Europe, un cheval à l'allure duquel ils s'habituent et qui devient bientôt docile par les manœuvres qu'on lui fait répéter souvent. Dans ces immenses plaines où les chevaux abondent, on en prend fort peu de soin, et l'habileté des cavaliers (*ginetes*) a bientôt dressé un cheval à la manœuvre, *quelqu'indomptable qu'il soit*. Un corps de cavalerie a toujours deux troupes de chevaux à sa disposition, celle qu'on monte, et celle qui est destinée aux relais; celle-ci est deux ou trois fois plus nombreuse que celle du corps de cavalerie; elle marche en avant.

Quand on veut faire changer de cheval aux soldats, on rassemble les chevaux épars, on forme un cercle autour d'eux, quelques soldats s'avancent un *lazo* à la main, des

officiers désignent les chevaux qu'on doit enlacer, puis, à mesure que cette opération se fait, chaque soldat vient, la bride et le mors en main, prendre le cheval qu'on lui a destiné. Il arrive quelquefois, le général étant de bonne humeur, qu'on les laisse choisir au milieu du *rodeo*. C'est souvent un cheval indompté, faisant des sauts effrayans, donnant des ruades, se cabrant et mettant le désordre parmi la troupe; mais le soldat, sans s'émouvoir, saute dessus, le fait galoper jusqu'à le fatiguer, le ramène, le fait manœuvrer avec les autres et ne lui donne de repos que lorsqu'il se laisse guider sans impatience.

Ce qu'il y a de curieux encore c'est que tous les chevaux, quelque nombreux qu'ils soient, portent un nom caractéristique, et quoique beaucoup paraissent se ressembler, il y a pourtant des différences de *teintes* dans le poil, des taches, une attitude, un regard particulier qui suffisent au *gaucho* pour désigner et nommer son cheval au milieu d'une troupe de vingt mille autres. Il y a plus, il le reconnaîtra à distance d'une lieue, et il dira, même en voyant des cavaliers poindre à l'horizon: celui-ci est un *étranger*, celui-là est un *paisano* (compatriote.)

M. p. 448.

L'industrie des animaux paraît croître en raison de la paresse et de la nonchalance des humains; c'est ainsi que dans ces grandes contrées de l'Amérique du sud, où les hommes croupissent dans une apathie intolérable, des myriades d'abeilles, de fourmis, d'insectes de toute espèce se forment des habitations étonnantes par la bizarrerie de leur structure, par leur grandeur et leur solidité,




eu égard à l'extrême petitesse des êtres qui les construisent. Les pyramides d'Egypte, les tours de Babylone, les murailles de la Chine, les monumens de l'Amérique centrale, ne sont rien en comparaison des édifices des fourmis! Il m'est arrivé, la première fois que j'ai vu des plaines immenses couvertes de grandes buttes d'argile, hautes de trois, de cinq et même dix pieds, de croire que je me trouvais au milieu d'un camp d'Indiens; c'était tout simplement une république de fourmis!

Combien de fois me suis-je arrêté, frappé d'admiration, en considérant l'ordre, la régularité, l'industrie que déploient ces atomes de la création pour parvenir à leur but, s'assurer une subsistance qu'*eux aussi* paraissent condamnés à gagner à la *sueur de leur front!*.... Qui pourrait voir avec indifférence, sans interroger *sa raison*, une fourmillière occupée tout entière à transporter, souvent à des distances considérables, les comestibles qui doivent composer l'approvisionnement d'hiver de cette nombreuse famille? Que d'harmonie! que de poésie!! dans cette longue procession de molécules organisées transportant, sur une route frayée par elles au milieu des pierres, des broussailles et de mille obstacles, les unes, des fragmens de pétales de roses, les autres, des lambeaux de parenchyme de feuilles de liseron, dix fois plus grands qu'elles, et les déposant, avec un ordre admirable, dans leurs souterrains, pour recommencer de nouveau!...

N. p. 516.

J'ai vu chez le docteur Hillebrand plus de trente espèces de bois utiles, tous de la colonie allemande; il ne m'a

été possible d'en réunir que dix-huit échantillons, que M. Benjamin Delessert n'a pas jugés indignes de figurer dans son cabinet botanique. Je vais indiquer leurs noms brésiliens et leurs propriétés connues. M. Aug. St-Hilaire pourra peut-être les reconnaître et les rapporter à la classification scientifique.

L'*Ipè preto* ou noir, l'*Ipè branco* ou blanc, et l'*Ipè* proprement dit, sont des bois très-durables et d'une utilité générale. Le *Tajuba* ressemble au citronnier; il teint en jaune et s'emploie en ébénisterie à cause de sa légèreté et des beaux reflets de son vernis.

La *Canella burra*, la *Canella do brejo*, la *Canellinha*, sont des bois légers s'employant en menuiserie et en charpente.

Le *Guaiabeira* est un joli bois d'une teinte rose, à texture lisse et compacte, un peu léger, très-propre à l'ébénisterie.

Le *Cedro vermelho* ou rouge, le *Cedro branco* ou blanc, sont des Cèdres d'Amérique dont on connaît déjà les qualités.

L'*Uba* est un bois à tissu serré, dur, pesant, très-durable: propre au charronnage et à la construction des navires.

Le *Sobreji* est un bois assez joli, d'un blanc tirant sur le jaune et d'une utilité générale.

L'*Angica* est brun, assez léger, recherché principalement pour la charpente.

Le *Canjerana* est rouge, léger, d'un tissu poreux, mais cependant convenable à l'ébénisterie à cause de sa couleur; il reçoit d'ailleurs assez bien le vernis.

Le *Cabriuba* improprement surnommé *amarella* (jaune) puisqu'il est d'une teinte grisâtre, est d'un excellent usage en charpente et en menuiserie.



L'*Arueira* est jaune, veiné de noir, prenant très-bien le vernis, mais employé plutôt en charronnage et en charpente qu'en ébénisterie à cause de sa pesanteur.

Le *Santa-Rita* est encore un beau bois, propre à l'ébénisterie. Son écorce fournit un *tan* très-estimé des tanneurs.

L'*Araça*, l'un des meilleurs bois d'ébénisterie est aussi recommandable par son écorce servant aux tanneurs, et par son fruit savoureux.

Le *Toauba*, est un arbre de moyenne grandeur dont l'écorce est un drastique très-fort, expérimenté par le docteur Hillebrand.

Le *Pinheiro* (sapin *araucaria*) dont le fruit est appelé *pinhao* (prononcez pignaon), a été décrit par Azara. J'en ai rapporté des graines qui ont très-bien développé leur germe singulier; j'ai l'espoir de les voir croître dans plusieurs jardins des environs du Havre.

J'aurais voulu donner un aperçu des plantes phanérogames, les plus communes, composant la flore de la province de Rio-Grande-du-sud; j'avais pour cela compté sur la complaisance de M. Guillemin, conservateur des collections botaniques de M. Delessert, mais ce travail laborieux n'a pu être prêt à tems; je me contenterai de faire connaître les genres et les espèces de cryptogames rapportés par moi et classés par le savant M. Bory de Saint-Vincent:

FOUGÈRES. (*Pteris* Juss. *Filices* Smith).

Anemia phyllitidis, Sw.	*Pteris pedata*, Lin.
Anemia Hirsula, Sw.	*Pteris collina*, Raddi.

Anemia fulva, Spr.	*Blechnum Brasiliense*, Spr.
Polypodium crassisolium, Lin.	*Blechnum Occidentale*, Lin.
Polypodium olites, Lin.	*Cheilantes elingata*, Sw.
Pleopeltis angustifolia, Humb.	*Cheilantes micropteris*, Sw.
Aspidium coriaceum, Spr.	*Adianthum capillus veneris*, L.
Aspidium molle, Sw.	*Adianthum affine*, Spr.
Diplarium plantagineum, Bory.	

MOUSSES (*Politrichum* Juss.: *Musci* div. aut.)

Brium truncorum, Brid.	*Nckeera mideclata*, Brid.
Lasia trichomytrien, Brid.	*Jungermania lævigata*, Schreib.
Isothecium pentastichum, Br.	*Jungermannia coadunata*, Hook

LICHENS (*Usnea*, Juss. *Licheneæ Hoff*).

Hypochnus rubrocinctus. Per.	*Borrera kamtchatica*, Spr.
Isidium (esp. méconnaissab.)	*Borrera thrulla*, Ach.
Cenomyce cinerea, Ach.	*Usnea strigosa*, Pers.
Parmelia perlata, Ach.	*Usnea seminuda*, Bory.
Parmelia caperata, Ach.	*Usnea Barbata*, Ach.

Les lichens et les mousses sont des environs de Porto-Alègre et de San-Leopoldo ; les fougères sont de toute la province, depuis l'Uruguay jusqu'à la capitale.

Les animaux de Rio-Grande-du sud sont les mêmes que ceux du Paraguay, de l'intérieur du Brésil et de Cayenne; il devient donc inutile de faire connaître tous ceux que j'ai rapportés. Je vais seulement donner la nomenclature des lépidoptères, comme pouvant intéresser quelques entomologistes. On en sera redevable à l'estimable docteur Bois-Duval.

ORDRE DES LÉPIDOPTÈRES.

Famille des Diurnes.

Papilio	Lycophron.	Héliconia	Phlycto.
—	Pirithous.	Danaïs	Gilippus.
—	Cleotas.	Argynnis.	Vanillæ.
—	Pandrosus.	Cethosia	Julia.
—	Protodamas.	Cybdelis	Maja.
—	Polydamas.	—	Phæsila.
—	Agavus.	Nymphalis	Isidora.
—	Perrhebus.	—	Seraphina.
—	Evander.	—	Blumfieldii.
Pieris	Limnoria.	—	Traija.
Callidryos	Cypris.	—	Amphimoche.
—	Evadne.	Pavonia	Batea.
—	Eubule.	—	Cassiæ.
—	Argante.	Morpho	Laertes.
Erycina	Morissei [1].	—	Menelaus.
—	Paridion.	Biblis	Thadana.
Eubagis	Artemon.	Cethosia	Pherusa.
Thecla	Arrogeus.	Melitæa	Janthe.
—	Simæthis.	—	Flavia.
Peridromia	Feronia.	Libithea	Carinenta.
—	Ferentina.	Hesperia	Xantippe.
Héliconia	Phylis.	—	Phidios.
—	Lysimnia.	—	Amiclus.
—	Eucrate.	—	Polygius.
—	Olesto.	—	Orion.
—	Callo.	—	Tarchon.

[1] Espèce nouvelle, B. D.

Hesperia.	Corbulo.	Hesperia.	Lafrenayi.
—	Thrasibulus.	Cethosia	Dido.
—	Proteus.	Vanessa	Lethe.
—	Rhizophaga.	—	Huntera.
—	Mercator.	—	Larinia.
—	Mys.	—	Amalthea.
—	Exadeus.	Heterechroa	Isabellina *.
—	Phyleus.	—	Cytherea.
—	Palpalis.	Catogramma	Pyramus.
—	Zephodes.	—	Candrena.
—	Xanthaphes.	—	Irma.
—	Bonfilsii.	—	Hydraspus.

Famille des Crépusculaires.

Sphinx	Vitis.	Macroglossa	Tantalus.
—	Labruscœ.	Glaucopis	Stictica.
—	Ello.	—	Incendiara.

Famille des Nocturnes.

Crossus	Tigrinus.	Lithosia	Ornatrix.
Bombix		—	Judas.
Jo	Humeralis.	Erebus	Hypnoïs.
Homoptera	Ditrita.	—	Odora.
Ophnisa		Geometra	Pardalaria.
Callimorpha.	Dichroa.	Boarmia	Brasiliaria.
—	Cruenta.	Tinea	

* Espèce nouvelle, B. D. — De *San-Leopoldo*, comme la première.

O. p. 534.

1 *quintal* brésilien est composé de 4 *arrobas* de 32 liv., soit 128 liv., équivalant à 117 demi-kilog. français, ou 129 1/2 liv. anglaises. — Le rapport des livres françaises aux livres brésiliennes, est de 8 à 9 p. °/o.

1 *arroba* de 32 liv équivaut à 14 1/2 kilog, ou 30 1/3 liv. de Hambourg.

1 *alqueire* de blé pèse 65 à 75 livres brésiliennes.

1 *pipe* de Lisbonne contient 128 galons anglais.

Les étoffes se vendent à la *yarda* anglaise, à la *vara* portugaise ou au *covado*.

106 *varas*	donnent	100 aun. de Fr. ou 128 yardas.
172 *covados*		170 d° de Brab. ou 207 aunes 1/4 de Hamb.

100 varas équivalent à 92 aunes françaises.

100 covados « à 58 1/7 «

Tous les draps de laine et soieries se vendent au *covado*. Les articles anglais et cotonnades se vendent à la *yarda* ou à la *vara*, suivant convention.

N. B. On vend sur 170 covados, et on paie les droits de douane sur 172.

La monnaie courante est en ce moment en cuivre :

1 *Patagon*, (Patacao, piastre ou dollar du Brésil) en cuivre, de 960 reis, se compose de 3 *patacas*, la pataca de 4 *reales*, le réal de 4 *vintens* et le vintem de 20 *reis*.

On compte encore en *cruzadas* et en *testons*. La *cruzada* vaut 400 *reis*. — Le *teston* 100 *reis*. Une *dobla* vaut 12,800 *reis*.

Il circule des vintens, des deux et des quatre vintens.

Le change varie souvent, il était à mon départ de

Porto-Alègre à 65 pour cent de prime ; c'est-à-dire qu'un patagon *argent* de 960 *reis*, coûtait 1584 reis en cuivre.

Les *onces* (quadruples) valaient 26,500 reis les Espagnoles ou de *rostro*, et 25,800 les Chiliennes ou de la *Patria*.

Une loi venait d'abolir le cuivre, pour le remplacer par des coupons de banque ; mais la manière de compter sera toujours la même et il circulera long-tems des 2 et 4 *vintens* en cuivre pour faciliter le change des monnaies.

L'or et l'argent monnayé sont d'une sortie libre.

L'or en *poudre*, calculé de 22 à 23 karats valait de 3000 à 3,200 reis l'octave (1/8 d'once ou gros.)

Les droits de douane sont les mêmes dans la province de Rio-Grande que dans les autres provinces du Brésil ; c'est-à-dire 15 pour cent sur évaluation fixée par la Junta, avec un pour cent d'accessoires. Il est facile d'ailleurs de se procurer un tarif à Paris.

A Porto-Alègre, les cuirs se vendent à la livre. Les plus légers pèsent 78 liv. ; les plus lourds 29 à 30 liv. ; et le poids commun est de 23 liv. ; mais à Rio-Grande, ils sont plus lourds, on peut même s'en procurer d'aussi beaux qu'à Buénos-Ayres, en donnant des ordres à l'avance. — Le prix était, en juin 1834, de 53 à 55 cent., la livre portugaise.

Les ventes se font généralement au comptant, mais on ne doit calculer les rentrées intégrales que dans le courant de deux mois.

L'usage des *carreaux* (pavés) commence à s'introduire dans cette province. Il en a été apporté à Rio-Grande par l'*Élise* de Saint-Malo et ils se sont vendus promptement. Ce serait d'une bien grande ressource pour le *Havre* si cet article prenait là autant de faveur qu'à Buénos-Ayres.

Pour la navigation de Rio-Grande ou de Porto-Alègre, comme pour celle de Buénos-Ayres, il faut des navires dont le tirant d'eau n'excède par 10 a 11 pieds, *chargé en lourd*. Il faut encore, si l'on tient à ne pas perdre de place dans l'arrimage, que la cale ait 22 1/2 à 23 pieds de large, afin de pouvoir y placer deux longueurs de cuirs en travers.

Je vais donner un dernier conseil, par supplément à mes *considérations* sur l'état de notre commerce en Amérique :

On se plaint beaucoup, avec raison, de la manière dont se font nos emballages, et en cela même, nous sommes *considérablement arriérés* ; en voyant arriver un *colis* de Paris, on ne se douterait jamais qu'il sort de chez une grande nation, qui opérait naguères sa deuxième révolution glorieuse! Ceux qui transmettent des ordres en fabriques n'ont pu encore faire comprendre aux fabricans, ou aux *commissionnaires* chargés de l'emballage, que les *colis* ne sont pas arrivés à leur destination quand ils ont débarqué à Rio, à Buénos-Ayres, à la Vera-Cruz ou à Valparaiso ; ils ont souvent un espace de cinquante, de cent, de deux cents, de cinq cents lieues à parcourir par terre, à travers des montagnes, des marais fangeux ou des fleuves débordés ; ils ont à passer alternativement d'une charrette, dans une étroite pirogue, ou dans un simple *cuir*, delà sur le dos des mules, ou sur la tête des hommes, ou sur des brancards.... Il faut donc qu'à la *solidité*, les caisses ou colis, joignent encore le mérite d'être portatifs et d'un arrimage facile, quelque soit le moyen de transport employé. Il y a déjà un siècle que les Anglais ont compris cela.

Il faudrait donc que les étoffes fussent pliées *en long*

pour faciliter les emballages et les transports. Il faudrait encore que les pièces fussent *toutes égales*, d'une même mesure, non pas en *aunes* (encore moins en *fractions d'aunes*, comme il arrive maladroitement à nos fabricans routiniers) mais en *yardas* (yards Anglais) mesure adoptée dans toute l'Amérique *. Ceci s'entend des étoffes de *laine* et de *coton*; car les *soieries* doivent être mesurées en *aunes*; mais toujours d'un aunage égal et *sans fractions*. De cette manière, les pièces se trouvant toutes d'une masure égale, toutes pliées *en long* et les caisses contenant toutes le même nombre de pièces, avec la carte d'échantillons au-dessus, il est clair qu'on obtient déjà le grand avantage d'être expédié promptement en douane, et d'y pouvoir vendre si cela convient. Ensuite on satisfait l'acheteur, qui voit d'un seul coup-d'œil, sans être forcé de faire un calcul minutieux, quelle peut être l'importance d'une facture. Enfin en expédiant des caisses *solides*, de petite dimension, plutôt *longues* que larges, on rend un véritable service aux négocians de l'intérieur, en leur procurant les moyens de transporter avec beaucoup plus de facilité et d'économie, des marchandises qu'ils hésitent souvent à acheter, à cause de la difficulté du transport. Et d'ailleurs on donne une plus haute idée de la sagacité de nos fabricans ou de nos commissionnaires en matière d'emballage.

* 100 yards équivalent à 78 1/4 aunes.
100 aunes équivalent à 128 yards.

TABLE.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

Noms des Souscripteurs :

—

MM.	A Le Maistre, Maire et Député.	Havre.	2
	Perquer,	—	3
	Joinville,	—	1
	Letourneur,	—	1
	Morisse fils,	—	1
	Brostrom,	—	1
	Delarbre (A.),	—	1
	Emonin (P.),	—	1
	Lallemand	—	1
	Quentin,	—	1
	Lebaillif,	—	1
	Henry,	—	1
	Gillon,	—	1
	Hue,	—	4
	Morlent (J.),	—	25
	Lemaitre,	Graville.	1
	Delessert (Benjamin),	Paris.	6
	Eyriès,	—	1
	Bory de Saint-Vincent,	—	1
	D'Orbigny (Alcide),	—	1
	D'Orbigny (Ch.)	—	1
	Desmarest,	—	1
	Bois-Duval,	—	1
	Desbarrolles (A.),	—	1
	Thomas,	Rouen.	1
	La Bibliothèque	de Caen.	1

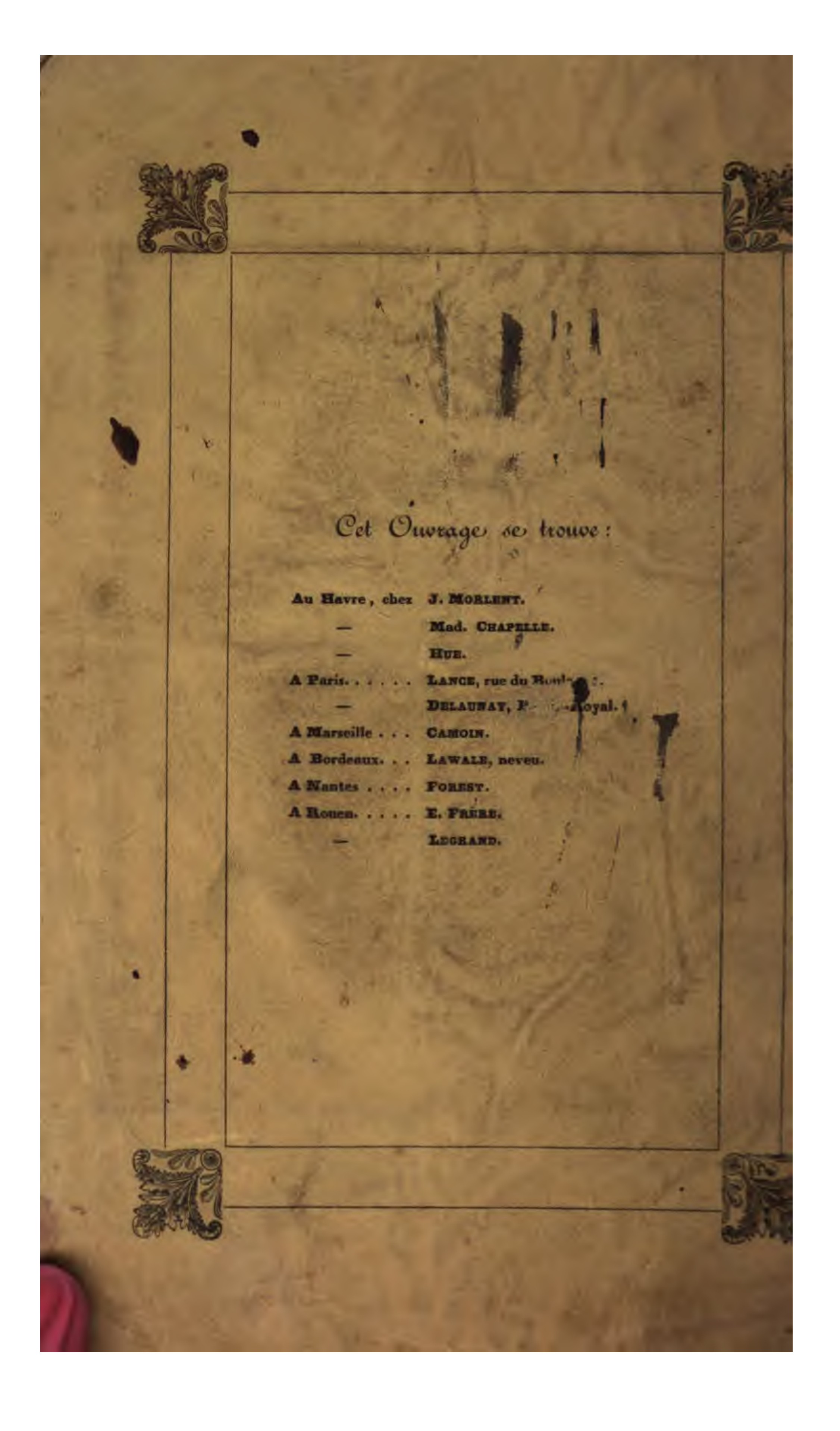
Errata.

Page 22, ligne 21, *lisez* : Saô-Pedro.
— 33, — 17, *lisez* : des Brioschi.
— 43, — 18, *lisez* : les acides, les fruits juteux etc.
— 48, — 5, *lisez* : par une bizarre disposition de nuages.
— id. — 24, *lisez* : l'aridité disparaît.
— 73, — 4, *lisez* : *arroyo de Solis*.
— 85, — 17, *lisez* : ou des nuages de poussière salissent tout dans l'intérieur des maisons, ou des cloaques affectent l'odorat.
— 87, — 23, *lisez* : est évaluée à 15,000 ames.
— 93, — 26, *lisez* : *Tacuarembo*.
— 96, — 6, *lisez* : si je dois en juger.
— 97, — 13, *lisez* : ainsi que les vents de nord et de nord-ouest.
— 101, — 4, *lisez* : *San-Carlos*.
— id., — 13, *lisez* : quelques *ranchos*.
— 112, — 6, *lisez* : bourg de Mercedes.
— id., — 18, *lisez* : elle évacua le pays.
— 125, — 19, *lisez* : *el practico*.
— 139, — 4, *lisez* : *el Fuerté, el Cabildo*.
— 142, — 27, *lisez* : *guerra de recursos*.
— 153, — 2, *lisez* : et du *paso de Burgos*.
— 161, — 21, *lisez* : M. Cadmio Ferraris.
— 235, — 27, *lisez* : en gros et en détail.
— 243, — 13, *lisez* : Montévideo.
— 267, — 12, *lisez* : *Quinoa et de yuyo colorado*.
— 269, — 24, *lisez* : faire le *tassao*.
— id., — 25, *lisez* : langue quichua.
— id., — 26, *lisez* : corrompu de *Chharqui*.
— 273, — 25, *lisez* : *Bermejo*.
— 302, — 20, *lisez* : à dix lieues de las Higuéritas.
— 305, — 5, *lisez* : jusqu'à l'*Arénal*.
— 314, — 25, *lisez* : et l'*alcaldia*.
— 317, — 4, *lisez* : Paysandu est le chef-lieu d'un des neuf départemens.
— 323, — 18, *lisez* : sur l'épaule gauche.

— 330, — 24, *lisez :* d'animaux antédiluviens.
— 333, — 24, *lisez :* de la classe des squamifères.
— 334, — 6, *lisez :* Le Yataï est etc.
— id., — 9, *lisez :* Le Carondaï.
— id., — 29, *lisez :* formé par contraction.
— 337, — 15, *lisez :* *El Tigre* (le Jaguar.)
— 339, — 27, *lisez :* le *jacana* commun.
— 346, — 1, *lisez :* *islas del herrero* [1].
— id., — 15, *lisez :* (*casmarynchos nudicollis*).
— 349, — 17, *lisez :* les gallinacés.
— 350, — 3, *lisez :* des gallinacés.
— 362, — 15, *lisez :* En sortant de chez lui nous vîmes etc.
— 375, — 24, *lisez :* J.
— 382, — 28, *lisez :* genre tatou.
— 387, — 25, *lisez :* (*Crotophagus-major*).
— 388, — 11, *lisez :* clairière escarpée.
— 406, — 24, *lisez :* des géoles, rognons cristallins etc.
— 414, — 19, *lisez :* sur une colline
— 415, — 6, *lisez :* Quant aux jeunes mâles de moins de deux ans, ils variaient en couleur depuis le brun jusqu'au marron-roux.
— 417, — 1, *lisez :* d'eau cristalline.
— 442, — 23, *lisez :* *Butucarahy*.
— 452, — 2, *lisez :* ce qui fait produire etc.
— 461, — 13, *lisez :* la partie ouest et sud-ouest.
— 544, — 2, *lisez :* les lieux où il peut vendre.




9036
185,
Rare



Cet Ouvrage se trouve :

Au Havre, chez	J. Morlent.
—	Mad. Chapelle.
—	Hue.
A Paris.	Lance, rue du Boul[illegible].
—	Delaunay, P[illegible]-Royal.
A Marseille . . .	Camoin.
A Bordeaux. . .	Lawalle, neveu.
A Nantes	Forest.
A Rouen.	E. Frère.
—	Legrand.

[redacted]

